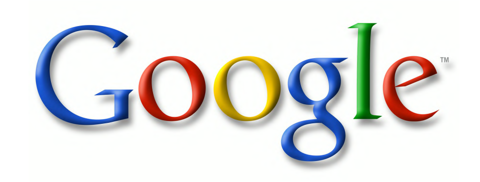
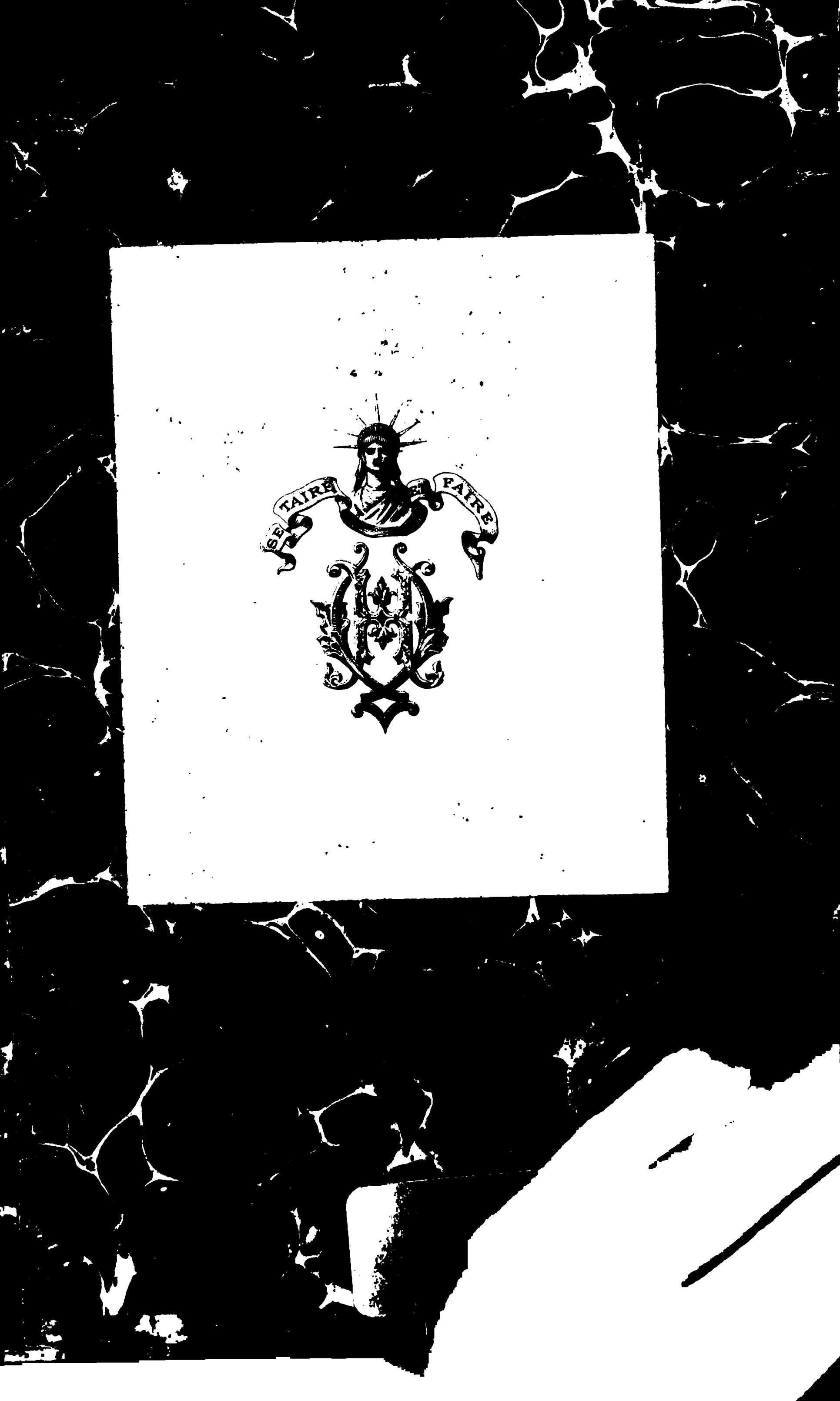

Google


A 765,236


SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

II.

OUVRAGES DU DOCTEUR J. C. PRICHARD,

Qui se trouvent chez le même libraire.

RESEARCHES INTO THE PHYSICAL HISTORY OF MANKIND. London, 1837-1841, tomes I, II, III 1re part., 3 vol. in-8°. . . . . 60 fr.

TREATISE ON INSANITY AND OTHER DISORDERS AFFECTING THE MIND. London, 1835, in-8°. . . . . 18 fr.

ON THE DIFFERENT FORMS OF INSANITY, in relation to jurisprudence, designed for the use of persons concerned in legal questions regarding unsoudness of mind. London, 1842, in-12 . . . . 6 fr. 50

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5.

HISTOIRE NATURELLE
DE L'HOMME

COMPRENANT

DES RECHERCHES SUR L'INFLUENCE DES AGENS PHYSIQUES ET MORAUX
CONSIDÉRÉS COMME CAUSES DES VARIÉTÉS
QUI DISTINGUENT ENTRE ELLES

LES

DIFFÉRENTES RACES HUMAINES

PAR

J. C. PRICHARD,

DOCTEUR EN MÉDECINE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES, CORRESPONDANT
DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE, ETC.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE Dr F. ROULIN.

Accompagné de 40 planches gravées et coloriées, et de 90 figures
en bois intercalées dans le texte.

TOME SECOND.

PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.
A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1843.

HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

SECTION XXIX.

DES NATIONS NÈGRES DE GUINÉE.

Les caractères du Nègre proprement dit se trouvent principalement, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, chez les nations situées au sud de la grande chaîne qui vient se terminer, à l'ouest, près de Sierra Leone; dans cette région même, si on veut les observer à leur maximum de développement, il faut porter son attention sur cette partie de la côte qui, bordant la partie saillante du continent vient se terminer au fond de la baie de Benin. Dans ce grand district maritime on trouve, il est vrai, quelques nations assez avancées en civilisation et qui partagent plus du type Soudanien que du type Nègre propre-

ment dit, mais la grande masse de la population se compose de sauvages à l'état le plus inculte; et ceux-ci offrent, de la manière la plus prononcée, la forme prognathe de la tête, et le caractère de physionomie qui y correspond.

Les Feloupes, établis sur les bords de la Casamanca, sont des sauvages qui vivent tout nus; leur couleur est très noire et leur peau est rude, mais leurs traits, dit-on, sont assez beaux. Les Papels, les Bisagos, les Balantes, les Biafares ou Iolas, tous peuples du littoral, sont des sauvages d'une laideur repoussante. Les Súsús et les Timmanis sont plus civilisés, et leurs traits se rapprochent plus de ceux qu'on trouve généralement parmi les nations de l'intérieur du Soudan.

La portion de côte qui s'étend depuis la rivière Assini, ou depuis le cap Tres Puntas jusqu'au Rio Volta, est ce qu'on nomme la Côte-d'Or; dans cette partie du littoral prédominent la race et la langue Amina qui s'étendent dans l'intérieur jusqu'à une distance encore indéterminée. Les Fantis, les Ashantis, les Aquapim et les Inta sont en effet des branches du même tronc. Barbot nous fait de ces peuples un portrait très curieux. « Les noirs, dans cette partie de la Guinée, sont, en général, nous dit-il, bien faits et bien proportionnés, ni très grands ni très petits. Ils ont le visage d'un ovale agréable, les yeux brillans, les oreilles petites, les sourcils haut placés et bien fournis, les dents petites, blanches, bien rangées et soigneusement entretenues, les lèvres fraîches et vermeilles, bien moins épaisses et moins pendantes que

celles des Nègres de la côte d'Angole; ils ont aussi le nez moins large. Ils ont presque tous les cheveux bouclés, assez longs quelquefois pour descendre jusqu'aux épaules, et bien moins rudes que ceux des hommes du pays d'Angole; jusqu'à l'âge de trente ans ils ont peu de barbe, mais les vieillards l'ont assez longue.

« Leur peau, sans être d'un noir très foncé, est brillante et bien lisse; leur estomac, naturellement chaud, peut digérer les alimens les plus grossiers, même des entrailles crues de volaille que je les ai vus souvent dévorer avec avidité. Ils ont grand soin de se laver tout le corps, matin et soir, puis de se frotter la peau d'huile de palme. Ils considèrent cet usage comme très essentiel pour la conservation de la santé, et ils prétendent que cela les préserve de la vermine qu'ils seraient sans cela sujets à engendrer. En somme, ce sont généralement des hommes bien bâtis et d'un beau visage; mais si les dehors sont séduisans, le dedans n'y répond pas, et, au moral, ce sont de très vilaines gens.

« Les femmes sont élancées, de taille moyenne, mais bien prises, avec un embonpoint convenable, un petit visage arrondi et des yeux brillans; presque toutes ont le nez bien saillant, quelquefois un peu aquilin, la bouche petite, très bien faite, les dents bien blanches et bien rangées, le cou arrondi, la gorge bien formée; elles sont vives, promptes à la répartie, et très disposées à babiller. »

La nation des Ashantis, qui appartient à cette race, est une des plus avancées de l'Afrique païenne. Elle nous offre suivant Bodwich, surtout parmi les hom-

mes appartenant à la classe supérieure, non-seulement de belles formes, mais souvent des traits comparables à ceux du type Grec, avec des yeux brillans, d'ailleurs un peu obliques. Les femmes ressemblent à des Indiennes plutôt qu'à des Africaines.

Fig. 70. — Tête d'un Ashanti.



Les deux crânes que nous figurons ici serviront à donner une idée de quelques-uns des caractères physiques de cette race. Le premier est le crâne d'un guerrier Ashanti. Il a, comme on peut le voir, une belle forme; mais son diamètre transverse est un peu plus court que chez l'Européen; le front est un peu bas, et la crête qui marque l'insertion du muscle temporal est fortement accusée; les os du nez ne sont pas aussi plats que dans la plupart des crânes Africains; l'arcade zygomatique est forte; sa plus grande courbure est en avant et non pas sur le côté, caractère propre à la forme prognathe, et qui la distingue de la forme pyramidale. Un autre caractère très remarquable est celui auquel nous avons déjà fait allusion en parlant des traits particuliers des crânes Africains: les grandes ailes du sphénoïde n'atteignent pas les pariétaux, de sorte que la suture coronale, au lieu d'aboutir à cet os, comme cela a lieu communément dans les têtes des Européens et dans le crâne humain en général, va finir au bord supérieur de la partie écailleuse du temporal.



Fig. 71. — Tête d'un Fanti.



La seconde figure que nous donnons ici est celle d'un naturel de la Côte-d'Or, probablement d'un homme de la race des Fantis. La description nous apprend, ce qui ne serait pas suffisamment visible peut-être sur le dessin, que la forme en est généralement allongée avec une légère saillie longitudinale de la partie supérieure. Les pariétaux ressortent de manière à donner à la partie postérieure de la tête un volume considérable; le front est étroit, mais non fuyant; les os du nez sont larges, très plats; l'espace inter-orbitaire est considérable. Les os malaires sont grands et saillans; les alvéoles de l'os maxillaire supérieur sont fortement inclinées en avant, et cette obliquité est tout-à-fait caractéristique des crânes prognathes. L'aile du sphénoïde s'avance jusqu'à la rencontre du pariétal, comme dans le cas ordinaire (1).

Dans un petit district de la Côte-d'Or qui entoure Acra, se trouve une race particulière dont la langue ressemble à celle des Nègres montagnards d'Adampi. D'après la description qu'en a donnée le mission-

(1) Martin, *Natural history of mammiferous anim il*, London, 1841, in-8.

naire Danois Isert, nous voyons que ces hommes ont des cheveux laineux qui atteignent quelquefois jusqu'à un pied et demi de long (mes. angl.) et dont la couleur, généralement noire, est cependant rousse chez certains individus.

En continuant à marcher vers l'est, on trouve la Côte des Esclaves qui va jusqu'au Rio-Volta; au-delà, commence la baie de Benin, et plus loin celle de Biafra. La partie du pays que borde la Côte des Esclaves, est toute peuplée par des hommes d'une même race, qui est celle à laquelle appartiennent les Nègres de Whidah, d'Ardrah et de Popo, aussi bien que ceux du Dahomeh, tribu puissante et guerrière de l'intérieur. Dans le Benin, et plus au sud-est, se trouvent les races de Benin, de Moko et plusieurs autres. Edwards dit que les Benins sont d'un noir jaunâtre, et que leur conformation de visage fait, qu'ils ressemblent presque tous à des singes, la mâchoire inférieure étant beaucoup plus saillante chez eux que chez aucune autre race d'Africains. J'ai examiné la tête osseuse d'un naturel de Benin, et je lui ai trouvé les caractères nègres, mais pas à un degré excessif.

La région que nous venons de mentionner a été, comme son nom l'indique, le siège principal de l'exportation des Nègres esclaves, et, par suite des calamités et des vices qu'entraîne cet infâme trafic, les tribus de la côte ont été réduites à l'état le plus bas de dégradation physique et morale. Dans toute la Nigritie, mais particulièrement dans la partie qui nous occupe en ce moment, il n'y a pas un seul canton dans l'intérieur, pas une seule montagne, dont les habitans

ne soient perpétuellement aux aguets, pour s'emparer des femmes et des enfans des clans voisins, afin de les vendre aux étrangers; il y en a beaucoup qui vendent jusqu'à leurs femmes, jusqu'à leurs propres enfans. Il n'est pas un coin du pays, si reculé qu'il soit, qui n'ait été le théâtre de quelque odieuse scène de ravissement, de quelque meurtre commis, non dans l'ardeur du combat, ou sous l'impulsion aveugle de la colère et de la haine qu'excite une guerre de peuple à peuple, mais de sang-froid, par le seul amour du gain; ajoutons en rougissant, que ces crimes se sont commis sous la protection de lois promulguées dans la partie la plus civilisée du monde chrétien, après de longues délibérations et dans le but avoué d'enrichir quelques marchands!

Fig. 72. —Tête d'un Nègre.



Nous donnons, en terminant ce chapitre, une tête de nègre vue de face dans laquelle on reconnaîtra des caractères semblables à ceux dont nous avons fait mention précédemment.

SECTION XXX.

DES NATIONS DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

Il y a, dans les vastes régions de l'Afrique situées au sud de l'Équateur, d'immenses espaces qui n'ont jamais été foulés par le pied d'un homme civilisé; ainsi l'on sent combien seraient vaines toutes les conjectures qu'on pourrait faire relativement au nombre des

races humaines qui occupent cette mystérieuse région. Parmi les écrivains qui se sont occupés de géographie spéculative, quelques-uns ont essayé de se former une idée de la configuration du sol dans ces contrées inaccessibles, d'après ce que l'on connaît de celle des pays qui les entourent. Lacépède, qui avait long-temps soutenu que la partie centrale de la Nouvelle-Hollande devait être occupée par une vaste mer, fut plus heureux dans ses conjectures relativement à l'intérieur de l'Afrique, et les renseignemens que nous possédons aujourd'hui sur cette partie du globe prouvent qu'il était dans le vrai quand il tira, d'un nombre très petit de données, des conclusions tendant à prouver l'existence d'un grand plateau central. Suivant le professeur Ritter qui a examiné ce point avec sa sagacité habituelle et en faisant usage de tous les secours que met à sa disposition un vaste savoir, le grand plateau de l'Afrique australe commence de toute part à s'élever à une assez petite distance de la côte, soutenu de chaque côté par une muraille de montagnes qui se compose généralement de trois terrasses successives, et élève une immense barrière parallèlement aux côtes baignées par l'Océan. Cette muraille est coupée par beaucoup de vallées dans lesquelles coulent de belles rivières qui vont porter à la mer les eaux de l'intérieur du plateau. Comme toutes les régions qui nous offrent une disposition semblable du sol, l'intérieur renferme de grands lacs et de vastes plaines élevées, dans lesquelles une portion de l'espèce humaine, isolée en quelque sorte depuis un temps immémorial, doit s'être formée en

plusieurs races distinctes, sous l'influence prolongée des circonstances extérieures qui sont de nature à modifier les caractères physiques. Dans une contrée si analogue par sa configuration aux régions élevées de l'Asie orientale, on doit s'attendre à trouver des tribus qui ressembleront, à certains égards, à celles qui habitent le pays que nous venons de nommer; et en effet, nous découvrons, dans les caractères physiques et moraux des nations de l'Afrique australe, différens traits qui nous rappellent ceux des grandes tribus nomades de la Mongolie et de la Daourie. Mais ces caractères ayant été ici imprimés sur un fonds qui avait déjà le type Africain, il y aura entre les habitans des deux pays un certain nombre de différences.

1° *Race Hottentote et Boschtsmanne.*

Les Hottentots, qui paraissent avoir occupé jadis, ou plutôt avoir parcouru, avec leurs troupeaux, un vaste territoire dont une grande partie leur a été depuis long-temps enlevée par les tribus belliqueuses des Cafres, peuvent, selon toutes les apparences, être considérés comme les descendans des premiers habitans de l'extrémité australe de l'Afrique. Ces hommes nous offrent, au plus haut degré de développement, les caractères physiques et moraux qui doivent être le résultat de la vie nomade et errante, quand ce mode d'existence s'est continué pour un peuple pendant une longue suite de générations. Avant l'heure néfaste où le navigateur européen aperçut pour la première fois le cap des Tempêtes, les Hottentots formaient un peuple nombreux divisé en petite

tribus qui vivaient heureuses sous le gouvernement patriarcal de chefs ou d'anciens. Elles erraient avec leurs troupeaux de bœufs et de brebis, par bandes de trois à quatre cents personnes, réunis dans des kraals, villages dont les maisons construites en branches d'arbres et en nattes de joncs se démontaient au signal du départ, et réduites à un petit volume étaient transportées par des bœufs de charge. Pour vêtemens, ils avaient un manteau de peaux de mouton cousues, pour armes, un arc et des flèches empoisonnées, avec une légère javeline ou assagaye. Ils étaient actifs et intrépides à la chasse, et, quoique d'un naturel paisible, ils étaient pleins de courage à la guerre, comme l'éprouvèrent souvent les Européens qui vinrent envahir leur pays. Kolben compte jusqu'à dix-huit nations ou tribus appartenant à la race Hottentote. La plupart de ces tribus ont été exterminées par les colons Européens; d'autres ont été dépouillées violemment de leurs possessions, et repoussées dans les forêts et les déserts, où leurs malheureux descendans connus sous le nom de *Saabs,* vivent encore en petit nombre. Les colons Hollandais les appellent Boschismans, c'est-à-dire hommes des bois; le nom de *Bushman,* que leur donnent les colons Anglais, a la même signification.

Voici le portrait que nous fait des Boschismans le missionnaire Adulph Bonatz :

« Ils sont de petite taille, et la couleur de leur peau est d'un jaune sale ; leur physionomie est repoussante : un front saillant, des yeux petits, enfoncés, dont l'expression est celle de la ruse ; un nez extrêmement aplati, des lèvres épaisses et saillantes, for-

ment les traits caractéristiques de leur visage. Leur constitution est si altérée par suite de leurs habitudes dissolues et de la coutume qu'ils ont de fumer continuellement le durha, que les jeunes, aussi bien que les vieux, paraissent usés et décrépits. Néanmoins ils aiment beaucoup la parure. et ornent leurs oreilles, leurs bras et leurs jambes d'anneaux en verroterie, en fer, en cuivre et en laiton. Les femmes se teignent tout le visage en rouge, ou en peignent une partie. Leur seul vêtement de jour et de nuit, est une sorte de manteau de peau de mouton jeté sur leurs épaules, et qu'ils désignent sous le nom de kaross. La demeure du Boschisman est une hutte basse, ou une cavité circulaire au milieu de la plaine; le soir il se glisse en rampant avec sa femme et ses enfans dans ce taudis, qui, quoiqu'il le défende du vent, ne l'abrite pas contre la pluie. Ils avaient autrefois leurs habitations au milieu des rochers où ils ont laissé, comme signes de leur présence, des figures grossières de chevaux, de bœufs et de serpens. Quelques individus même vivent encore aujourd'hui, en véritables bêtes fauves, dans ces repaires sauvages où ils retournent avec joie après avoir échappé au service des colons. Je n'ai jamais vu à ces fugitifs d'autre occupation que celle de fabriquer ou de réparer leurs arcs et leurs flèches. Les arcs sont très petits; les flèches, barbelées, ont la pointe trempée dans un poison d'apparence résineuse dont l'effet est très prompt, et qu'ils savent préparer avec les feuilles d'un arbre du pays; ils préfèrent ces armes aux armes à feu comme ayant l'avantage de pouvoir tuer sans faire de bruit. A leur re-

tour de la chasse, ils font bombance, se gorgent jusqu'à tomber dans l'assoupissement; après quoi la faim seule a le pouvoir de réveiller leur activité. Dans les temps de disette, ils mangent des racines sauvages, des œufs de fourmis, des sauterelles et des serpens. Considérés comme ennemis, les Boschismans ne laissent pas que d'être redoutables. Leur langage paraît être un mélange de clappemens, de sifflemens, de grognemens, sons qui tous ont de plus quelque chose de fortement nasillard. »

Les Hottentots qui existent encore en tribus ou en communautés se donnent à eux mêmes le nom de Quæquæ, et sont divisés en plusieurs races. M. Barrow est le premier voyageur qui nous en ait donné une déscription un peu satisfaisante. « Les Hottentots, dit-il, sont bien proportionnés et bien droits, sans être musculeux; il y a même dans l'ensemble de leur forme quelque chose de délicat et presque d'efféminé; ils ont les jointures extrêmement petites. En général, ils sont fort laids, mais le caractère de leur visage m'a présenté de grandes variétés dans les différentes familles : quelques-unes présentaient des nez remarquablement plats, d'autres des nez très saillans. Leurs yeux sont d'un châtain foncé, longs et étroits, très écartés l'un de l'autre, avec l'angle intérieur arrondi comme chez les Chinois auxquels les Hottentots ressemblent à plusieurs égards d'une manière frappante. Les pommettes sont haut placées, très proéminentes, et, avec le menton pointu, forment presque un triangle équilatéral; leurs dents sont très blanches. Les femmes, dans la première

jeunesse, ont de la grâce et des formes agréables; mais dès qu'elles ont eu un enfant, leur gorge devient flasque et pendante, et dans la vieillesse elle s'allonge démesurément; avec l'âge, leur ventre devient protubérant, et la partie postérieure de leur corps se couvre d'une énorme masse de pure graisse.

Fig. 73. — Femme Hottentote.



On a dans les musées d'Europe peu de crânes appartenant à cette race. Blumenbach a donné la description de la tête osseuse d'une femme boschismanne, et l'on en a une autre dans Cuvier. Le docteur Knox qui a vu ces gens-là dans leur pays natal, nous assure que le visage des Hottentots ressemble beaucoup à celui des Kalmoucs, et n'en diffère guère que par des

lèvres plus épaisses; aussi en fait-il une branche de la race Mongole. La largeur des orbites et la grandeur

Fig. 74. — Tête d'un Boschisman



de l'espace qui les sépare sont des points par lesquels les Hottentots ressemblent aux Asiatiques du Nord et même aux Esquimaux ; l'esquisse que nous donnons ici, représente la tête osseuse d'un Boschisman, dans laquelle cependant la mâchoire supérieure est plus saillante que dans d'autres têtes de la même race.

1° *De la race Cafre.*

La race nomade et guerrière qui habite les parties orientales de l'Afrique situées au nord du pays des Hottentots, race à laquelle appartiennent les tribus des Amakosas et des Amazulas bien connues par leurs déprédations, n'a jamais été confondue par les voyageurs avec les races au milieu desquelles elle est placée, celle des Hottentots d'un côté, et de l'autre, celles des Nègres. Les Cafres, en effet, diffèrent de ces deux groupes de nations Africaines par certains caractères très frappans, ce qui n'empèche pas qu'ils n'aient en commun avec elles d'autres caractères assez importans. Les Cafres, et plus particulièrement, quelques-unes de leurs tribus, s'écartent beaucoup, par les traits et par la conformation de la tête, du type des races prognathes; aussi les écrivains qui forment principalement leur opinion d'après la considération des

traits du visage, les ont-ils rapprochés soit des Arabes, soit des Européens. Rien cependant n'est plus loin de la vérité que l'idée qu'ont eue quelques personnes de leur attribuer une origine Arabe. Ce sont des hommes à chevelure laineuse, et, dans quelques tribus, à peau noire, chez lesquels on trouve tous les caractères généraux du Nègre, quoiqu'à un moindre degré que chez les naturels de la Guinée. Même dans certaines tribus qui passent pour être le plus éloignées du type Nègre

Fig. 75. — Cafre kosah.



et qui sont indubitablement de race Cafre, on trouve des individus qui, si on les rencontrait en Europe

seraient sans hésitation déclarés de vrais Nègres. La gravure que nous donnons ici est un exemple de cette remarque, tandis que la vignette en bois intercalée dans le texte nous montre un type de figure tout différent. Ce dernier est le portrait d'un Cafre kosah dessiné dans le pays par M. Daniels.

Les principales tribus connues pour appartenir à la race Cafre sont les suivantes :

1° Les Cafres méridionaux comprenant les Amakosas, les Amathymbas ou Tamboukis, les Amapondas et d'autres encore ;

2° Les Amazulas, les Vatwas et d'autre belliqueuses tribus nomades, qui depuis peu de temps se sont avancées de l'intérieur vers le sud (en supposant toutefois qu'elles ne doivent pas être comprises dans le groupe précédent);

3° Les habitans de la baie Delagoa qui ressemblent plus qu'aucune autre tribu nomade, à des Nègres sauvages et dégradés ;

4° Les Bechuanas et toutes les nombreuses tribus, situées vers le nord et dans l'intérieur, parmi lesquelles on parle la langue sichúana.

Les Amazulas sont un peuple nomade et guerrier, appartenant, ainsi que je viens de le dire, à la race Cafre, et qui a vaincu et exterminé les anciens habitans du pays situé au sud de la baie Delagoa. Ils formaient un royaume barbare d'une grande étendue, dont l'organisation contrastait fortement avec le gouvernement patriarcal sous lequel vivent encore les autres tribus de la même race. Ce sont de beaux hommes, et qui, à ce que l'on assure, ont sur toutes les au-



ser
gra
ren
dar
fér
sin
I
rac
sas
das
ses
ava
fois
gro
plu
vag
sit
qu
ap
Ca
tar
ma
do
ve
au
me



JAN TZATZOE.

Caffre de la tribu des Amakoses.

tres branches de la race Cafre une supériorité marquée relativement à la taille et à la régularité des traits. Le capitaine Owen dit que ce sont « de beaux Nègres grands, robustes et vaillans, qui ont dans leurs manières, quelque chose de franc et d'ouvert, et dans leur port une aisance et une noblesse remarquables. »

Les habitans de la baie Delagoa sont aussi de race Cafre, comme leur langage l'indique, mais ils sont dégradés par l'état de subjugation auquel ils ont été réduits, et, aujourd'hui, ils se rapprochent, par leurs caractères physiques, des Nègres de la Guinée.

Les Cafres, généralement parlant, se montrent à nous comme un peuple très supérieur, quand nous les comparons aux habitans des hameaux isolés de la Nigritie centrale. On ignore encore d'où leur viennent les rudimens d'arts qui existent parmi eux, et les germes du développement moral et intellectuel qu'ils nous présentent. Une de leurs habitudes semble indiquer une source étrangère : ils pratiquent tous sans exception le rite de la circoncision, quoiqu'ils ne se rendent point compte de l'origine de cette coutume, et n'aient à cet égard aucune tradition. Il est probable que c'est là un reste d'anciennes coutumes africaines, qui, comme on le sait, ont été partagées autrefois même par les Égyptiens.

Tandis que les nations plus barbares de l'Afrique vivent dans des hameaux isolés, les Cafres sont réunis en grandes sociétés, dont chacune obéit à un seul chef. Tout en étant à demi nomades, ils habitent dans des villes d'une grande étendue, et très populeuses, qui ressemblent à de vastes camps, et qu'ils dépla-

cent en effet quelquefois. Leur habillement est des plus simple, et, pour les hommes, se réduit presqu'à un manteau; les femmes, un peu plus couvertes, ont des vêtemens de peau tannée.

Les Cafres ont de très grands troupeaux de bétail; ils se livrent aussi à l'agriculture; ils ont des champs, des jardins dans lesquels ils récoltent du maïs, du millet, des fèves, des melons d'eau; ils font du pain et de la bière, et ils fabriquent, avec un mélange de sable et d'argile, des poteries auxquelles ils savent donner la cuisson convenable. Ils connaissent l'usage du fer et du cuivre, et possèdent l'art de travailler ces métaux dont ils se servent pour faire, non-seulement les outils nécessaires aux usages domestiques, mais encore divers ornemens.

Les Cafres ne sont pas, comme l'ont cru quelques écrivains, entièrement dénués de religion. Ils croient à un être suprême qu'ils désignent sous le nom d'*Uhlunga*, « le Suprême, » et assez souvent aussi sous le nom hottentot d'*Utika*, c'est-à-dire « le Beau ». Ils croient même à l'immortalité de l'âme, mais sans qu'il en résulte pour eux l'idée d'un état de récompenses ou de punition après la mort. Ils ont quelque notion d'une providence, et font des prières pour le succès de leurs expéditions de guerre ou de chasse. Ils pensent que les âmes de leurs ancêtres veillent sur eux, et quelquefois ils invoquent leur aide. Ils regardent le tonnerre comme un résultat de l'action immédiate de la Divinité, et quand une personne a été tuée par la foudre, ils disent qu'Uhlunga a été parmi eux : dans ce cas, il leur arrive souvent de transpor-

ter ailleurs leur habitation, et d'offrir en sacrifice un jeune taureau ou un bœuf.

Ils ont certaines superstitions assez semblables à celles qui se rattachaient au culte ridicule rendu par les anciens Égyptiens aux animaux. Si une personne a été tuée par un éléphant, ils offrent un sacrifice dont le but paraît être d'apaiser le démon sous l'impulsion duquel l'animal est supposé avoir agi. Parfois ils imaginent qu'un Shuluga, un esprit, réside dans un de leurs bœufs, et ils cherchent par des prières à se le rendre propice, quand ils partent pour quelque expédition de chasse.

Le professeur Lichtenstein expose, dans les termes suivans, les caractères physiques des Cafres :

« Les diverses tribus de cette grande nation ont, dans les formes générales du corps et dans les traits du visage, des caractères qui leur sont communs à toutes, et qui ne se retrouvent dans aucune autre nation Africaine. Ils sont bien plus grands, plus forts, et leurs membres sont beaucoup mieux proportionnés. Leur peau est brune, leurs cheveux sont noirs et laineux; leur physionomie a quelque chose de tout particulier qui ne permet pas qu'on puisse songer à les comprendre dans aucune des races que nous avons mentionnées ci-dessus. Ils ont le front élevé et le nez des Européens, les lèvres épaisses des Nègres, avec les pommettes hautes et proéminentes des Hottentots. Leur langage est sonore, suave et harmonieux, avec des clappemens dans l'articulation. Leurs radicaux sont d'une ou de deux syllabes dont le son est simple, sans diphthongues; leur prononciation est lente et dis-

tincte, accentuée sur la dernière syllabe. Leurs différentes tribus ne parlent pas toutes un même dialecte, mais celles qui sont le plus éloignées les unes des autres se comprennent pourtant encore. »

Les tribus Bechuanas, d'après la description qu'on nous en fait, sont, sous le rapport des arts et de la civilisation, supérieures aux tribus des Amakosas. Elles habitent de grandes villes, ont des maisons bien bâties, cultivent la terre et savent conserver les récoltes d'une année à l'autre. Leur physionomie les place, de même, à un degré au-dessus des Amakoses; la teinte de leur peau est plus claire, leurs traits se rapprochent plus de ceux des Européens, et sont souvent même vraiment beaux.

Au nord-est du pays des Batzegurs les plus méridionaux de tous les Bechuanas, le long de la partie élevée qui limite le bassin du Gariep, on trouve encore des peuplades plus avancées dans la civilisation. Dans le pays des Tammahas, M. Campbell vit, non loin de Mashow, ville qui ne contient pas moins de dix mille âmes, des champs de blé de plusieurs centaines d'acre. Chez les Murútsis, à 160 milles géographiques nord-est-quart-est de Litakou, il fût tout-à-fait surpris des progrès qu'il trouva dans les arts et l'industrie; les Murútsis cultivent le sucre et le tabac, fabriquent des rasoirs et des couteaux avec un fer qui vaut presque de l'acier, se construisent des maisons en maçonnerie, et les ornent de pilastres et de moulures.

Plus loin encore vers le nord-est, sont les Macquaïnas, peuple plus nombreux et plus riche que les

Murútsis. Ceux-ci reçoivent des Macquaïnas, de la verroterie qui est la monnaie du pays; ces derniers les reçoivent eux-mêmes des Mullaquam, ou les obtiennent indirectement, par la voie du commerce, des Mahalaselys, grande nation située au nord-est des Macquaïnas. Les Mahalaselys, aussi bien que leurs voisins les Matebeeylai, ont la peau brune et les cheveux longs. Ils portent des vêtemens d'étoffes, chevauchent sur des éléphans, ont des maisons à escaliers et « sont des Dieux. » Cette expression est habituellement employée pour désigner les Européens avec lesquels les Mahalaselys sont ainsi assimilés et placés sur un même niveau. Toutes les nations dont nous venons de parler, depuis les Murútsis jusqu'aux Mahalaselys, ont l'art de mitiger la violence de la petite-vérole, au moyen de l'inoculation qu'ils pratiquent au visage, dans l'espace intersurcilière.

3° *Naturels de la côte de Mozambique.*

On donne le nom de Côte de Mozambique à cette portion de la côte orientale d'Afrique qui s'étend depuis l'embouchure du Zambesi jusqu'au cap Delgado. A partir de ce dernier point commence la Côte de Zanzibar ou Zanguebar qui se termine à la rivière Juba. Les habitans de la Côte de Mozambique sont des noirs connus sous le nom de Macouas, Makúas ou Makaúnas; ceux de la Côte de Zanguebar sont les Suhaillii ou Sowauli.

Les tribus de la Côte de Mozambique sont les premières auxquelles les Européens aient donné le nom de Cafres dérivé du mot Kafir (infidèle) que leur

avaient déjà imposé les navigateurs musulmans de la côte orientale. Il y a dans cette étendue de pays beaucoup de nations, qui d'après ce que nous en savons parlent toutes des dialectes appartenant à la même famille que la langue des Cafres du sud; néanmoins ces nations ne sont pas en général désignés par les écrivains modernes sous le nom de Cafres. Les noms qu'elles se donnent à elles-mêmes, commençant par Ma, Mani, ou Mone, semblent indiquer une affinité entre les idiomes; les listes de mots qu'on en a formées confirment encore ce soupçon, et portent à regarder comme bien fondée l'opinion des missionnaires et des voyageurs qui considèrent toutes les nations de la partie est de l'Afrique australe comme des branches issues du même tronc que les Amakosas et les Amazulas.

Dans toutes ces provinces les traits des naturels présentent la même variété que dans d'autres parties de la côte africaine. « A mesure que nos voyageurs avançaient dans l'intérieur du pays, dit le capitaine Owen, ils trouvaient une amélioration sensible dans l'apparence extérieure des indigènes : ceux de Moroora, étaient presque tous bien bâtis, forts, et de proportions élégantes; quelques-uns offraient réellement des modèles de la forme humaine dans toute sa perfection. Ces hommes vont entièrement nus; du moins ils n'ont d'autres vêtemens qu'un petit morceau d'étoffe à peine suffisant pour leur conserver les apparences de la décence : quelques-uns se rasent toute la barbe; d'autres en rasent seulement une partie; beaucoup la conservent tout entière. Dans ce dernier cas, leurs cheveux,

car ce sont des cheveux et non pas de la laine, ont une assez grande longueur; ils en font de petites nattes très serrées dont chacune se termine en crochet, et il en résulte un genre de coiffure qui donne à leur physionomie quelque chose d'étrange et de sauvage. La distinction que nous faisons ici entre des cheveux laineux et des cheveux simplement frisés est importante et a malheureusement été négligée par les voyageurs; n'ayant point attaché un sens précis aux expressions

Fig. 76. — Mozambique.



qu'ils emploient, ce qu'ils disent du genre de chevelure des peuplades qu'ils décrivent, ne nous ap-

prend réellement rien et souvent semble être en contradiction avec le témoignage d'autres voyageurs qui ont pourtant observé les mêmes peuples ou des peuples de races très voisines. Le genre de coiffure que nous venons de décrire pour les Morooras, est à-peu-près celui qui s'observe chez les Khosas, de même que chez les habitans des régions montagneuses, particulièrement les Mocarongas.

La figure que nous reproduisons ici peut donner une idée du type de visage des Cafres Mozambiques : il a quelque chose du caractère nègre, mais en mieux.

La tête d'un Mozambique que nous reproduisons ici, d'après l'atlas de Rugendas (1), nous offre une physionomie qui, si ce n'était pour la couleur noire de la peau et la nature laineuse des cheveux, pourrait bien passer pour Européenne.

SECTION XXXI.

NATIONS DE L'AFRIQUE ENTRE L'ÉQUATEUR ET LE TROPIQUE DU CAPRICORNE.

Dans l'ouest de l'Afrique australe, et presque en face de ce qu'on a appelé les empires du Monomotapa et du Mono-emugi, se trouve une vaste région désignée sur les cartes comme le siège de l'empire plus célèbre encore de Mani-Congo, sous la domination duquel étaient réunis, d'après ce que nous apprennent les missionnaires Portugais, tous les peuples du Loango,

(1) *Voyage pittoresque dans le Brésil*, Paris, 1827, in-fol., pl.

du Congo et des provinces d'Angola. Ce pays n'a pas moins de 300 lieues de côtes, s'étendant depuis le cap Lopez ou Gonzalvo jusqu'au cap Negro : du côté du sud il confine avec le Benguela que l'on compte aussi quelquefois au nombre de ses provinces; à l'intérieur, il s'avance, dit-on, jusqu'à 200 lieues de la mer. Cette partie intérieure comprend une grande partie du plateau de l'Afrique australe, plateau qui paraît se prolonger presque jusqu'au côté opposé du continent.

Dans l'histoire des premiers établissemens portugais au Congo, nous voyons jouer un grand rôle aux Jagas, guerriers nomades, dont les hordes redoutables parcouraient les hautes plaines situées à l'est du Congo et du Loango, et remplissaient de terreur tous les habitans des contrées voisines. La description que les Portugais nous ont laissée des Jagas, s'accorde de tout point avec celle des Mantatees et des Vatwahs, peuples qui, de nos jours, se sont rendus si formidables par leurs incursions sur les frontières de la colonie anglaise. Le nom de Jaga qui signifie nomades belliqueux, est aujourd'hui un titre de distinction, et un titre auquel prétendent avoir droit exclusivement les Cassangas, tribu puissante qu'on trouve à l'est du royaume du Congo. C'est dans le pays des Cassangas, d'après les informations recueillies par M. Bowdich, que se trouvent les places de commerce, ou, si l'on veut, les foires les plus reculées de toutes celles que fréquentent les colons Portugais d'Angola et de Congo. On a fait des tentatives pour pénétrer dans l'intérieur en traversant le pays des Cassangas, dans le but d'établir, s'il était possible, une

communication avec les Mozambiques de la côte orientale : un mulâtre parti de Cassanga est arrivé à ce qu'on dit, après deux mois de marche, à la capitale d'une tribu appelée Múlúa. Cette capitale est une grande ville bâtie régulièrement, où l'on sacrifie par jour de quinze à vingt Nègres. C'est des Múlúas que les Cassangas reçoivent, par voie d'échanges, le cuivre qu'ils vendent aux Portugais. Les Cassangas ont encore pour voisins, du côté du nord les Cachingas, et du côté de l'est, les Domges qui entretiennent des communications avec les Portugais de Montbaze. Les Mexicongos ou Congos de l'intérieur parlent d'une tribu puissante qu'ils désignent sous le nom de Holangas, au-delà de laquelle se trouve celle des Amalucas, dont le nom indique une consanguinité avec les Cafres Amazulas et Amakosas.

J'ai montré ailleurs (1), qu'il y avait de fortes raisons pour penser que toutes les nations Africaines que l'on connaît au sud de l'équateur, à l'exception des seules tribus de race Hottentote, parlent des idiomes qui, s'ils ne sont pas des dialectes d'une seule langue mère, peuvent du moins passer pour appartenir à des langues d'une même famille. Il paraît que ces langues qui sont alliées entre elles de très près, peuvent se réduire à trois : à la première, appartiennent les divers dialectes parlés dans l'empire de Congo, c'est-à-dire ceux du pays de Loango au nord, ceux du Congo proprement dit, au sud, et dans l'intérieur ceux de Banda et de Cassanga; à la seconde se rapportent les

(1) *Researches into the physical history of mankind.*

dialectes des Amakosas et autres Cafres méridionaux, auxquels on peut rattacher peut-être ceux des tribus de Bechuanas, quoique ces derniers paraissent, à certains égards, se rapprocher des dialectes du Congo, et faire le passage d'un groupe à l'autre. Enfin, les dialectes des Makuâni de Mozambique, et ceux d'autres tribus de la partie orientale parmi lesquelles il faut comprendre les Suhaîli de la côte, constituent le troisième groupe. Les dialectes appartenant à cette troisième langue sont les moins connus, mais leur connexion avec les précédens est prouvée par les analogies nombreuses que présentent les vocabulaires. Quant aux deux langues auxquelles appartiennent, d'une part, les dialectes cafres, et de l'autre, les dialectes de l'empire du Congo, elles sont de plus, ainsi que je l'ai fait voir ailleurs, liées par de très étroites ressemblances dans la construction grammaticale. La conclusion qui se déduit de ces remarques, c'est que tous les peuples de cette partie du continent sont unis par des liens de parenté, et sont des rameaux d'un même tronc.

Les caractères physiques de toutes ces nations, quoiqu'ils diffèrent beaucoup suivant les lieux, et qu'ils présentent en outre, dans le sein d'une même tribu, des différences encore marquées, peuvent être l'objet d'une description unique, ou en d'autres termes, peuvent donner lieu aux mêmes remarques générales. Sur la côte, et parmi les races les plus sauvages, telles que celles des Makuas de Mozambique, on trouve beaucoup de la physionomie nègre; cependant même chez ces hommes, l'expression du —

sage a quelque chose de plus doux et de plus intelligent que celle des Nègres de Guinée. Leurs cheveux sont laineux et leur peau est noire; mais leurs crânes, comme on peut le voir par les spécimens rapportés de divers points de la côte de Mozambique et conservés dans quelques collections, leurs crânes sont plus arqués, plus développés à la partie antérieure, et ont beaucoup moins du caractère prognathe : c'est ce qu'on peut remarquer dans le portrait d'un Nègre Mozambique que nous avons intercalé dans le texte d'une des pages précédentes (fig. 76). Mais dans le Congo, le Benguela, le Loango, comme aussi du côté opposé du continent, vers la côte orientale, il y a de nombreuses populations chez lesquelles nous trouvons un caractère de physionomie qui s'écarte considérablement de la physionomie nègre. Les navigateurs Portugais nous l'ont dit depuis long-temps, et leur témoignage à cet égard a été pleinement confirmé par celui du professeur Christian Smith qui accompagnait la dernière expédition sur le fleuve Zaïre.

Comme preuve de ces remarques, et pour suppléer à ce que les mots ne peuvent exprimer qu'imparfaitement, j'ai emprunté à l'excellent ouvrage de Rugendas plusieurs portraits qui mettent en évidence les caractères physiques que j'ai indiqués comme appartenant aux naturels de l'Afrique australe. Un de ces portraits, qui représente un habitant du pays de Mozambique, nous offre les étoiles tatouées qui semblent être l'ornement caractéristique de cette nation, et que l'on voit aussi dans cet autre Mozambique figuré dans la gravure en bois que nous venons de

PL.



NATUREL DE LA CÔTE DE MOZAMBIQUE.





FEMME DE BENGUELA.



HOMME DE LA CÔTE D'ANGOLA.

rappeler : les traits et l'expression sont presque Européens, et la même remarque pourrait s'appliquer à deux autres figures prises du même ouvrage, figures dont la première représente un homme du Loango, la seconde, une femme du Benguela.

Avant de quitter ce sujet, je reviendrai encore une fois sur la tête osseuse d'un habitant du Congo, dont j'ai donné (pl. III et IV), des figures prises sous deux aspects différens.

Une de ces figures représente la tête vue de face; l'autre nous la montre par la base du crâne. Sous le premier aspect, cette tête offre une ressemblance frappante avec deux autres figurées sur la même planche, et qui appartiennent au type à crâne pyramidal, et à face large et aplatie, mais qui ne nous offrent pas le degré le plus prononcé de ce type. L'une est la tête d'un Chinois, l'autre celle d'un indigène Américain, d'un Chitimacha de la Louisiane. Dans les trois figures nous voyons, à-peu-près au même degré, la projection latérale des arcades zygomatiques, la largeur et l'écartement des orbites, un aplatissement assez sensible des os du nez, le peu de relief de la partie centrale de la face au niveau des yeux, enfin la forme un peu conique du front. Ce sont là autant de caractères des têtes pyramidales, quoique nous ne les trouvions pas ici aussi prononcés que chez les Esquimaux et les autres races polaires. Dans la planche IV, nous voyons ces trois crânes par leur base, et nous observons encore entre eux une très grande ressemblance; la tête du Congo n'est pas plus prognathe que les deux autres, mais elle est un peu plus allongée; elle est

aussi plus lourde de formes, et en cela, elle offre un caractère Africain, tandis que par l'arrondissement des arcades zygomatiques, et la largeur du diamètre antérieur de la boîte encéphalique, elle s'approche de la forme la tête qui est si commune chez les nomades de l'Asie boréale.

D'après ce qui vient d'être dit, il doit être évident pour le lecteur, que l'on n'a rien à attendre des tentatives qu'on ferait pour ramener à une seule souche, ou même à un petit nombre de races primitives les nations Africaines, même quand on se bornerait à considérer celles qui offrent cette nature de cheveux qu'on est convenu d'appeler des cheveux laineux. On peut les désigner sous le nom de Nègres si l'on s'accorde à n'attacher à ce mot d'autres sens que celui d'hommes à chevelure lanugineuse; encore faudra-t-il reconnaître que ce caractère, pris d'une manière tout-à-fait arbitraire comme marque de séparation, ne remplit qu'incomplétement sa destination, puisque nous avons vu que quelques peuples à cheveux laineux, tels que les Gallas et certains peuples Nubiens, sont du consentement unanime des écrivains, exclus de la classe des Nègres. Pour ce qui est des formes de la tête osseuse, les peuplades à chevelure laineuse nous en offrent les trois types principaux : les Soudaniens présentent un front élevé, un crâne très ample et rien de prognathe dans l'ensemble du visage,—les Ibos ont un crâne étroit et allongé,—les Hottentots un crâne pyramidal et une face élargie.

SECTION XXXII.

DES RACES PÉLAGIENNES.

1. *Race Malayo-Polynésienne.* — 2. *Nègres Pélagiens.* — 3. *Alforas.*

Après l'examen que nous venons de faire des peuples de l'Afrique, nous sommes amenés naturellement à diriger notre attention vers la grande région du globe qui s'étend à l'est de ce continent, région que l'on supposait autrefois occupée par une grande terre australe, mais qui n'offre en réalité qu'un vaste Océan semé de groupes d'îles plus ou moins étendues, plus ou moins élevées, groupes séparés par d'immenses distances et paraissant complétement isolés les uns des autres. Les races qui habitent ces archipels constituent dans leur ensemble une grande famille dont les diverses branches sont liées entre elles par des rapports plus étroits, et, en même temps répandues sur une plus grande surface de pays qu'aucune des familles qui, en Asie et en Afrique, occupent des pays dont la continuité n'est point interrompue. Cette région insulaire a ses parties habitables comprises principalement entre les tropiques, mais s'étendant toutefois, en quelques points, assez avant dans la zone tempérée. En longitude elle a encore plus d'étendue; car, de l'une de ses extrémités à l'autre, de Madagascar à l'île de Paques, elle se prolonge presque sur une moitié de la région équatoriale du globe. Malte-Brun (1) considère l'ensemble de ces terres comme

(1) *Géographie universelle*. Paris, 1841, t. VI, page 401.

constituant une cinquième partie du monde qu'il désigne sous le nom d'Océanie. Les îles qui en font partie peuvent être divisées en îles basses et îles hautes. Parmi ces dernières, il en est beaucoup de volcaniques, et, quoique dans les autres la présence de montagnes brûlantes n'ait pas été constatée, ce que nous en connaissons déjà suffit, comme le remarque Malte-Brun, pour montrer que l'Océanie renferme un plus grand nombre de volcans qu'aucune des quatre autres parties du monde. Partout elle nous offre, dans ses îles hautes, des roches volcaniques, des cratères dont les uns sont brûlans, d'autres jettent seulement de la fumée, et quelques-uns enfin sont à l'état de volcans éteints. Quant aux îles basses, elles sont d'une nature toute différente; elles reposent sur des bancs de coraux, disposés généralement en forme circulaire et renfermant un bassin intérieur.

Il n'y a point de région dans le monde qui offre une plus grande variété de conditions locales, et aucune qui puisse présenter un meilleur champ d'observation aux personnes curieuses d'étudier l'influence des circonstances physiques sur l'organisation des corps animés, et surtout sur celle de l'espèce humaine.

Les habitans de l'Océanie se partagent en trois groupes, dont l'un peut, à juste titre, être désigné sous le nom de famille, puisque la parenté ou communauté d'origine des diverses populations qui en font partie est prouvée par l'affinité des langues. Les deux autres groupes constituent aussi probablement chacun une race, puisqu'il semble qu'on peut établir leurs rapports d'un archipel à l'autre; mais sur ce

point on n'est pas encore arrivé à une certitude complète.

La première des trois races que j'admets provisoirement est celle que les différens écrivains ont nommée tantôt race Malaise, tantôt race Polynésienne, race Océanique. A la vérité, l'identité ou l'étroite affinité des Malais et des Polynésiens proprement dits a été mise en doute et même tout-à-fait niée par des auteurs dont l'opinion est d'un grand poids (1); mais elle a été, depuis peu, établie d'une manière complétement satisfaisante par les recherches de M. Guillaume de Humboldt (2). Je désignerai les hommes compris dans ce groupe sous le nom collectif de race Malayo-Polynésienne, ou, pour abréger, sous le nom de race Malaise.

Le second groupe nous offre des hommes plus noirs de peau, à cheveux crépus, et ressemblant plus ou moins aux Nègres Africains : on les trouve dans beaucoup d'îles, mais ils ne sont pas disséminés sur un aussi grand espace que ceux qui appartiennent à la race Malaise. Je les nommerai Nègres Pélagiens. On les a appelés souvent Papous, mais nous avons vu que cette désignation n'appartient véritablement qu'à une race croisée qui descend d'une part des Nègres Pélagiens, et de l'autre d'une race à cheveux plats. MM. Quoy et Gaimard, ainsi que d'autres auteurs

(1) *Histoire de l'Archipel indien*, par Crawford.

(2) Voyez le grand ouvrage de W. von Humboldt qui a pour titre : *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwickelung des Menschengeschlechts*, ouvrage qui forme trois volumes du *Recueil des mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, années 1832 et suiv.

français, désignent sous le nom de Papous hybrides, ces peuples de race croisée.

Le troisième groupe se compose de tribus qui diffèrent des deux premières par les caractères physiques. Ce sont les Alfouroux, Alforas, Haraforas de différens voyageurs, sauvages au teint noirâtre, aux cheveux plats, à la tête prognathe. Les naturels de l'Australie appartiennent à ce groupe. Je les désignerai collectivement sous le nom d'Alforas.

Sous le nom de races Pélagiennes, je comprends l'ensemble des nations qui habitent l'Océanie (1).

1. La souche Malaise peut être divisée en trois branches: la première est la branche Indo-Malaise qui comprend, outre les Malais proprement dits, (c'est-à-dire les peuples de la presqu'île de Malacca), les insulaires de l'archipel Indien, tels que les habitans de Sumatra, de Java, des Célèbes, des Moluques et des Philippines. Ces insulaires, en effet, sous le rapport de la langue et des caractères physiques, ressemblent aux vrais Malais beaucoup plus que les naturels de la Polynésie. Les habitans des îles Carolines et des îles des Larrons qui paraissent être alliés de très près à leurs voisins les naturels des Philippines, doivent peut-être encore être rattachés à la branche Indo-Malaise.

2. La seconde branche, la branche Polynésienne, se compose des habitans des îles des Amis (Tonga-

(1) Je me sers de l'expression *races Pélagiennes* de préférence à celles de *races Océaniques*, *races Polynésiennes*, parce que ces deux dernières ont été appliquées par plusieurs écrivains comme désignation particulière pour l'un des trois groupes dont il est ici question.

Tabou, etc.), des Nouveaux-Zélandais, des habitans des îles de la Société (O-Tahiti, etc.) : de ceux des îles Sandwich (Hawaii, etc.) ; ces quatre principaux groupes de la famille Polynésienne sont établis d'après les indications qu'a fournies l'étude de leurs langues.

3. La troisième branche est formée des Madecasses ou habitans de Madagascar.

Blumenbach a réuni dans une seule classe toutes les nations Pélagiennes, et dans son système elles constituent une des cinq variétés qu'il établit parmi l'espèce humaine. Mais à l'époque où Blumenbach faisait sa classification, la ligne bien tranchée qui sépare des Malais, les Nègres Pélagiens et les races Australiennes, était à peine entrevue; autrement il n'aurait pas fait de toutes ces nations un seul groupe, et il ne les aurait point comprises sous une même description. Il n'aurait pas non plus, comme il l'a fait, assigné à sa variété Malaise une place intermédiaire entre la variété Caucasienne et l'Éthiopique. A la vérité les Australiens ont, ainsi que certaines peuplades des archipels voisins, quelques caractères qui les rapprochent des races Nègres Africaines, de sorte qu'ils pourraient être rangés, ou dans la même classe, ou au moins dans une classe voisine; mais les Malais proprement dits n'ont aucun trait qui leur soit commun avec les Nègres, et ils ne se rapprochent non plus aucunement de ce que nous avons appelé le type Ethiopien. Les nations Polynésiennes n'ont elles-mêmes nulle ressemblance réelle avec les races Nègres pour la forme de la tête. Si donc on veut conserver la classification de Blumenbach, il faut exclure les

Malais, ainsi que toutes les nations qui leur sont alliées, de sa quatrième variété de l'espèce humaine, laquelle ne se composerait plus ainsi que de deux groupes : les Nègres Pélagiens et les Alforas. Puisque j'ai été amené à parler de la place que doit occuper dans le système ethnologique la race Malayo-Polynésienne, je ne dois pas tarder davantage à annoncer un fait que beaucoup de personnes, je le sais, seront peu disposées à admettre — c'est que ces nations, quoique ne formant, à parler strictement, qu'une seule race, ne présentent pas toutes le même type physique. On peut remarquer d'ailleurs que dans ces derniers temps beaucoup de voyageurs ont été tellement frappés de la différence qui existe à cet égard entre les naturels de race Malaise de l'archipel Indien, et les nations Polynésiennes les plus éloignées, qu'ils n'ont pas hésité à assigner aux deux groupes une origine distincte.

Quelque grandes, cependant, que soient les différences physiques qui existent entre ces nations, il faut reconnaître que les recherches dont leur histoire a été l'objet, depuis quelques années, établissent d'une manière incontestable la preuve que tous ces rameaux sont issus d'un tronc commun ; de sorte que les diversités qu'ils nous présentent quand nous les comparons entre eux ne peuvent être considérées que comme les résultats de ces changemens spontanés qui se produisent dans des tribus d'origine commune par suite d'un séjour prolongé dans des climats très différens, par l'action long-temps continuée des circonstances locales.

SECTION XXXIII.

RACE MALAYO-POLYNÉSIENNE.

1° *Branche Indo-Malaise.*

Les caractères physiques des Malais proprement dits sont bien connus de tous les voyageurs qui ont visité l'Archipel Indien; tous s'accordent à nous les représenter comme des hommes de petite taille, sveltes de corps, ayant les membres assez grêles, le visage aplati et des traits qui ressemblent à ceux des Chinois. Ils ont le teint beaucoup plus foncé que ces derniers, mais beaucoup plus clair que les Indous. Ils habitent la partie méridionale de la péninsule de Malacca, où ils ont beaucoup de villes. Ils possèdent également une partie considérable de l'île de Sumatra, le peuple de Menangkabao étant Malais et parlant la langue malaise proprement dite. Ils ont formé des établissemens sur les côtes de la plupart des îles de l'Archipel Indien, et ils font le commerce dans la plus grande partie des mers Indo-Chinoises: ce sont les Phéniciens des mers orientales. Toutes ces peuplades dispersées sont Malaises, dans le sens le plus rigoureux du mot: ils parlent un même dialecte, ont à-peu-près les mêmes mœurs, et sont sensiblement au même état de civilisation. Il y a, en outre, des tribus nombreuses qui parlent des dialectes assez voisins de la même langue, mais qui diffèrent par le degré de civilisation. Les Orang-Benua sont une race de sauvages qui vivent dans les parties montagneuses de l'intérieur de la Péninsule : on suppose qu'ils sont la

souche première de toute la race. Les habitans des diverses parties de Sumatra, autres que ceux du pays de Menangkabao, appartiennent également à cette classe, de même que le peuple aborigène des îles de la Sonde.

M. Marsden nous peint dans les termes suivans les habitans de Sumatra; sa description se rapporte principalement aux Malais de cette île :

« Leurs yeux sont constamment de couleur foncée et transparens, et assez souvent, surtout chez les femmes du midi, ils ressemblent beaucoup à ceux des Chinois, par la conformation particulière qui est si générale chez ce peuple. Leurs cheveux sont gros et d'un noir brillant, ils les tiennent toujours imprégnés d'huile de noix de coco. Les femmes les portent pendans, et les ont quelquefois assez longs pour qu'ils touchent jusqu'à terre. Les hommes se font tomber la barbe par le moyen du chunam (chaux vive), et ont le menton si lisse qu'une personne qui ne connaîtrait pas cette coutume, imaginerait qu'ils sont naturellement imberbes. Leur teint est franchement jaune, et n'a rien de cette nuance rougeâtre que présentent les peaux basanées ou cuivrées. Ils sont généralement d'une couleur plus claire que les métis qu'on voit dans l'Inde continentale et qui descendent d'un Européen et d'une femme du pays. Les personnes qui appartiennent aux classes supérieures et qui ne sont pas exposées à l'ardeur du soleil, sont presque blanches; c'est ce que l'on remarque surtout chez les femmes nobles. »

Sir S. Raffles décrit les habitans de Java comme des

hommes de petite taille, bien faits, sveltes et ayant le pied et la main petits. « Leur front, dit-il, est élevé; leurs sourcils sont très prononcés, noirs et d'une forme autre qu'on ne s'attendrait à la trouver avec des yeux qui, par la configuration de l'angle interne, sont presque Chinois ou plutôt Tartares; la couleur de l'œil est toujours très foncée. Le nez est petit et un peu plat; les pommettes sont le plus souvent saillantes. Les hommes ont peu de barbe. Leurs cheveux sont en général noirs et plats; quelquefois cependant ils bouclent un peu; quelquefois aussi ils ont en certains points une nuance d'un brun rouge foncé. La physionomie des Javanais est douce, calme et réfléchie. »

Les habitans des Célèbes sont représentés par Labillardière, comme des hommes de petite taille, ayant le teint jaune et des traits qui ressemblent à ceux des Chinois; c'est à-peu-près la description que l'on nous fait des habitans des autres îles de l'Archipel Indien.

Blumembach a décrit et figuré (1) la tête osseuse d'un Bugi ou Boughi des Célèbes. Vue de face, cette tête, comme il en fait la remarque, ressemble à celle d'un Mongole, par sa grande largeur, par la forme des os malaires, l'aplatissement des os nasaux et la distance des orbites; les mâchoires, dans cette tête, sont proéminentes comme dans les têtes d'Africains. Ce dernier caractère cependant n'est pas général dans la race Malaise.

M. Lesson a été si frappé de la différence que pré-

(1) *Collect. Craniorum diversarum gentium illustrata.* Gottingue, 1808, dec. v, p. 18, pl. XLIX.

sentent, sous le rapport des caractères physiques, les habitans des îles de l'Océan Indien, comparés à ceux de l'Océan Pacifique, qu'il refuse positivement aux peuples Polynésiens une origine Malaise. Il désigne les naturels des îles Carolines, bien connus pour appartenir à la même souche que les habitans des îles Philippines (1), sous le nom de Mongols-Pélagiens, et il en forme une famille particulière. Il dit qu'ils ont, de la manière la plus prononcée, cette obliquité des yeux qui caractérise la race Mongole; qu'ils ont le visage large, le nez plat, le teint naturellement d'une couleur jaune-citron, mais qui passe au brun par suite de l'action du soleil. D'un autre côté, la race Océanique, nom sous lequel il désigne les races Polynésiennes, est, d'après lui, la plus belle, celle qui a les traits les plus réguliers de toutes celles qui habitent les îles du grand Océan méridional. Les figures que nous avons choisies pour représenter cette variété de notre espèce, sont les portraits d'un Malais (Pl. XVIII) et d'un naturel des îles Carolines, portraits dans lesquels se remarquent bien les caractères que nous venons de signaler. On verra dans les deux que la physionomie se rapproche beaucoup de celle des Chinois, et est tout-à-fait différente de celle des nations Polynésiennes dont nous allons parler maintenant.

2° *Branche Polynésienne de la race Malayo-Polynésienne.*

La proposition que j'ai avancée dans le chapitre précédent, savoir que les nations Polynésiennes et les

(1) Le Gobien dit: « La langue des Carolines a beaucoup de rapports avec le Tagala. »



FEMME DES ILES CAROLINES.

MALAIS.

Malais proprement dits, quoique appartenant à des types physiques différens, sont deux rameaux d'une même souche, est, on le sent aisément, une proposition qui mérite un sérieux examen, puisqu'elle mène à des conséquences de la plus haute importance pour l'histoire naturelle du genre humain. Les preuves sur lesquelles elle repose ne sauraient être exposées en détail dans un ouvrage de la nature de celui-ci, et je dois me contenter de dire qu'elles se déduisent de la comparaison que l'on a faite des langues des différens peuples en question, comparaison qui a exigé un immense travail et le secours d'une vaste érudition. Cette conséquence est à mon avis ce qui donne surtout une valeur inestimable au grand ouvrage posthume de Guillaume de Humboldt, ouvrage qui forme à lui seul trois volumes in-quarto des mémoires de l'Académie royale des Sciences de Berlin. C'est à ce beau travail que je renverrai ceux de mes lecteurs qui désireraient approfondir le sujet. (1)

Les races Polynésiennes, quand on les compare entre elles, présentent de grandes différences sous le rapport des caractères physiques et moraux.

Les Tahitiens sont considérés par Lesson comme le type de toute la race Polynésienne. « Tous les Tahi-
« tiens, nous dit-il, sans presque aucune exception,
« sont de très beaux hommes; leurs membres ont
« des proportions gracieuses, mais en même temps
« robustes en apparence; et partout les saillies mus-
« culaires sont enveloppées d'un tissu cellulaire épais

(1) Le lecteur trouvera dans le dernier volume de mes *Researches into the physical history of Mankind*, un résumé succinct de ces preuves.

« qui arrondit ce que les formes ont de trop saillant.
« La physionomie des O-Tahitiens est généralement
« empreinte d'une grande douceur et d'une appa-
« rence de bonhomie. Leur tête serait Européenne si
« ce n'était l'épatement des narines et la grosseur
« trop forte des lèvres. »

Blumembach a figuré le crâne d'un Tahitien et celui d'un individu appartenant à une race très voisine, d'un habitant des îles Marquises. Il remarque que le premier est assez étroit de forme, mais remarquablement proéminent vers le sommet; qu'il présente une saillie longitudinale depuis le milieu du front jusqu'au vertex, et que la mâchoire supérieure s'incline un peu en avant. Cependant à en juger d'après les dessins, ces deux crânes sont au nombre des plus beaux que nous offrent ses Décades. M. Lawrence, qui cite ces figures, remarque que le crâne Tahitien ne diffère par aucun point important du crâne Européen. Les différences consistent en ce que le front est peut-être un peu plus étroit à sa partie inférieure, un peu plus fuyant supérieurement; que la face est proportionnellement un peu grande, la mâchoire supérieure un peu forte et présentant dans sa portion alvéolaire une légère inclinaison en avant. « La tête d'un naturel de Nukahiwah (une des îles Marquises) présente, nous dit-il, une conformation très belle et très symétrique, bien en harmonie avec ce que nous connaissons des autres caractères physiques de ces insulaires, que les voyageurs s'accordent à nous représenter comme des hommes très grands, très vigoureux et ayant d'ailleurs des proportions fort élégantes. La face sans

doute est un peu plus forte et plus proéminente à sa partie inférieure que dans les beaux spécimens de la





Fig. 77. — Naturel d'O-Tahiti.

variété Caucasienne; la direction de l'arcade alvéolaire et des dents est aussi plus inclinée; mais à cela près, on ne trouve dans cette tête rien qui la distingue essentiellement de la forme caucasique. Le front cependant est plus fuyant que dans les têtes intelligentes d'Européens. » M. Lawrence conclut de ses remarques que les habitans des îles Marquises, des îles de la Société et des îles Sandwich, pourraient être rangés dans la variété Caucasienne.

Les naturels des îles de la Société (y compris l'île d'O-Tahiti), sont, au dire de Cook, égaux pour la taille aux plus grands Européens. Les hommes sont admirablement proportionnés dans toutes leurs parties, et leurs formes sont des plus élégantes; les femmes de rang supérieur sont, en général, d'une taille au-dessus de la moyenne; les femmes de la basse classe, au contraire, sont petites, et quelques-unes même très petites. Leur peau est d'une teinte olivâtre peu foncée, de cette sorte de teint brun qu'on préfère dans quelques parties de l'Europe aux teints blancs et rosés; (ceci ne doit s'entendre pourtant que des femmes nobles qui ne sont point exposées à l'action du vent et du soleil); leur visage, d'ailleurs, n'offre jamais cette nuance d'incarnat qui embellit les joues de nos femmes d'Europe. Les cheveux des Tahitiens sont généralement noirs, mais chez quelques individus ils sont bruns, chez d'autres, roux, quelques-uns enfin les ont blonds; les enfans des deux sexes sont presque toujours blonds. »

« Rien, dit Anderson, ne nous frappa davantage à notre première arrivée à O-Tahiti, que la différence que nous trouvions entre les habitans de cette île et ceux de Tonga-Taboo que nous avions vus peu de temps auparavant; les formes robustes et la couleur de la peau de ces derniers, contrastant de la manière la plus tranchée avec l'espèce de délicatesse et la blancheur qui distinguent les autres. Les O-Tahitiennes surtout, avaient à tous égards, une supériorité évidente sur les femmes de Tonga.

Les naturels des îles Marquises sont alliés de très

près à ceux des îles de la Société, et on peut presque les considérer comme ne formant qu'une même nation. Leurs traits sont semblables, et leur couleur offre les mêmes variétés. Le capitaine Cook représente les habitans de ce groupe d'îles comme formant la plus belle de toutes les races de l'Océan. « Par la noblesse et l'élégance de leurs formes, ainsi que par la régularité de leurs traits ils l'emportent peut-être, nous dit-il, sur toutes les autres nations. Les hommes étant tatoués depuis la tête jusqu'aux pieds, paraissent très bruns; mais les femmes qui sont très légèrement poncturées, les jeunes gens et les enfans qui ne le sont pas du tout, sont aussi blancs que bien des Européens. Les hommes sont généralement grands, ils ont de cinq pieds dix pouces à six pieds environ (mes. angl.). *Leurs cheveux ont comme les nôtres, différentes couleurs, excepté la couleur rousse, que je ne trouvai jamais parmi eux.* » Les auteurs espagnols ont fait, d'ailleurs, une mention expresse de cheveux roux en parlant des habitans de l'île de La Madalena, île que Cook n'a pas visitée. Peut-être ont-ils nommé ainsi des cheveux châtains ou blonds (1). Les habitans des îles Marquises ont différentes manières d'arranger la barbe qu'ils portent généralement très longue. Leurs vêtemens sont semblables à ceux des Tahitiens, et faits des mêmes matériaux, lesquels

(1) Il est probable qu'ils ont employé le mot *rubio* qui bien que dérivé du latin *rubeus*, ne signifie pas roux ou rouge, mais blond, et c'est même le seul mot dont on puisse, en bon espagnol, se servir pour désigner cette nuance de cheveux : dans quelques provinces on a le mot *sarco* qui correspond tout-à-fait au *fair* des Anglais. (*Note du traducteur.*)

d'ailleurs ne se trouvent, dans leur pays, ni si abondamment ni de si bonne qualité.

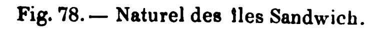
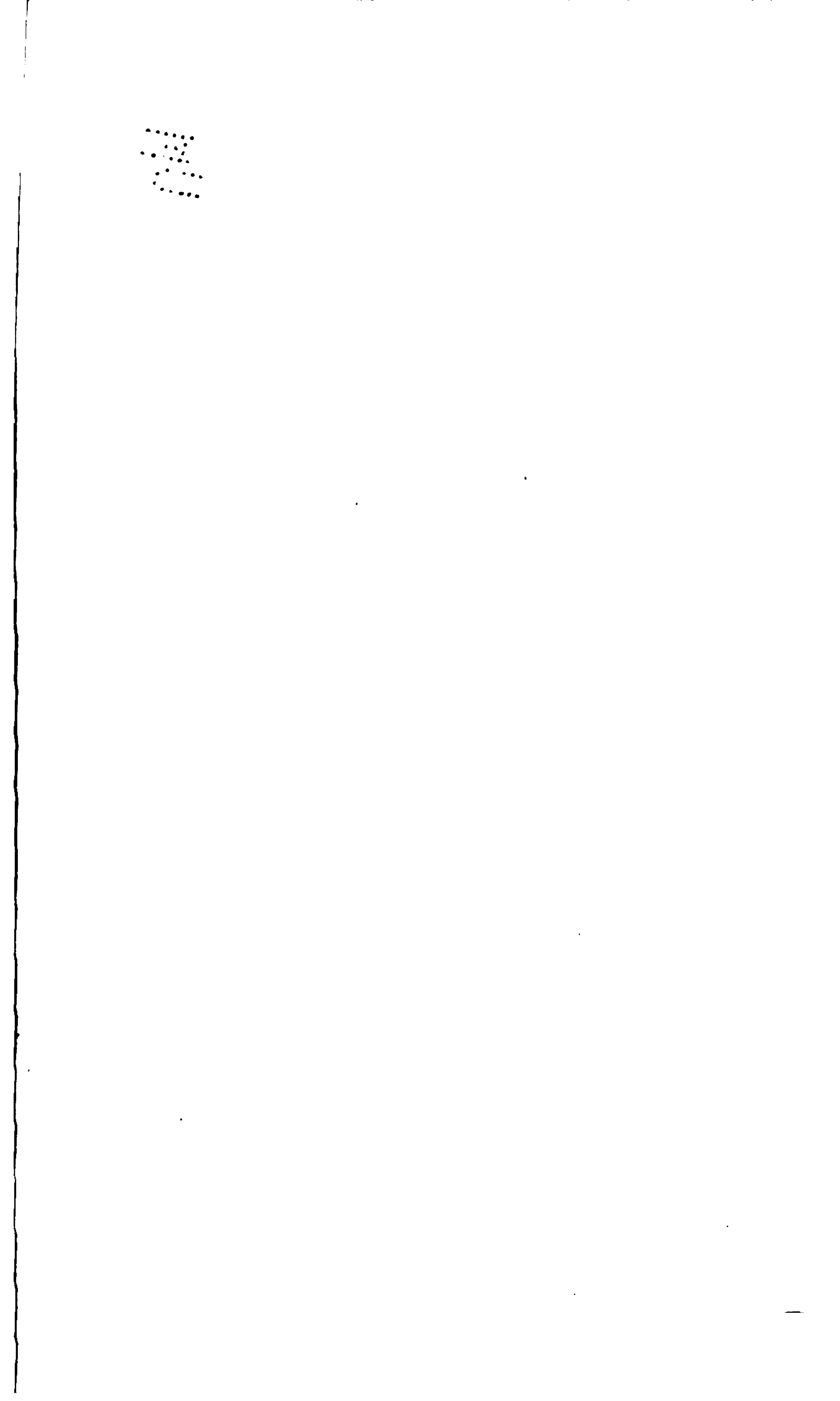


Fig. 78. — Naturel des îles Sandwich.



Les Hawaiis (habitans des îles Sandwich) forment, dans la classification ethnographique de G. Humboldt, une autre branche de la souche Polynésienne, ils y sont placés à la suite des Tahitiens ou O-Taïtiens. Leur langue a beaucoup de rapport avec celle de ces derniers. Leurs caractères physiques nous sont donnés par Choris dans les termes suivans :



PL. XI



, sont complé-
jolie et la plus
l'action de l'air
sont obligées de
ar du soleil, sont

chez quelques-uns,
. Chez d'autres, ils
is dit : « Les grands
iple; ils sont de haute
run foncé, ils ont les
es gens du commun,
les lèvres généralement
le peuple est petit et
aune, les cheveux plus

x-Zélandais.

aux-Zélandais diffèrent un

g. 79.—Crâne d'un Nouveau-Zélandais.



figure ci-jointe représente

« Les enfans, en venant au monde, sont complé-
« tement noirs; la jeune fille la plus jolie et la plus
« délicate, qui s'expose le moins à l'action de l'air
« et du soleil, est noire; celles qui sont obligées de
« travailler constamment à l'ardeur du soleil, sont
« presque de couleur orangée. »

Les cheveux des Hawaiis sont, chez quelques-uns, crépus, frisés et presque laineux. Chez d'autres, ils sont doux et flexibles. M. Choris dit : « Les grands
« se distinguent aisément du peuple; ils sont de haute
« taille et gras; leur teint est brun foncé, ils ont les
« cheveux moins longs que les gens du commun,
« souvent crépus et courts, les lèvres généralement
« assez grosses; tandis que le peuple est petit et
« maigre, a le teint plus jaune, les cheveux plus
« lisses. »

Les Nouveaux-Zélandais.

Les crânes des Nouveaux-Zélandais diffèrent un peu de ceux des nations que nous avons déjà mentionnées; mais la déviation n'est pas considérable. Il s'en trouve beaucoup dans différentes collections en Angleterre, et l'on en peut voir plusieurs dans le Muséum du Collége royal des chirurgiens. La figure ci-jointe représente


Fig. 79.—Crâne d'un Nouveau-Zélandais.

un de ceux qui se trouvent dans cette dernière collection.

Les insulaires d'Ombai appartiennent à cette race.

Fig. 80. — Indigène de l'île d'Ombai.



Il paraît que chez les Nouveaux-Zélandais la peau présente une grande variété de couleur ; nous savons

par les plus anciens voyageurs qu'il y en avait beaucoup qui étaient « *d'un noir passablement foncé* », et un écrivain de notre époque, Crozet, les divise en bruns et en noirs. Les derniers sont plus petits que les premiers, mais il n'y a rien qui indique clairement qu'ils appartiennent, ainsi que certaines personnes l'ont conjecturé, à une souche différente. On a supposé que la Nouvelle-Zélande était habitée, avant l'arrivée de la race Polynésienne, par un peuple qui ressemblait aux Australiens, et que les individus à peau noire, descendent de ces aborigènes. Mais on n'a point trouvé de preuves de ce fait : la langue qu'on parle dans toute la Nouvelle-Zélande n'indique en aucune manière que la population actuelle soit un mélange de différentes races; c'est un simple dialecte polynésien. On retrouve de semblables variétés physiques parmi les autres races qui sont disséminées dans le grand Océan austral; et si nous admettons cette explication conjecturale du phénomène de variété pour l'une de ces races insulaires, nous devons recourir à une hypothèse semblable pour presque chaque groupe d'îles de la mer Pacifique; encore ne suffirait-il même pas pour rendre compte d'un fait qui s'observe dans plusieurs de ces îles, de l'apparition d'un type presque Européen. Certes, le mélange de Malais avec des Australiens, ou avec tout autre peuple ressemblant aux habitans aborigènes des îles Indiennes ou des régions australes, n'aurait jamais pu donner naissance à une forme aussi voisine de la forme Européenne que celles qu'offrent à nos yeux les beaux insulaires des îles Marquises, parmi lesquels, ainsi

qu'il a déjà été dit, on trouve de vraies constitutions de blonds.

La planche coloriée que nous donnons ici d'après l'atlas de M. Choris, représente deux Nouveaux-Zélandais qui, par la différence de leur couleur, justifient ce qu'ont dit à cet égard les voyageurs.

Habitans des îles Tonga.

Les îles qu'on appelait autrefois îles des Amis, et qu'on appelle aujourd'hui îles Tonga, du nom de l'une des plus grandes, l'île de Tonga-Tabou, sont habitées par un peuple qui ressemble beaucoup aux Nouveaux-Zélandais. Leur langue, au dire de M. Anderson, présente la plus grande affinité avec l'idiome parlé à la Nouvelle-Zélande.

On représente les insulaires de Tonga comme des hommes d'une taille au-dessus de la moyenne, taillés en Hercule, mais ayant plutôt en partage la force que la beauté. Leur système musculaire est très développé, et ils ne paraissent pas sujets à cette obésité qui est si fréquente chez les Tahitiens. M. Anderson dit que leurs traits offrent une telle variété qu'il est presque impossible d'assigner à leur figure un caractère général, si ce n'est un certain arrondissement de l'extrémité du nez qui est très commun chez eux. Mais d'un autre côté, on rencontre par centaines des figures tout à-fait Européennes, et, dans le nombre, on trouve beaucoup de ces nez qu'on nomme chez nous nez à la romaine. On n'en voit guère qui aient les lèvres re-

marquablement épaisses. Les femmes de cette nation manquent en général de cette délicatesse de formes qui, dans presque tous les autres pays, est l'apanage de leur sexe. La couleur dominante est d'un degré plus foncée que le brun-cuivré; mais on voit bon nombre d'individus, tant hommes que femmes, dont le teint est beaucoup plus clair, et de cette nuance qu'on désigne parmi nous sous le nom de teint olivâtre. Quelques femmes même, dit-on, ont la peau beaucoup trop blanche pour que cette épithète leur soit applicable. C'est ce qui s'observe, surtout chez les femmes des hautes classes, qui sont moins exposées à l'action du soleil. Chez le bas peuple, la peau a le plus souvent une teinte sale, et la surface en est rude. On trouve parmi eux quelques albinos.

« Leurs cheveux sont généralement droits, épais et forts, parfois cependant ils sont crépus et frisés; leur couleur naturelle est presque toujours noire; mais beaucoup les teignent en brun, en rouge sombre ou orange. C'est une coutume qui leur est commune avec les habitans des îles situées au nord des Nouvelles-Hébrides. »

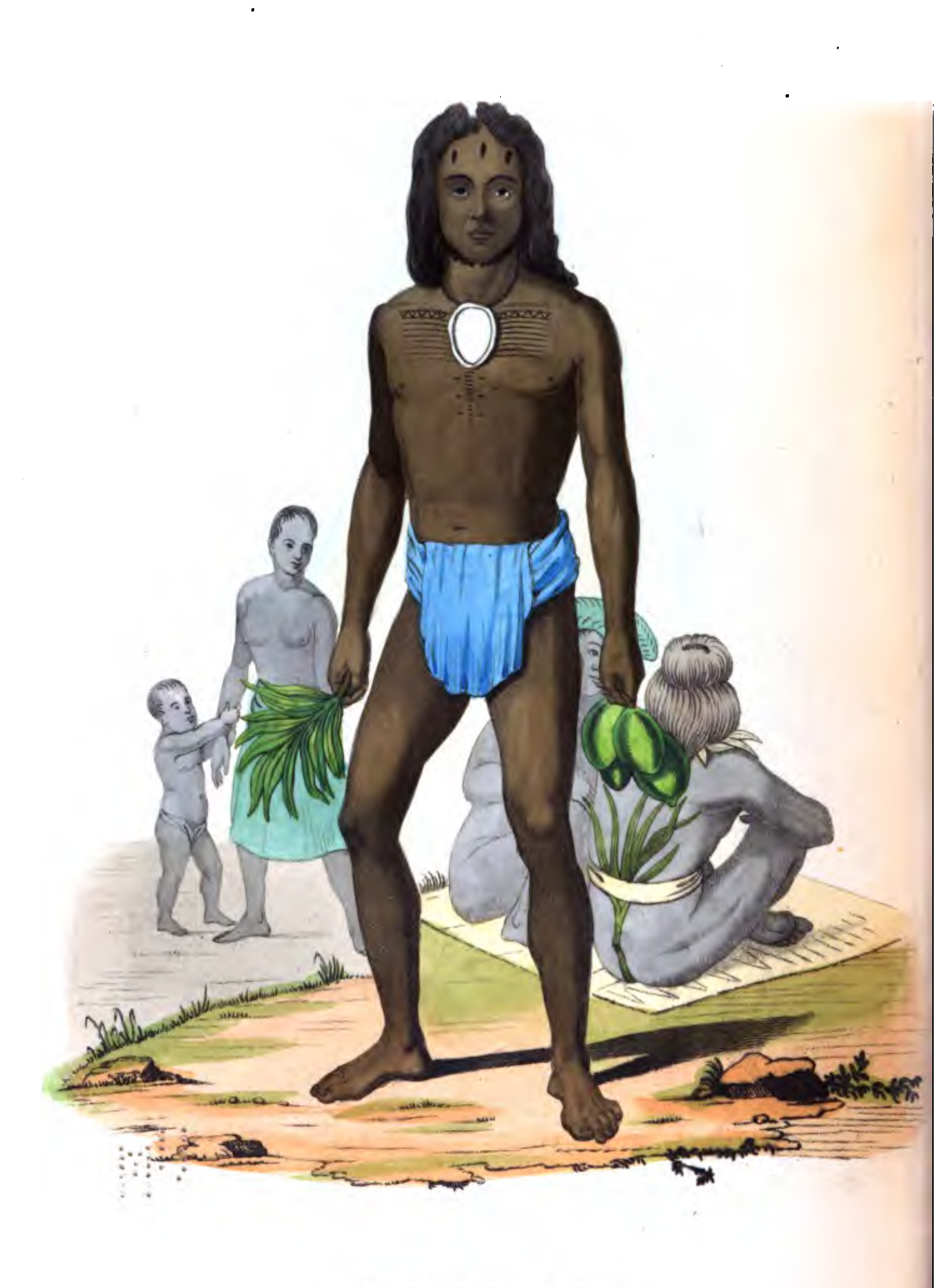
Le peuple des îles Tonga se divise en plusieurs castes héréditaires distinctes, auxquelles des institutions fixes assignent des fonctions différentes. Une de ces castes est celle des Mataboulais qui est une sorte de classe moyenne, au-dessous des *Égais*, ou nobles, et au-dessus du commun du peuple. La vignette ci-jointe que nous empruntons à l'atlas de M. d'Urville, est le portrait d'un de ces Mataboulais. Il peut donner une idée de l'aspect que présente la

chevelure chez beaucoup de peuples de la mer du Sud.

Fig. 81. — Mataboulai de Tahofa.



Les quatre groupes que je viens d'énumérer et de décrire comprennent le plus grand nombre des nations Polynésiennes. Mais il y a d'autres rejetons de cette souche qui, pour être moins connus, n'en sont peut-être pas moins intéressans. De ce nombre sont les habitans de l'île de Pâque qui, sous beaucoup de rapports, diffèrent notablement des autres tribus Po-



HABITANTS DE TIKOPIA.

lynésiennes, dont ils sont séparés par une vaste étendue de mer sans îles intermédiaires. Une autre population, aussi très curieuse à étudier, est celle que nous offre la petite île de Tikopia. On en trouve une description dans les notes que MM. Quoy et Gaimard, ont jointes au voyage de circumnavigation du capitaine Dumont d'Urville.

La planche coloriée (XX) représente la figure d'un Tikopien très exactement copiée d'après l'atlas pittoresque de M. d'Urville.

3° *Branche Madécasse; Naturels de Madagascar.* (1)

Il y a long-temps que l'on sait que la langue parlée dans l'île de Madagascar a de certains rapports avec la langue malaise, et quelques auteurs, adoptant la conjecture qui semble de prime abord la plus vraisemblable, ont avancé que ces traits de ressemblance étaient de simples résultats d'anciennes relations commerciales, du contact des marchands Malais avec les peuples des côtes de cette île. Mais c'est là une opinion tout-à-fait erronée, comme l'a fort bien prouvé le baron Guillaume de Humboldt.

Dans toute l'île de Madagascar, on ne parle qu'une seule langue. Il y a dans certaines parties quelques dialectes particuliers; mais les différences qu'ils offrent sont si légères, qu'elles ne suffisent même pas

(1) Les peuples de cette île sont souvent appelés Malécasses ou Malgaches, les lettres *d* et *l* se substituant l'une à l'autre, comme le *g* se substitue au *c*. Madécasses ou Madécassiens, est la forme de nom adoptée par le baron G. de Humboldt.

pour en faire ce qu'on appelle des langues sœurs. C'est ce que nous apprend Flacourt, qui en 1658, écrivit une histoire de Madagascar, et qui nous a laissé un dictionnaire de la langue de cette île; son témoignage, d'ailleurs, a été confirmé par celui de tous les écrivains ultérieurs, c'est-à-dire de tous ceux qui méritent d'être cités (1). La population de cette île présente, comme nous le verrons bientôt, de très grandes variétés sous le rapport des caractères physiques : quelques tribus ressemblent aux noirs à chevelure laineuse de la côte africaine située en face, et d'autres se rapprochent plus des Malais; mais toutes, elles ont la même langue.

Les savans auteurs du *Mithridates*, en partant des données, malheureusement trop restreintes, dont ils pouvaient disposer pour se faire une idée de la nature de cette langue, l'avaient comparée avec le malais, et étaient arrivés à conclure que les rapports existant entre les deux langues ne remontaient point à leur origine, et que chacune avait une base distincte; mais cette opinion a été complétement réfutée par M. de Humboldt, qui a mis la question hors du domaine de toute discussion, et qui a démontré que l'idiome madécasse est un vrai et légitime rejeton du grand tronc des langues malayo-polynésiennes.

La masse de la population de cette île doit donc être considérée comme d'origine Malaise; mais de quelle partie de l'Océan est-elle sortie originairement, c'est ce qu'on ne peut déterminer avec certitude. La langue

(1) Humboldt's Kawi Sprache. Dritt. Th. s. 326.

madécasse a un grand nombre de mots qui lui sont communs avec les dialectes des nations Polynésiennes les plus éloignées, et qui ne se trouvent pas dans le malais proprement dit ; tout bien considéré, c'est avec le tagala, la langue dominante dans les îles Philippines qu'elle a peut-être le plus d'affinité.

Beaucoup d'Anglais ont visité Madagascar dans ces derniers temps, mais pas un n'a jugé à propos de nous donner des renseignemens exacts sur les races d'hommes qui habitent cette île, sur leurs divers idiomes et sur leurs caractères physiques (1). C'est par les voyageurs Français que nous avons appris la majeure partie de ce que nous savons à cet égard. Flacourt, l'abbé Rochon, et d'autres auteurs anciens, se sont donné mille peines pour recueillir des documens sur l'histoire des Madécasses, et plus récemment M. J.-B. Fressange, en a fait l'objet d'un mémoire que Malte-Brun a publié dans ses *Annales des voyages* (2). Les détails que je vais donner sont, en grande partie, empruntés à ce mémoire.

« Les Madécasses ou Malgaches, sont, dit Fressange, un des plus beaux peuples connus ; ils sont « d'une stature très grande, et d'une figure agréable, « bien pris dans leurs formes et de couleur olivâtre. « ... Ils sont d'un caractère sérieux et réfléchi, « adonnés à l'incontinence, vindicatifs et spirituels,

(1) Je dois excepter une note intéressante du capitaine Lewis qui se trouve dans le cinquième volume du *Journal de la Société royale géographique.*

(2) On peut voir aussi dans les *Voyages de M. de Froberville à Madagascar et aux îles Comores* (Paris 1811) une description encore plus détaillée des différentes tribus Madécasses.

« enfin susceptibles des plus brillantes qualités et des « plus grands vices; l'hospitalité est en honneur dans « toute l'île. » Plus loin, il restreint la généralité de cette description qui est seulement applicable aux habitans des côtes et nullement, ni au physique ni au moral, à ceux de l'intérieur qui sont petits et laids, ont les traits des Malais, des cheveux long et plats, et sont de grands fourbes et de grands voleurs.

Les Madécasses reconnaissent tous un être suprême infiniment bon, et un génie du mal; ils croient à l'immortalité de l'âme.

Madagascar se divise en plusieurs provinces dont les habitans diffèrent les uns des autres par le caractère moral, par le physique et par les habitudes. Ce sont, en commençant par la partie la plus septentrionale: « les Antavarts, en leur langue peuple du Nord « ou peuple du Tonnerre, parce que ce terrible météore vient toujours, dans l'île, de ce côté de l'horizon; les Bestimessaras ou bon peuple ou grand « peuple; les Bétanimènes ou peuple habitant un « pays rouge; les Antaximes ou peuple du Sud. Sur « la seconde ligne intérieure ce sont les Ambarivoules ou peuple habitant au pied des montagnes couvertes de bambous. Sur la troisième ligne sont les « Bezonzons, les Amayes ou Antamayes, les Ancovesovas ou Ambolambs, les Andratsaïs, les Antsianaxes, les Saclaves; la province de la reine de « Bonbétor et celle de la baie Saint-Augustin ne sont « pas bien connues. On connaît très peu la côte de « l'ouest. »

Les Bestimessaras sont les plus beaux hommes de

l'île : ils s'occupent de la culture des terres et du soin de leurs troupeaux, et sont d'un caractère doux. Leur résidence la plus importante, la ville d'Andévourente, peut armer dix mille hommes. Les Antaximes sont un tribu grossière et adonnée au pillage; sur cette partie des côtes les habitans sont noirs et ont les cheveux laineux. Les Antamayes que Rochon a pris à tort pour des Arabes, ressemblent aux Malais par les traits comme par le teint; ils ont aussi la coutume de se noircir les dents avec le bétel. Ils habitent une haute steppe comprise entre deux chaînes de montagnes, et qui a quatre-vingts lieues de longueur. Leurs plaines sont couvertes de troupeaux, et leurs villages sont bâtis sur les hauteurs. Les Ancovahs, Ovahs, ou Ambolambs, forment deux nations, les Ovahs du nord et les Ovahs du sud. Les chefs de ces deux nations se font la guerre pour avoir des esclaves. Les Ovahs ressemblent aux Antamayes, mais ils sont de couleur plus claire.

Les Andrantsaïs sont des peuples pasteurs, brutes et lâches. Il naît quelquefois des nains dans leurs village, et c'est leur nation, en effet, dont on a parlé comme d'une nation de nains, du moins la position de leur province correspond à celle qu'on assignait au pays de ces pygmées ou *Kimos*. Le mot de Kimos d'ailleurs est inconnu dans toute l'île. M. Fressange n'a vu qu'un seul nain Madécasse; il dit cependant qu'il en naît quelquefois dans cette province, mais qu'ils n'ont jamais formé de race.

Il paraît que la circoncision se pratique par toute l'île, mais non point comme coutume mahométane.

est la reproduction de l'un de ces portraits.



NATUREL DE MADAGASCAR.

SECTION XXXIV.

NÈGRES PÉLAGIENS.

Une population noire à chevelure laineuse, ressemblant par les traits et la couleur aux Nègres de Guinée, est répandue au loin dans l'Archipel Indien. Elle habite l'intérieur de beaucoup d'îles, et M. Crawford nous apprend que dans d'autres îles d'où elle a disparu, on trouve encore les traces de son existence. Dampier et d'autres anciens navigateurs en ont rencontré le long des côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande; il paraît d'après les récits des voyageurs, qu'outre les Papouas hybrides dont nous avons déjà fait mention, il y a dans ces parages des tribus à cheveux courts et laineux qui ressemblent beaucoup plus aux Africains. A quelle époque se sont-elles répandues dans ces régions, c'est ce que l'on ne peut déterminer; et nous ne savons pas non plus quel fut leur premier point de départ. Il est à remarquer que le pays montagneux de l'intérieur de la péninsule Malaise est habitée par des peuples à chevelure laineuse, qui sont connus sous le nom de Samany, et que l'on suppose être les aborigènes du pays que se partagent aujourd'hui les Orang-Benuas et les habitans des plaines. On dit que ces derniers ressemblent aux Malais. Aux îles Andaman, dans le golfe du Bengale, on connaît un peuple tout semblable, et ces îles forment la limite orientale de la région où on les a trouvés.

Les Nègres Pélagiens sont connus depuis longtemps comme habitans de l'intérieur des îles Penang, dans l'Archipel des Philippines, où ils occupent, loin de la côte, des cantons montagneux. Une des petites îles a été nommée à cause d'eux : *Isla de los Negros*, dans d'autres îles, on les appelle *Negritos del Monte*. Ils portent encore les noms d'Aïgtas et d'Ignatas, ce qui, suivant don Francisco Garcia de Torres, signifie *Noirs*. On les appelle aussi Igolotes. Nous avons de nombreuses descriptions de ce peuple dans les écrits des missionnaires catholiques qui ont résidé aux îles Philippines.

Il paraît d'après toutes ces relations qu'il y a deux races de Noirs dans l'intérieur des îles Philippines. Ce qui suit est extrait du récit de l'abbé Bernardo de la Fuente.

« Les Noirs des îles Philippines sont de deux races différentes. On suppose dans le pays, que l'une descend des Malabars ou Sepoys (Cipayes), parce que, bien que leur peau soit tout-à-fait noire, leurs cheveux sont longs, fins et brillans, comme ceux des autres Indiens, et leur visage n'est point défiguré par le nez épaté et les grosses lèvres des Nègres de Guinée. Ce peuple, soit qu'on l'observe dans l'état d'esclavage, soit qu'on le considère dans l'état de liberté, a des manières qui indiquent un certain degré de civilisation.

« Quant aux Noirs de la seconde race que l'on connaît sous le nom d'Aïgtas, ils sont dispersés dans les montagnes, où ils mènent une vie errante; ils ont dans leurs traits quelque chose de la difformité des Nègres, et, comme eux, ils ont les cheveux crépus.

On en trouve quelques-uns dans l'île de Luçon, et ils sont très nombreux dans l'*isla de los Negros*, dont ils se croient les premiers habitans. On dirait que ces malheureux sont sous le poids d'une malédiction divine : ils vivent dans les bois et les montagnes à la manière des animaux, par familles séparées qui errent à l'aventure, en se nourrissant des fruits que la terre produit spontanément. Il n'est jamais venu à ma connaissance qu'une de ces familles nègres ait fixé sa demeure dans un village. S'il leur arrive d'être faits esclaves par les Mahométans, ils se laissent battre jusqu'à la mort plutôt que de se soumettre à aucune fatigue corporelle, et ni la force, ni la persuasion ne peuvent obtenir d'eux le moindre travail. Non loin de ma mission de Buyunan, dans l'île *de los Negros*, il se trouvait une horde de familles de Noirs qui avait certains rapports de commerce avec quelques Indiens barbares ; ceux-ci leur donnèrent l'idée que les tentatives que je faisais pour les engager à recevoir le baptême n'avaient d'autre objet que de les mettre dans une position où le gouvernement pût les forcer à payer le tribut : en conséquence, je ne parvins jamais à réussir auprès d'un seul. Je crois en général que bien peu de Nègres ont été convertis ; car en recherchant dans le registre où sont inscrits les baptêmes depuis deux cents ans, je n'ai trouvé que le nom d'un seul de ces hommes. J'ai toujours été très doux et très bienveillant avec ces familles de Noirs, espérant que la grâce du Seigneur finirait par fructifier dans leurs cœurs, et je m'aperçus à la fin qu'ils commençaient à avoir confiance en moi et qu'ils m'obéissaient pour plusieurs

choses ». Notre auteur ajoute qu'ils parlaient la langue bohalane, et que l'on supposait qu'ils descendaient de Nègres Africains, conjecture aussi peu fondée que celle par laquelle il fait descendre des Malabars l'autre race Noire à cheveux lisses. On lui dit qu'il y avait, dans l'intérieur de l'île, des Nègres qui avaient les yeux tout-à-fait rouges, et qui étaient cannibales; mais il n'en vit jamais un seul.

Le capitaine Gabriel Lafond (de Lavey) a donné récemment des détails très intéressans sur une tribu de ces Nègres qui habitent l'île de Lasso, où ils occupent des lieux d'un abord très difficile. M. Lafond a visité un de leurs villages dans la montagne, et il dit que les habitans avaient les mœurs les plus sauvages. Cet auteur s'accorde avec Le Gentil pour les représenter comme des sauvages presque nus, à nez plat et ayant les cheveux semblables à de la laine ou du coton. Ils ressemblent parfaitement aux Nègres de l'île de Luçon. Ils sont maigres, ont le corps grêle, et paraissent très agiles. Leur taille est remarquablement petite, ne s'élevant guère au-dessus de quatre pieds, et plus près de quatre que de quatre et demi. Sous ce rapport les Inagtas ou Igolotes ressemblent à certains Samangs des montagnes Malaises que Crawford représente comme étant d'une race très petite. M. Lafond reconnaît que dans d'autres lieux leur stature est plus élevée.

Nous donnons dans la planche (XXII) coloriée un assez bon portrait d'une femme de cette race (1). Il

(1) En comparant cette figure avec celle du Papoua de la planche I, on pourra se convaincre de l'énorme différence qui existe entre cette race de Nègres Pélagiens et les Papouas.

Jeune fille de l'Ile de



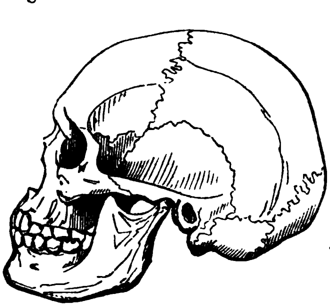
Jeune fille de l'Ile de

a été pris dans la collection de M. Choris, artiste français qui accompagnait l'expédition russe commandée par Kotzebue.

Il est à remarquer que M. Lafond, de même que tous les missionnaires qui ont pu connaître ces peuplades noires des Philippines, affirme qu'elles parlent des dialectes du Bisaya et du Tagala, qui sont les idiomes principaux des îles Philippines, et sont connus pour être des dialectes de la langue malaise. L'abbé Torres dit : « La lingua dell' Isola, detta de' Negri è la Bisaya stessa, col miscuglio di moltissime parole forestieri » ; et de la Fuente répète dans un autre endroit ce qu'il a dit de leur langue dans le passage cité plus haut : « La loro lingua è bohalana, poiche in essa mi parlavano, sebbene adulterata. »

A partir de l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, on trouve des peuplades de Nègres Pélagiens dispersées dans les archipels de la Louisiade et des îles Salomon jusqu'à Santa-Cruz, et, encore plus loin, dans les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie. Du reste l'ethnographie de ces derniers pays n'est encore qu'imparfaitement connue, et plusieurs voyageurs nous disent que, bien que les cheveux des nouveaux Calédoniens soient crépus et très frisés, ils ne sont pas semblables à ceux des Africains. L'île de Mallicollo renferme à ce qu'il pa-

Fig. 82. — Crâne d'un Tasnarien.



raît une race de Nègres petits et grêles dont la tête, ainsi que Cook l'a remarqué, est singulièrement prognathe. Enfin, les Tasmaniens, ou naturels de la terre de Diémen, peuple presque entièrement exterminé aujourd'hui, sont décidément de la souche des Nègres Pélagiens. Dans la figure de crâne Tasmanien que nous donnons ici, on peut reconnaître la forme comprimée, allongée, et la disposition de mâchoires propres aux têtes prognathes.

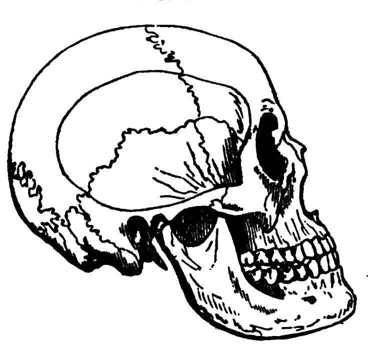
On a supposé que la race des Nègres Pélagiens s'étendait à l'est aussi loin que l'archipel des îles Fidji, dont les habitans paraissent avoir avec eux quelque ressemblance. Ce groupe d'îles a été visité par le capitaine d'Urville, à qui nous devons de nouveaux renseignemens sur le pays et sur sa population. Ces îles sont appelées par les indigènes, îles Viti, et il paraît que Fidgi n'est que l'altération de ce mot dans la langue tonga. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Kaï Viti, et désignent leurs voisins, les insulaires de Tonga, sous celui de Kaï Tonga, mots formés de la racine Kaï, qui veut dire manger ou vivre. M. d'Urville a donné le portrait d'un insulaire des îles Viti, nomma Tambua Nakoro. Cet homme, à ce qu'il dit, avait des manières prévenantes, une physionomie agréable et un caractère très doux; il lui parut de beaucoup supérieur à tous les sauvages qu'il avait vus jusqu'alors. Par l'ensemble de tout son extérieur, l'expression de sa physionomie, la couleur de sa peau qui n'était que d'une teinte basanée, il rappelait à M. d'Urville le type Arabe. « Son intelligence, dit le « célèbre navigateur, ne le cédait pas à celle de ces

« hommes naguère si célèbres dans les arts et les « sciences. » Sa conduite à bord du vaisseau fut toujours grave, convenable, réservée. Il paraissait avoir beaucoup de calme, et quelles que fussent les circonstances, il ne s'abandonnait pas, comme ses compatriotes, à des transports immodérés de joie ou de chagrin, de colère ou d'enthousiasme. « Les caractères physiques de cet homme étaient également remarquables. Sa chevelure, abondante et frisée, ressemblait presque à celle des Papouas, et, ce qui lui donnait l'air le plus étrange, elle était du plus beau noir sur le devant de la tête, tandis que par derrière, elle était d'un rouge foncé; cette diversité de couleur résultait, à ce que suppose M. Dumont d'Urville, de quelque procédé artificiel en usage parmi ces insulaires. »

M. d'Urville partage l'opinion générale relativement à l'origine des habitans des îles Viti. Il pense que la race Noire, après s'être avancée progressivement vers l'est, s'est rencontrée dans ces îles avec les Polynésiens qui étendaient leurs conquêtes dans une direction opposée, et que leur ayant résisté avec succès dans ces îles, elle a empêché les progrès ultérieurs de l'invasion. Pour moi je n'admets pas cette rencontre, car je ne doute point que la race Malaise se soit elle-même avancée de l'ouest à l'est, et je crois avec M. Lesson, que la race Polynésienne avait peuplé les groupes éloignés du grand Océan avant les Nègres Pélagiens qui s'avancèrent ensuite dans la même direction. Nous n'avons pas encore de renseignemens suffisans sur les habitans des îles Viti pour

émettre une opinion définitive sur ce sujet ; mais Guillaume de Humboldt a montré qu'il y a de fortes raisons pour révoquer en doute l'opinion généralement reçue.

Fig. 83. — Crâne d'un naturel des îles Viti.



La figure intercalée dans cette page représente le crâne d'un naturel des îles Viti, crâne qui fait partie de la collection du collège des chirurgiens ; nous l'empruntons à l'ouvrage de M. Martin, qui fait remarquer que cette tête ressemble aux têtes Tasmaniennes par la grande saillie de la partie moyenne du coronal et la chute rapide de ses parties latérales, par la convexité des os pariétaux, et par l'étroitesse du front qui est comprimé sur les côtés.

SECTION XXXV.

RACE ALFOUROU.

Les Alfourous sont des hommes qui nous présentent des caractères physiques tout particuliers et qu'on suppose habiter l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, et plusieurs des plus grandes îles situées au sud de l'Océan Indien. On les nomme Haraforas, Alfoërs et Alfourous ; leur véritable nom est encore incertain.

Les Alfourous de la Nouvelle-Guinée sont nommés Endamènes par M. Lesson, qui en parle dans les termes suivans :

« Les Alfourous-Endamènes vivent de la manière « la plus sauvage et la plus misérable; toujours en « guerre avec leurs voisins, ils ne sont occupés que « des moyens de se préserver de leurs embûches, et « d'échapper aux pièges qu'on leur tend sans cesse. « L'habitude qu'ont les Papouas des côtes de les « mettre à mort, et d'ériger en trophées leurs dépouil- « les, rend compte de la difficulté qu'on éprouve à « les observer même à la Nouvelle-Guinée; et deux « ou trois de ces hommes réduits en esclavage, que « nous vîmes à Dorery, sont tout ce que nous en con- « naissons. Les Papouas nous les peignirent comme « des hommes d'un caractère cruel, féroce et som- « bre, n'ayant aucun art, et dont toute la vie s'écoule « à chercher leur subsistance dans les forêts. Mais ce « tableau hideux que chaque tribu ne manque pas « de faire de la tribu voisine ne peut être regardé « comme authentique. Les Endamènes que nous « vîmes avaient une physionomie repoussante, le nez « aplati, des pommettes saillantes, de gros yeux, « des dents proclives, des extrémités longues et grê- « les, une chevelure très noire, très fournie, raide « et comme lisse sans être longue. La barbe très dure « et très épaisse. Une profonde stupidité était em- « preinte sur leurs traits, peut-être était-elle due à « l'esclavage. Ces Nègres, dont la peau est d'un noir « brun sale, assez foncé, sont nus. Ils se font des « incisions sur les bras et sur la poitrine, et portent

« dans la cloison du nez un bâtonnet long de près
« de six pouces. Leur caractère est silencieux, et leur
« physionomie farouche. Leurs mouvemens sont irré-
« solus et s'exécutent avec lenteur. Les habitans des
« côtes nous donnèrent quelques détails sur ces En-
« damènes; mais comme ils nous parurent dictés par
« la haine, et que les versions ne s'accordaient point
« entre elles, soit que le sens de ce qu'ils nous expri-
« maient fût mal compris, soit qu'eux-mêmes nous
« racontassent, dans l'intention de nous inspirer de la
« frayeur, des habitudes auxquelles ils ne croyaient
« point, nous pensons qu'il est inutile de faire con-
« naître par des renseignemens faux ou inexacts une
« espèce d'hommes dont l'histoire est encore entou-
« rée d'épaisses ténèbres. »

Le capitaine Forrest est un des premiers voyageurs Anglais qui ait décrit les Alfourous, mais les renseignemens qu'il nous donne sur ce sujet ne sont pas à comparer avec ceux que nous a fournis le docteur Leyden, qui a tant contribué au progrès de l'ethnologie de l'Archipel Indien. Suivant Leyden, les Tirún ou Tedons, sont un peuple d'origine Alfourou. « Ces Tedons, dit-il, vivent principalement au nord-est de la côte de Bornéo, et sont connus comme des sauvages, adonnés à la piraterie et qui ont l'habitude de manger la chair de leurs ennemis. Je ne sais absolument rien de leur langage. J'ai entendu dire qu'il leur est particulier; cependant, il est probable qu'ils ne sont qu'une tribu des *Idán*, que je suppose eux-mêmes appartenir à la race des Haraforas ou Alfoërs, comme les nomment les Hollandais, race qui semble être la

plus originale de toutes celles qu'on trouve dans les îles orientales, à l'exception peut-être des Papouas. »

« Les Idán sont quelquefois nommés Marút, ils sont certainement les habitans originaires de Bornéo, et ressemblent aux Haraforas par la taille, l'agilité, la couleur et les habitudes. Les Haraforas sont indigènes dans presque toutes les îles orientales, et on les trouve quelquefois dans la même île, conjointement avec les Papouas ou Nègres orientaux. Ils sont souvent moins foncés en couleur que les races Musulmanes, et ils l'emportent généralement sur celles-ci en force et en activité. Ils sont, partout où on les observe, grossiers et illettrés, et, dans les pays où ils n'ont pas été réduits en esclavage, ils offrent dans leurs habitudes une ressemblance générale. Le trait le plus singulier de leurs mœurs est la nécessité imposée à chaque individu, de tremper, au moins une fois en sa vie, ses mains dans le sang humain : en général parmi toutes leurs tribus, aucun homme n'a la permission de se marier s'il ne peut montrer le crâne d'un ennemi qu'il a tué. Ainsi que les Battas, ils mangent la chair de leurs ennemis, et boivent dans leurs crânes; les ornemens de leurs maisons sont des crânes et des dents, auxquels, en conséquence, ils attachent un grand prix, comme le faisaient anciennement les habitans de Sumatra qui n'avaient, dit-on, dans l'origine, d'autre monnaie que les crânes de leurs ennemis. Les Haraforas se trouvent dans les îles Moluques, les Célèbes, les Philippines et dans Magindanao (Mindanao), où on les nomme Subano ou Manubo. On doit probablement leur rattacher la race féroce mentionnée par

Marsden comme vivant dans l'intérieur de Sumatra, et chez laquelle les coupables obtiennent le pardon de leurs crimes, en offrant aux chefs de leurs villages les têtes des étrangers.

D'après ce que nous avons appris depuis quelques années, relativement aux Dayaks, par les récits de M. Earle et de quelques autres voyageurs, je doute beaucoup que ces hommes appartiennent à la race Alfourou ; ils paraissent ressembler davantage aux Malais, mais jusqu'à ce que nous ayons des spécimens de leur langue, il sera impossible de se former à cet égard une opinion bien fondée.

On pense que les Australiens appartiennent à la race Alfourou; mais les mêmes causes qui dans le cas précédent rendraient la question indécise, nous obligent encore ici à suspendre notre jugement.

Fig. 84. — Australien.



On peut se faire une bonne idée de la physionomie



PATÊT.

Australiens de la baie du Roi Georges.

Australienne en jetant les yeux sur le portrait que nous donnons dans cette page.

Nous donnons également la tête osseuse d'un indigène de l'Australie, tête qui ressemble beaucoup à celle du Tasmanien (fig. 82), surtout par la saillie de


Fig. 85. — Crâne d'un Australien.



la partie médiane du coronal et par les contours généraux. C'est un fait digne de remarque qu'une pareille ressemblance entre les naturels de deux pays voisins, quand ces naturels diffèrent d'ailleurs par d'autres particularités, les uns appartenant à une race à cheveux plats, les autres à une race à chevelure laineuse.

La maigreur et les formes faméliques des Australiens, la disproportion de leurs membres et de leur tête sont parfaitement rendues dans la pl. (XXIII) qui représente deux habitans de la Nouvelle-Hollande, planche tirée du magnifique atlas de M. d'Urville.

SECTION XXXVI.

RACES AMÉRICAINES INDIGÈNES. — COUP-D'ŒIL D'ENSEMBLE.

Les aborigènes de l'Amérique sont considérés généralement comme formant dans la famille humaine une division très distincte de celle des habitans de l'ancien monde. L'isolement de ce continent qui ne touche par aucun point aux terres de l'ancien monde, l'époque tardive à laquelle il a été connu, l'absence de toute communication entre ses habitans et le reste des nations du globe sont des circonstances qui ont dû contribuer à faire adopter sans trop d'examen cette opinion.

Les nations Américaines, considérées dans leur ensemble, ne présentent pas, à beaucoup près, autant d'uniformité, autant de ressemblance, au moral et au physique, qu'on le croit communément, et la ligne de démarcation entre elles et les autres branches de l'espèce humaine n'est pas si fortement accusée ni si distincte qu'on l'a bien voulu dire. Toutefois il faut convenir qu'il y a certains caractères qui sont communs à toutes ces nations ou à presque toutes; qu'il existe pour elles sinon des preuves, du moins de fortes indications d'une origine commune, ou d'une très ancienne parenté; enfin, que, lorsque nous considérons l'ensemble des peuples du Nouveau-Monde, la nature humaine se montre à nous sous un aspect particulier. En comparant entre elles les nations Améri-

caines, nous trouvons, je le répète, des motifs pour croire qu'elles ont dû former, depuis les premiers âges du monde, un groupe détaché; nous ne devons pas par conséquent nous attendre à ce que les recherches entreprises dans le but de découvrir les relations entre ces peuples et le reste du genre humain, nous conduisent jamais à la preuve qu'ils tirent leur origine de telle tribu ou de telle nation particulière du vieux continent : leur existence comme race distincte et isolée, date probablement de cette époque si ancienne où les habitans de l'ancien monde se séparèrent en diverses nations, et où chaque branche de la famille humaine prit un langage et une individualité propres.

Les traits qui servent à caractériser les nations Américaines prises collectivement, ne sont pas, comme je l'ai dit, aussi apparens que quelques personnes le supposent. Ces nations sont désignées fréquemment sous le nom de peaux rouges; mais, d'une part, il y a en Afrique et dans la Polynésie des tribus également rouges, et qui même méritent peut-être encore mieux cette épithète; d'une autre, les Américains ne nous offrent pas tous cette teinte dite « rouge », c'est-à-dire cuivrée. Quelques tribus, ainsi que nous le verrons, sont aussi blanches que beaucoup de nations Européennes; d'autres sont brunes ou jaunes; d'autres sont noires, car les voyageurs les dépeignent comme ressemblant beaucoup par la couleur aux Nègres d'Afrique. Certains anatomistes ont distingué dans les crânes humains ce qu'ils appellent la forme Américaine : c'est une distinction qui n'est pas admissible,

une généralisation erronée à laquelle ils sont arrivés, en considérant comme universels les caractères fortement prononcés que leur présentent quelques tribus particulières. Les nations Américaines sont répandues sur une immense étendue de pays, habitent dans des climats très différens, et la forme de leur tête diffère suivant les lieux. Ajoutons que, de même qu'on ne peut trouver dans leur conformation corporelle aucun caractère physique qui leur soit commun à toutes, on ne peut non plus tirer de leur genre de vie un caractère ethnologique qui soit général. Tous les naturels de l'Amérique ne sont pas chasseurs : il y a parmi eux beaucoup de tribus de pêcheurs; il y a des tribus nomades; d'autres qui s'appliquent à la culture de la terre et qui ont des demeures fixes. Une partie de ces peuples étaient agriculteurs avant l'arrivée des Européens; d'autres ont appris de leurs vainqueurs à labourer la terre, et ont changé les anciennes habitudes de leur race, ce qui prouve que ces habitudes n'étaient pas un résultat nécessaire de leur organisation, ou celui d'un penchant instinctif, inné et irrésistible. Si donc nous voulons nous faire une juste idée des particularités caractéristiques qui forment réellement le lien d'union entre les races Américaines, et les constituent en un groupe bien distinct, nous ne pouvons nous contenter d'un coup-d'œil superficiel et il est nécessaire que nous entrions profondément dans la question.

La preuve la plus décisive, la plus clairement marquée d'une parenté entre ces nations se trouvera dans la structure caractéristique de leurs langages. C'est un

sujet sur lequel les travaux des philologues, surtout ceux des philologues Américains, ont jeté depuis quelques années beaucoup de jour. A la vérité, Hervas avait déjà réuni dans ce but quelques matériaux (1); mais le docteur Smith Barton, de Philadelphie, est réellement le premier qui ait fait une tentative sérieuse de classification pour les langues de l'Amérique du Nord; Humboldt et Vater ont continué son œuvre sur une plus grande échelle, et avec de beaucoup plus amples ressources; toutefois, c'est à M. du Ponceau que nous devons les éclaircissemens les plus importans (2). L'histoire de la philologie américaine est un sujet beaucoup trop étendu, pour que nous le fassions entrer dans cet ouvrage, et nous devons nous contenter d'en exposer le résultat général, résultat qui, ainsi que le remarque le célèbre voyageur, M. de Humboldt, est un fait de la plus grande importance pour l'histoire du genre humain.

« En Amérique, dit M. de Humboldt, depuis le « pays des Esquimaux jusqu'aux rives de l'Orénoque, « et depuis ces rives brûlantes, jusqu'aux glaces du « détroit de Magellan, les langues mères, entièrement « différentes par leurs racines, ont, pour ainsi dire, « une même physionomie. On reconnaît des analo- « gies frappantes de structure grammaticale, non- « seulement dans des langues perfectionnées, comme

(1) *Catalogo delle lingue del Abbate Hervas.*

(2) Les savans ouvrages de MM. Pickering et Gallatin ont apporté de grands secours à l'ethnographie américaine. Nous pouvons espérer de nouveaux éclaircissemens sur ce sujet, quand paraîtra l'ouvrage posthume du grand philologue Européen, M. de Humboldt, ouvrage que promet depuis si long-temps M. Buschmann.

« la langue de l'Inca, l'aymara, le guarani, le mexi-
« cain et le cora, mais aussi dans des langues extrê-
« mement grossières. Des idiomes dont les racines
« ne se ressemblent pas plus que les racines du slave
« et du basque, ont des ressemblances de méca-
« nisme intérieur qu'on trouve dans le sanskrit, le
« persan, le grec, et les langues germaniques. »

Ces remarques que faisait, il y a bien des années, M. de Humboldt, ont été confirmées par des recherches plus étendues, dont la conclusion est présentée par M. Gallatin, dans les termes suivans :

« Au milieu de la grande diversité que présentent les langues américaines, quand on les envisage seulement sous le rapport de leurs vocabulaires, il existe entre elles, relativement à la structure et aux formes grammaticales, une ressemblance qui a été aperçue et signalée par les philologues Américains. Le résultat de leurs recherches paraît confirmer l'opinion déjà soutenue par MM. du Ponceau, Pickering et autres écrivains, savoir, que les langues parlées en Amérique, non-seulement par nos Indiens, mais encore par toutes les peuplades indigènes que l'on rencontre depuis l'Océan arctique jusqu'au cap Horn, ont un certain cachet qui leur est commun à toutes, et qui ne permet pas de les assimiler à aucune des langues connues de l'ancien continent (1). »

On remarquera que les idiomes des Esquimaux se trouvent ici compris dans la classe des langues américaines, et c'est en effet l'opinion à laquelle se sont

(1) *Archæologia Americana*, vol. II.

arrêtés, après un mûr examen, M. du Ponceau et plusieurs autres écrivains qui se sont occupés de la question. Les Esquimaux doivent donc être compris dans la catégorie des nations parmi lesquelles fut originellement répandue la forme ancienne de langues propre au Nouveau-Monde; ils appartiennent à la souche Américaine, quoique différant par plusieurs caractères très saillans de la majorité des autres tribus. Du reste ils ne sont pas les seules nations du Nouveau-Monde qui présentent de pareils exemples de déviations.

Outre les ressemblances dans le caractère général de leurs langues, les nations Américaines offrent dans leur état social et leur condition morale, divers traits communs qui indiquent entre elles une sorte de parenté, et qui servent à les distinguer des races de l'ancien monde.

Ces deux ordres de faits extrêmement remarquables ont été diversement interprétés; mais, quelle que soit l'hypothèse qu'on adopte relativement à leur nature et à leur cause, l'impression qu'ils produisent est toujours la même; c'est de nous donner une haute idée de l'antiquité de la race Américaine, de reculer très loin dans les temps l'époque à laquelle elle s'est séparée du reste de l'espèce humaine. Un savant et ingénieux écrivain qui a fait une étude attentive du caractère des Américains aborigènes, et qui a su profiter habilement des facilités toutes particulières qu'il avait pour acquérir sur ce sujet d'amples renseignemens, a été amené à penser que l'état de barbarie dans lequel nous voyons les nations du Nouveau-Monde,

n'est pas leur état primitif ; que ces nations ne doivent point être considérées comme conservant jusqu'à ce jour la simplicité originelle d'une nature inculte, mais au contraire comme nous offrant les restes d'une race qui a été anciennement assez haut placée dans l'échelle de la civilisation, et qui, tombée aujourd'hui au dernier degré de décrépitude, est, pour ainsi dire, sur le point de s'éteindre.

Le docteur Martius a observé parmi plusieurs tribus Américaines des traces d'anciennes institutions qui semblent n'avoir pu naître qu'au milieu d'une civilisation assez avancée, qui indiquent un état social fort éloigné de la simplicité primitive : ainsi il trouve des formes très complexes de gouvernement, des monarchies qui ne sont pas de purs despotismes, des ordres privilégiés, des cérémonies d'investiture pour certaines dignités, une ordination sacerdotale, un corps de lois bien lié dans toutes ses parties, régissant le mariage, les héritages, les relations de parenté, bien d'autres coutumes enfin qui ne contrastent pas moins que celles-ci avec les habitudes simples et irréfléchies des nations restées toujours étrangères à la civilisation (1).

Le langage de ces nations, ainsi que le remarque le savant voyageur, abonde en expressions qui indiquent une certaine familiarité avec les considérations métaphysiques, les conceptions abstraites. Leurs croyances relativement à un état futur, à la nature et aux attributs des agens invisibles, diffèrent d'une manière

(1) Martius, *über die Vergangenheit und die Zukunft der Americanischen Menschheit.*

frappante de celles des nations qui ne sont jamais sorties de la barbarie primitive. Un autre fait qui, ainsi que le remarque M. Martius, tend à nous confirmer dans l'opinion que les naturels du Nouveau-Monde sont déchus d'un état de civilisation plus avancée, c'est l'usage qu'ils ont, de temps immémorial, de certains animaux domestiques, de certaines plantes cultivées, et l'idée qu'ils se font des moyens par lesquels ils sont venus originairement en possession de ces biens. L'économie rurale de l'ancien continent a ses espèces animales et végétales qui lui sont particulières; celle du Nouveau-Monde a également les siennes, qui diffèrent complétement des premières.— Nous ne savons pas, dans notre vieux monde, quels sont les types primitifs de nos chevaux, de nos chiens, de nos bêtes à corne et des diverses espèces de céréales que nous cultivons; les nations Américaines sont également hors d'état de nous apprendre quelle est la souche sauvage du chien muet des Mexicains, du llama, de la racine de manioc, du maïs et du quinoa.

Nous voyons figurer dans les traditions de l'ancien monde certains êtres mythologiques bienfaiteurs de l'humanité, Cérès, Triptolème, Bacchus, Pallas et Poséidon, à qui l'on doit le blé, le vin, l'olivier sacré et le cheval; et nous en inférons que toutes ces choses ont été connues parmi nous dès l'antiquité la plus reculée. De même, chez les Américains, la tradition attribue la connaissance des plantes cultivées, des animaux domestiques et l'art du labourage à quelque personnage fabuleux qui descendait des Dieux, ou qui était apparu soudainement au milieu de leurs an-

cêtres : tels sont le Manco-Capac des Péruviens, le Xolotl et le Xiuhtlato des Toltèques et des Chichimecas.

Maintenant, quand nous voyons les premières conquêtes faites sur la nature, les arts qui sont le résultat le plus simple d'un commencement de civilisation et qui appartiennent nécessairement à la première enfance des sociétés, attribués à certains personnages dont l'histoire est conservée dans des légendes mythiques, et que nous trouvons ces légendes différentes pour chacune des grandes divisions du genre humain, nous sommes nécessairement portés à faire remonter jusqu'aux premiers âges du monde l'époque de leur séparation.

Enfin, comme preuves matérielles à l'appui de l'hypothèse du docteur Martius, on peut citer les restes anciens de sculpture et d'architecture répandus dans le Mexique, le Yucatan et le Chiapa, dans la haute plaine de Quito et dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, ainsi que les grands ouvrages d'art, tels que les fortifications et les vestiges de temples ou de palais, découverts tant dans le Tenessi que dans l'intérieur du Nouveau-Mexique, non loin de la rivière de Gila.

Soit que nous adoptions l'opinion de M. Martius et que nous considérions avec lui les nations Américaines comme tombées d'un haut état de culture intellectuelle dans leur état présent de barbarie, soit que nous essayions de trouver une autre explication pour les phénomènes qui ont conduit le savant Bavarois à cette supposition, nous devons reconnaître qu'il y a dans l'histoire morale et intellectuelle des tribus indi-

gènes de l'Amérique plusieurs traits qui servent à les distinguer, et qui leur donnent (du moins à la grande majorité de la race) un caractère national commun. Leurs langues, par ce cachet auquel nous avons déjà fait allusion, indiquent peut-être plus d'habitudes de réflexion, plus de capacité pour l'observation des vrais rapports que les idiomes grossiers de plusieurs races de l'ancien continent. Les coutumes et les institutions nationales et beaucoup d'autres traits auxquels M. Martius a attaché tant d'importance, s'ils ne suffisent pas pour établir complétement son hypothèse, prouvent du moins des habitudes de méditation, un développement de la pensée et une culture de l'esprit qui indiquent un état très différent de celui des sauvages en général. Nous pouvons, en outre, observer chez les Américains quelques caractères moraux qui servent de même à les distinguer : une certaine vigueur, une certaine énergie de caractère sont, dit-on, unies chez eux à une tendance à la cruauté et à un esprit de vengeance. Les affections sociales paraissent avoir moins d'influence sur eux que sur la plupart des autres races humaines : les Bédouins des déserts de l'Arabie sont cruels et vindicatifs, sans doute, mais leurs mauvaises passions exercent sur eux une influence plus passagère que la sombre méchanceté des Américains. Le contraste entre les nomades de l'Asie et de l'Amérique est frappant en plusieurs points : il a été tracé par un des plus éloquens écrivains de notre époque, M. de Châteaubriand, qui avait eu occasion d'observer les deux races dans leurs solitudes natales. Dans la citation que je vais faire de ce passage, mes lecteurs

remarqueront peut-être avec intérêt la différence des conclusions auxquelles sont parvenus, en méditant sur les mêmes faits, le naturaliste Allemand et le poète Français.

« Ce qui distingue surtout, dit M. de Châteaubriand, les Arabes des peuples du Nouveau-Monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers, on sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs mœurs : on sent qu'ils sont nés dans cet Orient, d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions. Caché aux extrémités de l'Occident, dans un canton détourné de l'univers, le Canadien habite des vallées ombragées par des forêts éternelles et arrosées par des fleuves immenses : l'Arabe, pour ainsi dire jeté sur le grand chemin du monde, entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de l'Aurore ; sur un sol sans arbres et sans eau. Il faut, parmi les tribus des descendans d'Ismaël, des maîtres, des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté soumise à des lois. Chez les hordes Américaines, l'homme est encore tout seul avec sa fière et cruelle indépendance : au lieu de la couverture de laine, il a la peau d'ours ; au lieu de la lance, la flèche ; au lieu du poignard, la massue ; il ne connaît point et il dédaignerait la datte, la pastèque, le lait du chameau : il veut à ses festins de la chair et du sang. Il n'a point tissu le poil de chèvre pour se mettre à l'abri sous des tentes : l'orme tombé de vétusté fournit l'écorce à sa hutte. Il n'a point dompté le cheval pour suivre la gazelle, il prend lui-même l'orignal à la course. Il ne tient point par son

origine à de grandes nations civilisées; on ne rencontre point le nom de ses ancêtres dans les fastes des empires; les contemporains de ses aïeux sont de vieux chênes encore debout. Monumens de la nature, et non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élèvent inconnus dans les forêts ignorées. En un mot, tout annonce chez l'Américain, le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation; tout indique chez l'Arabe, l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage (1). »

Quelque différentes que soient les conclusions auxquelles sont arrivés en définitive les deux écrivains, il paraît qu'ils ont partagé l'un et l'autre, relativement aux traits saillans du caractère Américain, l'impression qu'a produite, chez tous les hommes capables de réfléchir, la contemplation des mêmes phénomènes. Tous ceux qui ont observé avec soin ces espèces de brutes que l'on trouve encore dans quelques coins reculés de l'ancien continent, ces sauvages stupides uniquement occupés du soin de satisfaire leurs appétits grossiers et incapables de fixer sur quelque autre chose que ce soit leur attention, tous ceux, dis-je, qui ont observé attentivement ces hommes et les ont comparés aux indigènes du Nouveau-Monde, ont été frappés de la supériorité des Américains sous le rapport de la profondeur et de l'énergie des sentimens, de la vigueur de l'esprit, de l'aptitude à la réflexion, du courage, de la persé-

(1) Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*, Paris, 1822. 3 vol. in-8.

vérance. Ce qui les a non moins vivement frappés, c'est la taciturnité et le défaut de sociabilité de ces hommes, l'absence chez eux de presque tout sentiment affectueux, l'orgueil qui se montre aussi bien dans leur affection d'indifférence pour les objets capables d'éveiller leur curiosité, que dans leur apparence d'insensibilité au milieu des douleurs, la profondeur de leur haine, l'ardeur de leur soif de vengeance, la dissimulation sous laquelle ils cachent leurs projets infernaux, enfin toutes ces qualités odieuses qui ont porté quelques personnes à supposer que les descendans du premier meurtrier étaient allés chercher un refuge dans les sombres forêts de l'Amérique loin des yeux des hommes, loin des êtres bienveillans.

> Φοιτᾷ γὰρ ὑπ' ἀγρίαν ὕλαν
> Ἀνα τ᾽ ἄντρα καὶ πέτρας, ὡς ταῦρος
> Μέλεος μελέῳ ποδὶ χηρεύων.

La crâniologie des nations Américaines a fait tout d'un coup un pas immense, grâce aux savans travaux du docteur Morton, dont le magnifique ouvrage (1) est bien connu de tous ceux qui portent intérêt aux recherches ethnologiques. Cet écrivain a observé beaucoup de faits importans dont on ne pourra désormais se dispenser de tenir compte dans l'histoire physique des races Américaines considérées chacune en particulier; mais les types d'organisation que présentent ces races sont trop multipliés, et les traits qui paraissent les distinguer, trop fugitifs ou

(1) *Crania Americana* Boston, 1840, in-fol.

trop faiblement marqués pour servir de base à une distribution des indigènes du Nouveau-Monde en groupes ethnologiques. Je citerai cependant, d'après l'ouvrage du docteur Morton, les résultats généraux de la comparaison qu'il a faite des crânes Américains.

« Après avoir examiné, dit cet écrivain, un grand nombre de crânes, j'ai trouvé que les nations situées à l'est des monts Alleghanis et celles qui leur sont unies par des liens de parenté, ont la tête plus allongée que les autres tribus Américaines. Cette remarque s'applique spécialement à la grande souche Lenapé, aux Iroquois et aux Cherokees. A l'ouest du Mississipi, nous retrouvons encore l'allongement de la tête chez les Mandans, les Ricaras, les Assiniboines et quelques autres tribus; mais, même dans ces cas, la troncature caractéristique de l'occiput est toujours plus ou moins apparente, pendant que beaucoup de nations à l'est des montagnes Rocheuses, tels que les Osages, les Missouris, les Dacotas et plusieurs autres, nous offrent cette forme arrondie de la tête qui est si caractéristique de la race. La même conformation est commune dans la Floride; mais quelques-unes de ces nations sont évidemment de famille Toltèque, comme l'attestent leurs caractères physiques aussi bien que leurs traditions. Les têtes des Caraïbes, tant des Antilles que de la terre ferme, sont aussi naturellement arrondies, et, d'après ce que nous avons pu faire d'observations, ce caractère persiste chez des races plus méridionales encore, chez les nations situées à l'est des Andes, chez les Patagons et chez les tribus indigènes du Chili. Bref, le défaut de

saillie de la portion occipitale du crâne paraît caractériser un nombre plus ou moins grand d'individus dans toutes les tribus qui se rencontrent depuis la Terre de Feu jusqu'au Canada. Si nous examinons par derrière les crânes Américains, nous voyons que le contour occipital est modérément courbé extérieurement, qu'il s'aplatit vers la protubérance occipitale et se renfle à partir de ce point jusqu'à l'ouverture de l'oreille. Des protubérances pariétales au vertex, les parois crâniennes se rapprochent en se courbant légèrement de manière à donner dans leur ensemble une surface conique ou plutôt prismatique.

« M. de Humboldt a remarqué qu'il n'y a sur tout le globe aucune race chez laquelle l'os frontal soit aussi fuyant et le front aussi petit ; il faut observer cependant que le peu de hauteur du front est, jusqu'à un certain point, compensé par sa largeur qui est en général considérable. Le front plat était considéré par un grand nombre de tribus comme une beauté, et cette étrange idée est ce qui a conduit principalement à l'habitude de mouler la tête au moyen d'une compression exercée dans l'enfance.

« Quoique les cavités orbitaires soient grandes, les yeux eux-mêmes sont plus petits que ceux des Européens, et Frezier (1) nous assure que les femmes Puelches qu'il vit au Chili les avaient d'une petitesse qui les rendait complétement hideuses. Les yeux sont profondément enfoncés dans la tête, et semblent l'être

(1) *Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, du Pérou, fait pendant les années* 1712 *à* 1716. Paris, 1716, in-4.

encore davantage par suite de la saillie des bosses sourcilières qui sont très bas placées.

« Parmi les Indiens de l'Amérique du nord, il est très rare de voir se prononcer nettement cette obliquité des yeux qui est si générale chez les Malais et les Mongols; mais Spix et Martius l'ont observée dans quelques tribus Brésiliennes, et Humboldt, dans celles de l'Orénoque : parmi les Pouris, le prince de Wied a vu un homme qui, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, ressemblait d'une manière frappante à un Calmouque.

« Ce que nous avons dit ailleurs de la forme des orbites osseuses est applicable, pour ainsi dire, à tous les individus, sans exception : le bord supérieur n'est que très légèrement courbé, pendant que l'inférieur peut être comparé à un cintre renversé, et que les bords latéraux offrent une courbure qui tient le milieu entre les deux autres. Ce fait est particulièrement intéressant à cause du contraste que nous présente la race Malaise chez laquelle l'orbite est allongée et à bords parallèles. Cette dernière conformation cependant se retrouve quelquefois dans les têtes Américaines, mais ce n'est guère que dans celles qui ont été déformées par une pression exercée sur l'os frontal.

« Le nez constitue un des traits les plus prononcés et les plus uniformes du type de visage Indien. Chez presque tous les individus il a une forme décidément arquée sans cependant être aquilin : il est excessivement rare de trouver parmi eux un nez plat.

« Les cavités nasales correspondent aux dimensions extérieures du nez, et l'extrême finesse d'odorat que

possèdent les Américains indigènes a été attribuée au grand développement de la membrane olfactive; mais chez eux probablement la perfection de ce sens, aussi bien que du sens de l'ouïe, tient en grande partie à la fréquence des occasions qu'ils ont d'en faire usage, et à l'attention qu'ils apportent à recueillir et à comparer ses moindres indications.

« Les pommettes sont grandes et saillantes, et inclinent rapidement vers la mâchoire inférieure, donnant ainsi à la face une forme triangulaire. La mâchoire supérieure est souvent allongée et très inclinée en avant, mais les dents ont en général une direction verticale. La mâchoire inférieure est forte et massive; les dents sont grandes et peu sujettes à se gâter; il est rare d'en rencontrer qui portent des traces de carie, mais il est commun de les trouver fort usées par suite de la mastication de substances dures. »

Tout intéressantes et importantes que soient ces obvations, elles ne nous fournissent point les moyens d'établir des divisions parmi les races Américaines, et de les grouper conformément aux affinités existant entre les différentes tribus. Nous voyons dans le nouveau continent, aussi bien que dans l'ancien, que des tribus dont les caractères physiques sont différens rentrent pourtant dans les mêmes familles de nations. La remarque que nous avons citée du docteur Morton nous en offre un exemple, puisque les Mandans, les Minetaris et les Osages dont il fait, d'après la forme de leurs têtes, une classe à part, sont connus comme étant de la grande famille des Sioux, famille à laquelle appartiennent également les Dacotas et d'autres tri-

bus caractérisées par une conformation différente de la tête.

L'affinité des langues fournit la seule base solide pour les arrangemens ethnologiques, et c'est la méthode qu'ont suivie en effet les grands philologues de la race Américaine, du Ponceau, Pickering et Gallatin. Nous devons suivre ce fil jusqu'au point où il nous conduit, et, dès qu'il vient à nous manquer, nous devons nous contenter de probabilités, de ce degré d'approximation vers la vérité historique auquel on peut atteindre en se laissant guider par l'examen des circonstances géographiques et de quelques autres données analogues. C'est en m'appuyant sur ces fondemens que je vais essayer de réunir dans un certain nombre de classes distinctes les principales familles ou groupe de nations dans lesquels se divisent les aborigènes Américains.

SECTION XXXVII.

HABITANS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

1. *Race des Toltèques, des Chichimecas, des Aztèques.*

Dans beaucoup de parties du monde on trouve des régions très élevées, où le climat, le sol et toutes les productions de la terre diffèrent considérablement du sol, du climat et des productions des basses régions adjacentes; mais nulle part nous n'observons de contraste aussi frappant dans toutes les formes de la nature organique et inorganique, que lorsque nous comparons les hautes plaines de l'Anahuac avec les

parties basses de l'Amérique intertropicale. La chaîne de la Cordilière qui, au Pérou, est divisée en plusieurs chaînons parallèles comprenant entre eux de larges vallées, devient, dans la latitude du Mexique, un massif serré de montagnes qui forme un grand plateau, sur la surface duquel sont dispersés des pics de 16,000 et 17,700 pieds de hauteur. Toute la région haute du Mexique se divise en quatre bassins ou si l'on veut en quatre vallées à fond plat qui diffèrent les unes des autres par les caractères géographiques et par les productions naturelles. La première qui comprend ce qu'on nomme, assez mal-à-propos peut-être, la vallée de Toluca, est élevée de 8,530 pieds au-dessus du niveau de la mer; la vallée de Tenochtitlan, la seconde, où était la capitale de Montézuma, est élevée de 7,460 pieds; celle d'Actopan, la troisième, l'est de 6,553; et la quatrième, appelée vallée de Istla, de 3,343. Les rochers et les montagnes de l'Anahuac ont la forme de vieilles tours, de bastions, de cônes et de pyramides. Plusieurs grands lacs, tels que celui de Tezcuco, de Christobal et de Chalco, s'étendent à sa surface dont ils occupent presque le quart. Dans les plaines dénuées d'arbres, des cactus de différentes formes, le maguey à feuilles piquantes (un agave), et d'autres plantes étranges d'aspect couvrent le sol où errent le chien muet et le loup chauve du Mexique, le xoloitzcuintli et divers reptiles sauriens. Dans ce pays où le cours des saisons n'amène ni un hiver ni un été proprement dits et où le climat n'est ni celui de la zone torride, ni celui de la zone tempérée, les conquérans Espagnols trouvèrent un peuple qui n'a-

vait lui-même ni la grossière simplicité de la vie sauvage, ni la douceur de mœurs qu'amène partout ailleurs la civilisation, un peuple qui réunissait à des connaissances assez étendues et beaucoup d'habileté dans la pratique de différens arts utiles et agréables, l'insatiable cruauté des barbares les plus féroces. Les Aztèques étaient d'intelligens et laborieux agriculteurs; ils avaient non-seulement l'art d'exploiter les mines et de préparer pour divers usages les métaux que recélait leur sol, mais encore celui de monter les pierres précieuses, et ils exécutaient des ouvrages dont la perfection était, à ce que nous apprend Clavigero, un sujet d'admiration pour les ouvriers Européens: habiles architectes, ils avaient construits des monumens splendides qui pouvaient rivaliser avec ceux de l'Egypte; enfin s'ils n'étaient pas encore complétement en possession de cette admirable découverte, la plus grande de celles qu'il a été donné aux hommes de faire, découverte qu'ils n'ont pu faire peut-être, qu'une seule fois et sous les auspices les plus favorables (celle de représenter par des signes les sons articulés de la voix), ils en sentaient du moins la nécessité, ils y aspiraient depuis long-temps et ils avaient imaginé une méthode graphique pour conserver le souvenir des événemens et transmettre aux générations suivantes les traits saillans de leur histoire.

Les Mexicains étaient même très avancés dans les sciences, et ils avaient une année solaire avec un système d'intercalations fondé sur le même principe que celui du calendrier romain. Il paraît qu'ils étaient sous l'influence d'un sentiment de religion très profond,

quoique singulièrement perverti. Ils avaient un ordre de prêtres dont la vie était consacrée à la pratique des rites d'un cérémonial imposant, des pompes splendides, des processions en l'honneur des dieux auxquels ils offraient des sacrifices de la plus effrayante cruauté, sacrifices inspirés, à ce qu'il semble, par ce sentiment si général parmi les hommes de la nécessité d'une expiation. Les relations que nous ont laissées les *conquistadores* sont à peine suffisantes pour nous donner une idée un peu précise de leur état social; mais d'après ce que nous en pouvons savoir, il paraît, comme nous l'avons dit, que la culture des arts n'avait amené chez les Aztèques civilisés aucune amélioration morale, n'avait apporté aucune modification à cette sombre cruauté qui paraît commune à toutes les tribus indigènes du Nouveau-Monde. Leurs dieux n'ont point d'attributs de clémence ou de miséricorde; ce sont des démons, des vengeurs impitoyables du crime, les noires créations d'une mauvaise conscience.

On sait que les Mexicains prétendaient avoir des annales d'une très haute antiquité. Ces annales étaient tracées dans des peintures historiques dont l'explication traditionnelle fut donnée oralement par des indigènes Mexicains à quelques-uns de leurs vainqueurs et à des ecclésiastiques Espagnols et Italiens. Ils avaient aussi des calendriers dans lesquels la notation des temps remontait fort loin et où se trouvaient indiquées les principales époques de leur histoire (1). L'authenticité de

(1) Voyez la magnifique collection de peintures historiques des Mexicains publiée par lord Kingsburg.

ces documens et la légitimité des interprétations qu'on en a données auraient besoin d'être soumises à une critique plus sévère que celle qu'on a apportée jusqu'ici à leur examen; cependant l'abbé Clavigero, le professeur Vater et M. de Humboldt les ont considérées comme dignes de confiance. Quoique la partie la plus ancienne des légendes que ces hiéroglyphes ont conservée soit évidemment mythique, ils continueront à tenir leur place dans les archives des nations, et comme ils forment pour le Nouveau-Monde les seules annales des temps passés, ils devront être l'objet des études de tous ceux qui voudront pénétrer un peu profondément dans son histoire.

Les principaux événemens que retracent ces peintures se rattachent aux migrations de trois nations qui, parties de régions éloignées du nord-ouest, arrivèrent successivement dans l'Anahuac. Ces nations étaient les Toltèques, les Chichimecas et enfin les Nahuatlacas divisés en sept tribus différentes dont une était celle des Aztèques ou Mexicains proprement dits.

Le pays d'où sortirent les Toltèques se nommait Huehuetlapallan. C'est de là qu'ils commencèrent leur marche, dans l'année 544 de notre ère, époque la plus ancienne dans l'histoire du Nouveau-Monde. Ils arrivèrent à Tollantzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula en 670. Sous le règne du roi Toltèque Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Huematzin, composa le *Livre divin*, ou Teo-Amoxtli, qui contenait en hiéroglyphes leur histoire, leurs lois, leurs calendriers et leur mythologie. Les Toltèques

passent pour avoir construit la pyramide de Cholula sur le modèle de la pyramide de Teotihuacan. On suppose que ce sont là les deux pyramides les plus anciennes du Nouveau-Monde. Siguenza croyait que c'était l'œuvre des Olmecas, habitans plus anciens et appartenant à une race différente de celle des Toltèques. Ce fut sous la dynastie Toltèque, ou même plus anciennement, qu'apparut le Bouddha Mexicain, Quetzalcohuatl, homme blanc, à longue barbe, qui était accompagné d'étrangers portant des vêtemens noirs. Grand-prêtre de Tula, il fonda des cérémonies religieuses, et resta investi de la puissance ecclésiastique, tandis que l'autorité séculière fut le partage de son frère Huemac : avec eux commença ainsi une double dynastie comparable à celle des Daïris, ou empereurs temporels et spirituels du Japon. La peste détruisit les Toltèques en 1051. Ils émigrèrent vers le sud, mais quelques-uns restèrent à Tula.

Les Chichimecas, peuple barbare sorti de l'Amaquemecan, pays dont la position est ignorée, arrivèrent au Mexique en 1070. La migration des Nahuatlacas, ou des sept tribus, eut lieu bientôt après. Ces tribus étaient les Sochimilcas, les Chalcas, les Tepanecas, les Acolhuas, les Tlahuicas, les Tlascaltecas, ou Teo-chichimecas et les Aztèques ou Mexicains; tous, ainsi que les Chichimecas, parlaient la même langue que les Toltèques. Ils étaient sortis en 1064, ou, selon une autre version, en 1160, d'un pays situé fort loin au nord, et qu'ils désignent sous le nom d'Aztlan. Les Aztèques se séparèrent des autres peuples, et en 1325, ils bâtirent la ville de Tenochtitlan,

l'ancien Mexico, sur les bords du lac Texcuco (1).

Telle est en abrégé l'histoire de l'ancienne race Mexicaine, celle qu'on dit être figurée dans les peintures historiques dont les conquérans Espagnols obtinrent la possession, avec une interprétation qu'ils considérèrent alors comme exacte. Quoiqu'on puisse élever des doutes relativement à ce dernier point, en ce qui concerne les détails, on semble du moins autorisé à admettre le fait principal, savoir : que les peuples de race Mexicaine (car les Toltèques, les Aztèques et les autres nations mentionnées ci-dessus ne formaient qu'une seule race, puisqu'elles parlaient toutes la même langue) étaient arrivés, d'un pays situé quelque part vers le nord, sur le plateau central de l'Anahuac, et que leurs migrations avaient été successives et avaient continué pendant plusieurs siècles, à une époque antérieure à la découverte de l'Amérique.

Les portraits des anciens Aztèques, ainsi que le remarque M. de Humboldt, et les figures de quelques-unes de leurs divinités, sont remarquables par la dépression du front, d'où résulte la petitesse de l'angle facial : c'est une forme qui paraît avoir appartenu au beau idéal de la race, et que beaucoup de nations Américaines ont cherché à imiter au moyen

(1) Parmi les restes les plus intéressans et probablement les plus authentiques de la littérature de cette singulière race, se trouvent les hymnes composées par Nezahualcojotl, roi de Tezcuco, en l'honneur de l'Être suprême, et son élégie sur l'instabilité des grandeurs humaines prouvée par la destinée du tyran Tezozomoe; ces poésies ont été traduites en espagnol par le neveu de ce roi qui fut baptisé sous le nom de Ferdinand Alva Ixtilxocbitl.

d'une compression artificielle de la tète. Les traits caractéristiques des Mexicains de notre temps sont donnés par Clavigero dans les termes suivans:

« Les qualités physiques et morales des Mexicains, leur caractère, leurs dispositions étaient les mêmes que ceux des Acolhuacans, des Tepanecans, des Tlascalans et d'autres nations, sans autre différence que celle qui résultait de leur différent mode d'éducation.

« Les Mexicains sont assez grands, et leur taille est en général plutôt au-dessus qu'au-dessous de la moyenne; ils sont bien proportionnés dans tous leurs membres; ils ont le front étroit, les yeux noirs, les dents blanches, bien enchâssées et régulières, les cheveux épais, rudes, noirs et brillans, la barbe rare; généralement ils n'ont pas de poils sur les jambes, les cuisses et les bras; leur peau est de couleur olive.

« Il n'y a peut-être pas une nation sur la terre chez laquelle on trouve moins de personnes contrefaites; et il serait plus difficile de trouver un bossu, un boiteux ou un louche dans mille Mexicains que dans cent individus de toute autre nation. Parmi les jeunes femmes de Mexico on en voit beaucoup qui sont très belles et qui ont le teint fort clair, et ce qui rend cette beauté encore plus attrayante, c'est qu'elle est jointe habituellement à une expression de douceur dans la physionomie et à beaucoup de modestie dans les manières.

« Les sens des Mexicains sont très bons, et surtout celui de la vue qu'ils conservent dans toute sa force jusqu'à l'âge le plus avancé. Leur esprit est au fond le même, sous tous les rapports, que celui des autres

enfans d'Adam, et doués des mêmes facultés, de sorte que les Européens ne se montrèrent réellement jamais moins raisonnables que lorsqu'ils s'avisèrent de mettre en question la raison des Américains. Beaucoup de personnes accordent aux Mexicains un grand talent d'imitation, mais elles leur refusent le génie d'invention : c'est une erreur vulgaire qui est contredite par l'histoire ancienne de ce peuple. »

2. *Habitans aborigènes du Mexique et d'autres parties de l'Amérique centrale.*

Nous avons vu que les Aztèques ou Mexicains, de même que leurs prédécesseurs les Toltèques, étaient étrangers dans l'Anahuac, où ils arrivèrent par le nord, et que la première de leurs bandes entra, à ce que l'on suppose, dans le Mexique vers l'année 640 de l'ère chrétienne; avant cette époque, le plateau d'Anahuac avait été habité par diverses races dont quelques-unes avaient un certain degré de civilisation, et possédaient quelques arts, tandis que d'autres nous sont représentées comme tout-à-fait barbares. Les premières se répandirent au loin dans l'Amérique centrale, ainsi que le prouvent les monumens splendides de Palenque et ceux de plusieurs autres localités qu'a décrits récemment M. Stephens. Parmi les plus anciennes tribus, Clavigero et Humboldt citent les Olmecas que Boturini, un des grands collecteurs d'antiquités Mexicaines, suppose avoir peuplé les Antilles et l'Amérique du Sud. On est certain du moins qu'ils ont étendu leurs migrations jus-

qu'à Leon de Nicaragua. Les Olmecas partagèrent le sol du Mexique avec les Xicalancas, les Coras, les Tepanecas, les Tarascas, les Mixtecas, les Tzapotecas et les Othomis.

Les Othomis et les Totonaques étaient deux races barbares qui habitaient les pays situés près du lac Tezcuco, antérieurement à l'arrivée des Chichimecas qui étaient de race Mexicaine. Les Othomis sont un peuple très remarquable par cette circonstance que, tandis que toutes les langues connues de l'Amérique sont polysyllabiques et abondent en constructions compliquées, leur langue est monosyllabique. Ce fait qui a été prouvé récemment par un écrivain natif de Mexico, Don F. Naxera, est représenté par le grand philologue Du Ponceau comme une découverte du plus haut intérêt. Il paraîtrait que l'othomi appartient à la même famille de langues que le chinois et les idiomes indo-chinois.

Plus loin au nord, et par-delà les frontières septentrionales de l'empire Mexicain, habitaient les Huaxtecas. Le professeur Vater a reconnu que l'idiome huaxteca a beaucoup de rapports avec les langues du Yucatan et du Guatimala, ce qui confirme l'histoire de la conquête d'Anahuac par les Aztèques. L'Huaxtecapan est séparé de ces provinces méridionales par tout l'Acolhuacan et par une grande partie de l'empire Mexicain, de sorte qu'il paraît bien que les Aztèques venant à envahir une partie du pays occupé par cette nation, la coupèrent en deux tronçons qui demeurèrent isolés. Vater a prouvé qu'il existe une très grande analogie entre le maya, qui est

l'idiome du Yucatan, le poconchi du Guatimala et le huaxteca du nord, et il y a lieu de croire que le maya était la langue de Cuba, de la Jamaïque et de Saint-Domingue. Dans la province voisine de Chiapa, on compte au moins dix langues différentes. Les habitans de ce pays avaient des peintures hiéroglyphiques et des calendriers dans le genre de ceux des Mexicains. Selon leurs traditions, ils étaient venus du nord conduits par un patriarche nommé Votan. Entre Chiapa et le Mexique, se trouvaient les Zapotecas et les Mixtecas, qui avaient un système mythologique particulier et des dialectes qui leur étaient propres.

Les Tarascas qui habitent la grande et fertile contrée de Mechoacan, au nord du Mexique, furent toujours indépendans de ce royaume. Ils avaient une langue sonore et harmonieuse différente de toutes les autres. Ils formaient une population très nombreuse, et sous le rapport des arts et de la civilisation, ils marchaient de pair avec les Mexicains qui ne purent jamais les subjuguer; mais leur roi se soumit sans résistance à la domination des Espagnols. Avant de laisser les nations d'Anahuac, il est peut-être curieux de remarquer que, malgré les grandes différences qui existaient entre elles sous le rapport du langage, ces nations se considéraient comme descendant d'une même race, et elles avaient même des histoires mythologiques qui expliquaient la diversité de leurs langues. Acosta a conservé une de ces légendes où il est dit que les Tarascas parlaient dans l'origine la langue des Aztèques, et avaient émigré d'Aztlan avec ce peuple.

Selon cette légende, les Aztèques étant arrivés dans le Mechoacan, après avoir erré long-temps, eurent le désir de se fixer dans ce beau pays qui se trouva cependant trop étroit pour toute la nation. Leur dieu, Huitzilopochtli consentit à ce qu'une partie y restât, et pendant qu'un grand nombre d'entre eux se baignaient dans le lac de Pazenaro, il conseilla aux autres de s'emparer de leurs vêtemens et de poursuivre leur voyage. Les premiers furent si courroucés de ce vol, qu'ils résolurent de se séparer à jamais de leurs perfides frères, et ils adoptèrent en conséquence une nouvelle langue qui fut le tarasca.

Gomara parle d'une histoire allégorique qui avait cours chez les Mexicains, et dont le sens avait plus de portée. Un vieillard nommé Iztac-Mixcoatl et sa femme Itancueitl eurent six enfans dont chacun vint à parler une langue différente. Les noms de ces enfans étaient Xolhua, Tenoch, Olmecatl, Xicallancatl, Mixtecatl et Otomotl, et ces noms sont devenus ceux des six principales nations de l'Anahuac.

3. *Traces de la migration Aztèque.*

Dans les contrées qui sont situées à l'est du golfe de Californie, et qui, comprises entre la mer et les plus hauts sommets de la Cordilière, s'étendent au nord jusqu'à la rivière de Gila et au Colorado, on trouve beaucoup de traces du séjour temporaire des Aztèques, qui, à ce qu'il paraît, traversèrent cette contrée dans leur migration.

En divers endroits du pays situé au sud du Gila on a trouvé des ruines auxquelles se rattachaient encore des

traditions locales, et que l'on a considérées comme des traces des différentes stations des Aztèques dans le cours de leur marche vers l'Anahuac; ces vestiges se rencontrent dans les lieux où on pouvait s'attendre à les trouver d'après les indications transmises par les historiens Mexicains, auxquelles ils servent ainsi de confirmation. Près de Nayarit, on voit des monticules de terres rapportées, et des tranchées que la tradition du pays suppose avoir été construites par les Coras. Le peuple les avait élevées, disait-on, pour se défendre des Aztèques, lorsque ceux-ci se rendaient de Huécolhuacan à Chicomoztoc, où les sept nations se séparèrent. Les ruines dans lesquelles on croit avoir reconnu des stations des Aztèques ont, dans quelques cas, une grande étendue. Les plus célèbres sont celles qui se trouvent près de la rivière Gila : on y voit des restes d'édifices d'une construction semblable à ceux du Mexique, et qui sont évidemment l'œuvre d'un peuple avancé dans les arts; on les connaît dans le pays sous le nom de *Casas Grandes* (les grandes maisons). Des nations qui parlent des langues différentes habitent les provinces de Sinaloa et de Sonora et les Missions de la Nouvelle-Biscaye, qui sont situées entre le Mexique et la rivière Gila. Selon Ribas, toutes ces langues de la province de Sinaloa contiennent un grand nombre de mots qui ressemblent au mexicain, ce qui paraîtrait prouver qu'il y a eu quelque ancienne connexion entre les peuples de ces deux pays. On dit cependant que les langues de la province de Sinaloa différaient de la langue mexicaine par la structure grammaticale.

Les montagnes de Tarahumara et de Pimeria Alta, qui s'étendent depuis la Nouvelle-Biscaye jusqu'à Sonora, ont donné leurs noms aux missions de ces contrées. Les naturels de Tarahumara ont une langue particulière. Clavigero dit que les Endèves et les Opatas ressemblent tant aux Tarahumaras, qu'ils doivent être sortis de la même souche; or, il a longtemps que l'on sait que la langue des Coras, peuple qui habite les missions de Nayarit, et celle de Tarahumara, ont de très grands rapports avec le mexicain. Le cora ressemble au mexicain, non-seulement par son vocabulaire, mais beaucoup aussi par la structure grammaticale; la ressemblance, même, est telle qu'elle prouve que la nation est, en grande partie au moins, sortie de la même souche que les anciens Aztèques.

Les parties les plus septentrionales du pays où l'on rencontre des traces de ce qu'on peut appeler la civilisation Mexicaine, sont celles qu'arrose le Yaquesila, rivière qui va se jeter dans le Rio Colorado. Les Moquis et d'autres tribus qui habitent ces contrées nous sont représentés par les missionnaires qui eurent occasion de les observer en venant des missions de Pimeria, comme résidant dans des villes ou villages qui contiennent deux ou trois mille habitans. Ils portent des vêtemens et leurs maisons ont plusieurs étages, des terrasses, et sont construites dans le genre des *Casas Grandes* et des maisons de l'ancien Mexico.

SECTION XXXVIII.

DES ESQUIMAUX OU KARALITS.

Il n'y a que deux races parmi les aborigènes du nord de l'Amérique que l'on puisse suivre sur presque toute la largeur du continent, depuis l'Océan Pacifique jusqu'à l'Atlantique : ce sont les deux races septentrionales des Esquimaux et des Athapascas. Il y a chez les uns et chez les autres plusieurs dialectes différens, mais tous ces dialectes ont entre eux des rapports qui paraîtront surprenans, si l'on considère la vaste étendue du pays sur lequel ils sont parlés.

Les Esquimaux, bien que menant la vie de chasseurs pendant la courte durée de leurs étés, sont obligés de tirer de la mer leur principale subsistance; aussi est-il rare qu'on en trouve à plus de 100 milles des côtes.

Le nom d'Esquimaux est, selon Charlevoix, dérivé d'un mot Algonquin ou Abenaqui qui signifie : «Mangeurs de poisson cru.» Ils se donnent à eux-mêmes divers noms dans les différens lieux, mais la dénomination de Karalits est la plus générale. Les Esquimaux habitent les rivages de toutes les mers, golfes et îles de l'Amérique septentrionale situés au nord du 60e degré de latitude septentrionale, depuis la côte orientale du Groenland par les 20° de longitude jusqu'au détroit de Behring, par les 167°. Dans l'Atlantique, ils s'étendent tout le long des côtes du Labrador jusqu'au détroit de Belle-Ile et dans le golfe du fleuve Saint-Laurent. A l'ouest du même continent,

on peut les suivre le long des côtes de l'Océan Pacifique jusqu'à l'extrémité de la péninsule d'Alaska, et de là jusqu'auprès du mont Saint-Elias, où ils ont pour voisins les Kolushiens. Les tribus des Konæges et des Tschugazzis sont les plus méridionales que l'on connaisse dans cette direction (1), c'est-à-dire celles qui s'écartent le plus du cercle polaire le long de la côte occidentale de l'Amérique du Nord. M. Gallatin estime que la côte habitée par les Esquimaux n'a pas moins de 5,400 milles de développement, sans compter les golfes profonds et les détroits.

J'ai déjà décrit la forme de crâne particulière aux Esquimaux; quant à leurs autres caractères physiques, ceux que Crantz fait connaître en parlant des Groenlandais, conviennent à toute la race. Il dit que leur taille est généralement au-dessous de cinq pieds; mais il ajoute qu'ils sont bien faits et que leurs membres sont bien proportionnés. « Ils ont communément le visage large et plat, les pommettes hautes, mais les joues rondes et pleines; leurs yeux, petits et noirs, sont dépourvus de vivacité; leur nez, sans être plat, est petit et fait peu de saillie; leur bouche est petite et ronde et la lèvre inférieure est un peu plus épaisse que la supérieure. Ils ont tous de longs cheveux épais, raides et d'un noir de charbon, mais pas de barbe, parce qu'ils se l'arrachent. Ils ont les membres forts, mais les mains et les pieds petits; la tête grosse, la poitrine élevée et les épaules larges; ils sont généralement enclins à l'obésité. »

(1) « *Synopsis of the Indian tribes of north America* », by Albert Gallatin (Archæologia Americana. Vol. 2, p. 10).

FEMME DES ILES ALEUTIENNES.



FEMME DES ILES ALEUTIENNES.

Charlevoix a donné une description des Esquimaux (1) qui est très bonne et qui renferme des détails curieux. Voici en quels termes il s'exprime : « Il est cer-« tain que de tous les peuples connus de l'Amérique, « il n'en est point qui remplisse mieux que celui-ci « la première idée que l'on a eue en Europe des sau-« vages. Il est presque le seul où les hommes aient « de la barbe, et ils l'ont si épaisse jusqu'aux yeux, « qu'on a peine à découvrir quelques traits de leur « visage. Ils ont d'ailleurs je ne sais quoi d'affreux « dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges « et fort sales, des cheveux ordinairement noirs, « quelquefois blonds, fort en désordre, et tout l'ex-« térieur fort brut. Leurs mœurs et leur caractère « ne démentent point cette mauvaise physionomie. « Ils sont féroces, farouches, défians, inquiets, tou-« jours portés à faire du mal aux étrangers.

« Leurs cheveux blonds, leurs barbes, la blan-« cheur de leur peau, le peu de ressemblance et de « commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voi-« sins, ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'aient « une origine différente de celle des autres Améri-« cains. »

SECTION XXXIX.

ATHAPASCAS, OU CHIPEWAYS.

Le nom d'Athapascas a été donné par M. Gallatin à une nation largement disséminée dans l'Amérique

(1) *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France*. Paris, 1744, 3 vol. in-4.

du Nord, et que Mackensie, qui était loin d'en connaître toute l'étendue, avait désigné sous le nom de Chipeways. La dénomination adoptée par M. Gallatin est prise du nom indigène du lac des Bois et des pays environnans, et elle est très convenable, puisque cette région est le centre du territoire occupé, ou, si l'on veut, parcouru par les tribus de cette race.

Le pays des Athapascas s'étend depuis les rives occidentales de la baie d'Hudson, à travers tout le continent Américain, jusqu'au pays des Kolushiens, sur les côtes de l'Océan Pacifique. Ses limites du côté du sud sont formées par la rivière Missinipi ou Churchill, depuis son embouchure dans la baie d'Hudson jusqu'à sa source, puis, à partir de ce point, par une ligne imaginaire qui se porte presque directement à l'ouest. Du côté du nord, les Athapascas ont pour frontière le pays des Esquimaux leurs ennemis et leurs voisins, jusqu'à l'ouest de la baie d'Hudson; ils occupent donc à-peu-près tout l'intérieur du nord de l'Amérique.

Les tribus connues sous le nom d'Indiens du Nord, les Indiens castors (Beaver Indians), les Indiens des montagnes, les Tacallas (Tacullies ou Carriers), les Sussees, sont autant de tribus Athapascas, dont le territoire est traversé par les montagnes Rocheuses au nord du 52[e] degré de latitude septentrionale.

Mackensie, qui a décrit les Chipeways ou Athapascas, n'est nullement disposé à les comprendre dans le nombre des Américains aborigènes. « Leur marche, dit-il, est de l'ouest à l'est, et selon leurs propres traditions, ils sont venus d'un pays qui paraît être la Sibérie : sous le rapport des mœurs et du costume, ils

se rapprochent beaucoup, en effet, des Asiatiques orientaux. Il y a parmi eux une tradition courante qui les fait venir dans l'origine d'un pays habité par un peuple très méchant; ils eurent ensuite à traverser un grand lac étroit, peu profond et plein d'îles, où ils souffrirent beaucoup de la neige et de la glace qu'entretenait un hiver perpétuel. A la rivière de la Mine de Cuivre où ils abordèrent d'abord, le sol était couvert de cuivre, mais ce métal a été plus tard recouvert d'une couche de terre de la hauteur d'un homme. En ces temps reculés, ils jouissaient d'une vie fort longue, de sorte qu'avant qu'ils ne mourussent leurs pieds étaient usés par la marche, et leurs gosiers par le passage des alimens. Il est aussi question parmi eux d'un déluge qui couvrit de ses eaux toute la terre, à l'exception des plus hautes montagnes dont les sommets leur offrirent alors un refuge. »

SECTION XL.

ALGONQUINS-LENAPES ET IROQUOIS.

La plus grande partie du Canada et de cette partie du territoire des États-Unis, qui est à l'est du Missis-sipi, était habitée, à l'époque où les Européens en firent la découverte, par des peuples qui appartenaient à deux races principales; les Algonquins et les Lenni-Lenapes ou Indiens Delawares, deux puissantes et célèbres nations, appartenaient à l'une de ces races; à l'autre appartenait le peuple que les Français ont désigné sous le nom d'Iroquois. Ces

noms, tels que nous les avons donnés en tête du chapitre, peuvent être employés pour désigner les deux races, quoique ni l'un ni l'autre n'ait été une dénomination générale.

Les deux races étaient subdivisées en un grand nombre de tribus qui formaient autant de nations distinctes, toutes reconnaissant, d'ailleurs, les liens de parenté qui les unissaient entre elles. Les Algonquins-Lenapes étaient de tous les peuples de l'Amérique du Nord, ceux qui occupaient le territoire le plus étendu, et les cantons habités par des hommes de cette race entouraient presque de tous les côtés le pays des Iroquois. En raison de cette circonstance, et attendu que dans l'histoire de ces deux nations les points de contact sont presque continuels, je suivrai l'exemple de M. Gallatin, et je les décrirai dans la même Section.

Le territoire Algonquin-Lenape a pour limites, au nord, le Missinippi ou rivière de Churchill qui le sépare du pays des Athapascas, ou Chipeways. Depuis le point où elle sort des montagnes Rocheuses jusqu'à celui où elle se jette dans la baie d'Hudson, cette rivière a, sur sa rive gauche des Athapascas, sur sa droite des Algonquins; mais ces derniers s'avancent encore plus loin vers l'est, et on en trouve de l'autre côté de la baie d'Hudson : à partir de ce point, les Algonquins confinent, non plus avec les Athapascas qui ne se trouvent pas dans le Labrador, mais avec les Esquimaux. La portion de la côte de l'Atlantique qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux environs du cap Hat-

teras, forme la limite orientale du pays occupé par les Algonquins et les Iroquois. Du côté du sud, une ligne irrégulière qui, partant du cap Hatteras arrive jusqu'au confluent de l'Ohio et du Mississipi, sépare les nations Iroquoise et Algonquine d'un peuple plus méridional dont nous ferons mention dans la Section suivante. Du côté de l'ouest, c'est le Mississipi lui-même qui, depuis le point que nous avons indiqué, jusqu'à sa source, sert de limite aux tribus Algonquines. Plus loin, au nord, ces tribus sont séparées des Sioux par la rivière Rouge qui se jette dans le lac Winnipeg. Enfin, à partir de ce lac, la ligne frontière de l'ouest se continue jusqu'aux sources de la rivière Churchill, mais dans cette portion elle n'est pas aussi bien déterminée que dans le reste de son étendue.

Les Iroquois, peuples distincts des Algonquins, mais qui leur ressemblent à beaucoup d'égards, et avec lesquels ils sont presque toujours en guerre, formaient autrefois deux grandes divisions. La première composée des Iroquois du nord qui étaient entourés de tous côtés par les tribus Algonquines-Lenapes, occupait une contrée assez difficile à bien désigner, qui s'étendait depuis les environs du lac Huron jusqu'à la rivière de l'Ohio. La seconde division, celle des Iroquois du sud, se composait des Tuscasoras, habitans de la Virginie et de la Caroline du Nord.

1. *Histoire des Algonquins-Lenapes.*

Depuis l'Atlantique jusqu'au Mississipi, les noms des rivières et des montagnes sont généralement Al-

gonquins, ainsi que l'a observé le docteur Barton; tels sont les noms de Massachussetts, Connecticut, Monengahella, Alleghany, Muskingam, Savannah et Mississipi. Les Indiens Delawares ou Lenni-Lenapes étaient une grande branche de cette race. Leurs traditions historiques, qui ont été recueillies par Heckewelder, nous fournissent les renseignemens suivans: Les Lenni-Lenapes, ou *peuple primitif*, habitaient dans l'origine, d'après ce qu'ils avaient appris de leurs ancêtres, un pays très éloigné, situé dans la partie occidentale du continent Américain. Pour des motifs dont le souvenir ne s'est pas conservé, ils se déterminèrent à émigrer vers l'est, et ils se réunirent en corps pour marcher dans cette direction. Après un long voyage et beaucoup de campemens de nuit (expression qui signifie chez eux une halte d'une année dans le même lieu), ils arrivèrent enfin aux bords du Namæsi-Sipu, rivière de poissons, ou Mississipi, et ils s'y rencontrèrent avec les Mengwes ou Iroquois qui avaient aussi émigré d'un pays éloigné, et s'étaient arrêtés en un point un peu supérieur du cours de cette rivière. Ils voyageaient dans le même but que les Lenapes, et se proposaient de continuer leur marche vers l'est jusqu'à ce qu'ils trouvassent un pays qui leur convînt. Les Lenapes formèrent alliance avec cette nation dont les armes devaient leur être un jour si funestes, et les deux peuples réunirent leurs forces pour accabler un ennemi commun, une nation puissante que leurs avant-coureurs avaient découverte dans une portion de pays située à l'est du Mississipi, et qui avait bâti de grandes villes près des rivières qui traversaient

son territoire. Les Talligewis ou pour mieux dire les Alligewis étaient une race robuste, d'une taille supérieure à celle des plus grands Lenapes; ils furent pourtant vaincus par ces derniers, et, contraints de fuir leur pays natal, ils descendirent dans le bas de la vallée du Mississipi d'où ils ne revinrent jamais. C'est d'après leur nom que l'Ohio est encore appelé, dans la langue des Delawares, Alligewi-Sipu ou Rivière des Alligewis; la chaîne de montagnes situées à l'est de ce fleuve conserve également leur nom. Les nations victorieuses partagèrent entre elles le pays à l'est du Namæsi-Sipu. Les Lenapes prirent, dans le cours d'un certain nombre d'années, possession de la partie méridionale du pays et s'établirent sur quatre grands fleuves, le Delaware, l'Hudson, le Susquehannah et le Potowmack; les Mengwes ou Iroquois, qui occupèrent les terres plus au nord, se fixèrent dans le voisinage des grands lacs et le long des rivières qui s'y versent. Selon les traditions des Lenapes, cette migration fut cause que leur race se divisa en différens corps : plusieurs ne passèrent pas le Mississipi; d'autres se fixèrent sur la rive orientale de ce fleuve; mais le plus grand nombre s'établit sur les bords de l'Atlantique. Cette portion considérable des Lenapes de l'Atlantique se divisa en trois nations, les Unamis, les Unalachtigos ou Indiens Tortues et Indiens Dindons, qui habitèrent les bords de la mer, depuis l'Hudson jusqu'au-delà du Potowmack, et les Minsis ou Indiens Loups qui se fixèrent plus à l'ouest. Ces derniers étaient appelés communément Monseys.

De ces trois tribus qui forment la nation que les An-

glo-Américains désignent sous le nom de Delawares, sortirent plus tard beaucoup d'autres divisions de la même race qui continuèrent à se reconnaître comme des branches issues du tronc Lenape, et qui donnaient en conséquence aux Lenni-Lenapes la dénomination de *grands-pères*.

2. *Nations septentrionales de la race Algonquine-Lenape.*

Les tribus septentrionales qui appartiennent à cette famille sont les Kristeneaux ou Crees qui confinent au nord avec les Athapascas et habitent depuis la baie d'Hudson jusqu'aux montagnes Rocheuses, les Algonquins et Chippeways ou Ojibways, les Ottawas, les Potowatomis et les Mississagues.

La division du nord-est se compose, dans la classification de M. Gallatin, des Algonquins du Labrador, des Micmacs, des Etchemens et des Abenaquis.

Ces peuples ont été décrits par Charlevoix, La Hontan et d'autres auteurs français qui ont écrit sur l'histoire du Canada.

La division orientale comprend toutes les tribus de la Nouvelle-Angleterre. Il y avait dans ce pays, ainsi que nous l'apprend La Hontan, une foule de nations qui se reconnaissaient pour des descendans des Delawares et leur appliquaient l'expression indienne que nous avons déjà employée plus haut, c'est-à-dire qu'ils désignaient ce peuple par le titre respectueux de *grand-père*. Tels étaient les Minsis et les Mohicans ou Mohegans, les Natchitoches du Maryland, les Susquehannahs, les Pohatans de Virginie et les Pamlicos

de la Caroline du Nord, tous appartenant à cette division de la race Algonquine.

Les langues de ces nations ont été étudiées analytiquement par divers écrivains des États-Unis qui ont donné pour quelques-unes d'entre elles des grammaires et des dictionnaires. Parmi les auteurs qui se sont occupés de ce sujet, nous trouvons le célèbre Jonathan Edwards, Eliot, Heckewelder, Zeisberger, Pickering et le grand philologue du Nouveau-Monde, le vénérable Du Ponceau (1).

C'est avec les Lenni-Lenapes ou Delawares, que William Penn fit son célèbre traité. De son temps, les Delawares étaient tombés sous le joug des Iroquois qui en avaient fait un *peuple femme*, de sorte que Penn et ses compagnons furent obligés d'acheter des Delawares le droit de possession, et des Cinq Nations ou Iroquois celui de souveraineté.

La branche occidentale de la race Algonquine se compose des Menomonies, appelés par les Français Folles-Avoines, des Miamis, ou tribus Illinoises, des Sauks, des Indiens-Renards, des Kickapoos, et enfin des Shawnos. On pourrait ajouter à cette liste de noms

(1) Il y a dans l'histoire de ces nations des époques très intéressantes : telles sont les guerres d'Uncas, chef des Mohicans, et celles du roi Philippe, Sachem des Wampanoags, guerres qui ont été décrites avec beaucoup de clarté et avec tous les détails suffisans dans l'ouvrage classique de M. Gallatin.

Nous aurons bientôt, il faut l'espérer, une exposition complète du système grammatical de la langue cree ou kristino; M. Howes, qui possède à fond ce sujet, s'est occupé depuis long-temps de préparer une grammaire cree, et il doit prochainement la publier sous les auspices de la Société Royale de Géographie de Londres.

ceux de beaucoup de petites tribus, mais je ne veux m'occuper ici que des nations les plus importantes.

3. *Nations Iroquoises.*

Les Iroquois, qui sont, comme je l'ai dit, complétement distincts des hommes de race Algonquine, ont été néanmoins à diverses époques de leur histoire singulièrement associés avec cette famille de nations. Les Iroquois septentrionaux se partagent en deux groupes : les Orientaux, qui forment la fameuse confédération des Cinq Nations, et les Occidentaux, ou les Quatre Nations dont la principale tribu est celle des Wyandots, appelés Hurons par les Français. A l'époque des guerres sanglantes des Cinq Nations contre les nations Algonquines, les Wyandots étaient leurs plus redoutables adversaires et considérés comme la tête de la confédération Algonquine dans laquelle ils occupaient le premier rang; les Delawares eux-mêmes, qui se vantent d'être la plus ancienne souche de la race Lenape, reconnaissent la supériorité des Wyandots qu'ils appellent encore aujourd'hui leurs *oncles;* ainsi la prééminence comme droit d'ancienneté ne leur a jamais été disputée. Ces tribus, dont le nom véritable paraît être Yendots, étaient concentrées près du lac Huron, et étaient plus adonnées à l'agriculture qu'aucune autre des races indigènes. Les nations Iroquoises, en général, étaient supérieures aux nations Algonquines sur lesquelles elles avaient acquis un ascendant marqué même avant la découverte de l'Amérique. La plupart de ces tribus sont aujourd'hui presque étein-

tes, par suite de leurs guerres intestines, des ravages de la petite-vérole et autres maladies, et par l'effet des vices qu'ont introduits parmi eux les Européens. Les missionnaires français catholiques furent infatigables dans leurs tentatives pour les convertir au christianisme, et huit ou dix jésuites trouvèrent la mort chez les Hurons en poursuivant ce pieux dessein.

Caractères physiques des Algonquins et des Iroquois.

Il ne paraît pas y avoir, relativement aux caractères physiques, de différences très marquées entre les nations appartenant à ces deux races.

La description que Mackenzie a donnée des Knisteneaux, et celle des Potowatomis des bords du lac Michigan, due au professeur Keating, peuvent être considérées comme un portrait général de l'Algonquin Lenape. Le voici tel que nous le trouvons dans les relations de ces deux voyageurs. « Les Knisteneaux sont de moyenne taille, bien proportionnés et très actifs. Leur teint est cuivré et leurs cheveux sont noirs, ce qui est général chez tous les naturels de l'Amérique (1); ils les coupent en différentes formes, selon les goûts des diverses tribus; quelques-uns, cependant, les laissent longs, pendans et plats, tels que la nature les leur a donnés. Très généralement ils s'arrachent la barbe, et l'usage d'enlever les poils de toutes les parties du corps et des membres paraît même commun aux deux sexes. Ils ont les yeux noirs,

(1) L'auteur lui-même, dans un autre endroit de son livre, mentionne des cas qui font exception à cette remarque et restreint ainsi ce qu'elle a de trop absolu.

le regard perçant et pénétrant; leur physionomie est ouverte et agréable; ils aiment beaucoup la parure, et un des principaux objets de leur vanité est de décorer leur personne du plus grand nombre possible d'ornemens: un article essentiel de leur toilette est le vermillon dont ils opposent la couleur à celles de l'ocre naturel qu'ils retirent du sol, et de différentes terres blanches ou brunes, quelquefois même à celle du charbon pilé.

« De toutes les nations que j'ai vues sur ce continent, je n'ai pas trouvé de femmes qui eussent autant d'agrément que celles de Knisteneaux; elles sont généralement bien proportionnées, et la beauté de leurs traits serait reconnue sans contestation dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Leur teint n'a pour ainsi dire rien de cette teinte obscure et terne qui est si commune chez les sauvages, et qui paraît être en grande partie due à la malpropreté. »

« Les Potowatomis sont, pour la plupart, bien proportionnés; leur taille est de cinq pieds huit pouces environ (mes. angl.). Ils ont une grande force dans les muscles du bras, mais ils en ont très peu dans les reins; ils ont le cou fort, et sont doués d'une très grande agilité; leur voix est faible et sourde, mais elle devient perçante lorsqu'ils parlent sous l'influence de quelque excitation. Leurs dents sont bonnes et bien entretenues, mais n'ont rien de remarquable pour la régularité; chez les individus faibles ou qui ont une disposition aux scrofules, les dents sont sujettes à se gâter, ce qui n'a pas lieu pour les individus bien portans. Il paraît que le temps de

la dentition est très pénible pour les enfans Indiens; c'est à quoi l'on ne se serait pas attendu. Par suite de l'exposition au soleil et au vent, la couleur de leur peau se rembrunit beaucoup, mais les parties du corps qui sont constamment couvertes conservent leur ton naturel. Les enfans sont rouges en venant au monde; au bout de peu d'années ils deviennent jaunes. »

Le professeur Keating ajoute encore quelques observations sur la perfection des organes des sens et en général des facultés physiques chez toutes ces nations. Kalm a dépeint les Hurons et quelques autres tribus de la nation Iroquoise. D'après ce qu'il en rapporte, il paraîtrait qu'il n'existe pas, quant à l'extérieur, de différence remarquable entre ce peuple et la race Algonquine. Il dit : « Les Hurons sont des hommes grands, robustes, bien faits et à peau cuivrée; ils ont les cheveux courts et noirs, et ils les rasent sur le dessus de la tête depuis une oreille jusqu'à l'autre. Les Anies, autre tribu Iroquoise, et qui parlent la langue Hurone, sont également de grande taille. Les Hurons paraissent avoir en général la figure plus allongée, et les Anies l'avoir plus ronde. Les yeux des Anies ont une expression de cruauté. Les Hurons et les Anies sont plus grands que les Mickmacks. Ces derniers ne parlent pas la même langue. » Nous avons déjà parlé de ces derniers comme d'un tribu d'Abenaquis, et par conséquent appartenant à la race Algonquine. Kalm ajoute : « Je n'ai pas vu d'Indiens dont les cheveux soient aussi longs et aussi droits que les leurs. Presque tous les Indiens ont les cheveux noirs et droits; cependant j'en ai connu qui avaient les cheveux assez

frisés : il est vrai que les Indiens du Canada se sont un peu mélangés avec les Français. »

Les Mohawks sont une tribu de race Iroquoise. Le


Fig. 86. — Thayendanelga, chef Mohawk.



portrait d'un de leurs chefs, Thayendanelga, que nous reproduisons ici, peut donner une idée de leur type de physionomie.

J'ai choisi dans les peintures originales de l'admirable collection de M. Catlin, deux portraits de guer-



MUCK-A-TAH-MISH-O-KAH-KAIK

(Le Faucon Noir)

Chef Sac (ou Sawk.)



NAH-POPE.

Guerrier de la nation des Sauks.

d'Alléghaniens, non que cette dénomination me pa-



riers du peuple des Sauks et des Indiens-Renards dont le véritable nom, selon M. Gallatin, est Musquakiuk ou Argile rouge. » Ils appartiennent à une branche occidentale d'Algonquins, et l'on peut, d'après ces deux portraits, se faire une idée du type de figure des races Lenapes. L'un représente le célèbre chef Black-Hawk (le Faucon-Noir), l'autre Nah-Pape, guerrier de la même tribu (*Voyez* les pl. XXV et XXVI coloriées).

SECTION XLI.

RACES ALLÉGHANIENNES, OU NATIONS VIVANT AU SUD DES LENAPES ET DES IROQUOIS.

Dans la partie méridionale du territoire des États-Unis, il y avait autrefois une multitude de nations qui, parlant des langues complétement et radicalement différentes, constituaient probablement autant de races distinctes. La plupart de ces nations sont éteintes aujourd'hui; celles qui restent sont les suivantes : les Catawhas, tribu qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était jadis, les Cherokees, les Choktaws, les Chickasahs et les tribus comprises en tout ou en partie dans ce qu'on nomme la confédération Creek, savoir, les Muskhogees, de la race des Seminoles, les Uchees, les Natchez et quelques autres moins connues. Comme toutes ces nations habitent les parties méridionales des monts Alléghanys, ou le voisinage de rivières qui prennent leur source dans cette chaîne, je les désignerai sous le nom collectif d'Alléghaniens, non que cette dénomination me pa-

raisse complétement bonne, mais parce que je n'en trouve pas de meilleure.

1. L'histoire des Cherokees a été admirablement bien tracée par M. Gallatin, et j'y renverrai ceux de mes lecteurs qui désireraient de plus amples renseignemens sur ces Indiens. Leur nom, si l'on voulait se conformer à la prononciation véritable, devrait être écrit Chilahees ou peut-être mieux encore Tsalakies. Le territoire qu'ils occupent est situé au nord et au sud du prolongement sud-ouest des montagnes Appalachiennes. Du temps d'Adair, qui avait habité parmi eux, le nombre de leurs guerriers était estimé à deux mille trois cents. Aujourd'hui leur population totale s'élève à quinze mille âmes, y compris douze cents Nègres qu'ils possèdent comme esclaves : il paraît donc, ainsi que l'observe M. Gallatin, qu'ils se sont augmentés depuis le temps d'Adair.

Il est probable que les Cherokees ont été, dans l'origine, une branche de la race des Iroquois : le docteur Barton et M. Gallatin s'accordent pour reconnaître une affinité essentielle bien qu'assez éloignée, entre les langues de ces deux races. Leur idiome est aujourd'hui une langue écrite : un Indien Cherokee, Sequoyah, que les Anglo-Américains connaissent sous le nom de Guess, a inventé un système de caractères syllabiques, lequel, suivant M. Gallatin, est mieux adapté aux mots qu'il est destiné à rendre que ne le seraient nos caractères alphabétiques. Les Cherokees ont maintenant des lois écrites, et paraissent marcher dans la voie de la civilisation; on est donc fondé à croire qu'ils pourront transmettre leur nom aux siè-

cles futurs et qu'ils prouveront au monde, contrairement à l'opinion soutenue par quelques hommes prévenus, que les races natives de l'Amérique sont capables de participer aux bienfaits dont le christianisme a été la source pour les populations de l'ancien continent. Nous apprenons par M. Catlin, qui a visité les établissemens des Cherokees et des Owahs, ou Muskhogees, sur la rivière Arkansas, dans la Louisiane, qu'ils ont de belles fermes, des champs immenses de blé, et qu'ils habitent des maisons commodes et bien bâties. Il ajoute : « Les Creeks, de même que les Cherokees et les Choctaws, ont des écoles et des églises dirigées par des hommes pieux et d'un excellent caractère, dont l'exemple leur sera d'une grande utilité et amènera chez eux d'importantes et durables améliorations. »

2. Les Catawhas, qui appartiennent à la même famille que les Woccons, les Cheraws et les Congarees, sont les faibles restes d'une nation jadis considérable qui occupait le pays arrosé par le Cheraw et d'autres districts à l'est du territoire Cherokee. Leur langue a quelque rapport avec celle des Muskhogees.

3. Les Muskhogees forment les sept huitièmes de la confédération Creek. Les Seminoles, ou plus proprement dits les Isty-Semole, ce qui signifie « Hommes sauvages », ne sont pas compris dans la confédération; mais ils parlent la même langue. Plusieurs autres petites tribus font partie de cette ligue, tels sont les débris de la célèbre nation des Natchez qui était venue du Mississipi, et les Uchees, anciens habitans du pays traversé par la rivière Coosa.

4. Les Chickasahs et les Choctaws, ou plutôt Chahtas, ce qui veut dire « Têtes plates », sont deux nations différentes l'une de l'autre, mais appartenant à une même race; elles habitaient autrefois la plus grande partie des pays situés le long du Mississipi, presque jusqu'à la hauteur de l'embouchure de l'Ohio. M. Gallatin pense que la langue de cette race a une relation éloignée de parenté avec celle des Muskhogees.

Toutes ces nations méridionales forment dans leur ensemble, suivant l'estimation du département de la guerre, une population de soixante à soixante-dix mille âmes, qui se répartit de la manière suivante :

Les Cherokees.		15,000
Les Choktaws.	18,500	24,000
Les Chikasahs.	5,500	
Les Muskhogees, Seminoles et Hilchitees. .		26,000
Les Uchees, Alibamons Coosadas et Natchez.		2,000
		67,000

Vestiges d'une ancienne civilisation parmi les races Alléganiennes.

A l'époque de la conquête on observait encore chez un assez grand nombre de nations Américaines certains usages qui n'étaient pas en harmonie avec le reste de leurs habitudes, et qui semblaient se rattacher à un état antérieur fort supérieur à l'état présent, non-seulement sous le rapport du développement intellectuel, mais encore sous celui des institutions politiques. Plusieurs de ces coutumes remarquables se conservent encore parmi les races Alléganiennes, et c'est en effet chez elles qu'Adair crut reconnaître

les institutions du judaïsme. Les Cherokees avaient une cité de refuge ou de paix (Echoteh), où même les meurtriers trouvaient, pour un temps, un asile. On y entretenait un feu perpétuel, et c'était la résidence des « *hommes bien-aimés* » en la présence desquels aucun acte de violence ne pouvait être commis, hommes qu'il ne faut point confondre avec les chefs de guerre des tribus. Charlevoix et Du Pratz virent le temple et le feu sacré et perpétuel des Natchez: ces peuples adoraient le soleil et le feu.

Selon le P. Charlevoix (1), la plupart des nations Indiennes se divisent en trois tribus ou clans, chacun portant le nom d'un animal : ainsi il y avait chez les Hurons les clans du Loup, de la Tortue et de l'Ours. On ne permettait pas à un homme de se marier dans son clan, c'est-à-dire d'épouser une femme dont le « Totem » ou nom de clan, fût le même que le sien. Selon Loskiel la division des clans fut établie originairement dans l'intention de prévenir la possibilité des mariages entre parens. Ces institutions n'étaient point particulières aux nations méridionales elles se trouvaient aussi chez les Lenapes et chez les Sioux, grande famille de nations établies à l'ouest du Missisipi.

Caractères physiques.

Nous empruntons à la relation des voyages de Bartram dans l'Amérique, la description suivante des Cherokees et des Muskhogees, ou comme l'auteur les

(1) *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, etc., Paris, 1744, 3 vol. in-4.

nomme, des Muscogulges. « Chez les Cherokees, les Muscogulges, les Seminoles, les Chikasahs, les Choktaws, et les nations confédérées des Creeks, les hommes sont de haute taille, d'un port noble, avec l'apparence de la vigueur, sans cependant avoir des formes athlétiques; leurs membres sont bien proportionnés, leurs traits sont réguliers et leur physionomie est ouverte, pleine de dignité et d'une douceur qui n'exclut pas l'idée de courage; au contraire, il y a dans la configuration de leur front et de leur sourcil quelque chose qui frappe, au premier abord, comme indiquant la bravoure et même l'héroïsme; leurs yeux, bien qu'un peu petits, sont vifs et pleins de feu, et l'iris en est toujours noir. Leur nez incline vers le caractère aquilin; dans tout leur extérieur règne un air de magnanimité, de supériorité et d'indépendance. Leur teint est d'un brun rougeâtre ou cuivré, leurs cheveux sont longs, droits, assez gros, d'un noir de corbeau, et, offrant même, sous certaines incidences de la lumière, les reflets du plumage de cet oiseau. Les femmes des Cherokees sont grandes, sveltes, élancées et délicates de formes; leurs traits offrent une parfaite symétrie, leur physionomie est gaie et bienveillante, et il y a dans tous leurs mouvemens une dignité et une grâce ravissantes.

« Les femmes Muscogulges, quoique remarquablement petites, sont bien faites; elles ont le visage rond, les traits beaux et réguliers, les sourcils hauts et bien arqués; leurs yeux grands, noirs et languissans expriment la modestie, la réserve et la timidité; c'est peut-être la race de femmes la plus petite qui soit

encore connue; très rarement elles dépassent cinq pieds (mes. angl.), et je crois que la plupart n'atteignent jamais cette taille; leurs mains et leurs pieds ne sont pas plus grands que ceux des enfans d'Europe à l'âge de neuf ou dix ans; cependant les hommes sont beaucoup plus grands que les Européens et d'une taille presque gigantesque, ayant communément de cinq pieds huit ou dix pouces à six pieds de haut, souvent plus et très rarement moins. Leur couleur est beaucoup plus foncée que celle d'aucune des tribus du nord que j'ai eu occasion d'observer. La description que je viens de donner des Muscogulges peut convenir également, je crois, à leurs confédérés, les Choctaws et les Chicasaws, en exceptant cependant quelques bandes de Seminoles, d'Uchees et de Savannaws qui sont un peu plus grands, plus minces, et d'une couleur claire.

« Les Cherokees sont encore plus hauts de taille et plus robustes que les Muscogulges; leur race est à beaucoup près, la plus grande et la plus forte de toutes celles que je connais. Leur teint est plus clair, et chez les adultes surtout, il est ce qu'on peut appeler olivâtre; chez quelques jeunes femmes on trouve un teint presque aussi blanc et aussi frais que celui des femmes Européennes. »

M. Catlin a donné des détails très intéressans sur l'établissement que les Cherokees et les Muskhogees ont aujourd'hui dans la Louisiane, pays où ils ont été transportés par suite d'un traité avec le gouvernement des Etats-Unis. « Les Muskhogees, nous dit-il, occupaient naguère un pays compris en partie dans



TUCH-EE

Chef de Guerre Cherokee.

Peuplades comprises entre le fleuve Mobile et le Mississipi, et entre ce dernier fleuve et la rivière Rouge.

Beaucoup de petites tribus habitaient autrefois le pays qui s'étend entre la rivière Mobile et le Mississipi.

Les Chitimaches formaient une tribu distincte, qui d'après ses propres traditions, était venue de l'ouest; cette tribu est réduite maintenant à trois cents âmes, et est incorporée avec les Creeks, mais elle a conservé sa langue; on trouvera, dans la seconde et la troisième planche de ce volume, la figure du crâne d'un chef Chitimache, provenant d'un tumulus des bords du Mississipi et rapporté par le docteur Daubeny, à l'obligeance duquel je dois d'avoir pu le reproduire ici. Ce crâne présente, comme on pourra le voir, une ressemblance frappante avec un crâne Chinois qui se trouve figuré dans la même planche. La tête Chinoise est un peu plus plate, mais la différence est à peine sensible.

L'histoire la plus complète des petites tribus qui existent encore à l'ouest du Mississipi, et depuis là jusqu'à la rivière Rouge, est, comme nous l'apprend M. Gallatin, celle qu'a écrite le docteur Sibley de Natchitoches. Ces Indiens peuvent être répartis en deux groupes l'un comprenant les tribus qui ont traversé le Mississipi à une époque connue, l'autre les tribus qui sont considérées comme aborigènes. Le premier groupe se compose des Appalaches, des Alibamas et de plusieurs autres; le second, des Caddoes et d'autres tribus moins célèbres. Les Caddoes vivaient autrefois à trois cents milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Rouge, dans une région de prairies, non

loin d'une montagne sur laquelle, après que le genre humain eut été détruit par un déluge, le « Grand-Esprit » plaça une seule famille de Caddoes, de laquelle sont, par la suite, sortis tous les Indiens.

SECTION XLII.

DES RACES AMÉRICAINES INDIGÈNES SITUÉES A L'OUEST DU MISSISSIPI.

1. *Des Sioux et des Pawnees.*

Les Sioux et les tribus qui appartiennent à la même souche, sont parmi les races aborigènes de l'Amérique du Nord, une des familles de nations les plus largement répandues. L'histoire de cette race est intéressante sous plus d'un point de vue, et particulièrement en raison des différences que nous présentent, dans leurs physiques caractères, quelques-unes des nations qui y appartiennent. La famille des Sioux est divisée, par M. Gallatin, en quatre branches distinctes qui sont · 1° Les Winebagos; 2° les Sioux proprement dits ou Dahcotas, et les Assiniboines; 3° Les Minetaris et les tribus qui leur sont alliées; 4° les Osages et d'autres tribus de la même race qui habitent la Louisiane méridionale.

1. Les Winebagos, connus sous ce nom par les Anglais qui l'ont emprunté aux Algonquins, sont les *Puants* des Français : entre eux ils se nomment Hochungohrah ou la Nation Truite. Ils demeurent sur la rivière au Renard (Fox River), celle qui se jette dans le lac Michigan, et un peu plus loin vers le nord sur

la rivière Winconsin; ils forment une population totale d'environ quatre mille six cents âmes.

2. Les Sioux proprement dits ou Naudowessies, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Dahcotas, et quelquefois aussi désignent leur nation sous celui de « Sept Feux », se divisent, comme ce nom l'indique (1), en sept tribus qui occupent des districts considérables sur le haut Mississipi et sur la rivière de Saint-Pierre; quelques bandes même se sont avancées à l'ouest jusqu'au Missouri. Les Dahcotas des quatre tribus les plus orientales sont nommés « Gens du Lac « et « Peuple des Feuilles ». Les premiers cultivent la terre et habitent, à l'est du Mississipi, un canton qui s'étend depuis la prairie du Chien jusqu'au lac de l'Esprit, c'est-à-dire du 33[e] au 46[e] degré de latitude nord. Les tribus occidentales sont les Yanktons, les Yanktoanans et les Tetons. On suppose que la population de la nation Sioux, peut monter à environ vingt mille âmes. Les Assiniboines ou Indiens-Pierre (Stone Indians), qui habitent sur les bords de la rivière Rouge, non loin du lac Winipeck, sont une branche détachée du tronc Sioux. Les Shyennes ont été comptés aussi au nombre des Sioux, mais aujourd'hui l'on nous dit qu'ils parlent une langue différente. Les Sioux sont un peuple d'un caractère singulier et curieux à observer en ce qu'il a conservé, beaucoup plus que les races de l'est, les habitudes primitives des Américains aborigènes du nord. Une peinture très animée

(1) Chaque tribu à son feu du conseil.

de leurs mœurs nous a été laissée par Carver, qui voyageait, il y a cent ans, dans leur pays. Le missionnaire Heckewelder supposait que leur langue était alliée de loin à celle des Iroquois, mais cette opinion ne s'accorde pas avec celle des auteurs plus récens. « Les Dahcotas », dit le professeur Keating, qui voyageait dans leur pays, il y a quelques années, « sont une grande et puissante nation, qui par ses mœurs, sa langue, ses habitudes et ses croyances, se distingue des Chipeways, des Sauks, des Renards et des Nahiawahs, ou Kilistenos, aussi bien que de toutes les autres nations de souche Algonquine. Ils ne ressemblent pas non plus aux Pawnees et aux Minetaris ou *Gros-Ventres.* » Le major Pike va plus loin, et dit : « Leur prononciation gutturale, leurs pommettes saillantes, les contours osseux de leur visage, leurs coutumes particulières, enfin leurs traditions confirmées par le témoignage des nations voisines, nous prouvent qu'ils sont venus de la pointe nord-ouest de l'Amérique où ils avaient dû arriver en traversant l'étroit bras de mer qui sépare de ce côté les deux continens : ainsi nous voyons en eux, sans aucun doute, les descendans d'une tribu Tartare. »

Pike, cependant, paraît s'être trompé, au moins sur un point, car le professeur Keating nous assure que les Dahcotas n'ont point de tradition qui se rapporte à une émigration ancienne, et croient, au contraire, qu'ils ont été créés par l'Etre suprême dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

3. La troisième branche de cette famille de nations se compose des Minetaris ; leur langue n'a que des

rapports très éloignés avec celle des Dahcotas, mais elle appartient cependant à la même souche.

Dans la nation Minetari sont comprises trois tribus, celle des Mandans, qui est peu considérable, celle des Minetaris sédentaires, et celle qu'on connaît sous le nom d'Indiens-Corbeaux (Crow Indians).

La preuve que ces trois tribus sont trois rameaux d'une même branche, et tiennent à la souche des Sioux, se trouve dans les affinités de leurs langues, et c'est ce que M. Gallatin a parfaitement mis en évidence. L'histoire physique et morale de ces différentes tribus offre quelques traits curieux. Comme les Mandans ont la peau d'une teinte beaucoup plus claire que leurs voisins, quelques personnes supposent que ce sont eux qu'on avait en vue en parlant d'une tribu Américaine qui devait descendre des Gallois du prince Madoc. Ils ont, relativement à leur origine une tradition des plus bizarres : ils disent que leurs pères habitaient primitivement sous la terre, et qu'un jour ils en sortirent en grimpant le long d'une grande liane; ils ajoutent que cette liane finit par se briser sous le poids de ceux qui montaient, de sorte qu'il resta en arrière une partie de la nation à laquelle ils espèrent aller se réunir après leur mort. Les Mandans et les Minetaris ont été pour M. Catlin l'objet d'une attention particulière, et la description qu'il en a donnée renferme une foule de détails curieux et intéressans.

4. La quatrième division de la race Sioux comprend plusieurs nations qui sont répandues dans les parties méridionales de la grande vallée du Mississipi, et habitent sur les bords des rivières tributaires de ce

(1) Pike, *Exploratory travers*, p. 172.



SHA-KO-KA.

Jeune fille de la nation des Mandans.

beau fleuve. Tels sont les Osages ou Wausashes, sur la rivière Osage, les Kansas, les Ioways, les Missouris, les Ottoes, les Omahaws ou Mahaws, et les Puncas. L'affinité entre ces nations et les Sioux, est un fait depuis long-temps reconnu (1). Les Osages se croient indigènes, mais les traditions des cinq autres nations les font venir du nord, conjointement avec les Sioux Winebagos, lesquels s'arrêtèrent près du lac Michigan, tandis qu'eux-mêmes s'avancèrent plus loin vers le sud.

A l'ouest des Ottoes, dans une portion du pays traversé par la Platte, se trouvent les Pawnees, qui forment deux nations : les Pawnees proprement dits, et les Ricaras ou Pawnees noirs. Ils ont une langue distincte de toutes les autres langues américaines, à moins toutefois, comme le remarque M. Gallatin, qu'on ne vienne à découvrir qu'il y a quelque affinité entre leur dialecte et celui des Panis de la rivière Rouge.

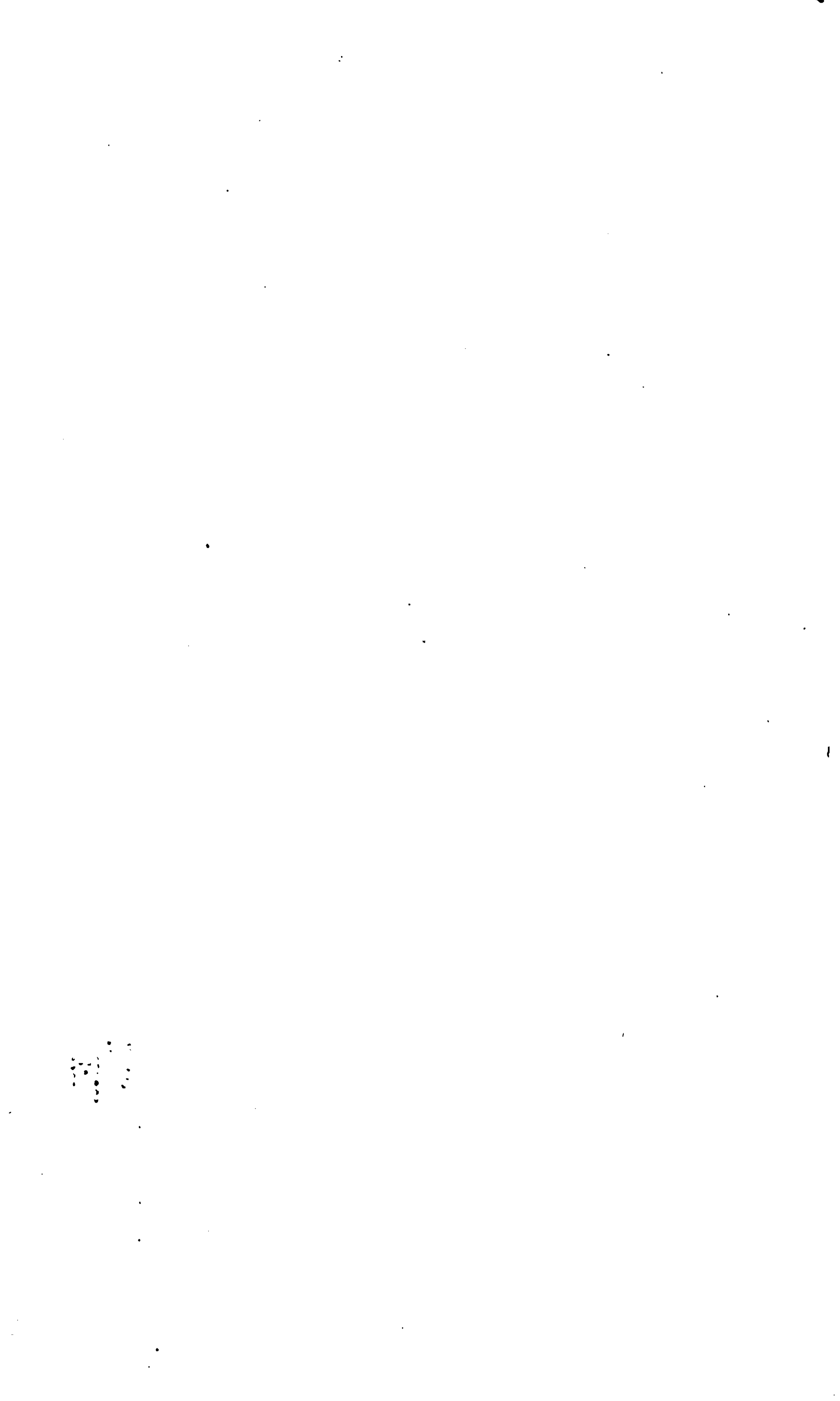
Caractères physiques et moraux des Sioux et des autres nations du Missouri.

D'après ce que nous apprend M. Gallatin, il n'y a, dans toute la région que nous venons de considérer, qu'un très petit nombre de tribus qui s'occupent d'agriculture. Ce sont : à l'ouest du Mississipi, les Sauks et les Indiens Renards, les uns et les autres de race Algonquine; au nord de la rivière Rouge, les Pawnees;

(1) Pike, *Exploratory travers*, p. 172.

Jeune fille de la nation des Mandans.

MAH-TO-TOH-PA.
(les quatre Ours)
Second chef des Mandans.



et, dans la famille des Sioux, seulement les tribus qui appartiennent au groupe méridional, en y ajoutant toutefois les Mandans et les Minetaris sédentaires. Les six tribus occidentales des Dahcotas, les Assiniboines, les Indiens Corbeaux et beaucoup d'autres encore, tant à l'est qu'à l'ouest des montagnes Rocheuses, ne cultivent absolument rien. Ceux qui sont à l'est de cette grande chaîne de montagnes font leur principale affaire de la chasse du bison, et la chair de cet animal est pour ainsi dire leur unique aliment. Au reste, les Indiens qui habitent la région des prairies à l'ouest du Mississipi, offrent, sous le rapport des habitudes et du caractère, une différence marquée avec ceux qui habitent la région des forêts comprises entre ce fleuve et l'Atlantique. Les habitans de la rive occidentale sont partout moins féroces que ceux de la rive orientale : à la vérité, comme tous les sauvages, ils mettent à mort les prisonniers faits dans les combats; mais l'horrible coutume de leur infliger les plus douloureuses tortures pendant des jours entiers ne se retrouve, dit-on, nulle part au-delà du Mississipi. Ces observations, cependant, paraissent s'appliquer plus particulièrement aux tribus agricoles du groupe méridional de la famille des Sioux et à celles des Pawnees. Le docteur Say, pendant sa résidence chez les Omahaws, a fait quelques remarques importantes qui sont également applicables à leurs voisins au sud du Missouri, les Sioux méridionaux et les Pawnees.

« Les Omahaws, nous dit-il, ne résident dans leurs villages que pendant cinq mois au plus; pendant ce

temps ils s'occupent principalement des semailles, de la récolte du maïs, et de la culture de quelques autres végétaux; deux des mois d'hiver sont consacrés, par les hommes, à la chasse du castor et d'autres animaux à fourrure; enfin, à une certaine époque, la population entière se déplace et vient s'établir dans les pays à bisons, où elle demeure le reste de l'année, vivant presque exclusivement de la chair de ces animaux, dont une partie cependant est préparée et mise en réserve pour l'arrière-saison.

« Ils adressent leurs prières à Wahconda, le créateur et le conservateur du monde, qu'ils reconnaissent comme présent en tous lieux, et auxquels ils attribuent une puissance sans bornes. Ils croient aussi à une vie future, mais il ne paraît pas que cette vague croyance ait aucune influence sur leur conduite. De même que tous les Indiens, ils ont surtout foi dans leurs rêves, dans les présages, dans les jongleries de leurs sorciers, dans le pouvoir de divinités fantastiques, créations de leur imagination, et dans ces reliques consacrées que les Canadiens ont désignées sous le singulier nom de *Médécine*. »

Chez les Indiens Missouris, les hommes sont d'une taille supérieure à la taille ordinaire des Européens; mais les femmes sont en proportion plus petites et plus grosses de corps. La moyenne de l'angle facial est, chez eux, de 78°, celle des Cherokees étant de 75°; leurs yeux sont fendus transversalement et sans aucune obliquité; leur nez est aquilin, leurs lèvres sont plus épaisses que celles des Européens, leurs pommettes sont saillantes sans être anguleuses. Les enfans nou-

veau-nés sont d'un brun rougeâtre qui devient plus blanc au bout de quelque temps, puis enfin arrive par degrés à cette teinte qui n'est pas complétement identique chez tous les Indiens, et que, faute d'un meilleur terme de comparaison, nous nommons couleur cuivrée. Eux, à leur tour, désignent celle des Européens par des mots qui signifient *blanc* ou *pâle*. Leur coloration n'est pas un effet de l'exposition à l'air et au soleil, car elle est la même sur les parties couvertes du corps. Les femmes se marient très jeunes, elles portent des enfans depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de quarante, et elles en ont généralement de quatre à six.

Les Mandans sont une branche de la même souche que les Dahcotas; mais il y a beaucoup de différence entre les uns et les autres, quant aux caractères physiques. M. Catlin, qui voit dans cette tribu de la famille des Sioux les descendans Gallois de l'armée du prince Madoc, fait connaître en détail les caractères physiques qui leur sont propres, caractères très remarquables, qui n'ont rien de commun avec ceux des Sioux en général et des autres peuples de la même race. Ce que cette tribu offre de plus singulier, c'est une diversité de couleurs qui ne se trouve chez aucune autre nation Américaine.

« En entrant dans le village des Mandans, dit M. Catlin, le voyageur est frappé tout d'abord par les différences qu'il observe dans les tons de la peau, dans la couleur des cheveux des personnes qui l'entourent, et il est sur le point de s'écrier : « Ce ne sont point là des Indiens. »

« Il y a parmi les Mandans beaucoup d'individus dont le teint est aussi clair que celui des métis. Parmi les femmes surtout, on en voit qui ont la peau presque blanche et les yeux d'une nuance claire (noisette, gris ou bleu), avec des traits réguliers et délicats; quelques-unes de ces femmes sont réellement belles, et toutes sont agréables par l'expression de douceur et de sérénité qui règne sur leur visage, comme par la modestie qui se montre dans leur maintien.

« Je ne saurais dire à quoi tient cette diversité de teint, et eux-mêmes n'ont aucune manière d'en rendre compte, puisque dans leurs traditions, autant que j'ai pu les connaître, il n'est aucunement fait mention d'anciens rapports avec des blancs; il paraît même qu'ils n'en avaient jamais vu avant le voyage de Lewis et Clarke, qui visitèrent leur village il y a trente-trois ans. Depuis ce temps, ils n'ont eu que de très rares rapports avec des blancs, et ces rapports, eussent-ils été beaucoup plus fréquens, n'auraient pas suffit sans doute pour changer la couleur et les coutumes de toute une nation. Je me rappelle parfaitement bien que le gouverneur Clarke me dit, avant que je commençasse mon voyage, que je trouverais dans les Mandans un peuple singulier et à moitié blanc.

« La diversité de couleur n'est pas moins grande pour les cheveux que pour le teint: dans un groupe un peu nombreux, on peut observer toutes les nuances qui se voient dans notre propre pays, à l'exception du roux et du châtain doré; cela est surtout sensible parmi les femmes qui ne se donnent pas la

peine, comme les hommes le font souvent, de changer la couleur naturelle de leurs cheveux.

« Il y a encore chez ce peuple une particularité bien plus étrange, qui n'existe probablement nulle part ailleurs, et que rien ne saurait expliquer. Ils ne savent eux-mêmes à quoi l'attribuer et la considèrent comme un caprice de la nature. On voit quantité d'individus des deux sexes (et parmi les enfans et les adultes, comme parmi les vieillards) qui ont les cheveux d'un gris brillant et argenté, et quelquefois complétement blancs. Cette bizarre anomalie se remarque beaucoup plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes; ceux-ci, en effet, paraissent en être honteux et cherchent à cacher cette imperfection en apprêtant leurs cheveux avec une espèce de colle et de la terre rouge ou noire. Les femmes, au contraire, en paraissent fières et laissent tomber sur leurs épaules cette singulière chevelure qui est parfois si longue qu'elle leur descend jusqu'aux genoux. Je me suis assuré par des observations répétées que, sur dix ou douze individus pris au hasard dans cette tribu, on en trouve au moins un qui est, ce que les Français appelleraient *une tête grise;* j'ai constaté, de plus, que cet étrange et inexplicable phénomène n'est pas le résultat d'une maladie ou d'une disposition particulière de la constitution, mais que c'est indubitablement un caractère héréditaire, qui se transmet dans les familles, et n'indique aucune infériorité de disposition ou d'intelligence. J'ai souvent passé la main dans cette sorte de cheveux, et je les ai toujours trouvés gros et durs comme des crins de cheval, différant encore essentiel-

lement par ce caractère des cheveux d'autres couleurs, qui, chez les Mandans, sont généralement fins et doux comme de la soie. »

Les caractères physiques des Mandans sont si curieux et si remarquables que j'ai choisi dans la collection de M. Catlin pour les reproduire ici, trois portraits d'individus de cette race qu'il a peints lui-même dans le village Mandan. Le premier (Pl. XXX) est le portrait de Mahtotohpa, ou « les quatre Ours », qui est le second chef de sa nation, et l'homme le plus populaire parmi les Mandans. M. Catlin le représente comme un vaillant guerrier, non moins remarquable par l'élévation de ses sentimens que par la dignité de ses manières. Les deux autres portraits (Pl. XXVIII et XXIX) représentent deux femmes dont M. Catlin a aussi donné l'histoire dans son intéressant ouvrage. L'une d'elles nous offre un exemple de la variété à cheveux gris dont il vient d'être question. Cette femme, au reste, paraît avoir eu le teint beaucoup plus foncé que ne l'est en général celui des Mandans (1).

Deux autres tribus appartenant à la même branche de la grande famille des Sioux, les Minetaris et les Crows (Indiens Corbeaux) nous présentent également, chacune, un exemple des variations qui peuvent survenir dans une race, ou, si l'on veut, des différences qui peuvent s'observer entre les rejetons d'une même souche. Les Crows sont remarquables

(1) L'histoire de ces deux femmes se trouve page 94 de l'ouvrage où les deux portraits portent les nos 52 et 53; celle du guerrier est donnée à la page 114 du 1er volume.

par la longueur de leurs cheveux qui, chez les hommes, descendent quelquefois jusqu'à terre. Ils en ont grand soin, et dans toute la nation, peut-être, il n'y a pas un seul individu qui ne les enduise d'une profusion de graisse d'ours. Du reste, ils ne sont pas moins recherchés dans le reste de leur toilette, et leurs vêtemens sont toujours bien entretenus. Ce sont en général des hommes bien bâtis et de bonne mine.

« La forme de tête particulière aux Crows peut, dit M. Catlin, être citée comme exemple de ces traits qui caractérisent physiquement une nation; elle est sous ce rapport très digne de fixer l'attention, aussi y reviendrai-je plus tard. Cette particularité est très visible dans les deux portraits dont je viens de parler; comme ils sont tous les deux pris de profil, la silhouette de leur visage montre parfaitement cette forme semi-lunaire dont j'ai parlé plus haut, forme tout-à-fait caractéristique, qui distingue de la manière la plus tranchée les Crows des Pieds-Noirs, des Shiennies, des Knisteneaux, des Mandans, et ne permet pas de supposer qu'ils aient avec ces tribus, non plus qu'avec les autres qui existent maintenant dans ces régions, la moindre relation de parenté.

« Il est bien entendu que le caractère dont nous parlons est, comme tous ceux qui distinguent les nations entre elles, sujet à quelques exceptions; mais ces exceptions sont peu nombreuses : et la grande majorité des Crows nous offre ce profil arrondi, qui tient à l'excessive saillie du nez, dont le contour fortement arqué se continue en haut avec la ligne fuyante du front. Chez les hommes les os frontaux sont en ef-

fet tellement inclinés en arrière qu'ils nous rappellent tout-à-fait la forme de cette partie chez les Indiens Têtes-Plates qui vivent de l'autre côté des montagnes Rocheuses; mais chez ces derniers l'horrible déformation dont nous parlons est artificielle, tandis que, chez les Crows, l'aplatissement du front est naturel, et peut, par conséquent, être considéré comme un caractère de race et comme un caractère des plus importans. »

M. Catlin a décrit aussi les Osages, les Konzas, les Mahas et les Ottoes, qu'il reconnaît comme appartenant à une seule et même nation. Nous donnons, d'après les peintures originales de cet auteur, le portrait d'un guerrier Konsa, Meach-o-Shingaw ou « le petit ours blanc » (Pl. XXXI), et (Pl. XXXII), celui d'un guerrier Ottoe, Wah-ro-nee-sah (*the Surrounder*).

2. *Tribus du pied des montagnes Rocheuses.— Pieds-Noirs.*

A l'ouest du pays des Minetaris, entre le territoire de cette tribu et les montagnes Rocheuses, est une

(1) M Gallatin a eu l'obligeance de me communiquer les vocabulaires des langues des Indiens Pieds-Noirs, des Crows ou Upsarokas, et des Gros-Ventres, ou Indiens de la Cascade, qui se donnent à eux-mêmes le nom d'Ahnenins. Ces vocabulaires qui sont manuscrits ont été recueillis, postérieurement à la publication de l'ouvrage de M. Gallatin, par M. Mackenzie, homme fort intelligent, qui réside au confluent de la rivière Yellow-Stone et Missouri, et qui a de grands rapports avec ces trois nations en sa qualité d'agent principal de la compagnie Américaine de Saint-Louis (compagnie pour le commerce des fourrures). Ces trois langues paraissent appartenir à trois familles distinctes; mais le dialecte des Crows a incontestablement des rapports de parenté avec celui des Minetaris sédentaires et celui des Mandans, ce qui vient à l'appui de l'opinion émise par M. Gallatin, que cette tribu appartient a la grande famille des Sioux.



MEACH-O-SHIN-GAW.

(Le Petit Ours-blanc.) Guerrier Konza



WHA-RO-NEE-SAH.

Chef Ottoe.

(1) Gallatin, *Archæologia Americana*, p. 133.



WHA-RO-NEE-SAH.

Chef Ottoe.

vaste contrée arrosée par le Missouri et le Yellow-Stone, dans la partie supérieure de leur cours, et par la branche méridionale du Saskatschawin, rivière qui prenant naissance dans la chaîne de montagnes que nous venons de nommer va se perdre dans le lac Winipek. Cette contrée, formée principalement de grandes prairies abondantes en troupeaux de bisons, est le séjour de deux nations Indiennes qui parlent des langues différentes, les Pieds-Noirs et les Gros-Ventres ou Indiens de la cascade (*Fall Indians*, *Rapid Indians*). Les Pieds-Noirs sont un peuple très puissant et très nombreux; leur population est estimée à trente mille âmes (1).

M. Catlin dit que les Pieds-Noirs sont une des tribus les plus nombreuses de l'Amérique du Nord. Ils occupent tout le pays voisin des sources du Missouri, depuis l'embouchure de la rivière Yellow-Stone, jusqu'aux montagnes Rocheuses. Les Pieds-Noirs, proprement dits, se divisent en quatre bandes ou familles, savoir : la bande des Pa-e-guns, qui comptent cinq cents loges; la bande des Pieds-Noirs, proprement dits, de quatre cent cinquante loges; la bande du Sang, de quatre cent cinquante, et celle du Petit-Rodeur (*Small Rover*) de deux cent cinquante. Ces quatre bandes forment donc à-peu-près un ensemble de deux mille cinq cents loges, et chaque loge représentant en moyenne plus de dix têtes, leur population totale ne peut guère être au-dessous de trente mille âmes. (1)

(1) Gallatin, *Archæologia Americana*, p. 133.

Les Shoshonees ou Indiens-Serpens, qui habitent le haut pays situé des deux côtés de la Cordilière de l'Amérique du Nord, sont en guerre perpétuelle avec les Pieds-Noirs, qui prétendent leur interdire la chasse dans les prairies à bisons. Lewis et Clarke nous les dépeignent comme des hommes trapus, assez petits, maigres et ayant les pommettes hautes.

Plus loin, au sud, sur l'Arkansas et la Platte, se trouvent plusieurs tribus d'Indiens que l'on comprend sous le nom de Paducas : ce sont les Ietans, nommés Cumanches par les Espagnols, les Kiawas et les Utahs. C'est à Pike que nous devons de savoir que cette dernière tribu parle la même langue que les deux autres; les trois réunies forment une nation très nombreuse. Le nom de Paducas appartient à toute la race; c'est celui que leur donnent leurs voisins, les Pawnees.

Nous devons au major Pike les renseignemens suivans sur la distribution géographique des diverses tribus de Paducas.

Les Kyaways errent aux environs des sources de la rivière Platte; ils possèdent d'immenses troupeaux de chevaux, et sont en guerre ouverte avec les Pawnees et les Ietans, de même qu'avec les Sioux. Les Utahs, dont la vie est également nomade, fréquentent les sources du Rio del Norte. Les Ietans qui forment la plus puissante des trois tribus sont peut-être les moins civilisés de tous ces Indiens; sans cesse en mouvement, ils ne s'occupent jamais de culture, et subsistent uniquement du produit de la chasse. Leurs courses ont pour limite, à l'ouest les frontières du Nou-

veau-Mexique, au sud le territoire des nations du bas de la rivière Rouge, à l'est le pays des Pawnees et des Osages, et au nord celui des Utahs, des Kyaways, et d'autres nations moins connues. Pike ajoute que les Utahs et les Kyaways habitent les montagnes du nord du Mexique, et que les Ietans se tiennent vers les sources de la rivière Rouge de l'Arkansas et du Rio del Norte (1).

Les Apaches sont une nation d'Indiens qui se trouvent depuis les montagnes Noires du Nouveau-Mexique jusqu'à la province de Cogquilla (Cohaguila), et qui tiennent dans un état continuel d'alarmes les frontières des trois provinces limitrophes : cette nation s'étendait autrefois depuis la source de Rio-Grande jusqu'au golfe de Californie. Les Nanahaws occupent un canton situé au nord-ouest de Santa-Fé; on suppose qu'ils sont forts de deux mille guerriers. « Ces Indiens, dit Pike, de même que d'autres qui se trouvent, plus à l'ouest, dans le voisinage de la Californie, parlent les langues des Apaches et des Lee Panis, peuples dont le territoire est encore sur la même ligne, mais du côté opposé, et en allant vers l'Atlantique. »

Vater conjecture, d'après la ressemblance des noms de Lee Panis et de Pawnees, qu'il existe entre les deux nations des liens de consanguinité; mais cette opinion paraît n'être pas d'accord avec celle de Pike.

Les naturels des hautes régions des montagnes Rocheuses, sur l'un et l'autre versant, ont, de même que

(1) *Exploratory travels*, p. 214 et 194.

les habitans des pays élevés dans l'ancien continent, une couleur de peau plus claire que les habitans du plat pays. M. James nous assure que les Indiens Kiawas et Kaskaias ont souvent, pendant leur première jeunesse, les cheveux d'une couleur beaucoup plus claire que ceux des nations du Missouri; il dit : « Un jeune garçon de quinze ans environ, qui est venu nous voir aujourd'hui, était tout-à-fait blond. La couleur de ses cheveux était d'un jaune foncé » (1).

Il paraît que cette teinte claire de la peau et des cheveux, qui est un cas exceptionnel parmi les races Américaines, se présente aussi dans la race des Apaches, dont il a été fait mention au chapitre précédent comme occupant les régions montagneuses du nord du Nouveau-Mexique. C'est à cette race qu'appartient la nation des Lee Panis, nation qui, selon ce que Pike nous apprend, a poussé ses excursions assez avant dans la province du Texas. « Son ancienne résidence, nous dit ce voyageur, était près des bords de la mer, vers l'embouchure du Rio-Grande, point où les montagnes se rapprochent beaucoup de la côte. Les Lee Panis, ajoute-t-il, sont divisés en trois bandes. Ils ont les *cheveux blonds*, et sont généralement des hommes de belle apparence. Leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches. »

Dans la partie septentrionale des montagnes Rocheuses, sir Alexander Mackensie a trouvé diverses nations dont l'origine et la langue sont inconnues. D'après un petit vocabulaire que ce voyageur nous a donné

(1) *Keating*, vol. III, p. 47.

du dialecte de la nation des Atnahs, il y a lieu de croire que ces langues sont du nombre de celles qui ont une certaine ressemblance avec le mexicain par la répétition fréquente de certaines articulations particulières. Quelques-unes des tribus qui ont été trouvées sur les parties élevées du versant occidental de cette grande chaîne de montagnes, s'éloignent considérablement, quant aux caractères physiques, des traits généraux des aborigènes de l'Amérique du nord. Des Indiens que Mackensie désigne sous le nom d'Indiens des montagnes Rocheuses ont, nous dit-on, la peau d'un jaune sale. Plus à l'ouest encore, est le village des Amis (*Friendly village*), dont les habitans ont le visage rond, les pommettes arrondies et le teint entre la couleur olive et la couleur cuivrée. Ils ont de petits *yeux gris* avec une *nuance de rouge* et des *cheveux* d'un *brun foncé,* tirant sur le noir. Ils appartiennent à une nation distincte de la première. Une autre tribu, plus voisine des montagnes, est dépeinte dans des termes à-peu-près semblables. « La couleur de leurs yeux est d'un *gris* tirant sur le roux; ils ont tous les pommettes hautes, et ce caractère est surtout très marqué chez les femmes. ».

D'après tout ce que nous venons de voir, il est évident que l'on a été beaucoup trop loin dans ce que l'on a dit de l'uniformité des caractères physiques chez les races Américaines; il y a de nombreuses déviations du type général, et quelques-unes très frappantes, comme celles dont nous venons de parler, je veux dire l'apparition de nuances claires dans la couleur de la peau et dans celle des cheveux chez des

hommes qui habitent des régions élevées ; cette déviation du reste est une de celles dont les autres grandes divisions du genre humain nous offrent également des exemples dans des circonstances analogues.

SECTION XLIII.

RACES AMÉRICAINES INDIGÈNES DE LA COTE DE L'OCÉAN PACIFIQUE : 1° TRIBUS NOIRES DE LA CALIFORNIE ; 2° TRIBU DE LA RIVIÈRE COLUMBIA ; 3° RACE BLANCHE DE LA COTE SEPTENTRIONALE.

La partie de la côte Américaine qui s'étend, le long de l'Océan-Pacifique, entre le Mexique et le pays des Esquimaux, est partagée en deux parties à-peu-près égales par l'embouchure de la Columbia, rivière qui parcourt une grande partie du pays situé à l'ouest des montagnes Rocheuses, et qui est le seul grand cours d'eau connu comme prenant naissance sur leur versant occidental. Le pays compris d'une part entre ces montagnes et la mer, et de l'autre entre les deux limites que nous avons indiquées plus haut, a une grande étendue du nord au sud. De l'est à l'ouest, sa largeur n'est pas partout la même ; on l'estime à neuf cents milles environ dans la portion comprise entre le 35e et le 40e degré. Les terres basses situées au pied des montagnes Rocheuses sont séparées par une longue chaîne de montagnes de celles qui bordent la côte. Cette chaîne qui est partout assez basse paraît avoir son origine dans un groupe de montagnes situé près de la mer, vers le 60e degré de latitude nord, et

désigné sur toutes les cartes sous le nom de mont Elie; elle court presque parallèlement à la côte, à une distance d'une centaine de milles environ, et donne naissance aux diverses rivières qui se jettent dans la mer Pacifique, excepté à la rivière Columbia, laquelle, comme je l'ai dit, a ses sources dans les montagnes Rocheuses, et forme un cours d'eau d'une toute autre importance. La langue de terre, située entre la chaîne secondaire et la côte, est habitée par des tribus qui diffèrent de celles de l'intérieur.

Je vais, dans le présent chapitre, passer rapidement en revue les tribus indigènes qui se trouvent depuis le mont Elie jusqu'à l'extrémité méridionale de la région que je considère, en y comprenant les tribus Californiennes. Toutes ces nations peuvent être réparties en trois groupes : 1° Les tribus qui habitent la Californie proprement dite et le pays que l'on désigne communément sous le nom de Nouvelle-Californie, c'est-à-dire le canton maritime qui forme, du nord, le prolongement de la péninsule; 2° les tribus de la côte voisine de la baie de Nootka, celles des îles adjacentes et de l'embouchure de la rivière Columbia, tribus qui ont été désignées récemment sous le nom collectif de race Nootka-Columbienne; 3° Les races de la partie septentrionale de la côte à partir de l'île Quadra et Vancouver jusqu'au mont Saint-Élie et au pays des Esquimaux.

1. *Nations Californiennes, y comprises les tribus de la Nouvelle-Californie.*

Un voyageur moderne nous assure que dans la mission Espagnole de Californie, il se trouve fréquemment jusqu'à dix races différentes d'indigènes, dont chacune parle sa langue particulière (1). Mais des renseignemens plus précis fondés sur les observations de missionnaires qui ont long-temps résidé parmi les indigènes, réduisent leurs langues à quatre et même définitivement à trois, qui sont les langues-mères de toutes les autres (2). Ce sont les langues cochimi, pericu, et loretto : la première est la même que la langue laymon, car les Laymons sont les Cochimis septentrionaux; la langue loretto a deux dialectes, le cuaycuru et l'uchiti. Ces trois langues, ou si l'on veut, les trois nations qui les parlent occupent, en Californie, une étendue à-peu-près égale. Les tribus particulières sont désignées chacune par quelque nom barbare et l'on en peut trouver la longue liste dans les histoires de ce pays, mais il nous semblerait fort inutile de les reproduire ici.

Le climat de la Californie est chaud et sec à un degré excessif. Le sol, généralement stérile, est, sur un grand nombre de points, pierreux ou sablonneux, et le manque d'eau s'y fait beaucoup sentir. En somme

(1) Kotzebue's « *Voyage to California* ». Remarks by the naturalist of the expedition, vol. III, p. 51.

(2) « *Noticia de la California y de su conquista temporal espiritualy hasta el tiempo presente; sacada de la historia manuscrita formada en Mexico año de* 173, por el P^e^ Venegas de la C. de J. Madrid, 1757, 4to, t, I. » — Voyez aussi Vater. *Mithridates*, th^e^ IV, s. 183.

PL. XXXIII.

CALIFORNIENS.

(1) *Voyage de La Pérouse*. Paris, 1797, tome II, in-4, p. 263.
(2) *Ibid.*, p. 250-251.



ce climat est, à tous les égards, précisément l'opposé de celui du climat qu'on trouve dans la région du nord-ouest, où il y a abondance de collines boisées, tantôt tapissées de verdure et tantôt à demi ensevelies sous la neige. On sait depuis long-temps que les Californiens sont d'une couleur beaucoup plus obscure que les indigènes de l'Amérique en général. La Pérouse les compare aux Nègres des Antilles (1); il dit : « La couleur de ces Indiens qui est celle des « Nègres, la maison des religieux, leurs magasins qui « sont bâtis en briques et enduits en mortier, l'aire « du sol sur lequel on foule le grain, les bœufs, les « chevaux, tout enfin nous rappelait une habitation « de Saint-Domingue ou de toute autre colonie. » Dans un autre passage, il s'exprime encore plus positivement et avec plus de détails (2) : « Leur couleur, « dit-il, est très approchante de celle des Nègres dont « les cheveux ne sont point laineux; ceux de ce peu-« ple sont longs et très forts; ils les coupent à quatre « ou cinq pouces de la racine (Pl. XXXIII). »

Un écrivain estimable qui accompagnait La Pérouse en qualité de naturaliste, M. Rollin, dit que les Californiens, quoique placés dans l'hémisphère nord à la même distance de l'équateur que les Chiliens dans l'hémisphère sud, ont avec ceux-ci très peu de ressemblance. « La taille des hommes est plus haute et « leurs muscles mieux prononcés; mais ils sont moins « courageux et moins intelligens. Ils ont le front bas,

(1) *Voyage de La Pérouse*. Paris, 1797, tome II, in-4, p. 263.
(2) *Ibid.*, p. 250-251.

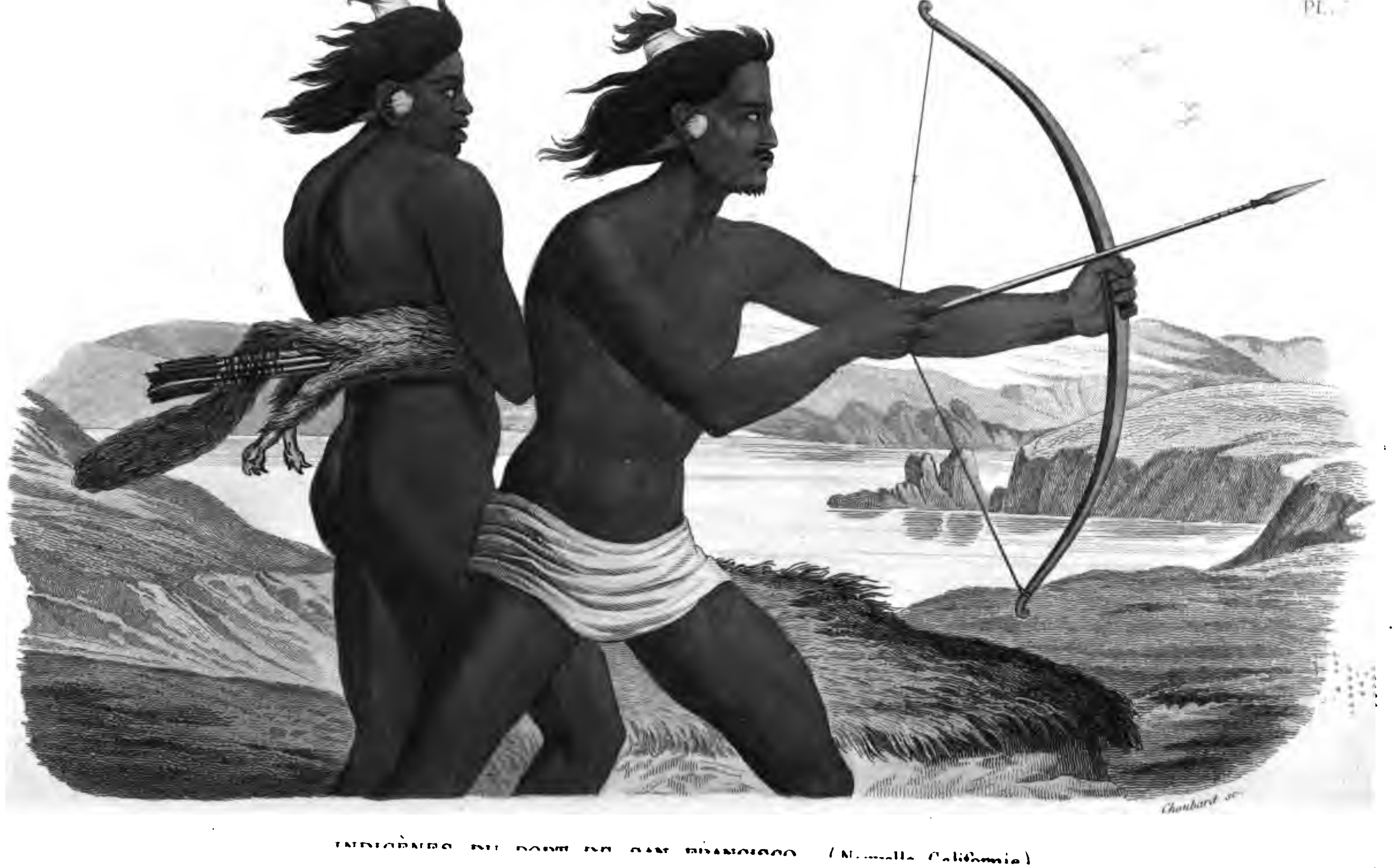
« les sourcils noirs et épais, les yeux noirs et enfon-
« cés, le nez court et déprimé à sa racine, les pom-
« mettes saillantes, la bouche un peu grande, les lè-
« vres épaisses, les dents fort belles, le menton et les
« oreilles de forme ordinaire. Ils sont d'une indo-
« lence extrême, sans industrie, peu curieux, et
« presque stupides : ils portent, en marchant, la
« pointe du pied en dedans, et leur démarche peu
« assurée décèle, au premier coup-d'œil, leur carac-
« tère de pusillanimité..... Les Californiens ont la
« barbe plus fournie que les Chiliens. »

Il semble d'après cette description que la couleur n'est pas le seul trait par lequel les Californiens se rapprochent des types que l'on observe en d'autres points des contrées tropicales, de ceux que nous présentent, par exemple, les nègres de la côte de Guinée, les indigènes de la Nouvelle-Guinée et ceux des Nouvelles-Hébrides.

Au nord de la Californie la côte, comme je l'ai dit, porte le nom de Nouvelle-Californie. Les habitans de tout ce pays que les Espagnols depuis long-temps revendiquent comme leur appartenant, nous sont à peine connus. Cependant, nous devons à M. Choris, des dessins et des portraits de quelques naturels du port de Saint-François (Pl. XXXIV), point qui appartient à cette province. Ces hommes paraissent constituer une belle race, et, par leur couleur, qui est très foncée, ils ressemblent aux habitans de la Californie (1).

(1) Les portraits de Californiens gravés dans cet ouvrage sont pris du *Voyage pittoresque* de Choris.

PL.



INDIGÈNES DU PORT DE SAN FRANCISCO (Nouvelle Californie)

2. *Tribus de la côte nord-ouest et de la rivière Columbia.*

Les renseignemens les plus nouveaux et les plus complets que nous possédions sur les tribus indigènes qui peuplent la côte nord-ouest de l'Amérique, depuis les environs de la Nouvelle-Californie jusqu'au mont Saint-Elie et au pays des Esquimaux Tchugazzi, sont ceux que renferme un mémoire publié par le professeur Scouler (1).

L'auteur qui a visité ce pays a recueilli de copieux vocabulaires des langues indigènes, et c'est principalement d'après les indications que lui fournit cet ordre de données qu'il distribue en différens groupes les populations qui ont fait l'objet de ses études. Son mémoire renferme de curieuses observations sur les rapports qui paraissent exister entre les caractères physiques de ces populations et les circonstances extérieures sous l'empire desquelles elles vivent. « Les tribus de la côte nord-ouest offrent en général, nous dit-il, des caractères physiques et des habitudes qui les distinguent fortement des peuples chasseurs errans dans les plaines du Missouri. Dans tout le nord de l'Amérique, les vents d'ouest règnent habituellement le long des côtes de l'Océan Pacifique, et en rendent le climat à-la-fois humide et doux; c'est ce qui fait que les hivers y sont peu rigoureux, comparativement à ceux des pays situés sous les mêmes parallèles, mais du côté de l'Atlantique ». A l'embouchure de la Columbia, presque par la latitude de Québec, la neige

(1) Dans le XIe vol. du *Journal de la Société royale géographique de Londres*.

reste rarement sur la terre au-delà d'un petit nombre d'heures, et les naturels vont, même au cœur de l'hiver, avec des vêtemens fort légers. La côte est toute bordée d'îles, et découpée par un grand nombre de golfes et de baies; les indigènes vivent surtout des produits de la pêche et ont, par suite, des habitudes plus sédentaires que les peuples chasseurs. Les tribus même de l'intérieur sont, dans cette partie nord-ouest de l'Amérique, moins exclusivement adonnées à la chasse que celles du bassin du Missouri, et il y en a qui, vivant sur les bords de rivières ou de lacs d'eau douce, tirent leur principale subsistance de la pêche des saumons qui y remontent chaque année. « C'est, dit le docteur Scouler, à ces particularités dans les conditions extérieures d'existence qu'est dû en grande partie le contraste si frappant que nous offrent les mœurs et les usages des Indiens des deux côtés opposés de la chaîne ». Les tribus du littoral ont fait dans les arts de première nécessité, d'assez notables progrès : la seule circonstance d'avoir des demeures fixes les accoutume à la continuité du travail, et cette habitude les prédispose merveilleusement à un passage à la vie agricole.

Nous allons voir que, sous le rapport des caractères physiques et principalement de la couleur de la peau, ces tribus diffèrent des nations de l'intérieur de l'Amérique au moins autant que sous le rapport des habitudes.

M. Scouler nous a donné de précieux renseignemens sur des tribus appartenant à plusieurs des groupes qu'il forme parmi les habitans de ce pays; mais

ses observations sont principalement relatives aux races insulaires ou maritimes qu'il répartit en deux familles, l'une du midi, l'autre du nord. Je rapprocherai ce qu'il nous en dit de ce que nous ont appris les observations de quelques-uns de ses devanciers.

1° La famille septentrionale se compose de toutes les tribus qui habitent la côte de l'Océan Pacifique, depuis le cercle arctique et les établissemens des Esquimaux, jusqu'à l'extrémité nord de l'île de Quadra et Vancouver. C'est dans cet espace que se trouvent les populations du territoire russe dont plusieurs ont été mentionnées par Vater, et plus récemment par Wrangel, sous une variété de noms, tels que Xolushi, Ugalyachmutzi, Kinaitzi, etc. Il résulte des recherches du docteur Scouler que ces diverses tribus sont toutes liées par plus ou moins d'affinité dans leurs dialectes, et que, probablement elles ont eu originairement une même langue. On arrive presqu'à la même conclusion en s'appuyant sur les preuves fournies par Vater qui les a déduites des grammaires et vocabulaires manuscrits formés par Von Resanoff dans les établissemens russes. C'est à cette famille que Scouler rattache les tribus de l'île de la reine Charlotte, les Haïdas, qui cultivent les pommes de terre dont ils font des exportations par flottilles de quarante à cinquante canots pour en disposer dans les différens villages de la nation Chemesyenne où il se tient des foires principalement approvisionnées de cette précieuse denrée. Il paraît qu'il y a entre les tribus Haidas une compétition très active à qui portera les premiers à la terre-ferme les pommes de terre nouvelles. Toutes les tri-

bus de cette famille se ressemblent entre elles au physique comme au moral : comparées aux tribus du sud, elles l'emportent sur celles-ci par le courage, l'industrie, l'esprit d'invention. Il y a parmi les tribus du nord une coutume dont il est fait mention dans les récits de tous les voyageurs qui ont visité cette côte ; c'est l'habitude qu'ont les femmes de se pratiquer dans la lèvre inférieure une ouverture où elles introduisent un ornement en bois. D'un autre côté les tribus du sud, ou tribus Columbiennes ont un usage qui leur est particulier et inconnu plus loin vers le nord, celui d'aplatir la tête des enfans.

2° Les tribus méridionales sont désignées par le docteur Scouler sous le nom de Nootka-Columbiens. Ce groupe se compose des différentes hordes qui habitent la baie de Nootka et le bas de la rivière Columbia, et à partir de ce point s'avancent au sud le long de la côte. Les Nootka-Columbiens diffèrent des naturels appartenant aux tribus septentrionales, par le langage et par les caractères physiques : ils sont de plus petite taille, ont le corps plus charnu et plus gras; ils ont les pommettes saillantes, et leur teint, quoique clair, a plus de la couleur cuivrée : hommes et femmes ont les membres mal formés. La coutume d'aplatir la tête est universelle parmi les Nootka-Columbiens et s'observe dans toute l'étendue de la côte comprise entre la rivière du Saumon, par les 53° 30' lat. N., et la rivière Umqua, par les 46° lat. N. Le docteur Scouler a décrit le procédé suivi pour cette opération, laquelle se pratique sur la tête des enfans nouveau-nés. Le crâne, chez ces tribus, est tout aussi

plat que le sont les crânes remarquables apportés par M. Pentland des environs du lac de Titicaca au Pérou. Il semble que cette étrange pratique n'a point d'influence sur l'intelligence des individus qui y sont soumis; mais M. Scouler nous apprend que ces hommes sont particulièrement sujets à l'apoplexie.

A la famille Nootka-Columbienne appartiennent les tribus désignées sous les noms de Chenooks, Têtes Plates, Clatsops, Clamooths, Multnomahs et autres, ainsi que la tribu appelée Wacash, qui habite l'île du même nom dans la baie de Nootka. La tribu la plus septentrionale de la famille Nootka-Columbienne est celle des Haeeltzuks, qu'on dit être fort sales dans leurs habitudes et avoir quelque chose d'efféminé dans leur aspect. Le trait suivant, cité par le docteur Scouler, d'après le récit de M. Tolmac, peut donner une idée de ce que serait le tableau complet de l'histoire morale de cette race :

« Les Haeeltzuks forment la plus septentrionale de toutes les tribus qui ont coutume de s'aplatir le crâne. Ces Indiens vivent paisiblement entre eux; leurs chefs exercent sur eux peu d'influence, si ce n'est en qualités de sorciers. Quand la saison de la pêche du saumon est passée, que les provisions pour l'hiver sont emmagasinées, alors commencent les réjouissances et les conjurations : le sorcier porte le nom de Tzeet-Tzaiak. Le chef se retire, loin des yeux des hommes, dans quelque partie écartée de la forêt, sous prétexte d'y jeuner; mais il est réellement fourni de vivres en secret par un compère. Tandis qu'il est dans la retraite, il est désigné sous le nom de Taamish, et pen-

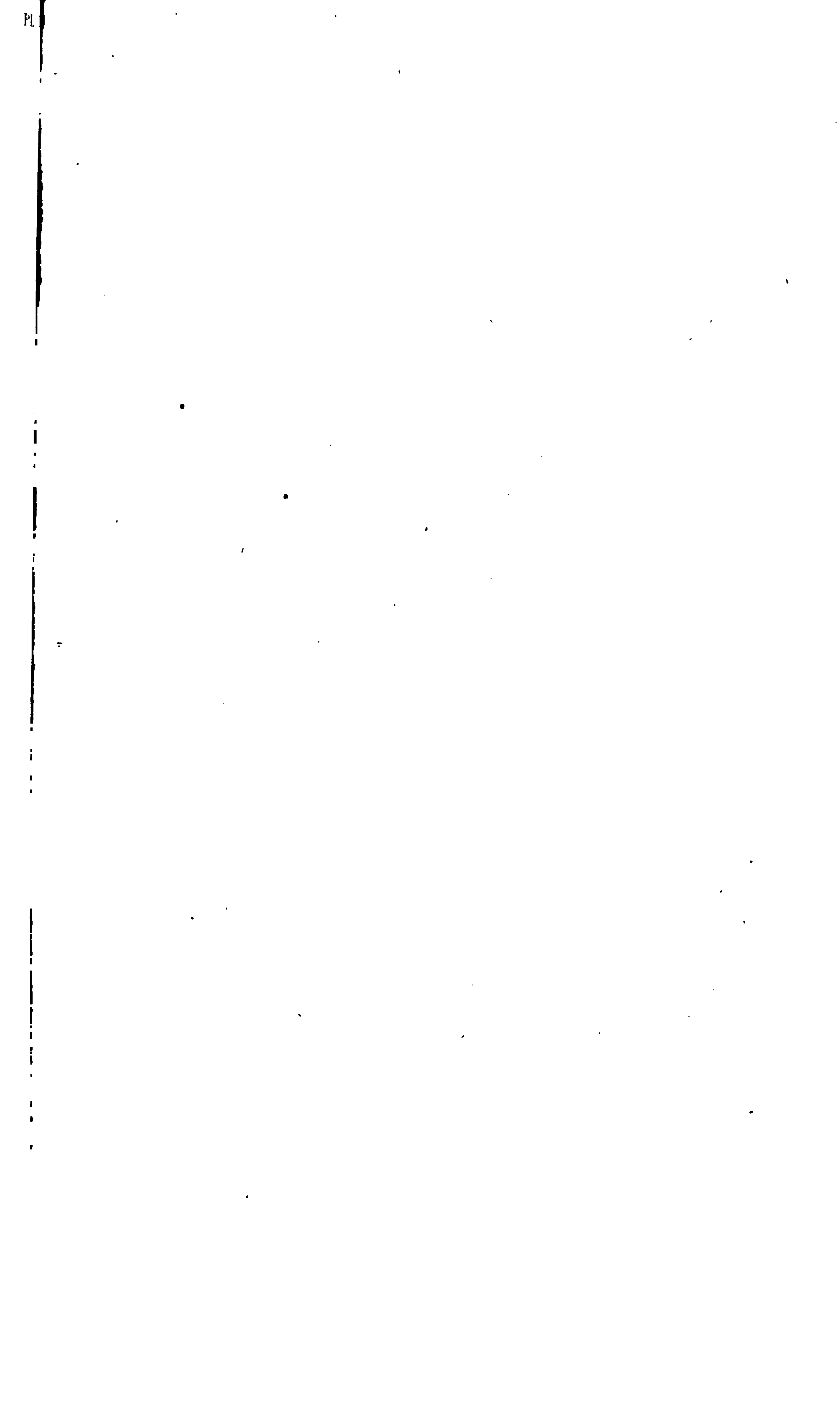
dant ce temps, il est supposé avoir des communications avec les Nawloks. Au moment où il est le moins attendu, il fait son apparition dans le village, vêtu d'une robe noire en pelleteries, portant sur la tête un diadème d'écorce d'aune qui est d'un rouge vif et au cou un collier de la même substance. Les femmes, les enfans et même beaucoup d'hommes fuient à son approche; mais il se trouve toujours quelqu'un qui, désireux de se distinguer, attend de pied ferme et présente son bras au Taamish qui y mord à belles dents, avale la portion de peau qu'il a détachée, et quelquefois même en prend une seconde bouchée. Toutes les personnes qu'il atteint sont obligées de subir cette épreuve. Le mordeur acquiert de la réputation en se montrant capable de prendre une large bouchée, et de la détacher lestement avec ses incisives, sans recourir au couteau; le mordu, de son côté, ne se fait pas moins d'honneur, par le courage avec lequel il souffre cette opération. Les Indiens sont aussi fiers des cicatrices qui leur restent après cette bizarre cérémonie, que peut l'être un soldat des blessures reçues en défendant son pays. J'ai souvent demandé les raisons sur lesquelles se fonde cette coutume, mais on m'a toujours fait la même réponse laconique : « *weinah*, c'est une chose importante ». Pour ce qui est des Nawloks, le chef Taamish, Wacash, l'homme qui sait le mieux mordre de tous les Haeeltzuk, m'avoua, non sans s'être fait beaucoup prier, qu'il ne les voyait point et qu'il entendait seulement leurs cris; il ajouta que ce sont des êtres qui habitent dans les montagnes, mais pas des êtres humains. Pendant la durée du Tzeet-Tzaiak, il

mmunica-
t le moins
age, vêtu
ur la tête
ouge vif et
s femmes,
ient à son
u'un qui,
ne et pré-
les dents,
quelque-
Toutes les
bir cette
ion en se
hée, et de
recourir
e fait pas
il souffre
es cicatri-
nie, que
défendant
lesquel-
rs fait la
ne chose
, le chef
mordre
'être fait
qu'il en-
sont des
pas des
aiak, il



HEE-DOH-GEE-ATS.

Jeune Chin-ook.





H'CO-A-H'CO-A-H'COTES-MIN.

Guerrier tête-plate.

n'est pas regardé comme convenable de se réunir ou de voyager, pour quelque cause que ce soit. Les Haeeltzuks passent communément pour être cannibales, mais la vérité est qu'il n'y a que le Taamish qui goûte de la chair humaine, et cela dans les circonstances que je viens de faire connaître. »

Nous donnons ici, d'après une peinture originale de M. Catlin, le portrait d'un jeune Chenook (Pl. XXXV), dont la tête n'avait jamais été soumise à l'opération de l'aplatissement (1). Probablement il s'est trouvé que cet individu avait la peau d'une couleur plus obscure que la masse de ses compatriotes; elle est du moins d'une teinte beaucoup plus foncée, plus rouge que celle des habitans de la baie de Nootka, et pourtant les deux peuples doivent être de même race, car les Indiens de la Columbia n'ont, pour ainsi dire, aucune peine à comprendre ceux de Nootka : c'est un fait qui m'a été garanti par le docteur Scouler.

Voici dans quels termes le capitaine Cook et le docteur Anderson parlent des hommes de Nootka.

« Les indigènes sont, en général, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais ils ne sont pas minces à proportion, et leur corps est replet sans être musculeux; ils ne sont cependant pas remarquablement gros, et, dans la vieillesse, il n'est pas rare de leur voir un extérieur assez grêle. Ils ont, en général, le visage rond

(1) C'est aussi de l'ouvrage de M. Catlin, qu'est pris le portrait d'un adulte appartenant à la nation connue sous le nom de Têtes Plates (Pl. XXXVI), nation chez laquelle, du reste, l'usage qui leur a valu ce nom est loin d'être général.

et plein; quelquefois même une face large et à pommettes saillantes; la partie supérieure est souvent très déprimée; le nez est aussi très aplati à sa base, le bout en est arrondi et les narines sont larges; les yeux, fort petits et noirs, sont plutôt languissans qu'étincelans; la bouche est ronde avec des grosses lèvres faisant bourrelet; les dents sont assez égales, bien enchâssées, mais pas très blanches. Les hommes, pour la plupart, n'ont point de barbe, d'autres n'en ont qu'une petite à la pointe du menton, ce qui ne tient pas à ce que les poils manquent naturellement à cette partie du visage, mais à ce qu'on les arrache avec soin; car on trouve des individus, surtout parmi les vieillards, qui ont non-seulement une assez grande barbe au menton, mais encore des moustaches. Leurs sourcils sont toujours peu fournis et toujours étroits, mais leurs cheveux sont très abondans, très gros, très durs, constamment noirs et plats, et retombant, sans faire la moindre ondulation, jusque sur les épaules. Ils ont le col court, les bras et le corps d'une forme assez lourde, les jambes grêles, petites, avec de grands pieds mal faits, et de grosses chevilles saillantes. Nous eûmes de la peine à juger de la couleur véritable de leur peau à cause de la couche de crasse ou de peinture dont elle est toujours recouverte; dans quelques cas particuliers où l'on eut occasion de faire disparaître cet enduit, on trouva que la blancheur de la peau était presque égale à celle de la peau des Européens, mais avec ce ton blafard et étiolé qu'elle a, en général, dans nos pays du nord. Leurs enfans dont la peau n'avait jamais été peinte étaient presque aussi blancs que les nôtres. Il

y a entre tous les individus de cette nation une ressemblance extraordinaire ; tous ont également la physionomie pesante et phlegmatique ; tous ont le même manque d'expression. Les femmes ne se distinguent guère des hommes par les traits du visage, et ne peuvent avoir nulle prétention à la beauté. »

Un trait qui distingue ce peuple de la généralité des indigènes Américains c'est leur amour pour la musique ; le capitaine Cook nous apprend qu'ils font preuve de beaucoup de talent dans la composition de leurs chansons. Il dit que leur musique n'a pas cette monotomie qu'on trouve chez celle de la plupart des peuples barbares ; qu'elle a une gamme très étendue et des modulations variées ; qu'elle a de la mesure, de la mélodie et de l'expression.

Les tribus de la famille septentrionale constituent une race beaucoup plus intéressante que celle des Nootka-Columbiens, surtout en ce qu'elle nous offre une nation Américaine à peau blanche, et qui, à cet égard, semble être avec les noirs Californiens dans les mêmes rapports que les Européens avec les Nègres de l'Afrique tropicale. Le docteur Scouler nous apprend que ces Américains sont aussi blancs que les habitans du midi de l'Europe, et quelques voyageurs prétendent même qu'ils le sont encore plus. Le capitaine Dixon dit : « les naturels du port Mulgrave ont la peau tellement couverte de peinture qu'il nous était à-peu-près impossible d'en distinguer la couleur ; mais, étant parvenus à déterminer une de leurs femmes à se laver les mains et le visage, nous fûmes confondus du changement produit chez elle par cette

ablution. Son teint avait la vivacité de celui d'une laitière anglaise, et le vermillon de ses joues faisait un contraste charmant avec la blancheur de son cou. Son front était si poli, et la peau en était tellement transparente qu'on pouvait distinguer au travers les moindres rameaux veineux. » Ces renseignemens sont parfaitement d'accord avec ceux qu'ont donnés Langsdorf et Rollin. Ce dernier, qui, comme je l'ai déjà dit, était attaché en qualité de médecin et de naturaliste à l'expédition de l'infortuné La Pérouse, nous apprend que « leurs cheveux sont souvent châtains. »

Le passage suivant de La Pérouse nous fournit une observation importante en nous apprenant que ces races n'appartiennent point à la grande famille des Esquimaux, mais qu'elles sont alliées aux peuples chasseurs de l'Amérique du nord.

« Mes voyages, dit cet illustre voyageur, m'ont mis « a portée de comparer les différens peuples, et j'ose « assurer que les Indiens du port des Français ne « sont point des Esquimaux; ils ont évidemment une « origine commune avec tous les habitans de l'inté- « rieur du Canada et des parties septentrionales de « l'Amérique..... Des usages absolument différens, « une physionomie tout-à-fait particulière distin- « guent les Esquimaux des autres Américains.... « Les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus « chasseur que pêcheur, préférant l'huile au sang, « et peut-être à tout, mangeant très ordinairement le « poisson cru; leurs pirogues sont toujours bordées « avec des peaux de loups marins très tendues; ils « sont si adroits qu'ils ne diffèrent presque pas des

« phoques ; ils se retournent dans l'eau avec la même « agilité que les amphibies : leur face est carrée, « leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, « leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paraît « convenir aux indigènes de la Baie des Français ; ils « sont beaucoup plus grands, maigres, point robus- « tes, et maladroits dans la construction de leurs pi- « rogues, qui sont formées avec un arbre creusé, re- « levé de chaque côté par une planche (1). »

« La taille de ces Indiens est à-peu-près comme la « nôtre ; les traits de leur visage sont très variés, et « n'offrent de caractère particulier que dans l'ex- « pression de leurs yeux qui n'annoncent jamais un « sentiment doux. La couleur de leur peau est très « brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; « mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nô- « tres : ils ont de la barbe, moins à la vérité que les « Européens, mais assez cependant pour qu'il soit « impossible d'en douter, et c'est une erreur trop « légèrement adoptée de croire que tous les Améri- « cains sont imberbes. J'ai vu les indigènes de la Nou- « velle-Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la « baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes « nations plusieurs individus ayant de la barbe ; ce « qui m'a porté à croire que les autres étaient dans « l'usage de l'arracher (2). »

Les habitans de la baie de Norfolk ont été décrits par Wilson, et d'après les traits généraux du tableau qu'il en a tracé, aussi bien que d'après la considéra-

(1) *Voyage de La Pérouse autour du monde.* Paris, 1797, tome II, p. 205.
(2) Tome II, p. 203.

tion d'un petit vocabulaire qui contient leurs noms de nombres, on est porté à supposer qu'ils appartiennent à la même nation que les habitans du port des Français. Leur langage, suivant Dixon, est différent de celui qu'on parle à la baie du Prince-Guillaume dont les habitans, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, sont Esquimaux. Leurs femmes ont, de même que celles du Port des Français, la coutume de se percer la lèvre inférieure et de faire à la bouche une seconde ouverture, coutume qui se retrouve chez les habitans du port Mulgrave avec lesquels ils ont un certain nombre d'usages communs et auxquels ils ressemblent d'ailleurs par les formes du corps, par les traits du visage, et par le langage; « les habitans du port Mulgrave, dit le capitaine Dixon, sont, en général, de taille moyenne. Ils ont les membres droits et bien faits. »

Je ne terminerai pas ce chapitre sans ajouter quelques remarques sur la langue de ces nations. Le docteur Scouler observe que les idiomes des Nootka-Columbiens, et ceux des tribus du nord, quoique constituant deux branches bien distinctes, offrent des traces d'une liaison éloignée, de sorte qu'il est probable que ce sont deux rameaux issus d'une souche commune. Dans les uns et les autres, on trouve les indices d'une ancienne affinité avec le Mexicain-Azteque, affinité qu'on n'observe pas sans intérêt, quand on se rappelle la tradition qui fait venir les Nahuatlacas d'un pays situé fort loin vers le nord (1).

(1) Les mots terminés en ATL abondent dans la langue des habitans de Nootka, comme dans la langue azteque. *Agcoatl* qui signifie jeune femme

Il y a long-temps qu'Anderson a fait remarquer que la langue de Nootka ressemble beaucoup au mexicain par les désinences des mots et le retour fréquent des mêmes consonnes. Ce fait n'avait pas échappé au baron de Humboldt, qui, en examinant les vocabulaires recueillis à la baie de Nootka et à Monterey, fut étonné de voir combien ces langues se rapprochaient du mexicain par la ressemblance des sons et le mode de terminaison des mots : ainsi, dans la langue de Nootka, on trouve les mots *apquixitl*, embrasser; *temextixitl*, donner un baiser; *hitlzitl*, soupirer; *tzitzimitl*, terre; *inicoatzimitl*, nom d'un mois, etc. Cependant, tout bien considéré ces deux langues se trouvent être essentiellement distinctes, comme le prouve la comparaison de leurs noms de nombres. A ces remarques de M. de Humboldt, j'ajouterai les observations originales de Vater. Après avoir relevé une circonstance qui distingue la langue de Nootka du mexicain, savoir, que, dans cette dernière langue, la terminaison en *tl* ne se présente que dans les substantifs, tandis que dans l'autre, on la trouve dans des mots de tout genre, et le plus fréquemment même, à ce qu'il paraît, dans les verbes, il ajoute : « Cependant il y a certains cas de ressemblance plus intime, comme celle que nous trouvons entre le mot *agcoatl*, qui, dans le dialecte de Nootka, signifie une jeune femme, et le mot *cou-atl*, qui, en mexicain, veut dire épouse et se prend

dans la première langue. ressemble, comme l'avait déjà remarqué Vater, au mot Azteque *çou-atl*, qui veut dire femme ou épouse. Le nom que les naturels de Nootka donnent au soleil *Opulszthl*, est rapproché par le rédacteur du voyage de Cook du nom bien connu d'une divinité mexicaine *Vitzli putzli*.

aussi, généralement, dans le sens de femme. Dans tous les cas, le fréquent retour de sons et d'articulations qui, dans les autres langages, sont comparativement rares, est une circonstance qui mérite d'être prise en considération. » Cette circonstance cependant n'est pas propre exclusivement à la langue des habitans de Nootka; elle se présente aussi, et même à un plus haut degré, dans la langue des Koluschis. D'après ce que nous avons pu apprendre des langues parlées sur les divers points de la côte où les Russes ont formé depuis peu des établissemens, il paraît que ce mode de terminaison si remarquable est d'une telle fréquence dans la langue des Ugaliachmutzis, que, sur douze cents mots environ recueillis par M. de Resanoff, il n'y en a guère moins de cent, tant substantifs qu'adjectifs, verbes, etc., qui finissent en *tl*, en *tli* ou en *tle*. »

SECTION XLIV.

RACES DE L'AMÉRIQUE DU SUD. — REMARQUES GÉNÉRALES. — CLASSIFICATION.

Le nombre des races distinctes dont se compose la population de l'Amérique du sud paraît, d'après les observations les plus récentes n'être pas aussi grand, à beaucoup près, qu'on l'avait d'abord supposé. A mesure que les langues ont été mieux connues, on a pu faire des rapprochemens dont le résultat a permis de réduire notablement le nombre des familles. Aujourd'hui nous sommes en état de rapporter avec quelque certitude à un nombre de groupes comparativement fort petit, une multitude de dialectes qui avaient

été long-temps considérés comme autant de formes distinctes. Il faut avouer cependant que l'histoire des langues de l'Amérique du sud est encore dans l'enfance; car, bien qu'elle permette, dans plusieurs cas particuliers, de constater les affinités existant entre deux nations séparées par un grand espace de pays, il s'en faut de beaucoup qu'elle nous offre les ressources suffisantes pour classer et grouper convenablement les races de cette partie du monde. Le seul essai un peu satisfaisant de répartition qui ait été fait jusqu'ici, repose sur une tout autre base, et part de données purement physiques, relatives, les unes à la configuration du pays, les autres aux formes corporelles des habitans. En faisant, avec discrétion, usage de pareilles données, on parvient, comme le remarque un écrivain philosophe qui s'est particulièrement occupé de l'histoire des nations de l'Amérique du sud, à diviser la population entière de cette grande péninsule en un petit nombre de groupes parfaitement distingués les uns des autres par leurs caractères physiques, et en même temps à établir ce fait capital, que les différences en question sont dans un rapport constant avec les conditions géographiques des divers régions.

Avant d'aller plus loin : nous devons faire remarquer qu'il n'y a aucune partie du monde dont la géographie physique se dessine par des traits aussi tranchés que celle de l'Amérique du sud, aucune dans laquelle les diverses régions se distinguent aussi nettement entre elles par leurs caractères physiques. « L'Amérique du sud dont la superficie est égale à plus de la moitié de celle de l'Europe, s'étend, dit

M. d'Orbigny, depuis la zone torride jusqu'aux régions glacées de la Terre-de-Feu. Sa constitution orographique l'élève du niveau de la mer aux neiges perpétuelles; son sol est on ne peut plus varié dans ses formes et dans son aspect. A l'occident, une vaste chaîne de montagnes qui s'élève jusqu'aux nues, suit les rives du grand Océan; glacée à son extrémité méridionale, sous la zone torride elle offre partout les climats les plus divers : stérile, sèche et brûlante sur les pentes abruptes de son versant ouest; tempérée ou froide sur ses immenses plateaux; couverte d'une végétation sur les pentes légèrement inclinées de son versant est. A l'orient des collines basses boisées, bornées par l'Océan atlantique offrent une uniformité remarquable d'aspect, de composition, de formes. Au milieu de ces terrains si distincts, des plaines immenses, d'abord froides, arides et sèches sur les parties méridionales, puis tempérées, verdoyantes avec un horizon sans bornes sur les pampas; brûlantes enfin et couvertes de forêts sous la zone torride. Tels sont les traits généraux de la nature dans les lieux dont nous parlons. Nous verrons plus tard l'influence qu'ils exercent sur les caractères physiques et moraux des hommes qui peuplent ces diverses parties. »

M. d'Orbigny divise toutes les tribus de l'Amérique du sud en trois familles de nations, cette expression ayant pour lui le sens que nous attachons à celui de types physiques. Ces trois grands groupes sont ensuite divisés en trente-neuf nations distinctes comme le montre le tableau suivant qui permettra de saisir d'un coup-d'œil la distribution de l'auteur.

		Noms de Nations.
RACE ANDO-PÉRUVIENNE.	1er *Rameau :* PÉRUVIEN.	Quichua ou Inca.
		Aymara.
		Chango.
		Atacama.
	2e *Rameau :* ANTISIEN.	Yuracarès.
		Mocéténès.
		Tacana.
		Maropa.
		Apolista.
	3e *Rameau :* ARAUCANIEN.	Araucano ou Auca.
		Fuégien.
RACE PAMPÉENNE.	1er *Rameau :* PATAGONIEN ou PAMPÉEN.	Patagon ou Téhuelche.
		Puelche.
		Charrua.
		Mbocobi ou Toba.
		Mataguayo.
		Abiponès.
		Lengua.
		Samucu.
	2e *Rameau :* CHIQUITÉEN.	Chiquito.
		Saravéca.
		Otukè.
		Curuminaca.
		Covaréca.
		Curavès.
		Tapüs.
		Curucanéca.
		Païconéca.
		Corabéca.
	3e *Rameau :* MOXÉEN.	Moxos.
		Chapacuras.
		Itonoma.
		Canichana.
		Movima.
		Cayuvara.
		Pacaguava.
		Iténès.
RACE BRASILIO-GUARANIENNE.	*Rameau unique :* GUARANIEN.	Caribes.
		Guarani.
		Tupi.
		Botocudo.

Les remarques suivantes expliqueront la distribution indiquée dans ce tableau.

1. Sur la chaîne des Andes sur les deux versans et sur la côte du grand Océan une puissante monarchie,

celle des Incas ou Quichuas, tenait réunies sous sa domination toutes les tribus montagnardes, depuis Quito jusqu'au Chili. Cependant vers l'est, elle n'atteignait pas jusqu'aux grandes plaines qui s'étendent de ce côté à partir du pied de la Cordillère, et vers son extrémité sud, elle laissait dans leur indépendance les belliqueux Araucaniens et les tribus de pêcheurs des îles Chiloe.

Toutes ces nations sont réunies par M. d'Orbigny, en un seul groupe, désigné sous le nom de *race Ando-Péruvienne*. Les contrées qu'elles habitent se ressemblent beaucoup par leur configuration, et les hommes ont aussi dans leur structure corporelle une grande ressemblance qui n'exclut pas d'ailleurs de nombreuses variétés.

2. A l'est des Andes Péruviennes, et presqu'à partir de leur pied, un pays plat et sensiblement de niveau, s'étend vers l'Atlantique : les immenses plaines parcourues par l'Orénoque et le Maragnon ou rivière des Amazones, et par les principales rivières qui portent à ces grands fleuves le tribut de leurs eaux, constituent une seconde région dont les traits géographiques contrastent avec ceux de la première. C'est là le séjour des nations dont se compose le second groupe, nations parmi lesquelles se trouvent les races les plus largement répandues de tout le Nouveau-Monde : les Caraïbes, les Tupis et les Guaranis. Ce second groupe est celui que notre auteur désigne sous le nom de *race Brasilio-Guaranienne*.

3. Dans les parties centrales de l'Amérique méridionale, entre les deux régions ci-dessus indiquées,

sont les pays qui appartiennent au troisième groupe. Il y faut ajouter cependant les pampas du midi, c'est-à-dire toutes les grandes plaines qui s'étendent, en gardant toujours un même niveau, au midi de la rivière de la Plata. Les tribus appartenant au groupe que nous considérons maintenant peuvent être rangées dans trois classes assez distinctes. 1° Les habitans des pampas comprenant les Patagons et d'autres nations qui, dans le Paraguay, occupent un pays plat et dénué de forêts : ce sont là les nations équestres de l'Amérique du sud. 2° Les habitans des forêts, qui vivent dans les petites vallées boisées de la province de Chiquitos. 3° Les habitans des plaines basses de la province de Moxos où les eaux des rivières n'ayant qu'une pente insensible courent à peine et s'étendent en largeur au point de former en quelque sorte de grands lacs. Tous les peuples dont se composent ces trois catégories, sont réunis par M. d'Orbigny en un seul groupe qu'il désigne sous le nom de *race Pampéenne ;* je ne crois pas devoir adopter cette dénomination qui, s'appliquant plus particulièrement à l'une des subdivisions du groupe, pourrait laisser quelquefois, dans ce que j'aurai à dire, le sens incertain, et comme il me faut cependant un terme pour désigner collectivement toutes les nations de ce troisième groupe, je les nommerai nations méditerranéennes de l'Amérique du sud.

Depuis l'arrivée des Espagnols, il s'est opéré dans la position relative des nations qui nous occupent, quelques changemens qu'il convient de signaler. Antérieurement même à cette époque les Caribes ou Caraïbes de la côte nord avaient fait de grandes conquêtes

dans l'intérieur; mais la monarchie des Incas, au Pérou, était restée la plus puissante des dynasties de l'Amérique du sud. Les Incas et les Aymaras, s'étant pliés au joug de l'Espagne, et ayant embrassé le christianisme, ne quittèrent point le pays où leurs vainqueurs les avaient trouvés; mais les fiers Araucaniens s'éloignèrent des colonies Espagnoles du Chili, et, pour conserver leur indépendance, ils émigrèrent vers le sud et passèrent dans les pampas; les Pecherais restèrent dans leurs rochers glacés, les Patagons dans leurs arides plaines. Plus récemment, les Puelches ont quitté les bords de la rivière de la Plata, pour la partie méridionale des pampas; les Charruas ont été exterminés de la Banda orientale et d'Entrerios; les Mbocobis et les Lenguas demeurent dans leur ancien séjour. Les nations des provinces de Moxos et Chiquitos se sont converties au christianisme, et ont pu rester dans le pays de leurs ancêtres. Les Antisiens n'ont point, non plus, changé de demeure : une partie a embrassé le christianisme, une autre est restée sauvage dans les mêmes lieux où elle se trouvait à l'époque de l'arrivée des Espagnols. En somme, il n'y a pas eu de grands déplacemens, et, excepté dans le voisinage des villes, où différentes tribus se sont mêlées et ont donné naissance à une population croisée, excepté dans les cas rares de nations qui, par amour pour la liberté, ont renoncé à leur terre natale, l'Amérique du sud présente aujourd'hui à-peu-près la même distribution de races qu'à l'époque de sa conquête. Le nombre des individus, au contraire, a notablement changé.

Parmi les grandes nations de l'Amérique, on n'en cite guère que trois qui soient célèbres par l'étendue de leurs migrations; les autres sont restées presque complétement sédentaires. Ces trois nations sont les Quichuas, les Guaranis et les Araucanos. Nous voyons les premiers sous la conduite de Manco-Capac, descendre du plateau de Titicaca, et s'avancer au nord jusqu'à Cuzco; puis, animés par l'esprit de conquêtes, s'étendre, plus loin encore vers le nord, jusqu'à Quito, et dans la direction opposée jusqu'au Chili, tantôt suivant le sommet des Andes et tantôt les bords de la mer. Nous voyons de même les Guaranis côtoyer les rives de l'Océan en marchant vers le nord et, tandis que quelques unes de leurs hordes belliqueuses s'avancent sous le nom de Caraïbes jusque dans les Antilles, d'autres, sous le même nom, remontent l'Orénoque, l'Amazone et leurs affluens; d'autres troupes cependant marchent vers le sud, et suivant le cours du Parana, descendent vers Buénos-Ayres; enfin, à une époque connue, on en voit des bandes innombrables partir du Paraguay, et tournant au nord-ouest, traverser les plaines de la province de Chaco pour venir se fixer sous le nom de Chiriguanos, au pied du versant oriental des Andes Péruviennes. Quant aux Araucanos, ils ne nous présentent que des émigrations partielles, dans lesquelles ils se transportent des Andes vers les plaines de l'est. La marche générale des Guaranis a été presque toujours du sud au nord, les autres migrations ont été des irradiations en sens divers, autour d'un point central.

En voyant quelle est encore aujourd'hui la popu-

lation des tribus appartenant aux races de l'Amérique du sud, on éprouve un certain soulagement de ne pas trouver dans cette moitié du nouveau continent, une répétition de l'affligeante peinture que présente l'autre moitié. Nous donnons ici un tableau où se trouve indiqué avec toute l'exactitude que permettent les circonstances, le nombre des individus chrétiens appartenant à chacune des races, et le total, comme on le peut voir, offre encore un chiffre considérable. Un pareil fait, quoiqu'il n'ôte rien aux rigueurs de la conquête (rigueurs qui, nous l'espérons, doivent être imputées aux soldats et non aux ministres de la religion), un pareil fait, dis-je, a certainement quelque chose de fort honorable pour l'Eglise catholique romaine, et quand on le rapproche des faits que nous présente l'Amérique du nord, jette une ombre bien noire sur l'histoire du protestantisme.

	Chrétiens.	Non Chrétiens.
Branche Péruvienne	1,315,452	
Branche Antisienne	11,857	2,700
Branche Araucanienne . . .		34,000
Branche Patagonienne . . .	100	32,400
Branche Chiquitéenne . . .	17,735	1,500
Branche Moxéenne	23,720	3,497
Branche Brasilio-Guaranienne.	222,036	20,100
Total	1,590,900	94,197

Il paraît d'après cette table qu'il y a dans l'Amérique du sud plus d'un million et demi d'indigènes de race pure qui professent le christianisme. La race Américaine, grâce aux efforts des missionnaires, est destinée à prolonger son existence dans les siècles à

venir, et quoi qu'il soit dans l'ordre des choses possibles qu'elle finisse par se confondre avec la race Européenne, il n'en pourra résulter qu'une amélioration, puisqu'il paraît que la race croisée est physiquement plus forte que l'une ou l'autre des deux races dont elle dérive.

Caractères physiques des races de l'Amérique du sud.

Rien n'est plus faux que l'assertion si souvent répétée d'Ulloa, que tous les indigènes de l'Amérique méridionale ont une même couleur de peau, et que cette couleur est le rouge ou le ton cuivré. Humboldt dit : « La dénomination d'hommes rouge cuivré n'au- « rait jamais pris naissance dans l'Amérique équi- « noxiale pour désigner les indigènes »; et M. d'Orbigny étend la même observation aux parties australes du continent. Suivant ce voyageur, qui a beaucoup et bien observé, chez les indigènes de l'Amérique du sud, la peau présente deux couleurs distinctes dont chacune peut prendre des nuances plus ou moins foncées, plus ou moins claires : l'une de ces couleurs est le brun-olive, l'autre le jaune. Les naturels du Pérou, des pampas de l'Araucanie, des provinces de Chiquitos et de Moxos sont de couleur brun-olive. Les tribus Brasilio-Guaraniennes sont de couleur jaune. D'après les rapprochemens qu'a établis M. d'Orbigny, il ne paraît pas que les variétés de couleur suivent les différences de latitude, mais il semble que l'état de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère exerce, à cet égard, une influence marquée : dans les lieux où l'air est sec, la couleur des habitans est plus obscure; elle est plus

claire dans les lieux où il est humide et où les brouillards sont fréquens. Les observations relatives à la configuration de la tête n'ont pas été négligées par notre voyageur, mais elles ne l'ont conduit à aucune loi générale : la forme du crâne varie dans chaque tribu. Les Péruviens ont cependant communément la tête d'une forme allongée, légèrement comprimée sur les côtés, le front un peu saillant, bas et fuyant à sa partie supérieure. Les Antisiens et les Araucaniens présentent à-peu-près la même forme. Chez les habitans des pampas la tête est généralement arrondie, presque ellipsoïde, contractée dans sa longueur et peu comprimée latéralement, avec un front moyennèment saillant et non fuyant. Les Chiquitos nous présentent une exagération de ce caractère, et leur tête est presque circulaire, tandis que celle des Moxos est plus oblongue. Cette dernière forme est à très peu près celle des Guaranis. On sait que l'habitude de déformer artificiellement la tête a existé aussi chez quelques nations de l'Amérique du sud. Cette déformation était poussée au plus haut degré chez certaines nations du Pérou qui aujourd'hui ne diffèrent point, à cet égard, du reste des Péruviens. Les Aymaras, en effet, sont supposés être les descendans de la nation à laquelle appartenaient les têtes si prodigieusement déformées qu'on a trouvées sur le plateau de Titicaca.

C'est encore une opinion tout-à-fait insoutenable que celle qu'a mise en avant Ulloa, ce grand ennemi des indigènes de l'Amérique du sud, lorsqu'il a dit que leur physionomie est en tous lieux la même : « Visto un Indio de qualquiera region, se puede decir

« que se han visto todos. » Il n'y avait qu'un homme prévenu qui pût hasarder ainsi une assertion si peu d'accord avec les faits. M. d'Orbigny, au contraire, assure qu'un Péruvien diffère plus d'un Patagon et un Patagon d'un Guarani, qu'un Grec d'un Ethiopien ou d'un Mongol. L'expression du visage, chez ces nations, n'est pas non plus toujours la même, elle n'est pas uniformément triste et sévère; elle diffère dans une même nation sous l'influence de conditions morales diverses. « Les Guaranis du Paraguay, de Corrientes et de Bolivia, soumis presqu'en esclaves aux colons, ont l'air triste, abattu; l'indifférence se peint sur leurs traits; ils ne semblent ni penser ni sentir, les Guaranis indépendans ou Guarayos, nous montrent une figure douce, intéressante, pleine de fierté; leur aspect dénote des hommes spirituels. »

SECTION XLV.

NATIONS ALPESTRES DE L'AMÉRIQUE DU SUD OU FAMILLE ANDO-PÉRUVIENNE.

La famille Ando-Péruvienne se compose des principales nations des Cordillères de l'Amérique du sud, c'est-à-dire de celles qui habitent le Pérou et le Chili et quelques autres contrées situées tant à l'ouest qu'à l'est de cette grande chaîne. Ces nations, quoique différant entre elles par la langue et par les mœurs, ont d'ailleurs assez de traits communs pour légitimer la réunion qu'on en a faite dans un seul groupe. Leurs caractères physiques tels que les donne M. d'Orbigny, sont : « Couleur d'un brun-olivâtre plus ou moins

« foncé; taille petite; front peu élevé ou fuyant; « yeux horizontaux, jamais bridés à leur angle ex- « térieur. » Cette famille se divise en trois rameaux. Le premier, rameau Péruvien, s'étend sur la plus grande partie de l'ancien royaume des Incas, c'est-à-dire sur le pays qui comprend toute la république actuelle du Pérou, celle de Bolivia et une partie de la république Argentine. Le second rameau ou rameau Antisien, se compose des tribus qui habitent les contrées appelées Antis, par l'Inca Garcilasso de la Vega, historien de ce pays à la race duquel il appartenait du côté de sa mère : ces contrées dépendent de la plus orientale des trois chaînes de la Cordillère et sont par conséquent à l'est de Cuzco; c'est par suite d'une erreur que les Espagnols ont appliqué ce mot, en l'altérant, à l'ensemble des trois chaînes qui sont ainsi mal-à-propos désignées sous le nom d'Andes. Le troisième rameau ne se compose que d'une seule nation, fameuse à la vérité dans les fastes américains, je veux parler de la race guerrière des Araucaniens qui défendit long-temps contre les Espagnols les montagnes du Chili. Toutes ces nations présentent en commun les caractères physiques que nous avons indiqués ci-dessus; d'ailleurs elles diffèrent pour quelques autres : ainsi le rameau Péruvien nous offre la plus petite taille, le rameau Araucanien les formes les plus vigoureuses et la couleur la plus claire.

1. *Rameau Péruvien de la race Ando-Péruvienne.*

Ces nations, comme je l'ai dit, appartiennent à quatre races distinctes par le langage : 1° la race Qui-

chua ou Inca, c'est-à-dire la race sur laquelle régnaient primitivement les princes de la dynastie Inca, et qui fut l'instrument de leurs conquêtes; 2° les Aymaras; 3° les Atacamas; 4° les Changos.

1° *Quichuas ou Péruviens-Incas.*

C'est parmi les nations de cette race qu'existait presque exclusivement la civilisation de l'Amérique du sud. Les Péruviens, comme chacun le sait, avaient de grandes villes; ils possédaient sur leurs hauts plateaux des troupeaux nombreux d'animaux, appartenant à deux espèces indigènes qu'ils avaient su réduire en domesticité, le llama et l'alpaca; ils y avaient de vastes plantations de quinoa et de pommes de terre, végétaux propres à leurs montagnes et qui étaient pour eux ce que sont les graminées céréales pour les peuples civilisés de l'ancien monde. Dans les plaines chaudes ils cultivaient le maïs et l'occa (oxalis des botanistes). Les étoffes de laine qu'ils fabriquaient étaient comparables aux plus beaux produits des fabriques Européennes. Ils travaillaient les métaux précieux, ainsi que le cuivre et le plomb; mais ils ignoraient l'usage du fer, métal incomparablement le plus utile de tous.

Parmi les nations Péruviennes, la race dominante était celle des Quichuas ou Incas, qui parlait une langue distincte, le Quichua. Les hommes appartenant à cette race ont l'esprit très susceptible de culture, et M. d'Orbigny ne craint pas de dire que, sous le rapport des facultés intellectuelles, ils ne sont nul-

lement inférieurs aux peuples de l'ancien continent. Ils ont la conception vive et apprennent avec facilité.

Les anciens Incas avaient calculé avec exactitude la durée de l'année solaire; ils avaient fait d'assez grands progrès dans l'art de la sculpture; ils conservaient le souvenir des événemens de leur histoire au moyen des signes symboliques et à l'aide de leurs quipus; ils avaient des lois sages, et un gouvernement bien organisé. On trouvait parmi eux des orateurs qui savaient agir sur les masses par l'éloquence, des poètes, des musiciens; leur langue, abondante en images et agréable à l'oreille, offrait, dans sa manière de combiner les mots, et dans son système d'inflexions, les traces d'une longue culture. Leur religion était empreinte au plus haut degré d'un caractère de spiritualisme : elle était sublime, s'il est permis de se servir de cette expression pour une religion non révélée, pour une religion inspirée seulement par cette lumière intérieure qui luit dans une âme à laquelle le vrai Dieu ne s'est point fait connaître. Ils reconnaissaient dans Pachacamac le Dieu invisible, le créateur de toutes choses, le régulateur des mouvemens des corps célestes, l'arbitre suprême : ils l'adoraient en plein air, sans temples, sans images, tandis qu'ils élevaient au soleil, qu'ils considéraient comme la plus noble de ses créations, des temples somptueux où ils faisaient de riches offrandes et où des vierges consacrées célébraient les cérémonies d'un rite imposant. Les princes de la dynastie des Incas étaient, comme les princes Radjpoutes de l'Inde, les enfans du soleil. Le plus proche parent de l'Inca régnant exerçait les fonctions de

grand-prêtre, fonctions qui consistaient à faire au ciel des offrandes de fruits, et dans certaines circonstances déterminées, le sacrifice d'un llama, seul sacrifice sanglant qui se pratiquât chez les Péruviens. Il y avait, en effet, dans la religion de ces peuples, comme dans leurs mœurs, un caractère de douceur qui les distinguait fortement des nations de l'Anahuac, et particulièrement de celles des races Aztèque et Toltèque.

Les caractères physiques des peuples de race Quichua ou Inca ont été tracés très correctement par M. d'Orbigny : « Leur couleur, dit-il, n'a rien de la teinte cuivrée qu'on assigne aux nations de l'Amérique septentrionale, ni le fond jaune de celle de la race Brasilio-Guaranienne; c'est la même intensité, le même mélange de brun-olivâtre qu'on retrouve dans notre race Pampéenne. En effet, la couleur des Quichuas est celle des Mulâtres, et l'uniformité est très remarquable parmi les hommes de race pure. Ulloa, dans sa description des Américains, confond souvent les nations; il parle comme s'il n'y en avait qu'une seule, et mêlant ainsi les souvenirs qu'il a gardés des habitans de l'Amérique septentrionale, il les donne tous comme rougeâtres, ce qui n'est pas. Néanmoins on voit qu'il attribuait à l'ardeur du soleil et à l'action de l'air la couleur plus foncée des Péruviens que M. de Humboldt indique avec raison comme bronzés.

« La taille est très peu élevée chez les Quichuas; jamais nous n'en avons rencontré qui atteignissent 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 3 pouces). Le grand nombre de mesures que nous avons prises nous autorise à croire que leur taille moyenne est de 1 mètre

60 centimètres, et nous pensons même qu'elle reste souvent au-dessous dans beaucoup de provinces, surtout sur les plateaux élevés où la raréfaction de l'air est plus grande, tandis que ceux qui nous ont montré une stature plus élevée vivaient principalement dans les vallées chaudes et humides de la province d'Ayupaya. Les femmes sont plus petites encore, et peut-être au-dessous de la proportion relative qui existe ailleurs dans la race blanche (1 mètre 460 millimètres).

« Les formes sont plus massives chez les Quichuas que chez les autres nations des montagnes; nous pouvons les présenter comme caractéristiques. Les Quichuas ont les épaules très larges, carrées, la poitrine excessivement volumineuse, très bombée et plus longue qu'à l'ordinaire, ce qui augmente le tronc; aussi le rapport normal de longueur respective de celui-ci avec les extrémités ne paraît-il pas être le même chez les Quichuas que dans nos races Européennes, et diffère-t-il également de celui des autres rameaux Américains. Nous voyons même que, sous ce rapport, il sort tout-à-fait des règles observées, étant plus long à proportion que les extrémités, qui n'en sont pas moins bien fournies, bien musclées, et annoncent beaucoup de force. La tête est plutôt grosse que moyenne, proportion gardée avec l'ensemble; les mains et les pieds sont toujours petits; les articulations, quoiqu'un peu grosses, ne le sont pas extraordinairement. Les femmes présentent le même caractère : leur gorge est toujours volumineuse.

« Nous venons de dire que le tronc est plus long à proportion que chez les autres Américains; et que,

par la même raison, les extrémités sont, au contraire, plus courtes : nous chercherons maintenant à expliquer ce fait par le grand développement anormal de la poitrine. Nous croyons que telle partie déterminée d'un corps peut prendre plus d'extension, par suite d'une cause quelconque, sans que les autres parties cessent de suivre la marche ordinaire. Nous en avons une preuve évidente dans le cas tout-à-fait opposé à celui que nous voulons établir : celui, par exemple, où telle partie du corps, par suite d'une difformité, ne prend pas en apparence extérieure tout son développement naturel, comme on le voit dans le tronc des bossus; ce qui n'empèche pas les extrémités d'acquérir les proportions qu'elles auraient eues si le tronc eût reçu son accroissement. De là, ce défaut d'harmonie dans leur personne; de là, cette longueur des membres supérieurs et inférieurs, démesurés comparativement au tronc. Si l'on admet ce fait difficile à contester, pourquoi, dans le cas dont il s'agit, n'admettrait-on pas aussi bien que la poitrine, par une cause que nous allons tenter de déterminer, ayant acquis une extension plus qu'ordinaire, peut naturellement allonger le tronc sans que les extrémités perdent rien de leurs proportions normales; ce qui le fera paraître, comme il le sera en effet, plus long que chez les autres hommes où nul accident n'est venu altérer les formes propres à l'espèce?

« Revenons aux causes qui déterminent, dans les Quichuas, le grand volume de la poitrine que nous y avons observé : beaucoup de recherches ont dû nous les faire attribuer à l'influence des régions éle-

vées sur lesquelles ils vivent. Les plateaux qu'ils habitent sont toujours compris entre les limites de 7,500 à 15,000 pieds, ou de 2,500 à 5,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer; aussi l'air y est-il si raréfié qu'il en faut une plus grande quantité qu'au niveau de l'Océan, pour que l'homme y trouve les élémens de la vie. Les poumons ayant besoin, par suite de leur grand volume nécessaire et de leur plus grande dilatation dans l'inspiration, d'une cavité plus large qu'aux régions basses, cette cavité reçoit, dès l'enfance et pendant toute la durée de l'accroissement, un grand développement, tout-à-fait indépendant de celui des autres parties. Nous avons voulu nous assurer si, comme nous le supposions *a priori*, les poumons eux-mêmes, par suite de leur plus grande extension, n'avaient pas subi de modifications notables. Habitant la ville de la Paz, élevée de 3,717 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et informés qu'à l'hôpital il y avait constamment des Indiens des plateaux très populeux plus élevés encore (3,900 à 4,440 mètres), nous avons eu recours à la complaisance de notre compatriote, M. Burnier, médecin de cet hôpital; nous l'avons prié de vouloir bien nous permettre de faire l'autopsie du cadavre de quelques-uns de ces Indiens des plus hautes régions, et nous avons, comme nous nous y attendions, reconnu avec lui aux poumons des dimensions extraordinaires, ce qu'indiquait la forme extérieure de la poitrine. Nous avons remarqué que les cellules sont plus grandes que celles des poumons que nous avions disséqués en France, condition aussi nécessaire pour augmenter la

surface en contact avec le fluide ambiant. En résumé, nous avons cru reconnaître : 1° Que les cellules sont plus dilatées; 2° que leur dilatation augmente notablement le volume des poumons; 3° que, par suite, il faut à ceux-ci, pour les contenir, une capacité plus vaste; 4° que dès-lors la poitrine a une capacité plus grande que dans l'état normal; 5° enfin que ce grand développement de la poitrine allonge le tronc un peu au-delà des proportions ordinaires, et le met presqu'en désharmonie avec la longueur des extrémités restées telles qu'elles auraient dû être, si la poitrine avait conservé ses dimensions naturelles.

« Les traits des Quichuas sont bien caractérisés et ne ressemblent en rien à ceux des nations de nos races Pampéennes et Brasilio-Guaraniennes : c'est un type tout-à-fait distinct, qui ne se rapproche que des peuples Mexicains. Leur tête est oblongue d'avant en arrière, un peu comprimée latéralement; le front est légèrement bombé, court, fuyant un peu en arrière; néanmoins le crâne est souvent volumineux, et annonce un assez grand développement du cerveau. Leur face est généralement large; et, sans être arrondie, son ellipse approche beaucoup plus du cercle que de l'ovale. Leur nez, remarquable, est toujours saillant, assez long, fortement aquilin, comme recourbé à son extrémité, sur la lèvre supérieure, le haut en est renfoncé, les narines sont larges, épatées, très ouvertes. La bouche est plutôt grande que moyenne et saille, sans que les lèvres soient très grosses; les dents sont toujours belles, persistantes dans la vieillesse. Le menton est assez court sans être fuyant, quelquefois

même assez saillant. Les joues sont médiocrement élevées, et seulement dans l'âge avancé; les yeux de dimension moyenne et même souvent petits, toujours horizontaux, ne sont jamais bridés ni relevés à leur angle extérieur. La cornée n'est pas blanche; elle est invariablement un peu jaune. Les sourcils sont très arqués, étroits, peu fournis; les cheveux, toujours d'un beau noir, sont gros, épais, longs, très lisses, très droits et descendent très bas sur les côtés du front. La barbe se réduit, chez tous les Quichuas, sans exception, à quelques poils droits et rares, poussant fort tard, couvrant la lèvre supérieure, les côtés de la moustache et la partie culminante du menton. La nation Quichua est même, peut-être des nations indigènes, celle qui en a le moins. Le profil des Quichuas forme un angle très obtus et peu différent du nôtre; seulement les maxillaires avancent plus que dans la race Caucasique; les arcades sourcilières sont saillantes; la base du nez est très profonde. Leur physionomie est, à peu de chose près, uniforme, sérieuse, réfléchie, triste même, sans cependant montrer d'indifférence : elle dénoterait plutôt de la pénétration sans franchise. On dirait qu'ils veulent cacher leur pensée sous l'aspect d'uniformité qu'on remarque dans leurs traits, où les sensations se peignent rarement à l'extérieur, et encore jamais avec la vivacité qui les trahit chez certains peuples. L'ensemble des traits reste toujours dans le médiocre : rarement voit-on, chez les femmes, une figure relativement jolie; néanmoins elles n'ont pas le nez aussi saillant et aussi courbé que celui des hommes. Ceux-

ci, quoiqu'ils ne portent pas de barbe, doivent un aspect mâle à la saillie de leur nez. Un vase ancien qui représente, avec une vérité frappante, l'image des traits des Quichuas d'aujourd'hui, nous donne la certitude que, depuis quatre à cinq siècles, les traits n'ont éprouvé aucune altération sensible. »

La figure que nous donnons ici montre la forme d'un crâne Péruvien conservé dans le Musée du collége royal des chirurgiens. Il a été trouvé dans les ruines d'un ancien temple au Pérou, et est supposé avoir appartenu à la race Quichua. Dans sa forme générale, il est très semblable à divers autres crânes rapportés du même pays, et à plusieurs de ceux qui sont représentés dans le grand ouvrage du docteur Morton (1). Le front, dans ce crâne, est étroit, mais le vertex est élevé: ces deux traits, et la brièveté du diamètre antéro-postérieur sont les principaux caractères de la tête des anciens Incas.

Fig. 87. Crâne d'un Péruvien.



2° *Les Aymaras.*

La seconde race appartenant au rameau Péruvien de la famille Alpestre de l'Amérique du sud, est celle des Aymaras qui, par les caractères physiques, ressemble beaucoup à la race des Quichuas, dont elle se distingue d'ailleurs complétement par le langage. Les

(1) *Crania americana*. Boston, 1840, in-fol.

Aymaras formaient une nation nombreuse, répandue sur une grande étendue de pays, et qui paraît avoir été très anciennement civilisée. Il y a lieu, en effet, de les considérer comme les descendans de cette race antique, qui, dans des temps fort reculés, habitait les hautes plaines couvertes par les singuliers monumens de Tiaguanaco, la plus ancienne cité de l'Amérique méridionale, et peuplait les bords du lac de Titicaca, lac célèbre dans les traditions péruviennes, comme ayant vu sortir du sein de ses eaux Manco-Capac, le fondateur de la dernière dynastie des Incas. Le quatrième roi de cette dynastie, qui avait établi à Cuzco sa résidence, s'empara de la ville de Tiaguanaco et subjugua le pays des Aymaras. Cette conquête eut lieu deux ou trois siècles seulement avant l'arrivée de Pizarre au Pérou.

« Aucune preuve autre que les monumens, dit M. d'Orbigny, ne nous reste pour retrouver les traces de l'ancienne religion des Aymaras; mais ces argumens nous fournissent des argumens péremptoires en faveur de l'opinion, que le culte du soleil, l'industrie et la civilisation des Incas, ont pris naissance sur les rives du lac de Titicaca. Ne le reconnaît-on pas, en effet, dans l'orientation de tous les temples à l'est vrai, du côté où l'astre apparaît? N'est-il pas écrit dans les reliefs allégoriques de ces portiques monolithes qui représentent le soleil la tête entourée de rayons, sous la figure d'hommes tenant deux sceptres, signes du double pouvoir religieux et séculier, occupant le centre du tableau, tandis que, de chaque côté, marchent vers lui les rois couronnés et les condors

regardés peut-être comme ses messagers, ceux-ci dans leur vol élevé contemplant de plus près sa gloire? » Tiaguanaco fut donc, suivant notre auteur, le berceau des arts et de la civilisation que Manco-Capac, avec ses sujets Incas, apporta à Cuzco, ville qui, à l'époque de la conquête espagnole, était la capitale où ces princes, revêtus à-la-fois du pouvoir royal et du pouvoir sacerdotal, déployaient leur magnificence.

Les Aymaras ressemblent aux Quichuas par le trait le plus remarquable de leur organisation, par la longueur et la largeur de la poitrine, disposition qui, en permettant aux organes pulmonaires de prendre un plus ample développement, rend les races, qui nous la présentent, particulièrement propres à vivre sur les hautes montagnes où la rareté de l'air rendrait la respiration difficile pour des hommes autrement organisés. Ils ont aussi la même forme de tête que les Quichuas, c'est-à-dire une tête souvent assez volumineuse, avec un crâne ample, oblong d'avant en arrière, et légèrement comprimé sur les côtés. Les Aymaras actuels ne nous offrent jamais cet aplatissement de la tête qui rend si remarquables les crânes trouvés dans les environs du lac Titicaca et dans d'autres parties du pays Aymara.

« Pour le caractère, pour les facultés intellectuelles, pour les mœurs, pour les coutumes, pour les usages privés et de société, pour l'industrie agricole et manufacturière, pour les vêtemens, les Aymaras, dit M. d'Orbigny, ressemblaient et ressemblent encore en tout aux Quichuas, auxquels, du reste, ils étaient soumis. Mais si nous voulons jeter un coup-d'œil rapide sur le mode

d'architecture de leurs monumens dont l'origine se perd dans la nuit des temps, nous y trouverons de suite une grande différence avec ceux des Incas. Nous voulons parler des monumens de Tiaguanaco, situés au centre de la nation, près du lac de Titicaca; monumens dont beaucoup d'auteurs anciens ont parlé, et dont l'origine leur était tellement inconnue, que l'un d'eux a dit naïvement, en prenant au propre une expression figurée, qu'ils avaient été bâtis avant que le soleil n'éclairât la terre. Ces monumens, retrouvés par nous, annoncent une civilisation plus avancée peut-être que celle même de Palenqué. Ils se composent d'un tumulus élevé de près de cent pieds, entouré de pilastres; de temples de 100 à 200 mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de socles, de colonnes anguleuses, colossales, de portiques monolithes, que recouvrent des grecques élégantes, des reliefs plats d'une exécution régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor son messager; de statues colossales de basalte, chargées de reliefs plats, dont le dessin à tête carrée, est demi égyptien; et, enfin, d'un intérieur de palais, formés d'énormes blocs de rochers parfaitement taillés, dont les dimensions ont souvent jusqu'à 7 mètres 80 centimètres de longueur, sur 4 mètres de largeur et 2 d'épaisseur. Dans les temples et dans les palais les pans des portes sont, non pas inclinés comme dans ceux des Incas, mais perpendiculaires, et leur vaste dimension, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup, en beauté comme en grandeur, tout ce qui postérieurement a

été bâti par les Incas. D'ailleurs on ne connaît aucune sculpture, aucuns reliefs plats dans les monumens des Quichuas du Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tiaguanaco. La présence de ces restes évidens d'une civilisation antique, sur le point même d'où est sorti le premier Inca, pour fonder celle du Cuzco, n'offrirait-elle pas une preuve de plus que de là furent transportés, avec Manco-Capac, les derniers souvenirs d'une grandeur éteinte sur la terre classique des Incas?

« Les tombeaux des Aymaras sont bien différens de ceux des Quichuas : au lieu d'être souterrains, tantôt c'étaient de grands bâtimens carrés avec une simple ouverture par laquelle on introduisait les morts qu'on rangeait autour d'une cavité restreinte, assis avec leurs vètemens, et, dans d'autres cas, recouverts d'une espèce de tissu de paille enveloppant le corps; tantôt de petites maisons en briques non cuites, de la même forme, à toit incliné, à ouverture également dirigée vers l'est; ou bien encore des espèces de tours carrées, à divers étages contenant chacun des corps, comme dans les îles de Quebaya et autres, sur les rives du lac de Titicaca; mais ces tombeaux, quelquefois très vastes, sont toujours réunis par groupes nombreux et forment souvent comme de vastes villages. »

Le fait que l'aplatissement des crânes trouvés à Titicaca et dans quelques autres lieux a été le résultat d'une pression artificielle, est un fait si important pour l'histoire physique de cette race et pour celle du genre humain en général, que, dussé-je encourir le reproche de prolixité, je ne puis résister à l'envie de

reproduire aux yeux de mes lecteurs les observations de M. d'Orbigny sur ce sujet.

Il n'est pas difficile de trouver dans l'examen des crânes eux-mêmes la preuve que leur déformation est un effet de l'art. « Nous voyons, dit M. d'Orbigny, dans l'aplatissement du coronal, dans la saillie qu'il forme sur les pariétaux, à la partie supérieure, qu'évidemment il y a eu pression d'avant en arrière, ce qui a forcé la masse du cerveau de se porter en arrière, en déterminant une espèce de chevauchement du coronal sur les pariétaux. La tête d'un jeune sujet que nous possédons atteste plus positivement encore, par un pli longitudinal qui existe à la partie supérieure médiane du coronal, par la forte saillie du coronal sur les pariétaux, par la saillie non moins forte de la partie supérieure de l'occipital sur ces pariétaux, que la pression a dû être exercée circulairement, dès la plus tendre enfance, sans doute même au moyen d'une large ligature. Cette supposition paraît d'autant plus admissible que, refoulée en arrière, non-seulement la masse du cerveau a donné une très grande largeur aux parties postérieures, au détriment des antérieures, mais encore que la pression ayant de beaucoup augmenté la convexité des lobes postérieurs du cerveau, les pariétaux ont dû nécessairement suivre les mêmes contours, en se modelant sur ceux-ci; aussi les pariétaux forment-ils toujours deux convexités latéro-postérieures, légèrement séparées par une dépression évidente. Nous trouvons, enfin, une preuve de plus de cette pression dans l'oblitération des sutures, que nous avons remarquée sur tous les

points pressés, même sur les têtes de jeunes sujets. »

Après avoir prouvé que la forme déprimée ou allongée de ces têtes n'est pas, comme on l'avait cru, le caractère propre aux crânes des Aymaras, mais bien une exception évidemment due à l'intervention de l'art, M. d'Orbigny s'occupe de rechercher jusqu'à quelle antiquité remontait cet usage de l'aplatissement de la tête, et quelle influence il a pu exercer sur l'intelligence des sujets chez lesquels il se trouvait le plus marqué.

« Quant à l'antiquité, dit-il, nous voyons par le profil de la tète d'une statue colossale antérieure à l'époque des Incas, que la leur n'était pas alors déprimée; car les anciens peuples, qui cherchaient toujours à exagérer les caractères existans, n'auraient pas manqué de la faire sentir; aussi nous croyons cette coutume contemporaine de la souveraineté des Incas; et même l'allongement des oreilles d'un des sujets à tête comprimée, que nous possédons, peut nous conduire à déterminer à-peu-près le siècle où il a vécu. Il a été trouvé dans la province de Cassangas, à l'ouest d'Oruro. On sait que cette province fut conquise seulement sous le règne du septième Inca *Yahuar Huacac*, qui, selon toutes les probabilités, vivait vers le XIIIe siècle; aussi comme les Incas n'accordaient l'honneur du prolongement des oreilles que par grâce spéciale et pour récompenser une nation vaincue de sa prompte soumission à leurs lois; comme cette concession devait nécessairement venir à la suite de l'établissement des coutumes des conquérans, nous devons supposer

qu'elle ne put se généraliser chez les Aymaras que vers le XIVe ou le XVe siècle. Les statues montrent, d'ailleurs, que l'usage d'allonger les oreilles était inconnu lors de la première civilisation du plateau des Andes.

« Rien absolument ne vient nous éclairer relativement à l'influence que devait avoir, sur les facultés intellectuelles des Aymaras, la déformation artificielle de leur tête, puisque les anciens historiens n'en ont pas parlé; mais nous sommes tentés de croire qu'il n'y avait que déplacement des parties constitutives du cerveau, sans disparition ni même lésion de ces dernières. On admettra que, par la nature de leurs occupations, ces chefs devaient avoir des facultés intellectuelles plus étendues que leurs vassaux. Ne pourrait-on pas, de ce fait, tirer un argument en faveur de notre opinion? Car les têtes les plus déprimées que nous ayons rencontrées, se trouvaient toujours dans les tombeaux dont la construction, de plus d'apparence, annonçait qu'ils appartenaient à des chefs. »

Fig. 88. Crâne trouvé à Titicaca.



3° *Atacamas et Changos.*

Pour compléter le groupe Péruvien, il nous reste à parler, de deux nations inférieures en nombre à

celles dont nous venons de parler, des Atacamas qui occupent le versant occidental des Andes Péruviennes, et des Changos qui habitent le littoral de l'Océan Pacifique. Les uns et les autres ressemblent aux Quichuas par leurs caractères physiques; mais la couleur de la peau des Changos est peut-être un peu plus foncée de ton et d'un bistre noirâtre. Nous ne pouvons manquer de relever cette circonstance, en la rattachant à la position locale des Changos, l'habitation près de la mer, puisque nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler un semblable rapport.

La masse entière des nations Péruviennes a embrassé le christianisme. Les anciens Péruviens étaient pasteurs et agriculteurs; leurs descendans se livrent encore principalement aux mêmes occupations. On estime leur nombre à près de deux millions, dont plus d'un million trois cent mille sont Américains pur sang. L'exemple des nations Péruviennes suffit pour résoudre la question qui a été autrefois débattue, de savoir si les races Américaines sont susceptibles de se civiliser et d'entrer dans la communion chrétienne.

2. *Rameau Antisien des nations Alpestres de l'Amérique du sud.*

Le rameau que M. d'Orbigny appelle Antisien, parce qu'il est confiné dans le pays que les Incas nommaient Antis (1), est réparti sur le versant orien-

(1) Garcilasso, *Commentarios reales de los Incas*, lib. II, cap. XI. § 1.

tal des Andes Boliviennes et Péruviennes, depuis le 13e jusqu'au 17e degré de latitude sud. « Le pays qu'habite ce rameau est, dit notre auteur, uniforme dans ses détails. Là, plus de plateaux élevés dénués d'ombrages, où des plaines étendues, des montagnes froides couvertes de graminées croissant au-dessous des neiges perpétuelles, permettent au pasteur Aymara et Quichua de vivre tranquille du produit de sa culture, de ses troupeaux, au sein de son antique civilisation et des ruines de ses monumens... Le pays des sauvages Antisiens paraît, à la première vue, inhabitable : partout des montagnes déchirées ou aiguës, sur lesquelles se développe néanmoins la végétation la plus active, la plus grandiose; partout de sombres et profondes vallées, où roulent avec fracas des torrens furieux, parmi d'épouvantables précipices. C'est au bord de ces torrens, que l'homme Antisien a fixé sa demeure sous des arbres énormes dont les rameaux forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil », c'est à l'influence de ces circonstances extérieures qu'il doit les particularités d'organisation et de mœurs qui le distinguent de l'habitant des régions élevées et découvertes dont nous avons vu précédemment la description.

Les nations qui se rattachent à ce rameau sont les Yuracarès, les Mocéténès, les Tacanas, les Maropas et les Apolistas.

Ces nations, vivant toujours à l'ombre de forêts humides où pénètrent à peine les rayons du soleil, sont presque blanches comparativement aux Aymaras et aux Quichuas, et, comparées entre elles, leurs di-

verses tribus sont d'autant moins foncées en couleur qu'elles habitent des forêts plus épaisses et plus obscures. Leur couleur est légèrement basanée, et contient peu de jaune. Un autre caractère qui paraît néanmoins avoir pour cause quelque maladie cutanée, mais qui n'en est pas moins général parmi les individus de ce rameau, c'est d'avoir la figure et tout le corps couvert de larges taches d'un ton encore plus pâle que celui du reste de la peau.

Les Antisiens sont en général beaucoup plus grands que les Péruviens des hautes régions de la Cordillère; ils sont vigoureux et robustes; leurs traits diffèrent de ceux des montagnards. Ils ont le visage plus rond, le nez moins saillant; ils ont leurs langues particulières, leurs coutumes propres qui, du reste, sont barbares et sauvages.

3. *Rameau Araucanien.*

Le rameau Araucanien de la race Ando-Péruvienne s'étend sur le versant occidental des Andes, depuis le 30e degré de latitude sud, jusqu'à l'extrémité de la Terre-de-Feu, et occupe aussi les vallées supérieures et les plaines situées à l'est des Cordillères. Il se compose seulement de deux nations, les Araucanos guerriers indomptables, dont l'héroïsme est célébré dans l'histoire de la conquête du Pérou par les Espagnols, et les Pécherais ou Ichthyophages de la Terre-de-Feu qui habitent la partie la plus australe des montagnes Américaines, partie détachée du reste de la chaîne et séparée du continent par le détroit de Magellan. Ces

(1) Le portrait d'un Araucano (Pl. XXXVII), tiré de l'Atlas du voyage de Spix et Martius suppléera à ce qui peut manquer à cette description.



ARAUCANIEN (Chili.)

nos en général : « Ils ont le teint brun-roux et plus clair que celui des autres Américains. Ceux de la tribu des Boroanos sont même blancs et blonds. » Un Anglais qui a voyagé dans le Chili, M. Caldcleugh confirme jusqu'à un certain point cette remarque : il dit avoir vu au Chili, parmi les personnes des classes inférieures, certains individus qui étaient extrêmement blancs, avec des traits tout-à-fait différens de ceux des Espagnols, et qui lui furent désignés comme descendans des Araucaniens blancs. Remarquons, au reste, que quand on trouverait dans l'Amérique du sud, en dehors de la région intertropicale et à une assez grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, des hommes qui auraient complétement la constitution de blonds, ce serait un fait qui ne devrait point nous surprendre, puisque dans l'Amérique du nord, certains habitans des montagnes Rocheuses nous ont déjà offert un cas semblable.

Pécherais ou Ichthyophages de la Terre-de-Feu.

Les Pécherais que M. d'Orbigny, comme nous venons de le voir, comprend dans son rameau Araucanien, ont été désignés sous ce nom, pour la première fois, par Bougainville. Le nom ayant été adopté généralement, nous le conserverons, et il nous semble préférable à celui du Fuegien dont le son est déplaisant.

L'affinité des Pécherais et des Araucanos est jusqu'a présent, il faut le reconnaître, purement conjecturale; la supposition est fondée sur la proximité

géographique et la ressemblance mutuelle des deux nations.

Les Pécherais habitent toutes les côtes de la Terre-de-Feu et des deux rives du détroit de Magellan, depuis l'île Élisabeth et le port Famine, vers l'est, jusqu'à cette multitude d'îles qui couvrent toutes les parties occidentales au nord et au sud du détroit; ils sont séparés des Patagons par la mer et par la chaîne de montagnes qui réunit la péninsule de Brunswick au continent. C'est toujours entre ces limites que les navigateurs ont aperçu les hommes qu'ils ont décrits comme des Patagons de petite taille. Les Pécherais peuvent donc communiquer, d'un côté, avec les Patagons, à l'est du port Famine, de l'autre avec les Araucanos de l'archipel de Chonos, sur la côte occidentale de l'Amérique; c'est sans doute par le moyen de ces communications qu'ils ont appris les mots espagnols que le capitaine Weddel leur a entendu prononcer. Leur genre de vie, et les glaces qui couvrent tout l'intérieur du pays montueux qu'ils habitent les forcent à se tenir exclusivement sur les côtes.

Leur couleur, olivâtre ou basanée, est plus pâle que celle des Péruviens et de leurs voisins les Araucanos.

Leur corps manque d'élégance, ce qui est au reste le cas pour presque tous les Américains; ils ont les formes massives, et sont néanmoins assez bien bâtis. La diversité des opinions émises à leur égard par les voyageurs Brak, Narborough, Degennes, Cook et Weddel, qui les ont vus robustes et ayant des membres bien fournis, tandis que d'autres, comme Duclos Guyot et

Bougainville, au contraire, les représentent maigres et décharnés, tient probablement à la différence des saisons dans lesquelles on les aura observés, les saisons devant avoir une grande influence sur le plus ou moins d'abondance de leur nourriture. Leur démarche chancelante tient sans doute à la forme arquée de leurs jambes, forme déterminée par la manière dont ils s'asseyent à terre, les jambes croisées à la manière des Orientaux : cette coutume a naturellement aussi pour résultat de tourner les pieds en dedans. Les femmes paraissent avoir la même conformation extérieure que les hommes, et l'on chercherait vainement en elles les proportions consacrées par l'art Européen.

Leurs traits annoncent des rapports avec les Araucanos dont ils sont voisins; leur tête est assez grosse, leur visage arrondi; ils ont le nez court et un peu élargi, les narines ouvertes, les yeux petits, noirs et horizontaux; la bouche grande à grosses lèvres, les dents blanches bien rangées, les oreilles petites et les pommettes peu saillantes. Ils paraissent n'avoir que très peu de barbe et l'arrachent ainsi que les sourcils. Leurs cheveux, semblables à ceux de tous les Américains, sont noirs, longs et plats. Avec cet ensemble de traits on ne remarque jamais chez eux cet air féroce qui caractérise quelques nations de chasseurs; ils ont au contraire le sourire doux, plein de naïveté; leur caractère répond, du reste, parfaitement à leur extérieur; naturellement obligeans, aucun navigateur ne s'en est plaint jusqu'ici, et beaucoup même ont eu à s'en louer.

Essentiellement ambulans et vagabonds, leurs con-

ditions d'existence ne leur permettent pas de se former en grandes sociétés. Ne vivant que de chasse et de pêche, ils vont toujours en petit nombre d'un lieu à un autre, changeant de séjour dès qu'ils ont épuisé les animaux et surtout les coquillages des côtes. Comme ils habitent une terre morcelée en une multitude d'îles, ils sont devenus navigateurs, différant complétement en cela des nations qui les avoisinent, car les Patagons n'ont jamais eu la pensée de se construire un radeau pour passer une rivière. Les Péche-rais parcourent donc incessamment toutes les plages de la Terre-de-Feu et des contrées situées à l'ouest du détroit, réunis par troupes de deux ou trois familles, et quelquefois moins. Ils savent se construire, en écorce d'arbres qu'ils cousent avec des nerfs d'animaux, des barques auxquelles ils donnent jusqu'à douze ou quinze pieds de long, sur trois de large; ils soutiennent le dedans par des branches, bouchent les joints avec du jonc, et enduisent le dehors de résine; et ils font tout cela sans autres outils que des coquilles ou des morceaux de silex. Leurs cabanes sont coniques, construites en branchages fixés circulairement en terre et réunis à leur sommet : souvent établies à quelques pieds sous terre, elles sont recouvertes d'argile ou de peaux de loup marin, et vers leur centre, s'allume un feu dont la fumée ne peut sortir que par une seule ouverture basse, qui leur sert de porte. Un beau matin, la cabane est abandonnée, et l'on voit hommes, femmes, enfans, avec nombre de chiens s'embarquer dans une frêle nacelle, telle que celle que nous venons de décrire. Les femmes rament;

les hommes restent inactifs, toujours prêts néanmoins à percer le poisson qu'ils aperçoivent d'un dard armé d'une pierre aiguë à son extrémité. Ils arrivent ainsi à une autre île : de suite les femmes s'occupent de mettre la pirogue en sûreté et d'aller à la pêche des coquillages, tandis que les hommes vont chasser, se servant tour-à-tour de la fronde et de l'arc avec des flèches armées d'un morceau de silex. Ils construisent ensuite une nouvelle cabane et y séjournent quelque temps ; mais dès que la chasse et la pêche deviennent moins abondantes, ils se rembarquent et vont s'établir ailleurs. Chaque famille est ainsi constamment exposée aux dangers de la mer, aux intempéries d'une région presque toujours glacée, et cela, pour ainsi dire, sans vêtemens ; un morceau de peau de loup marin vient à peine couvrir les épaules de l'homme, tandis que la femme n'a qu'un petit tablier de même nature, ou, en hiver, des morceaux de peau de guanacos. Au sein de cette indigence, il règne parmi les Pécherais, quelque extraordinaire que la chose puisse paraître, une sorte de recherche et de coquetterie : ils se chargent le cou, les bras, les jambes de colifichets ou de coquilles ; ils se peignent le corps, et plus souvent la figure, de divers dessins blancs, noirs et rouges, usage qui est aussi commun aux Patagons. Les hommes s'ornent quelquefois la tête d'un bonnet de plumes. Tous portent des espèces de bottines faites de peau de loup marin.

Comme tous les peuples chasseurs ils ont entre eux des querelles, de petites guerres, qui durent peu, mais paraissent se renouveler souvent.

La rigueur du climat et la stérilité du pays les condamnent à une vie misérable; ils se nourrissent principalement de coquillages cuits ou crus, de poissons, d'oiseaux, de loups marins dont ils mangent la graisse crue, partageant leur nourriture avec leurs chiens qui les accompagnent en tous lieux. Les saisons n'ont aucune influence sur leur manière de vivre, et pendant l'époque la plus rigoureuse de l'hiver, ils poursuivent leurs occupations en plein air au lieu de passer ce temps sous terre, comme les habitans du pôle nord. Chez eux, comme chez tant d'autres nations sauvages, la femme que la civilisation dispense de travaux pénibles, est astreinte aux occupations les plus fatigantes : ce n'est pas assez qu'elle ait à remplir les charges naturelles à son sexe, et ses devoirs de mère, il faut qu'elle rame, qu'elle pèche, qu'elle construise les cabanes, et que, même par le froid le plus rigoureux, elle plonge dans la mer pour aller chercher les coquillages attachés aux rochers. Les femmes des Pécherais sont peut-être de toutes les femmes sauvages de l'Amérique celles dont le sort est le plus dur.

La religion des Pécherais, d'après le peu qu'en ont pu dire les navigateurs, serait, au fond, celle des Patagons; ils croiraient de même à une autre vie, et marqueraient l'instant de la mort par un deuil et par des cérémonies superstitieuses.

Malades, ils ont, comme les Patagons, comme les Araucanos, des jongleries pratiquées par une femme : pression du ventre, succion des diverses parties du corps, paroles magiques adressées à un être invisible.... seulement le médecin-prètre a les cheveux

poudrés et la tête ornée de deux plumes blanches, ce qu'on ne voit pas chez les Patagons.

Bien qu'on ait voulu les rapporter à la race d'hommes noirs qui habitent la terre de Diemen, les Fuegiens n'ont aucun des traits caractéristiques de la race du grand Océan; ils appartiennent bien certainement à la race Américaine. Leur langage se rapproche, pour les sons, de celui des Patagons et des Puelches, et de celui des Araucanos pour les formes. Leurs armes, leur religion, les peintures de leur visage, sont aussi celles des trois nations voisines; mais ils s'en distinguent par l'idiome. Leurs caractères physiques semblent en tout les rattacher au rameau des Aucas ou Araucanos du Chili.

SECTION XLVI.

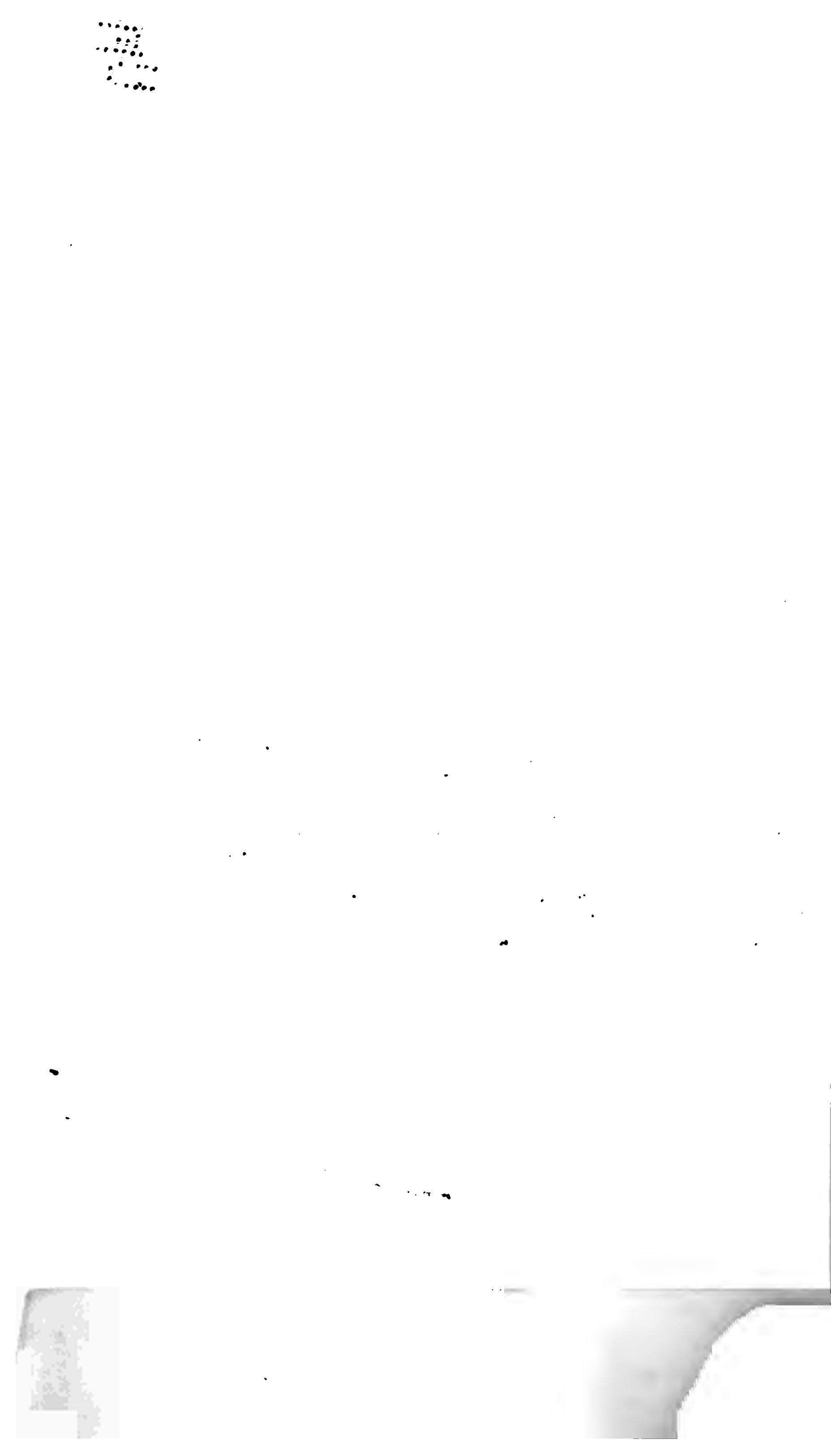
GROUPE MÉDITERRANÉEN DES NATIONS DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Je désigne sous le nom de Méditerranéen le troisième groupe des races de l'Amérique du sud, parce que les nations dont ce groupe se compose habitent principalement les provinces de l'intérieur, étant placées entre les nations Alpestres des Cordillères, à l'est, et les tribus des provinces Brésiliennes, à l'ouest. Ce groupe, qui, dans le tableau de M. d'Orbigny, est indiqué sous le nom de race Pampéenne, se divise en trois rameaux, savoir : le Patagonien, le Chiquitéen et le Moxéen. Je m'occuperai d'abord du rameau Patagonien.

1. *Rameau Patagonien.*

Ce rameau comprend, outre les Patagons proprement dits, plusieurs autres tribus nomades qui leur ressemblent et qui se trouvent les unes au sud, les autres au nord de la rivière de la Plata. Les tribus du sud sont toutes celles qui errent dans les Pampas, grandes plaines qui s'étendent en conservant le même niveau depuis le fleuve que nous venons de nommer jusqu'au détroit de Magellan. Les tribus du nord, qui sous le rapport des caractères physiques, ne diffèrent pour ainsi dire en rien des Patagons, habitent cette portion de pays qui est comprise entre la rivière du Paraguay et les derniers contre-forts de la Cordillère, et qui s'avance au nord jusqu'au 20e degré de latitude, comprenant toute la région des plaines intérieures de la province de Chaco. Les tribus Patagoniennes sont les nomades du Nouveau-Monde. Adonnées de temps immémorial à une vie errante, depuis que le cheval a été naturalisé dans l'Amérique méridionale ces nations sont devenues des nomades équestres et parcourent incessamment leurs arides plaines, vivant sous des tentes de peau, ou, dans les forêts du Chaco, sous des huttes recouvertes en écorce ou en chaume. Ce sont des guerriers fiers et indomptables qui méprisent l'agriculture et les arts de la civilisation, et qui ont toujours résisté, dans quelques cas même jusqu'à l'extermination complète d'une tribu, aux armes des Espagnols.

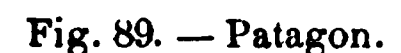
La couleur de la peau chez ces nations est d'une teinte plus foncée que chez la plupart de celles qu'on connaît dans l'Amérique du sud ; elle n'a rien de cui-





PL. XXXVIII

vré et est plutôt d'un brun olivâtre. M. d'Orbigny la compare à celle des mulâtres (1). Toutes les nations du Chaco présentent, suivant cet écrivain, une intensité de teinte égale à celle des Patagons; les Charruas et les Puelches seuls lui ont paru plus foncés que les autres. C'est chez les hommes appartenant à ce


Fig. 89. — Patagon.



rameau qu'on trouve la plus haute stature, les formes les plus athlétiques et les plus robustes. Les tri-

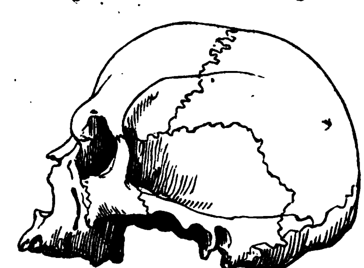
(1) Ce caractère est du moins très évident chez une des nations comprises dans ce rameau, la nation des Charruas qui cependant sont plus noirs que les mulâtres. La pl. XXXVIII donne une assez bonne représentation d'un petit groupe de Charruas qui furent vus à Paris où on les avait amenés à l'époque de l'extermination de leur race.

bus qui présentent la taille la plus élevée, sont celles qui se trouvent le plus au midi ; la taille diminue chez les autres à mesure qu'on se rapproche de la province méditerranéenne du Chaco. Chez toutes ces nations, en général, le tronc est large et robuste, les membres sont bien fournis, mais à contours arrondis, les pieds et les mains sont petits. Les femmes participent à cette complexion vigoureuse, aussi ne présentent-elles jamais de formes gracieuses. Chez les Patagons la tête est grosse, la face large et aplatie, les pommettes saillantes. Tous ces caractères se voient assez bien dans la fig. 89 (page 205).

Chez les nations du Chaco les yeux sont petits, horizontaux, quelquefois légèrement bridés à l'extérieur; le nez court, épaté, large, à narines ouvertes; la bouche grande, les lèvres grosses et saillantes; le menton court; les sourcils arqués, la barbe rare, les cheveux noirs, longs et plats; leur physionomie est froide, sombre, souvent féroce. (1)



Fig. 90. — Crâne d'un Patagon.



Les langues de ces nations, quoique distinctes pour le fond, ont entre elles quelques analogies; toutes sont dures, gutturales et d'une prononciation difficile.

(1) Il y a dans le Musée du collége royal des chirurgiens de Londres un crâne de Patagon, et c'est d'après cette pièce qu'a été dessinée la figure que nous donnons ici.

Les nations particulières comprises dans ce groupe sont les Tehuelches, ou Patagons proprement dits; les Puelches ou tribu des Pampas au sud de la rivière de la Plata; les Charruas sur l'Uruguay; les Tobas ou Mbocobis, qui possèdent la plus grande partie du Chaco, et sont supérieurs en nombre à toutes les autres nations du groupe (leur population est estimée à quatorze mille âmes); les Mataguayos qui sont aussi du Chaco; et enfin les fameux Abipones de Dobrizhoffer et d'Azara, les centaures du Nouveau-Monde.

Outre ces nations, les auteurs espagnols en indiquent beaucoup d'autres comme habitant le Chaco et les pays situés à l'ouest du Paraguay; ils n'en comptent pas moins de quarante, parmi lesquelles les plus célèbres sont les Payaguas et les Mbaïas. Suivant M. d'Orbigny, qui croit que le nombre de ces nations a été fort exagéré, elles devraient aussi se ranger, eu égard à leurs caractères physiques dans sa race Pampéenne.

Dobrizhoffer, qui a long-temps résidé dans l'Amérique du sud, nous a donné sur le Chaco et sur ses habitans des renseignemens que nous allons en partie reproduire. Le Chaco, suivant cet historien, est regardé par les Espagnols comme un enfer et par les indigènes comme un paradis.

« Il y avait autrefois, nous dit-il, dans le Chaco, beaucoup de tribus dont il ne reste plus guère que le nom; telle était celle des Calchaquis, tribu nombreuse, renommée par sa bravoure et sa férocité, aujourd'hui réduite, par suite des ravages de la petite-vérole à quelques individus qui vivent dans un coin

de la province de Santa-Fé. Des causes semblables ont détruit presque entièrement les tribus équestres des Malbalaes, des Mataras, des Palomos, des Mogosnas, des Orejones, des Aquilotes, des Churumates, des Ojotades, des Tanos, des Quamalcas, etc. Les nations équestres qui existent encore dans le Chaco, sont les Abipones, les Natekebits, les Tobas, les Amokebits, les Mocobios, les Yapetalacas et les Oekakakalots, les Guaycurus ou Lenguas. Les Mbayas, qui habitent la rive orientale du Paraguay, se donnent entre eux le nom d'Epiguayegis, ceux de la rive occidentale, celui de Quetiadegodis. Les nations non équestres sont les Lulés et les Ysistines, qui parlent une même langue, c'est-à-dire, le Tonocote, et qui, pour la plupart, convertis par nous, ont été amenés à se fixer dans des villages; les Homoampas, les Vilelas, les Chunipies, les Yooles, les Ocoles et les Pazaines, qui sont en grande partie chrétiens; les Mataguayos que nous avons souvent tenté de civiliser, et qui se sont toujours montrés rebelles à la persuasion; les Paguayas, les Guanas et les Chiquitos. D'autres tribus parlant différentes langues, sont, grâces à nos efforts, sorties du fond des bois et ont été réunies à nos colonies de Chiquitos : tels sont les Zamucos, les Caypotades, les Ygaronos. »

Les caractères propres aux tribus méridionales de ce groupe, tribus qui habitent les plaines sans arbres des Pampas, doivent différer considérablement de ceux des nations que renferment les épaisses forêts du Chaco.

Les Indiens des Pampas, qui sont les Puelches, ont

été décrits par le missionnaire anglais Falkner et par don Félix d'Azara. « A l'arrivée des Espagnols, ils erraient sur les bords du Rio-Grande, sans avoir aucune communication avec les Charruas de la rive opposée, car ni les uns ni les autres n'avaient de canots pour pouvoir traverser la rivière. Ils opposèrent une vigoureuse résistance aux premiers colons qui vinrent s'établir à Buénos-Ayres; mais ils furent peu-à-peu repoussés vers le sud. »

Les naturels des Pampas, avant l'arrivée des Espagnols, chassaient aux paresseux, aux lièvres, aux cerfs et aux autruches (nandous), animaux très communs dans leur pays; aujourd'hui ils dédaignent une pareille proie et vivent principalement de la chair des bœufs et des chevaux, qui, repassés à l'état sauvage, se trouvent par grands troupeaux dans ces immenses plaines. La langue de ces Indiens, suivant d'Azara, diffère de toutes les autres; leur caractère n'a pas la taciturnité qui est si commune chez les autres nations de l'Amérique, et ils ne parlent pas aussi bas. « Leur taille, ajoute-t-il, ne me paraît pas inférieure à celle des Espagnols, mais en général, ils ont les membres plus forts, la tête plus ronde et plus grosse, les bras plus courts, la figure plus large et plus sévère que nous et que les autres Indiens, et la *couleur moins* foncée. » Les hommes vont généralement nus; « ils ne font point usage du barbote », et cette circonstance les distingue de toutes les tribus du Paraguay. Les femmes portent un poncho qui leur couvre tout le corps. Ces Indiens n'ont point de demeure fixe et vivent sous des tentes de cuir qu'ils déplacent aisément.

Ils sont d'un naturel plus doux, et moins dépravés dans leurs manières que la plupart des Indiens non réduits de cette partie de l'Amérique.

D'Azara nous a aussi donné la description des tribus qui habitent le Chaco. Il dit que les Abipones, en particulier, sont bien faits et ont de beaux traits, leur visage ressemble beaucoup, à la couleur près, à celui des Européens. « J'ai remarqué, dit-il, qu'ils ont presque tous les yeux noirs, mais petits. Cependant tout petits qu'ils sont ces yeux ont la vue plus perçante que les nôtres. » Leur nez est généralement aquilin; leur corps a de belles proportions, et rien n'est plus rare que de rencontrer parmi eux des individus contrefaits. Presque tous les Abipones sont si grands qu'ils pourraient servir dans un régiment de grenadiers Autrichiens. Ils n'ont point de barbe, et leur menton, comme celui de tous les autres Indiens, est parfaitement lisse. « Quand on voit un Indien avec un peu de barbe, on peut être certain que, parmi ses ancêtres, il y a eu, du côté paternel ou maternel, une personne de race Européenne. » Le même écrivain ajoute cependant plus tard qu'il leur naît au menton quelques poils clairsemés, qu'ils se font arracher par leurs femmes. Tous les Abipones ont les cheveux d'un noir foncé et très fournis. » Quant à la couleur, d'Azara dit, « parmi tous les indigènes de l'Amérique que j'ai eu occasion de voir, il ne s'en trouvait certainement aucun qui fût aussi blanc qu'un Anglais ou qu'un Allemand; mais j'en ai vu beaucoup qui avaient le teint plus clair qu'on ne l'a en général en Espagne et en Italie. Chez quelques tribus, le visage a un ton blanchâtre qui

rappelle celui de la pâte de pain; chez d'autres, il est plus brun, et la différence paraît tenir à la diversité des climats, à un genre de vie, à la nature des alimens. Les femmes ont en général le teint plus clair que les hommes, ce qui dépend sans doute de ce qu'elles vivent moins en plein air. » Dans un autre endroit de son livre, d'Azara nous apprend que les Abipones, les Mbocobios, les Tobas et autres tribus du Chaco qui sont d'une dizaine de degrés plus rapprochées de l'équateur, et habitent par conséquent un climat plus chaud que les Aucas et les Puelches de la région Magellanique, ont la peau plus blanche. Probablement la différence d'élévation, au-dessus du niveau de la mer, doit être pour quelque chose dans ce résultat. L'auteur de la remarque oppose ce fait à celui de la blancheur plus que modérée des habitans de la Terre-de-Feu.

2. *Second et troisième rameau. — Tribus de cultivateurs et tribus de pêcheurs des provinces de Moxos et de Chiquitos.*

Les provinces intérieures, et en quelque sorte centrales, de l'Amérique du sud, qui se trouvent au nord du Chaco, ont été appelées par les Espagnols provinces de Moxos et de Chiquitos, du nom des deux principales nations qui y vivent. Les Moxos et les Chiquitos sont chacun le type d'un groupe de nations, et ces deux groupes forment, avec celui dont il vient d'être question dans les paragraphes précédens, les trois rameaux de la race Pampéenne de M. d'Orbigny. A la vérité, les habitans des provinces de Chiquitos et de Moxos diffèrent par plusieurs points très impor-

14.

tans, et des Patagons et des Indiens du Chaco; mais ces différences peuvent être en partie attribuées à l'influence de circonstances locales qui sont loin d'être les mêmes dans les deux régions. Au lieu d'offrir, comme le Chaco, d'immenses plaines convenables aux habitudes nomades d'une nation équestre, le pays des Chiquitos n'offre guère qu'une suite de montagnes peu élevées, couvertes de forêts et entrecoupées d'une infinité de petites rivières; une pareille disposition rendant les déplacemens difficiles, les habitans, au lieu d'errer sans cesse à la recherche de leur subsistance, sont obligés de la demander à la terre; les Chiquitos sont donc cultivateurs et ont des demeures fixes, groupées par petits villages. Les Moxos, de leur côté, habitent de vastes plaines, sujettes à de fréquentes inondations et parcourues par d'immenses rivières sur lesquelles ils sont fréquemment obligés de naviguer dans leurs bateaux; leurs principaux moyens de subsistance sont tirés de la pêche : ce sont les ichthyophages de la région fluviatile de l'intérieur.

Les Chiquitos vivent par clans dont chacun a son petit village; les hommes sont nus; les femmes ont un vêtement flottant qu'elles se plaisent à orner. Jadis, on le sait, ils avaient la coutume si générale parmi les sauvages d'enterrer avec les morts leurs armes et une certaine quantité d'alimens destinés à leur usage dans l'autre vie. Les Chiquitos sont des hommes d'un naturel heureux et d'un caractère bienveillant; ils ne paraissent nullement inclinés à la jalousie; ils sont sociables, hospitaliers, disposés à la gaîté et passionnément épris pour la danse et pour la musique; leur

conversion au christianisme s'est faite en peu de temps et a été durable, ces Indiens n'ayant point l'inconstance de caractère qui, chez d'autres nations, a trompé tant de fois les espérances des missionnaires. Il ne faudrait pas croire toutefois que leur conversion n'a coûté aucune peine et que toutes leurs tribus ont montré une égale docilité (la mort de plusieurs jésuites, depuis la fondation des missions, prouverait le contraire); mais ayant une fois embrassé le christianisme, ils y ont persévéré, et rien aujourd'hui ne les déterminerait à retourner aux forêts. En cela, ils diffèrent des habitans des plaines qui, loin de s'être soumis au joug, sont aujourd'hui plus barbares peut-être qu'à l'époque où ils ont été pour la première fois connus. La nation des Chiquitos proprement dite fut la première nation convertie, et son exemple contribua sans doute à amener le même changement chez les autres Indiens de la province.

« Les traits des Chiquitos, différens de ceux des nations du Chaco, peuvent, dit M. d'Orbigny, servir de type au rameau des collines élevées du centre de l'Amérique. Ils ont la tête arrondie, plutôt grosse que moyenne, presque toujours circulaire, rarement comprimée des côtés; la face ronde et pleine, les pommettes nullement saillantes; le front bas et bombé; le nez toujours court et légèrement épaté; les narines peu ouvertes, comparativement à celles des nations Australes. Les yeux pleins d'expression et de vivacité sont petits, horizontaux; cependant, chez quelques individus, ils sont légèrement bridés à l'angle extérieur, ce qui les ferait croire un peu relevés; mais le fait

est exceptionnel. Les lèvres sont assez minces, les dents belles, la bouche est médiocre; le menton arrondi et court; les sourcils sont étroits et agréablement arqués; la barbe peu fournie, non frisée ne croît que dans l'age avancé et ne couvre jamais que la lèvre supérieure et le dessous du menton; les cheveux, longs, noirs et lisses jaunissent dans l'extrême vieillesse, mais ne blanchissent pas. L'ensemble des traits ne se rapproche aucunement du type Européen.»

« Les Moxéens, dit plus loin le même auteur, ont des mœurs fort analogues à celles des Chiquitéens, et ces mœurs sont à peu de modifications près les mêmes pour toutes les nations. Avant la conquête, fixés par suite de leur croyance religieuse, ils étaient plutôt divisés en villages établis tout au bord des rivières, ainsi qu'au bord des lacs, que dans les bois ou au milieu des plaines dont ils croyaient descendre : partout pêcheurs, chasseurs et surtout agriculteurs. La chasse n'était pour eux qu'un délassement, la pêche une nécessité, et l'agriculture leur procurait les provisions et les matières premières servant aux boissons, qui, de même que chez les Chiquitos, se faisaient dans une maison commune où l'on recevait les étrangers, et où, dans certains jours, les habitans se réunissaient pour boire, chanter et danser; mais ces diversions avaient un caractère de gravité qu'on ne trouvait pas chez les Chiquitos; leurs coutumes étaient aussi plus barbares. Un Moxos immolait, par superstition, sa femme si elle avortait, et ses enfans s'ils étaient jumeaux; tandis que de son côté la mère se débarrassait souvent de ses enfans quand ils l'ennuyaient. Le mariage était une con-

vention résoluble à la volonté des parties et la polygamie était ordinaire. L'habitude d'être toujours en pirogue leur faisait chercher les cours d'eau qu'ils parcouraient incessamment soit pour chasser, soit pour pêcher ou même pour aller à leurs champs. Ils étaient tous plus ou moins guerriers; mais les traditions et les écrits ne nous ont conservé la mémoire que d'une seule nation anthropophage, mangeant ses prisonniers. C'était la Canichana qui, même aujourd'hui, est encore la terreur des autres. Les mœurs de cette nation ont été modifiées par le régime des missions; mais elle a conservé beaucoup de ses coutumes primitives.

Les deux groupes de nations, que nous venons de faire connaître par leurs traits les plus généraux, se composent chacun de plusieurs peuples distincts. Voici quels sont, suivant M. d'Orbigny, les noms et la force numérique des diverses tribus dont se compose l'un de ces groupes, celui qu'il désigne sous le nom de rameau Chiquitéen.

Nombre des individus de chaque nation.

Noms des nations.	Chrétiens.	Non réduits.	Total.
Chiquito. . . .	14,925	»	14,925
Samucu . . .	1,250	1,000	2,250
Païconeca . . .	610	300	910
Saravéca. . . .	350	»	350
Otukè.	150	»	150
Curuminaca . .	150	»	150
Curavès	150	»	150
Covaréca . . .	50	100	150
Corabeca. . . .	»	100	100
Tapiis.	50	»	50
Curucanéca. . .	50	»	50
Totaux. . .	17,735	1,500	19,235

« D'après ce tableau, dit M. d'Orbigny, il est facile de juger ce qui reste aujourd'hui d'indigènes sur le territoire de la province de Chiquitos. Si nous en croyons les historiens, le nombre en aurait été bien plus élevé ; et des nations entières, ainsi que beaucoup de tribus des Chiquitos, auraient été décimées dans les expéditions de découvertes exécutées par ces courageux aventuriers partis du Paraguay pour chercher de l'or ; dans les incursions des Mamelucos de San Pablo du Brésil, qui chassaient les Indiens pour les vendre ; et enfin, par une compagnie de marchands Espagnols de Santa-Cruz de la Sierra, laquelle à l'imitation des Portugais, fit un instant le commerce infâme des pauvres Chiquitos avec les propriétaires des mines du Pérou. Il n'y eut plus ensuite que des pestes ; mais elles exercèrent d'affreux ravages dès l'instant de l'arrivée des jésuites sur le territoire de la province, et continuèrent jusqu'à nos jours. Toutes ces causes de dépopulation nous feraient croire qu'il n'existe pas maintenant plus de la moitié des habitans qui couvraient le sol de la province à l'époque de la découverte. Il est facile de s'apercevoir, en jetant les yeux sur le tableau que nous venons de donner, que la population des Chiquitos forme, à elle seule, les six-septièmes de la population du pays ; tandis que, parmi les autres, il n'y a que celle des Samucus et celle des Païconecas, ayant encore une certaine importance ; ce qui nous a déterminés à prendre le nom de Chiquitos comme type de ce rameau auquel nous avons reconnu les caractères généraux suivans :

« La couleur, identique à celle des naturels du

Chaco, quoique un peu moins foncée, est bronzée, ou, pour mieux dire, d'un brun pâle mélangé d'olivâtre et non de rouge ou de jaune. Les Samucus semblent plus fortement teintés que les autres nations de la province, de si peu toutefois qu'il faut voir beaucoup d'individus pour le reconnaître.

« La taille des Chiquitéens, moins élevée que celle des habitans des plaines du Chaco et du sud, ne varie guère. La moyenne est de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce), tandis que les plus grands n'ont pas plus de 1 mètre 75 à 78 centimètres (5 pieds 5 à 6 pouces). Les femmes n'atteignent pas à une stature presque égale à celle des hommes, comme on le voit parmi les nations du sud; elles conservent seulement les proportions relatives ordinaires.

« Les formes du corps sont, chez les Chiquitéens, peu différentes de celles des Indiens du Chaco; de même le tronc est robuste, la poitrine saillante; les épaules sont larges; mais, en général, il y a moins de force apparente. Le corps est d'une venue; les membres sont replets, montrant des formes arrondies, sans jamais avoir de muscles apparens; du reste, les hommes sont droits, bien plantés; ils ont une démarche aisée. Les femmes plus larges, plus massives, conservent le même diamètre sur toute la longueur du tronc; aussi montrent-elles beaucoup de vigueur et ne présentent-elles rien de la beauté idéale des formes antiques.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit des traits des Chiquitéens (1). Nous ajouterons seulement que leur physionomie est ouverte, annonce la

(1) Page 213.

gaîté, la franchise, beaucoup de vivacité. On ne peut néanmoins dire que les figures soient jolies; la plupart, au contraire, sont moins que passables. Les femmes ont la face plus arrondie encore que les hommes, avec beaucoup de gaîté et de naïveté dans l'expression. En général, la figure des hommes n'a rien de mâle.

« Les langues chiquitéennes sont aussi variées que les nations qui les parlent, loin d'être aussi gutturales que celles du Chaco, la plupart sont même très douces et très euphoniques, ne présentant ni des sons durs ni cette redondance de consonnes si communes dans les dernières. La langue chiquita, par ses finales en *ch*, ainsi que la morotoca (section des Samucus) par les siennes en *od* et *ad*, offrent seules un dernier trait de ressemblance avec celles du Chaco. On retrouve le son guttural du *j* espagnol dans les langues saravéca, curuminacà, covaréca et païconeca; il manque dans la langue chiquita, dans l'otuké, dans la curuminaca, dans la covaréca et dans la païconeca. Plusieurs offrent notre *ch,* ainsi que le son doux de notre *z*. Une anomalie singulière se présente dans la langue chiquita, où, pour beaucoup de choses, l'homme emploie des mots différens de ceux dont se sert la femme, tandis que pour les autres la femme emploie des mots dont l'homme se sert en se contentant d'en changer la terminaison. Quoique ces langues soient très compliquées, surtout celle des Chiquitos, aucune d'elles n'a un système de numération étendu, ce qui annonce peu de relations; de là défaut absolu de commerce.

Les nations comprises dans le rameau Moxéen sont, comme celles du rameau Chiquitéen, très inégales entre elles pour le nombre des individus, ainsi que le montre le tableau suivant :

Nombre des individus de chaque nation.

Noms des nations.	Chrétiens.	Encore sauvages.	Total.
Moxo	12,620	1,000	13,620
Chapacura . . .	1,050	300	1,350
Itonama	4,815	»	4,815
Canichana . . .	1,939	»	1,939
Movima	1,238	»	1,238
Cayuvava. . . .	2,073	»	2,073
Pacaguara . . .	12	1,000	1,012
Iténès.	3	1,197	1,200
Totaux. . .	23,750	3,497	27,247

« La couleur des Moxéens est brun-pâle, mélangé d'olivâtre; les Chapacuras, les Itonamas et les Canichanas paraissent avoir absolument la même teinte que les Chiquitéens, pendant que les Moxos et les autres nations sont un peu moins foncés, ayant peut-être un peu de jaune mélangé à la nuance des premiers; mais cette différence est si légère qu'on ne s'en aperçoit qu'à l'aide d'une attention soutenue : du reste, la teinte générale, peu distincte de celle des peuples du Chaco est seulement plus pâle ou un peu plus jaunâtre. Dans le rameau Moxéen la taille, généralement plus élevée que dans celui des Chiquitéens, se rapproche beaucoup plus de celle des habitans du Chaco. Les plus grands atteignent jusqu'à 1 mètre 79 centimètres (5 pieds 6 pouces), et la taille moyenne des Movimas, des Moxos, des Canichanas et des Cayuvavas est de plus de 1 mètre 67 centimètres (5 pieds

2 pouces). Les seules nations qui ne parviennent pas à la même stature sont celles des Chapacuras et des Itonamas. On peut, jusqu'à un certain point, expliquer cette différence, chez les premiers, par le voisinage des montagnes de Chiquitos; mais alors les derniers ne doivent être considérés que comme se trouvant dans une condition anomale. Les femmes sont en général proportionnées aux hommes. Néanmoins celles des Canichanas nous ont paru petites, tandis que chez les Movimas, comme nous l'avons déjà observé parmi les rameaux des Pampas, les femmes sont, au contraire, presque aussi grandes que leurs maris, ou au moins bien au-dessus des proportions relatives ordinaires.

« Les formes des Moxéens participent encore de celles des Chiquitéens et des habitans du Chaco; de même que chez ces derniers, de larges épaules, une poitrine fortement bombée, un corps des plus robustes, annoncent beaucoup de force; avec cette différence toutefois que les Moxéens généralement encore plus vigoureux que les Chiquitéens, sont aussi forts, en apparence, que les nations du Chaco; se distinguant pourtant des uns et des autres par des formes un peu plus élancées, par un corps mieux dessiné, une ceinture plus marquée. Leurs membres, sans muscles saillans, sont généralement plus replets et plus arrondis. Ces caractères présentent une exception qu'on remarque chez les Itonamas qui, avec des formes semblables aux autres nations, ont constamment les membres amaigris, surtout les jambes. Les Moxéens sont bien plantés, marchent droit et avec beaucoup

d'aisance. Le plus grand nombre, les Moxos en particulier, sont sujets à l'obésité. Les femmes diffèrent un peu de celles du rameau Chiquitéen; elles ont les épaules et les hanches larges; mais leur corps moins d'une venue et leur ceinture un peu plus étroite, accusent une tendance à la forme svelte des Européennes. Plus agréables, en général, que les Chiquitéennes, elles sont des plus robustes, ont les seins bien placés et de médiocre grosseur; les mains et les pieds petits.

« Les traits sont assez différens chez les Moxéens et se distinguent facilement de ceux des Chiquitéens. La tête est grosse, un peu allongée postérieurement. La face moins pleine et moins large que celle des Chiquitéens, et un peu plus oblongue; les pommettes sont peu apparentes; le front est bas et peu bombé; le nez court, épaté, sans être trop large; les narines sont ouvertes; la bouche moyenne à lèvres peu grosses; les yeux sont généralement petits et horizontaux; les oreilles petites; les sourcils sont étroits et arqués, le menton est arrondi; la barbe noire, peu fournie, pousse tard, seulement au menton et à la lèvre supérieure, et n'est jamais frisée; les cheveux sont noirs, longs, gros et lisses. Tels sont les caractères généraux que nous avons remarqués chez presque toutes les nations; néanmoins nous y avons aussi reconnu plusieurs exceptions (1) ».

(1) Pour plus amples détails, recourir à l'ouvrage de M. A. d'Orbigny (l'*Homme Américain, considéré sous ses rapports physiques et moraux*, Paris, 1839, 2 vol. in-8 et atlas in-4) duquel nous avons extrait, comme on l'a pu voir, presque tout ce qui fait le sujet de ce chapitre et des deux précédens.

SECTION XLVII.

NATIONS BRASILIO-GUARANIENNES OU TRIBUS ORIENTALES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

La région orientale de l'Amérique du sud, c'est-à-dire toute cette portion de pays qui se trouve à l'est de la rivière du Paraguay, et d'une ligne tirée des sources de cette rivière, à l'embouchure de l'Orénoque, était habitée, à l'époque de la découverte du Nouveau-Continent, par un grand nombre de tribus indigènes qui étaient considérées comme autant de nations distinctes, parlant chacune une langue à part. Les recherches faites depuis quelques années ont eu pour résultat de réduire considérablement ce nombre.

Deux grandes familles de nations existent dans cette région : l'une est celle des Guaranis, répandue dans tout le Paraguay, et qu'on sait être alliée aux tribus Tupis du Brésil ; l'autre comprend les races qui appartiennent à la souche Galibi, Caribe ou Caraïbes, races qui occupent des provinces plus septentrionales et s'avancent jusqu'au golfe du Mexique. Les Indiens, appartenant à ces deux familles, se ressemblent beaucoup par les traits, par la couleur, et doivent, suivant M. d'Orbigny, être rattachés à un même type physique dont il donne les caractères dans les suivans :

« Couleur jaunâtre ; taille moyenne ; front non « fuyant ; yeux souvent obliques, toujours relevés à « l'angle extérieur. »

Ces traits qui appartiennent aux grandes races nomades de l'Amérique du sud, se rapprochent, comme on le voit, beaucoup de ceux des nomades de la Haute-Asie. La couleur est presque la même, car les Indiens des tribus Orientales, ne sauraient être désignés sous le nom de Peaux-Rouges, nom qu'on appliquait encore naguère à toutes les nations du Nouveau-Monde. Ces Indiens ont le visage arrondi et le nez court; mais ils n'ont pas les narines aussi larges que les hommes de races Osiatiques, et n'ont pas non plus les pommettes aussi saillantes. Spix et Martius ont trouvé aux Caribes une ressemblance frappante avec les Chinois.

La nation Guarani est une des plus intéressantes de l'Amérique du sud, en raison de l'aptitude toute particulière qu'elle a montrée pour entrer dans la voie des améliorations sociales, et de la docilité avec laquelle elle s'est laissée instruire dans les vérités de notre religion. De nombreuses tribus s'étaient déjà converties au christianisme, grâces aux persévérans efforts des missionnaires jésuites, et nous avons dans diverses relations, écrites la plupart par des ecclésiastiques, la preuve des progrès que faisaient encore journellement ces ardens apôtres de la civilisation, au moment où le roi d'Espagne, cédant aux funestes suggestions d'hommes également ennemis du trône et de l'autel, chassa les jésuites du Paraguay, enlevant ainsi à cent vingt mille nouveaux convertis, tous sortis du sein d'une seule nation, leurs instructeurs temporels et spirituels, les guides qui les avaient si bien dirigés, les protecteurs auxquels les unissaient les liens d'une mutuelle affection.

1. *Guaranis méridionaux ou Guaranis du Paraguay.*

Ce groupe se compose et des tribus soumises aux régime des missions dans les établissemens que les jésuites avaient formé au Paraguay, et de celles qui errent encore à l'état de liberté dans les forêts de cette grande province. Il y a encore, en effet, outre les Guaranis proprement dits, qui sont tous chrétiens et habitent trente deux grandes bourgades, situées sur les bords du Parana, du Paraguay et de l'Uruguay, il y a, dis-je, un certain nombre de tribus qui appartiennent à la même race et qui restent cachées dans les profondeurs des bois; ces tribus ont pris différens noms, tirés pour la plupart de ceux des rivières ou des montagnes dans le voisinage desquelles elles résident, mais la langue qu'elles parlent est toujours le guarani : parmi les principales, on doit citer les Tapas, les Tobatinguas et les Cayuguas.

2. *Guaranis occidentaux.*

Ce sont les tribus dont Hervas a parlé sous les noms de Guarayis, Chiriguanis et Cirionos. Les Guarayis avaient été convertis par les jésuites qui les avaient rattachés à leurs célèbres missions de la province de Chiquitos. Entre cette province et celle de Moxos, il y a encore quelques hordes de Guarayis sauvages. Dobrezhoffer, dit : que « leur langue est un dialecte très peu corrompu du guarani », quoique, d'après leurs propres traditions, ils habitassent déjà ce pays au temps de l'Inca Yupangui. Les Chiriguanos qui n'ont jamais

été convertis sont des barbares très redoutables pour les peuplades voisines. Suivant l'abbé Gili, la langue guarani est parlée dans toute sa pureté par les indigènes de cent soixante villages des Andes, compris entre la grande rivière de Chaco et celle de Mapayo, dans la province de Santa-Cruz de la Sierra. Au nord de Santa-Cruz sont les barbares Cirionos qui parlent un dialecte du chiriguano, et par conséquent un dialecte de la langue guarani.

3. *Guaranis orientaux du Brésil.*

Ce groupe se compose des Tupis ou Brésiliens indigènes. « La langue générale du Brésil, appelée communément langue tupi, du nom des premiers Indiens qui se convertirent à notre sainte foi, ne diffère pas plus, dit Hervas, de la langue guarani que le portugais ne diffère de l'espagnol. » Hervas fait, d'après les renseignemens qu'il avait reçus des curés et des missionnaires, une énumération des tribus qui parlent la langue tupi peu ou point altérée; ce sont: les Caryis dont le pays est au sud de celui des Tupis, et s'étend jusqu'au midi du Rio-Grande-do-Sul ou rivière de Saint-Pierre, les Tamoyi, les Tupinaquis, les Timmiminos, les Tobayaris, les Tupinambis, les Apontis, les Tapigoas et plusieurs autres tribus occupant les districts maritimes situés au sud de l'embouchure de la rivière des Amazones.

4. Tribus de la rivière des Amazones qui se rattachent à la race Brasilio-Guaranienne.

Hervas considère la langue omagua et quelques autres dialectes qui lui sont alliés et qui se parlent dans le royaume de Quito, comme étant aussi des rameaux de la grande langue guarani, ce qui implique nécessairement, si on admet le fait, une extension de la race Guaranienne au-delà des limites géographiques que nous lui avions d'abord assignées; d'Azzara, au reste, comme on l'a vu précédemment, suppose qu'elle s'avance vers le nord jusqu'à la Guyane.

Les Omaguas, avec quelques tribus qui leur sont alliées de très près, forment une des nations les plus largement répandues dans les parties septentrionales de l'Amérique du sud. Ils étaient anciennement en possession des rives et des îles du fleuve des Amazones dans un espace de deux cents lieues, à partir de l'embouchure du Rio Nabo (Napo), et probablement ils formaient une grande partie des nombreuses tribus que rencontra Orellana dans cette région.

Race Caribe.

La race Caribe, est ainsi que nous l'avons vu, considérée par M. d'Orbigny comme ayant avec la race Guarani une étroite affinité qui se manifeste non-seulement dans le langage, mais encore dans plusieurs autres caractères physiques ou ethnographiques (1). Les

(1) M. d'Orbigny n'a point compris ces nations dans sa description des tribus Américaines, et c'est à M. de Humboldt que nous devons principalement nos renseignemens sur ce qui les concerne. Les autres nations

Indiens qui ont donné leur nom à ce groupe, l'un des plus nombreux et des plus largement disséminés de l'Amérique méridionale, sont les célèbres Caraïbes ou Caribes, qui au XVI[e] siècle, occupaient toutes les îles depuis Porto-Rico jusqu'à la Trinité et toute la portion de la côte de l'Atlantique, comprise entre l'embouchure de l'Orénoque et celle de l'Amazone, c'est-à-dire jusqu'à la frontière du Brésil. Les petites Antilles dont, comme nous venons de le dire, ils étaient en possession, ont été souvent à cause de cela désignées sous le nom d'îles Caraïbes (1). Les Tamanaques, qui appartiennent à la même famille, vivent sur la rive droite de l'Orénoque; ils formaient jadis une nation puissante, mais leur nombre est aujourd'hui fort réduit (2). Les Arawacs ou Araocas vivent près des bords des rivières de Surinam et de Berbice : vers les parties supérieures du cours de cette dernière rivière, ils ont pour voisins les Caribes (3). Les Guaraunos habitent les îles du Delta de l'Orénoque où ils construisent leurs maisons sur les arbres (4). Les Guayqueries habitent l'île de la Marguerite et la péninsule d'Araya (5). Les Cumanogotos vivent à l'ouest de Cumana dans la mission de Piritu (6); les Pariagotos

du Brésil, dont l'affinité avec les Caribes et les Guaranis est plutôt soupçonnée d'après des ressemblances générales que prouvée par des argumens positifs, ont été bien décrites dans les ouvrages de MM. Spix et Martius.

(1) *Mithridates*, pag. 674.

(2) Humboldt. *Voyage aux régions équinoxiales*, chap. IX (édit. in 8, t. III, p. 315.

(3) Quandt. *Nachricht von Surinam und seinen Einwohnern*.

(4) Humboldt. *Loc. cit.*, p. 269.

(5) Humboldt. Même page.

(6) Humboldt. *Loc. cit.*, p. 276.

sont les habitans de la péninsule de Paria. Enfin les Chaymas, race dont les rapports ont été bien établis par le baron de Humboldt, vivent à l'ouest des Guaraunos, le long des hautes montagnes du Cocollar et du Guacharo, dans les missions des capucins Aragonais de Cumana.

Les Chaymas habitent un pays éloigné de plus de cent lieues des Tamanaques. Les dialectes des autres nations mentionnées ci-dessus ont des rapports soit avec le tamanaque, soit avec le caribe, et plus généralement avec le premier. L'idiome des Caribes insulaires, dans les Antilles, diffère un peu de celui qui se parle sur le continent; mais ces tribus sont évidemment des rameaux d'une même souche. Nous devons à M. de Humboldt des détails très complets et très intéressans sur les Chaymas, nation moins connue que celle des Caribes. Voici en quels termes il nous fait connaître les traits et l'expression du visage de ces Indiens :

« L'expression de la physionomie du Chaymas, sans être dure et farouche, a quelque chose de grave et de sombre. Le front est petit et peu saillant... Les yeux des Chaymas sont noirs, enfoncés et très allongés; ils ne sont ni placés aussi obliquement, ni aussi petits que chez les peuples de race Mongole... Cependant le coin de l'œil est sensiblement relevé par en haut vers les tempes; les sourcils sont noirs ou d'un un foncé, minces et peu arqués; les paupières sont es de cils très longs, et l'habitude de les baisser, i elles étaient appesanties par lassitude, gard chez les femmes, et fait paraître

l'œil voilé, plus petit qu'il ne l'est effectivement. »

Le même auteur nous apprend que la couleur des Chaymas est celle de toutes les autres tribus Américaines qui vivent dans des latitudes à-peu-près les mêmes : ce n'est point une couleur de cuivre. « La dénomination d'hommes *rouges cuivrés* n'aurait jamais pris naissance dans l'Amérique équinoxiale pour désigner les indigènes (1). » M. de Humboldt remarque aussi que les écrivains du XIVe siècle, ont parlé d'hommes blancs à cheveux blonds qui auraient été vus par les premiers navigateurs au promontoire de Paria (2). Le climat de Paria est remarquable pour la grande fraîcheur des matinées, mais cette cause ne suffirait pas pour expliquer le fait s'il était tel qu'on nous le représente. Il paraît, au reste, que la différence de couleur qui pouvait exister entre ces Indiens et ceux des pays voisins a été fort exagérée, comme on peut le voir par le récit que Ferdinand Colomb a tiré des papiers de son père. Il y est dit simplement que « l'amiral était surpris de voir les habitans de Paria et ceux de l'île de la Trinité mieux faits, plus cultivés et plus blancs que ceux qu'il avait vus jusqu'alors. »

(1) Humboldt. *Loc. cit.*, p. 278.

(2) Pariæ incolæ *albi*, capillis oblongis protensis, *flavis* (Petr. Martyr Ocean. Dec. 1, lib. VI. Edit. 1574, p. 71). — Utriusque sexus indigenæ *albi veluti nostrates præter eos qui sob sale versantur* (loc cit., p. 75). — Gomara dit, des indigènes que Colomb vit à l'embouchure de la rivière de Cumana : « Las donzellas eran amorosas desnudas' y *blancas* (las de la casa); los Indios que van al campo estan negros del sol (*Histor. de las Indias*, cap. LXXIV, p. 97). — Los Indios de Paria son *blancos* y *rubios* (Garcia. *Origen de los Indios*, 1729. Lib. IV, cap. IX, p. 270). Humboldt. *Voyage aux régions équinoxiales*, édit. in-8. Tom. III, p. 358. Note.

Les Botocudos.

La nation des Botocudos est bien connue pour l'une des plus barbares qui soient au monde. Dans le XVI[e] siècle, elle occupait une grande étendue du pays qui forme la Capitaneria de Ilheos, s'étendant jusqu'à Porto-Seguro; les Botocudos étaient alors de fâcheux voisins pour les colons Portugais du Brésil auxquels ils faisaient une guerre incessante et très meurtrière. Aujourd'hui ils sont repoussés dans l'intérieur et ne se trouvent guère que du Rio-Doce au Rio-Pardo, c'est-à-dire entre le 18[e] et le 20[e] degré de latitude sud.

M. d'Orbigny dit que la couleur des Botocudos se rapproche beaucoup de celle des Guaranis, mais est un peu plus claire, ce qui tient, suivant lui, à ce que les premiers vivent à l'ombre des forêts. Leur teint est à-peu-près celui des Guarayos. Un Botocudo décrit par ce voyageur ressemblait aux Guaranis par la taille, les formes, les proportions et même les traits, si ce n'est que les pommettes étaient un peu plus saillantes; le nez un peu plus court, la bouche plus grande, la barbe encore plus rare, le regard plus sauvage et les yeux plus petits, plus relevés à l'angle externe, ce qui le faisait ressembler davantage à un Mongol. Les Botocudos sont aussi d'une couleur plus jaune que les Guaranis et autres Indiens de l'Amérique méridionale.

Les Botocudos ont été cannibales et étaient les plus sauvages de tous les Américains. Ils portaient pour ornemens des colliers ou chapelets de dents humai-

nes (1). Depuis quelques années, on a fait des tentatives pour les civiliser et les convertir à la religion chrétienne. Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans une des publications de la Société pour la protection des aborigènes.

« Après avoir parlé de ces violations des droits naturels dont ont été victimes les indigènes de la Guyane sur les confins extrêmes de l'empire Brésilien, on est heureux de pouvoir citer des faits d'une nature opposée et qui promettent à ces races malheureuses un meilleur avenir, d'avoir à signaler les changemens qui se sont opérés en leur faveur dans les provinces plus voisines du gouvernement, et sous les auspices du jeune Empereur. Jusqu'ici on n'avait parlé des Botocudos, qui habitent le pays arrosé par le Rio-Doce et par ses affluens, que comme d'une race dégradée au dernier point. Sauvages dans leurs mœurs, constamment errans, complétement nus ou peu s'en faut, ils ajoutaient encore à leur laideur naturelle et se donnaient une physionomie plus repoussante par l'habitude qu'ils avaient de se fendre la lèvre inférieure et les oreilles, et d'introduire dans ces ouvertures de larges disques de bois; enfin, on les accusait d'être, ou au moins d'avoir été cannibales. Aujourd'hui, grâces aux efforts de Guido-Marlière, les traits hideux de ce portrait tendent à s'effacer. Les premiers résultats obtenus par lui, très peu de temps après que des communications lui eurent été faites de la part de la Société, ont eu pour objet

(1) Dans le premier volume du voyage de sir W. Ouseley on voit le portrait d'une femme Botocudo qui porte un de ces ornemens.

un Indien Butocudo, Guido-Pocrane. Cet indigène, qui paraît doué de beaucoup d'esprit naturel, embrassa le christianisme et comprit, en très peu de temps, les avantages de la civilisation. Les connaissances qu'il acquit furent sur-le-champ employées en faveur de ses compatriotes, et avec un succès vraiment inespéré : déjà quatre hordes de Botocudos sont réduites aux habitudes de la vie civile, ont appris à cultiver la terre et en ont obtenu des produits non-seulement en quantité suffisante pour leur propre consommation, mais avec un excédant qui leur a permis de préserver des horreurs de la famine une petite colonie isolée d'hommes de race blanche. Des lois relatives aux points les plus importans ont été établies parmi eux, et Guido-Pocrane, dans le code criminel qu'il a proposé pour eux, a donné un exemple que les législateurs des pays depuis long-temps chrétiens feraient bien d'imiter, en abolissant complétement la peine de mort. »

Il y a dans l'empire Brésilien beaucoup de nations dont les langues, quoique n'ayant jamais été l'objet d'une étude et d'une comparaison sérieuses, sont cependant en général considérées comme étant distinctes les unes des autres. En attendant qu'on ait éclairci ce point qui seul nous conduirait à des conséquences un peu satisfaisantes relativement aux rapports existans entre ces races, nous devons nous contenter des inductions qui peuvent se tirer de la considération de leurs caractères physiques. Il paraît que, sous ce rapport, tous ces Indiens ont beaucoup de ressemblance avec les Guaranis, et







PURI.

BOTOCUDO.

M. d'Orbigny suppose qu'ils appartiennent au même groupe de nations; il fonde son opinion principalement sur les portraits que MM. Spix et Martius, le prince Maximilien de Neuwied, M. Rugendas et M. Debret, donnent dans leurs ouvrages, portraits qui représentent des Bogres de la province de Saint-Paul, des Cumacans, des Puris (1), des Coroados et des Coropos. La même remarque s'applique à des Indiens de tribus moins connues et dont nous n'avons que des descriptions incomplètes; tels sont les Macuani, les Penhams de Minas-Geraes, les Machacali, les Capoxos, les Cataxos, les Comanaxos des frontières de Porto-Seguro et de Bahia, les Carivi, les Sabucas, les Murus, les Mundrucus.

Toutes ces tribus et beaucoup d'autres dont il est question dans les ouvrages des voyageurs que nous venons de nommer ressemblent, par leur type général d'organisation, aux races Brasilio-Guaraniennes.

SECTION XLVIII.

REMARQUES GÉNÉRALES AUXQUELLES CONDUIT L'EXAMEN DES FAITS EXPOSÉS CI-DESSUS.

Dans l'esquisse ethnographique que je viens de terminer, les faits sont exposés d'une manière si sommaire qu'il ne me serait guère possible de les récapituler en moins de mots. Je me bornerai donc en terminant à indiquer quelques-unes des conclusions les plus évidentes auxquelles conduit leur rapprochement.

(1) *Voy.* pl. XL.

Les différentes races d'hommes ne se distinguent point les unes des autres par des caractères fortement marqués, uniformes et permanens, comme se distinguent entre elles les diverses espèces d'un genre quelconque d'animaux. Toutes les diversités qui existent sont des diversités variables; on passe de l'une à l'autre par des nuances insensibles, comme si l'on assistait aux différentes phases d'une transformation graduelle; et même dans beaucoup de cas, on a historiquement la preuve que ce que l'on observe est en effet le résultat d'une modification opérée sous l'influence du temps et des agens extérieurs.

Ainsi, si nous considérons les variétés de forme, généralement regardées comme les premières en importance, et que nous commencions par les plus fondamentales de toutes, celles qui se présentent dans le squelette, et en particulier dans la tête osseuse, nous trouverons qu'il n'y a pas un seul des types particuliers qui ne subisse des déviations et n'offre des exemples de passage à une autre forme. Nous avons vu, par exemple, que dans plusieurs races qui ont généralement et originairement (du moins autant que l'histoire peut autoriser l'emploi d'une semblable expression) la forme pyramidale du crâne et l'élargissement de la face du type Mongol, nous avons vu, dis-je, chez ces races, la forme ovale de la tête et les traits du type Européen apparaître non-seulement comme variété individuelle, mais dans bien des cas comme caractères distinctifs d'une tribu. C'est ce qui résulte évidemment des faits que nous avons présentés dans notre premier volume, en parlant des cinq

grandes races nomades, et en décrivant les Chinois, les Coréens, les Japonais et les nations Indo-Chinoises.

Les races noires nous présentent également des variations de ce genre dans les formes du crâne. Ainsi, pour l'hémisphère boréal, nous avons vu les nations Soudaniennes, qui ont la couleur et la nature des cheveux du nègre proprement dit, présenter une forme de tête toute différente, et nous avons vu de plus le type varier, non-seulement d'une tribu à l'autre, mais encore dans le sein d'une même tribu; pour l'hémisphère austral, nous avons vu, sur le plateau de la Cafrerie, des Africains noirs et à chevelure laineuse avec des traits presque Européens, tandis que, dans les plaines basses, les nomades Hottentots nous présentent des caractères physiques très voisins de ceux qui forment le caractère dominant des nomades de la Haute-Asie. Dans les races aborigènes du nouveau monde, nous avons trouvé, au lieu de cette uniformité qu'on avait supposée long-temps, les variations les plus tranchées. Ainsi, pour les formes de la tête osseuse, nous avons vu que plusieurs des principaux types se retrouvent parmi ces races, et se retrouvent, non pas seulement quand on embrasse toute la population du nouveau continent et que l'on compare entre eux les différens groupes dont cette population se compose, mais en prenant les nations d'un seul et même groupe; enfin, nous avons trouvé ces différens types dans le sein d'une seule nation où ils se présentent comme cas de variétés individuelles.

Mais, de même qu'une seule nation peut nous of-

frir la réunion de plusieurs types crâniens, il arrive aussi que le même type se montre chez des nations appartenant à des races complétement distinctes. C'est ce que mettent en évidence les trois têtes figurées sur les planches III et IV, têtes qui appartiennent, l'une à un naturel du Congo, la seconde à un indigène Américain, et la troisième à un Chinois. Je me suis borné à ce seul exemple, mais il m'eût été facile de les multiplier, et j'aurais pu même en présenter de beaucoup plus frappans, si, au lieu de me borner à choisir parmi les crânes que je possède, j'avais voulu mettre à contribution les grandes collections ethnologiques.

Si des variations de formes nous passons aux variations de couleur, nous les trouvons et plus nombreuses et plus apparentes encore, même sans sortir des limites d'une seule race. Il n'y a peut-être pas une seule grande souche de nations, ayant ses branches répandues dans différens climats, qui ne présente, sous ce rapport, les variétés les plus fortement marquées. Il est vrai que parmi les colons Européens établis dans des climats chauds, ces variétés ne sont pas encore très sensibles au bout d'un petit nombre de générations; mais, dans beaucoup de cas bien connus de colonisations déjà anciennes, elles se manifestent de la manière la plus évidente. Nous les avons constatées pour les Juifs et les Arabes, et nous les avons peut-être mieux fait ressortir encore en comparant les tribus Indoues ou plutôt de race Indienne, répandues dans toute l'Inde, avec les tribus qui habitent l'Hymalaya. Nous pourrions ajouter une

multitude de faits aussi concluans, et nous serions même, pleinement autorisés à prendre pour exemple l'ensemble de la famille Indo-Européenne, puisque c'est d'une seule et même souche qu'ont dû sortir la race Gothique, la race Iranienne et cette branche Ariane de l'Inde, qui comprend à-la-fois les blonds Siah-Posh du Kafiristan, les habitans aux cheveux jaunâtres et aux yeux bleus des villages de Jumnotri et de Gangotri, et les Indous noirs d'Anu-Gangam.

On a cité souvent les tribus aborigènes de l'Amérique, comme présentant, à cet égard, une exception à la loi déduite des faits observés dans l'ancien continent; c'est-à-dire qu'on a prétendu que la couleur de la peau chez ces peuples était indépendante du climat. Nous avons vu, au contraire, que cette influence des agens extérieurs ressort d'une manière non moins évidente de la comparaison établie entre des nations appartenant toutes à la souche Américaine, que de celle qui porterait d'une part sur les habitans de l'Europe et de l'autre sur les races noires de l'Afrique: témoin les Américains blancs de la côte nord-ouest et les noirs habitans de la Californie.

Si quelqu'un pouvait douter encore de la relation qui existe entre la couleur des races humaines et les climats des différens pays qu'elles habitent, il nous suffirait d'en appeler aux faits les plus généraux que présente l'histoire de l'espèce humaine, à ceux de ses traits qui sont le plus fortement marqués.

Ainsi, il est évident que la zone torride est le siége principal des races noires, que les zones tempérées sont celui des races blanches, et que dans les climats

en dehors des tropiques, mais qui en sont encore assez voisins, se trouvent des nations dont la couleur est intermédiaire entre la teinte la plus foncée et la teinte la plus claire. On peut ajouter à cette observation que sur les hautes montagnes, et dans les pays très élevés, se trouvent des hommes dont la couleur est généralement plus claire que celle des habitans des pays dont le niveau est de très peu supérieur à celui de l'Océan, comme sont les plaines sablonneuses et les districts marécageux du bord de la mer. Ainsi, en commençant par l'Afrique, nous trouverons répandues sur ce vaste continent un grand nombre de races distinctes (du moins autant que l'on est autorisé à considérer comme telles des races qui diffèrent par le langage), et l'on observera que celles qui habitent entre les tropiques, quelques dissemblables qu'elles puissent être d'ailleurs sous beaucoup d'autres rapports, se ressemblent toutes par la couleur; de sorte que si nous considérons l'Afrique comme divisée en trois parties par les deux lignes tropicales, ces deux lignes formeront réellement la limite géographique des races à peau noire. La nature des cheveux est peut-être un des caractères les plus permanens des différentes races, et pourtant ce n'est pas encore là un caractère essentiellement fixe : rien ne nous prouve qu'il ne puisse subir des modifications sous l'influence de circonstances extérieures prolongée pendant une longue suite de générations. En effet, bien qu'on ait coutume de dire que les Nègres ont la tête couverte de laine, leurs cheveux ne se distinguent réellement de ceux des autres hommes que par des différences extérieures; ils

offrent, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment, la même structure intime, structure qui ne permet en aucune façon qu'on les assimile à la laine. Au reste, si pour les animaux les différences les plus marquées dans le système pileux ne constituent pas des distinctions spécifiques, des différences dans l'aspect de la chevelure n'auront pas plus de valeur pour les hommes, et on pourra d'autant moins leur accorder une telle importance qu'elles ne présentent rien de tranché, quand on ne se borne pas à considérer les variétés extrêmes. Si nous prenons en bloc les nations Africaines, c'est-à-dire les tribus noires dont le séjour dans ce pays remonte à un temps immémorial, nous trouverons parmi elles toutes les gradations possibles dans la texture des cheveux, depuis celle que nous présente la tête ratinée du Cafre avec ses petites mèches courtes et serrées, collées contre le péricrâne, jusqu'aux boucles à grosse frisure du Berbère, et de là à la chevelure simplement ondée du Touarick ou du Tibou. Dans quelques cas même, il paraît qu'on peut suivre historiquement la transformation.

Je me suis arrêté sur les caractères physiques des races humaines aussi longuement que le comportait le plan de cet ouvrage; j'ai montré comment ces caractères étaient susceptibles de varier et jusqu'à quel point ils pouvaient s'écarter d'un type commun. Je ne reviendrai plus sur ce sujet; mais il me reste à aborder deux questions que j'avais annoncées en commençant comme devant être soumises à discussion : je veux parler des variétés physiologiques, ou des différences existant entre les races humaines rela-

tivement aux lois de l'économie animale, et secondement des variétés psychologiques, c'est-à-dire des diversités dans les facultés et les habitudes mentales ou, en d'autres termes, dans le caractère intellectuel et moral des nations.

SECTION XLIX.

COMPARAISON PHYSIOLOGIQUE DES RACES HUMAINES.

J'ai dit, dans la première partie de cet ouvrage, que la physiologie comparée fournissait un bon critérium pour déterminer l'identité ou la diversité spécifique de deux ou de plusieurs races d'animaux dont l'origine commune était mise en question. Le critérium auquel je faisais allusion repose sur cette observation générale que, pour les variétés même les plus divergentes d'une seule espèce, les grandes fonctions de l'économie animale s'exécutent suivant un mode parfaitement uniforme, tandis qu'il se présentent toujours avec des circonstances différentes quand on les observe dans des espèces réellement distinctes, quelque voisines que puissent être ces espèces. Il s'agit maintenant de faire aux races humaines l'application de cette remarque, ce qui nous conduira à une série de recherches un peu différentes de celles dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, et de voir si nous arriverons cependant ainsi aux mêmes conclusions relativement à la question principale que nous nous étions proposé de discuter.

L'économie animale se montre dans toutes ses fonctions soumise à des lois constantes : ainsi, pour ne

parler que de celles qui ont rapport à la reproduction, les époques des fécondations, l'intervalle qui les sépare, la durée de la gestation chez les mammifères, celle de l'incubation chez les oiseaux, le nombre des petits, le temps pendant lequel ils ont besoin des soins de leurs parens, etc., sont autant de circonstances fixées pour chaque espèce d'une manière invariable. Pour chacune aussi, quoique certains individus puissent offrir des exceptions, la nature a réglé d'avance la marche du développement de l'organisme, le temps qu'il faut à l'animal pour arriver à sa plus grande vigueur, celle où il commence à décliner, les différentes phases par lesquelles il passe, enfin la durée totale de sa vie.

Avant d'entrer dans le nouveau champ de recherches que nous venons d'indiquer, il convient de faire une remarque qui devra modifier singulièrement les conséquences à tirer des faits qui vont passer sous nos yeux : quoiqu'il suffise d'un rapide examen pour arriver à reconnaître qu'il n'y a pas, à beaucoup près, autant de différence dans la structure des organes internes et dans leurs fonctions, que dans les caractères extérieurs, tels que la couleur de la peau, la nature des productions épidermoïques, etc., il ne faut pas croire que les phénomènes physiologiques et les appareils du jeu desquels ils résultent, ne soient sujets à aucune variation, même dans les fonctions internes. Nous avons déjà fait allusion au changement singulier qui se produit chez les vaches par suite de l'intervention de l'homme, changement dont l'habitude fait, pour la plupart des races, un caractère hé-

réditaire, et qui a pour résultat de prolonger la durée du temps pendant lequel l'animal peut donner du lait. Ce fait, ainsi que d'autres que nous avons également indiqués, semble prouver que lorsque les animaux domestiques ont été placés dans certaines conditions en vertu desquelles leur nature a subi une modification particulière, et lorsqu'ils ont obéi pendant plusieurs générations à une nouvelle loi, l'habitude devient, pour la race, comme une seconde nature. Or, ce que nous observons pour les races d'animaux inférieurs s'observe aussi pour les races humaines, et l'on peut en citer de nombreux exemples. Nous avons vu que chez les nations qui habitent depuis des siècles les hauteurs des Andes de l'Amérique du sud, la poitrine est plus développée, les poumons sont plus larges que parmi les tribus du plat pays; mais en même temps que nous remarquerons combien cette particularité de constitution est utile à des hommes obligés de respirer un air très raréfié, nous ne devrons pas perdre de vue que cette modification est précisément celle que tendent à produire les circonstances extérieures dans lesquelles ils sont placés; de sorte qu'au lieu de conclure du fait observé que les Quichuas et les Aymaras forment une race particulière qui a été créée originairement avec une constitution appropriée aux circonstances locales dans lesquelles elle était destinée à vivre, nous pouvons continuer à voir en eux des branches de la grande famille Américaine; nous pouvons les citer en exemple des effets produits par l'influence long-temps prolongée des agens extérieurs et de l'habitude, effets qui ont

pour but de mettre l'organisme et les fonctions en harmonie avec de nouvelles conditions d'existence. Ce seul exemple suffirait pour nous donner une idée des modifications que peuvent subir les races humaines, et qui ont pour résultat d'adapter leur constitution au climat dans lequel elles sont appelées à vivre; mais des cas analogues se présentent de tous côtés pour peu qu'on se donne la peine d'ouvrir les yeux.

Quand nous considérons, d'une part, l'Arabe qui se contente, pour sa nourriture journalière, de cinq dattes et d'un peu d'eau, et de l'autre, l'Esquimaux qui dévore dans un repas des quantités énormes de lard de baleine; quand nous voyons le premier, svelte, agile et musculeux quoique maigre, le second, trapu, gras et pesant, nous savons bien que ces différences dans les caractères extérieurs sont l'indice de modifications plus profondes encore dans l'organisation, mais nous voyons aussi les causes extérieures en vertu desquelles ces modifications tendent à se produire. Mais il y a des cas où nous ne pouvons pas nous rendre compte de la manière dont agissent ces influences extérieures, et où nous n'en devons pas moins supposer qu'elles sont, avec les modifications que nous observons dans des rapports de cause à effet. C'est à quoi nous ne pouvons guère nous refuser, par exemple, quand nous voyons que ces modifications ont pour résultat d'adapter un type organique particulier aux conditions locales d'existence.

Il n'est pas douteux que ce ne soit d'après un principe semblable que la constitution de certaines races se modifie assez pour supporter sans inconvénient des

climats qui sont malsains et souvent même mortels pour d'autres races. Ainsi le climat de Sierra-Léone (1), qui est si fatal aux Européens, n'exerce, pour ainsi dire, aucune fâcheuse influence sur les naturels; or, ce qui prouve que cela ne tient pas à une différence originaire dans l'organisation, c'est que quand on a amené, de la Nouvelle-Écosse dans ce pays, des Nègres libres dont les ancêtres avaient résidé pendant quelques générations dans un climat fort différent, ils ont été sujets à leur arrivée aux mêmes maladies que les Européens : c'est un fait qui m'a été attesté par un habile médecin, qui avait fait un long séjour dans la colonie. Dans mes « *Recherches sur l'histoire physique du genre humain* », j'ai réuni un grand nombre d'exemples semblables d'acclimatations et de changemens survenus dans des races transportées sous un nouveau climat. De l'ensemble des faits que j'ai cités, résulte, si je ne me trompe, la preuve que ce changement ne s'opère que graduellement et n'est complet qu'après plusieurs générations, mais que, une fois produit, les nouveaux caractères deviennent héréditaires et restent imprimés d'une manière permanente sur la race.

Si donc on fait la part de ces modifications qui s'opèrent en vertu de la loi d'adaptation, on trouvera qu'il y a chez toutes les races humaines une uniformité remarquable relativement aux principales lois de l'économie animale, relativement aux grandes fonctions physiologiques.

(1) Stormont, *Essai sur la topographie médicale de la côte occidentale d'Afrique et particulièrement sur celle de la colonie de Sierra-Leone*, Paris, 1822, in-4. —Thévenot, *Traité des maladies des Européens dans les pays chauds*, Paris, 1840, page 208.

1. La durée moyenne de la vie humaine est à-peu-près la même chez les différentes races d'hommes. Cependant, afin d'estimer à leur juste valeur les faits sur lesquels on opère dans les travaux relatifs à cette question, il faut prendre en considération l'immense influence que le climat exerce sur les lois de la mortalité, et se rappeler encore que cette cause n'est pas la seule qui puisse modifier les résultats. On sait que le nombre proportionnel d'individus qui atteignent un âge donné diffère selon les pays, et par exemple que plus le climat est chaud, toutes circonstances étant égales d'ailleurs, plus la moyenne de la vie humaine est courte. Même sans sortir des limites de l'Europe, on trouve, à cet égard, des différences très grandes.

D'après les calculs de M. Moreau de Jonnès, le chiffre qui exprime la mortalité, ou (ce qui revient au même, quoiqu'en sens inverse), la durée moyenne de la vie, peut varier beaucoup suivant les pays. Nous donnons ici un court extrait d'un tableau présenté à l'Institut par ce célèbre statisticien. Dans le travail original, il y a, pour plusieurs pays, les résultats de recensemens faits à des époques différentes, résultats qui ont pour objet de faire ressortir l'influence que peuvent exercer sur la durée moyenne de la vie les changemens politiques et les améliorations sociales : c'était une question dont je n'avais point à m'occuper, et j'ai retranché du tableau tout ce qui y a rapport, me bornant à conserver les chiffres qui peuvent attester l'influence du climat.

Table de la mortalité annuelle des divers pays de l'Europe.

						Individus.
En Suède	de	1821	jusqu'à	1825	1 mort sur	45
Danemark . . .	—	1819	—	—	—	45
Allemagne . . .	—	1825	—	—	—	45
Prusse.	—	1821	—	1824	—	39
Empire d'Autriche	—	1825	—	1830	—	43
Hollande	—	1824	—	—	—	40
Angleterre. . . .	—	1821	—	—	—	58 (1)
Grande-Bretagne .	—	1800	—	1804	—	47
France.	—	1825	—	1827	—	39 5
Canton de Vaud. .	—	1824	—	—	—	47
Lombardie . . .	—	1827	—	1828	—	31
États-Romains . .	—	1829	—	—	—	28
Ecosse.	—	1821	—	—	—	50

En écartant le chiffre de mortalité de l'Angleterre, lequel nous semble entaché d'une erreur, et prenant dans le reste du tableau les nombres les plus divergens, ceux que nous donnent les deux dernières lignes, nous voyons qu'entre la mortalité des États Romains (un individu sur vingt-huit), et celle de l'Ecosse (un sur cinquante), la différence est prodigieuse; et pourtant la mortalité pour l'ensemble de l'Écosse est encore beaucoup plus grande que celle que M. Moreau de Jonnès admet pour l'Islande et les parties les plus septentrionales de l'Écosse et la Norwège.

On n'a pas encore toutes les données qui seraient nécessaires pour arriver à une évaluation comparative de la longévité dans les différentes races d'hommes, en les supposant soustraites à l'influence du climat;

(1) Il doit y avoir une erreur dans ce nombre. Selon Porter et Rickman, le nombre des morts annuelles en Angleterre, depuis 1821 jusqu'à 1831, est de 1 sur 51.

mais les faits dont on peut, dès à présent, disposer suffisent déjà pour prouver qu'en éliminant cette cause modificatrice, la durée moyenne de la vie serait partout à-peu-près la même, quelque différentes que fussent les races que l'on considérât. Des calculs relatifs principalement aux races blanches avaient conduit à admettre qu'il meurt un tiers des hommes avant l'âge de dix ans, qu'il en meurt moitié avant trente-cinq, les deux tiers avant cinquante-deux, et les trois quarts avant soixante-et-un; les calculs faits depuis ont donné des résultats très différens. Selon l'estimation de Hufeland, sur cent individus qui viennent au monde, cinquante meurent avant d'avoir atteint leur dixième année, et six seulement vivent passé l'âge de soixante ans (1).

De nombreux exemples de longévité parmi les Européens ont été recueillis par M. Easton, qui a réuni dans le tableau suivant les résultats numériques de ses recherches. Il ne tient compte, comme on le voit, que des individus qui ont vécu au-delà de cent ans, et il en trouve, en procédant de dix en dix années,

Depuis	100	jusqu'à	110	inclusivement	1310
—	110	—	120	—	277
—	120	—	130	—	84
—	130	—	140	—	26
—	140	—	150	—	7
—	150	—	160	—	3
—	160	—	170	—	2
—	170	—	180	—	3

(1) *La Macrobiotique, ou l'art de prolonger la vie de l'homme*, Paris, 1838, page 130. — C. F. Burdach, *Traité de physiologie considérée comme science d'observation*, Paris, 1839, t. v, page 350.

Cas particuliers de longévité chez les Nègres.

Mallum Dando, roi de Rabbah	115
Robert Lynch, Jamaïque	160
Catherine Lopez, Jamaïque	134
Marguerite Darby, Jamaïque	130
Un mulâtre à Fredericktown, Amérique du nord, en 1797	180
Marie Goodrall, Jamaïque	120
Statera, à Saint-John, île d'Antigua	130
Rebecca Tury, Falmouth, Jamaïque	140
Tom, esclave de M. Bacon, Caroline du sud.	130
François Peat, Kingston	130
Jeanne Morgan, Jamaïque	120
Juan Moroygota	138
Joseph Ban, Jamaïque	146
Catherine Hiatt, Jamaïque	150
Françoise Johnson, femme Sambo	107

Des détails particuliers sur ces individus se trouvent dans le premier volume de mes « *Recherches sur l'histoire physique du genre humain* », et l'on trouvera aussi dans cet ouvrage la preuve que les cas de longévité ne sont ni moins fréquens, ni moins remarquables chez les autres races d'hommes, tant de l'ancien que du nouveau continent.

La conclusion générale à laquelle nous conduit l'examen des faits qu'on a pu recueillir, c'est qu'il n'y a point, à cet égard, de différences entre les diverses races d'hommes; du moins jusqu'à ce jour on en a pas constaté. Il paraîtrait que, relativement à la durée de la vie, toutes les nations ont été soumises par la nature à une même loi, et c'est d'après ce que nous avons dit plus haut, un motif pour que nous ne voyions en elle qu'une seule espèce. Même dans

des climats différens la *tendance à exister pendant un temps donné*, est la même : la durée de la vie varie seulement, parce que les causes extérieures qui amènent des catastrophes accidentelles et prématurées, ou celles qui nuisent à la santé et altèrent l'organisation, sont plus communes et plus puissantes dans un climat que dans l'autre.

2. *Progrès du développement physique et changemens périodiques de la constitution. — Fonctions naturelles et vitales chez les différentes races.*

La température propre du corps est à-peu-près la même dans toutes les races d'hommes. Ce fait a été constaté par les recherches du docteur Davy qui a étudié à fond la question.

Il n'y a pas non plus, entre les diverses races, de différence remarquable, relativement à la fréquence du pouls, ou aux autres fonctions vitales ; ou plutôt on ne trouve que des différences accidentelles et momentanées qui s'expliquent facilement par l'action des influences extérieures.

Parmi les questions qui se rattachent à cette partie de la physiologie, il en est une qui n'a pas encore été suffisamment examinée, ou du moins sur laquelle les naturalistes et les médecins ne sont pas complétement d'accord. On a cru pendant très long-temps que l'époque fixée par la nature pour le mariage, et le commencement des relations entre les sexes, variait selon les climats ; on a répété, sans qu'il se trouvât personne pour le contredire, que les femmes des pays chauds commençaient à avoir des enfans, ou à être

capables d'en avoir, bien plus tôt que celles des pays froids, et qu'elles devenaient vieilles à un âge où les femmes d'Europe ont encore toute la fraîcheur de la jeunesse.

Cette opinion s'était accréditée universellement chez les physiologistes, elle avait été établie par l'autorité du célèbre Haller, et jamais jusqu'à ces derniers temps, elle n'avait été, je le répète, l'objet d'une contestation (1). Montesquieu s'en empara comme d'un fait propre à expliquer une partie des grandes diversités morales qui établissent une ligne de séparation entre les Orientaux et les nations de l'Occident. « Les « femmes sont nubiles dans les climats chauds, dit ce « philosophe, à huit, neuf et dix ans : ainsi l'enfance « et le mariage y vont presque toujours ensemble. « Elles sont vieilles à vingt; la raison ne se trouve « donc jamais chez elles avec la beauté. Quand la « beauté demande l'empire, la raison le fait refuser; « quand la raison pourrait l'obtenir, la beauté n'est « plus. Les femmes doivent être dans la dépendance, « car la raison ne peut leur procurer dans leur vieil- « lesse un empire que la beauté ne leur avait pas « donné dans la jeunesse même. Il est donc très sim- « ple qu'un homme, lorsque la religion ne s'y op- « pose pas, quitte sa femme pour en prendre une « autre, et que la polygamie s'introduise (2).

On s'était fait en Europe, d'après les assertions de voyageurs qui manquaient des données suffisantes pour établir une proposition générale, des idées fort

(1) *Voy.* C. F. Burdach, *Traité de physiologie*, Paris, 1839 t. v, p. 39 et suiv.
(2) Montesquieu. *Esprit des lois*, livre 16, chap. 2.

exagérées sur la précocité physique dans les pays chauds, surtout dans l'Arabie et la Palestine que Montesquieu avait principalement en vue. Cependant, pour la Palestine, on aurait pu arriver à des conclusions fort différentes en s'appuyant sur plusieurs passages de l'Ancien-Testament; et quant aux femmes d'Arabie la question devait paraître fixée par une autorité que peu de personnes oseraient contester, celle de Mahomet et des commentateurs du Coran. Dans ce livre, au quatrième chapitre, qui a pour titre : *De la Femme*, on trouve le précepte suivant qui est relatif aux devoirs d'un tuteur : « Examines les orphelines (en matières religieuses) jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de mariage » ; sur quoi M. Sale remarque : « L'âge de mariage ou de maturité est fixé à quinze ans, et cette détermination est appuyée sur une tradition du prophète, bien qu'Abu Hanifah pense que dix-huit ans serait l'époque convenable. » Dans les réglemens touchant le divorce, au chapitre intitulé : *La Vache* : « Il est enjoint de ne pas renvoyer une femme dans le cas où il pourrait y avoir le plus léger doute qu'elle se trouvât enceinte. « Sale ajoute : « Lorsque les femmes sont trop jeunes (1), comme lorsqu'elles sont trop vieilles pour avoir des enfans, la règle est de n'attendre que trois mois. L'âge où on les considère comme trop vieilles pour devenir mères est celui de *cinquante-cinq années lunaires*, ou *cinquante-trois années solaires*. » Nous

(1) Les mariages avant l'âge nubile sont permis ou du moins tolérés en Arabie, et cette coutume est sans doute ce qui a donné naissance à l'opinion erronée dont j'ai parlé plus haut.

voyons donc que les époques des principales révolutions physiques sont exactement les mêmes parmi les Arabes que parmi les Européens. Ainsi, toute l'argumentation à l'aide de laquelle on a cherché à excuser la morale dépravée des nations Orientales, en s'appuyant sur l'époque prématurée du développement et de la vieillesse, s'écroule faute de fondemens, tout comme celle qui avait pour but de justifier la polygamie, d'après la supposition qu'il naissait en Arabie plus de femmes proportionnellement qu'en Europe, supposition long-temps admise comme une proposition incontestable, mais aujourd'hui complétement renversée par les résultats des recherches de Niébuhr.

Toutes les questions relatives aux changemens périodiques dans la vie physique de la femme ont été, il y a peu d'années, soumises à une nouvelle investigation par un auteur très compétent qui a recueilli, sur ce sujet, une multitude de faits neufs et intéressans. C'est à cet ouvrage, qui jette un grand jour sur une partie très importante de la physiologie, et qui doit faire disparaître pour toujours bien des erreurs et des préjugés anciennement accrédités, que je renverrai ceux de mes lecteurs qui désireraient prendre une connaissance approfondie de la question; ici je dois me borner à présenter la conclusion générale à laquelle il est arrivé. Cette conclusion qu'il a, suivant moi, établie sur des preuves parfaitement satisfaisantes, est que la différence du climat n'a que peu ou point d'effet pour produire des diversités importantes dans les époques des changemens physiques auxquels la constitution humaine est assujettie; de sorte qu'on peut dire

que devant ces grandes lois de l'économie animale, tous les membres de la famille humaine sont égaux, tous les hommes, les blancs et les noirs, se trouvant placés par la nature, pour ainsi dire, sur le pied d'une égalité parfaite. La durée de la vie entière et celle du temps nécessaire pour arriver à l'état adulte étant reconnues à très peu près les mêmes, on ne pouvait guère supposer sans invraisemblance qu'il existât des différences bien marquées pour aucune fonction particulière ou pour un ordre particulier de fonctions. Cependant c'était une opinion généralement admise depuis le temps de A. Haller et qui avait passé sans contestation jusqu'au moment où elle a été réfutée par M. Roberton (1).

SECTION L.

COMPARAISON DES RACES HUMAINES SOUS LE RAPPORT DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Il y a un point de vue sous lequel il nous reste encore à comparer les différentes branches de la famille humaine, c'est celui des différens degrés d'intelligence.

La psychologie, en prenant ce mot dans son acception habituelle, est l'histoire des facultés mentales chez l'homme; mais considérée d'une manière plus générale, elle embrasse aussi l'étude de ces facultés

(1) Le mémoire de M. Roberton, qui mérite d'être mieux connu qu'il ne l'a été jusqu'à présent, fut publié dans l'*Edinburgh medical and surgical journal*, vol. XXXVIII, 1832. Le même auteur a fait paraître récemment un Mémoire additionnel, avec une continuation de ses recherches sur la race Nègre, dans le numéro 152, du même journal.

chez les espèces animales qui semblent se rapprocher le plus de l'espèce humaine, sous le rapport de l'intelligence : ces deux parties de la science sont en quelque sorte solidaires et peuvent se prêter mutuellement appui. Ceci posé, rappelons-nous ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage relativement aux animaux, et voyons si nous n'en pouvons pas tirer quelque conclusion relativement à l'homme. Nous avons montré que deux espèces, si voisines qu'elles fussent, ne se ressemblaient jamais complétement dans leurs mœurs, leurs habitudes, leur tendance à certains actes particuliers, etc., ce qui indiquait nécessairement des différences dans leurs caractères psychologiques. Maintenant si les caractères psychologiques sont les mêmes pour toutes les races humaines, si chez toutes, l'observation des faits ne nous fait reconnaître qu'un seul et même mode d'intelligence, nous aurons là un puissant motif pour conclure qu'elles appartiennent toutes à une même espèce, qu'elles ont une origine commune.

Mais, peut-on soutenir que tel est réellement le fait? La plupart des gens à qui l'on posera cette question seront, suivant toute apparence, tentées au premier abord d'y répondre par la négative; car quels plus grands contrastes peut-on imaginer que ceux qui se présentent lorsque l'on compare entre elles, dans l'état actuel, les différentes races de l'espèce humaine? Imaginons, pour un moment, qu'un habitant d'une autre planète, descendant sur notre globe, observe et compare les mœurs de ses habitans. Faisons-le assister d'abord à quelque pompe brillante dans l'un

des pays les plus civilisés de l'Europe; au couronnement d'un monarque, par exemple. Voici saint Louis qu'on installe sur le trône de ses pères, et qui, environné d'une auguste assemblée de pairs, de barons, d'évêques, d'abbés mitrés, reçoit sur son front l'huile sainte qu'un ange vient d'apporter pour consacrer le droit divin des rois. — Transportons ensuite successivement notre voyageur dans quelque hameau de la Nigritie, à l'heure où ses noirs habitans, ivres d'une folle joie, s'agitent, au son d'une musique barbare, en mouvemens désordonnés; puis dans les plaines salées où erre le chauve Mongol, dont la peau jaunâtre se détache à peine sur la robe safranée de la steppe couverte des fleurs de la tulipe et de l'iris. — Puis auprès de l'antre solitaire où le famélique Boschisman, tapi comme une bête fauve, suit d'un œil inquiet l'oiseau prêt à se prendre au piège qu'il a tendu, ou le reptile que le hasard amène à la portée de sa main; puis, enfin, dans les forêts de la Nouvelle-Hollande, en présence d'une troupe de sales Australiens, singeant dans leur danse stupide les mouvemens disgracieux des kanguroos. — Peut-on supposer que notre voyageur conclura que les différens groupes qui viennent de passer sous ses yeux ne présentent tous que des êtres d'une même nature, appartenant à une même espèce, descendant d'une tige commune. Il est beaucoup plus probable qu'il arrivera à une conclusion opposée.

Mais dans la question qui nous occupe, nous avons, pour arriver à la solution, d'autres élémens que ceux qui seraient fournis par une observation passagère

telle que nous la supposions ici. L'histoire, en nous présentant le tableau des mœurs d'une même nation à des époques fort éloignées, nous permet d'apprécier toute l'étendue des changemens que le temps et les circonstances ont pu opérer dans sa condition. En comparant son état ancien à l'état présent, nous ne trouvons plus rien d'improbable à l'idée que des êtres, en apparence aussi différens dans leur mode d'existence que ceux dont il vient d'être fait mention, puissent néanmoins être unis par des liens de parenté.

Les recherches historiques ont encore un autre résultat, celui de mettre tout d'abord en évidence un des grands caractères distinctifs de notre espèce, un de ceux qui séparent le plus nettement sa nature de celle des animaux; je veux parler de ce que l'on a appelé quelquefois la perfectibilité de l'homme, mais qu'il serait plus convenable de désigner comme une tendance aux changemens, puisque ces changemens qui sont incessans, bien qu'ils aient en général pour résultat de le faire avancer dans la voie de la civilisation, lui impriment quelquefois pour un temps une marche rétrograde. Ces changemens d'ailleurs, dans quelque direction qu'ils s'opèrent, contrastent de la manière la plus frappante avec ce qui s'observe chez les animaux, parmi lesquels les habitudes propres à chaque espèce se transmettent avec une parfaite uniformité de générations en générations. Le lion de Numidie et le satyre des déserts, les royaumes des abeilles et les républiques des termites sont aujourd'hui précisément dans les mêmes conditions qu'au temps d'Ésope et dans l'empire de Juba, tandis que

les descendans des hordes que Tacite nous dépeint comme vivant au sein de la misère et de la saleté dans les marécages des bords de la Vistule, ont bâti Saint-Pétersbourg et Moscou, et que la postérité de cannibales et de phtirophages se nourrit maintenant de pillau et de pain de froment.

Quand nous considérons que de pareils changemens d'habitudes se sont opérés dans plusieurs des races dont l'histoire nous permet de connaître l'ancien état, nous sentons qu'il y aurait de la témérité à prétendre que des différences comme celles auxquelles il a été fait allusion plus haut ne peuvent pas être le résultat des circonstances extérieures, circonstances qui, dans certains cas, auraient favorisé la tendance au perfectionnement propre à notre espèce, et, dans d'autres, auraient agi en sens contraire, obligeant des nations déjà civilisées à rétrograder vers la barbarie de l'état sauvage.

Pour tout ce qui a rapport à l'entretien de la vie, et généralement à la satisfaction des besoins corporels, les habitudes de l'homme paraissent susceptibles de variations infinies; en nous bornant même à celles que constate l'histoire, nous voyons qu'il s'est opéré dans l'aspect extérieur des sociétés des changemens qui vont au-delà de tout ce que l'imagination eût pu faire prévoir, de sorte que, si l'on se contentait d'un coup-d'œil superficiel, on serait tenté de croire qu'il n'y a, dans les actions humaines, rien de stable, rien de permanent. Aussi n'est-ce point à la surface qu'il faut s'arrêter, lorsqu'on veut savoir, si malgré leur diversité, ces actions ne sont point soumises à certaines

lois. C'est au moyen d'une investigation plus profonde, c'est en arrivant jusqu'à ce qu'il y a de plus intime dans la nature de l'homme, qu'on pourra espérer découvrir des principes qui, sous le rapport de leur constance, soient comparables aux instincts propres aux différentes espèces animales, et soient, comme ces instincts, caractéristiques, ou de l'humanité tout entière ou de ses grandes familles prises chacune en particulier. Ainsi, nous devrons chercher quelles sont les idées, quels sont les penchans auxquels se rattachent les habitudes si variées que l'observation nous a fait connaître; nous prendrons l'homme avec ses penchans, ses sympathies, avec la conscience qu'il a de soi-même; nous constaterons, en un mot, les causes cachées des déterminations, aussi bien que les actes par lesquels elles se manifestent.

Remarquons, d'ailleurs, que, même en nous bornant à l'observation de ces manifestations extérieures, nous en trouverons quelques-unes qui sont si générales, qu'on pourrait les considérer, et qu'on les a considérées en effet, comme caractéristiques de la nature humaine. Dans le nombre, et en première ligne, nous pouvons citer l'usage d'un langage conventionnel, usage dont l'universalité chez les hommes n'est pas moins remarquable que son absence totale chez tous les autres êtres vivans. L'usage du feu, des vêtemens, des armes, la possession d'animaux domestiques viennent encore se placer à-peu-près sur la même ligne; mais ces différens arts, aussi bien que celui de la parole, ne sont que les manifestations de cet agent intérieur qui est réellement l'attribut distinctif de la

nature humaine : c'est ce principe avec ses phénomènes les plus essentiels, les plus caractéristiques, si nous parvenons à les découvrir, que nous devons prendre pour sujet d'une comparaison à établir avec celui qui constitue ce que nous appelons la nature psychique des animaux. Or, pour peu qu'on pousse avant la comparaison, on reconnaît qu'il existe, entre cette faculté de l'homme et celle qui lui correspond chez les brutes, des rapports très grands, très importans. Dans l'une et l'autre, par exemple, on voit un principe d'action tendant à assurer le bien-être et la conservation des individus qui l'ont reçu respectivement en partage, et tendant également à assurer la conservation de l'espèce. Le désir d'un plaisir prochain, le besoin de préparer un bonheur futur, voilà le grand principe d'action chez tous les êtres animés ; voilà la grande source d'énergie active dans notre espèce et dans les espèces inférieures. Relativement à la nature de ce principe, quelques philosophes veulent qu'il y ait entre l'homme et la brute une ligne de démarcation tranchée, admettant comme évidente une proposition qui, certainement est très contestable, savoir, que l'animal, dans toutes ses actions, ignore le but vers lequel il tend : « *Deus est anima brutorum* », disaient les métaphysiciens du moyen âge, qui ne voyaient dans les animaux que de purs automates. Cette proposition, je le répète, est une pure hypothèse, et ceux qui l'admettent seraient fort embarrassés, s'il leur fallait l'étayer par des preuves. Comment démontreraient-ils, par exemple, que l'oiseau, en construisant son nid, ne sait

17.

pas qu'il travaille pour sa future famille, que la fourmi bâtit ses magasins sans songer aux besoins qu'elle en aura dans une autre saison, que les abeilles ouvrières qui environnent leur reine n'ont rien qui ressemble à un loyal dévoûment pour la souveraine de la ruche, ou que les termites, qui réduisent en captivité leurs ennemis vaincus et les forcent à prendre soin des jeunes individus, n'éprouvent pas quelque chose de ce sentiment d'orgueil, qui gonflait le cœur du despote persan lorsqu'il appuyait son pied sur le col d'un empereur romain.

L'invariable uniformité qui règne dans les habitudes des animaux, et qui forme un contraste si frappant avec la variabilité non moins remarquable qui s'observe dans les habitudes des hommes quand on compare une génération à une autre, constitue réellement une différence beaucoup plus caractéristique entre les êtres qui agissent sous les impulsions de l'instinct et ceux qui ont reçu la raison en partage. C'est là, pour le commun des observateurs, la distinction la plus apparente, et c'est même la seule que puisse faire découvrir un examen rapide et superficiel. Mais, s'attache-t-on à approfondir le sujet, à pénétrer dans la nature même des actions, dans la partie la plus cachée de l'histoire des sentimens, des penchans, des impulsions, qui sont les premiers mobiles, les ressorts secrets de ces actions; alors on en vient à découvrir une distinction beaucoup plus importante, une différence capitale, essentielle, dans le but vers lequel tendent les actes commandés par l'instinct et ceux qui sont dirigés par la raison. Relativement aux premiers,

nous reconnaissons que toute l'activité mise en jeu par les sentimens de désir ou d'aversion, de sympathie ou d'antipathie, propres à chaque espèce animale, tend seulement à assurer le bien-être et la conservation de l'individu, la perpétuation de sa race. Si au contraire, entrant dans le vaste champ d'observation que nous ouvre l'histoire, nous embrassons la sphère entière des actions humaines, nous en voyons bien encore un bon nombre qui tendent vers ce but, mais il n'est plus exact de dire qu'elles y tendent toutes. Loin de là, et dans les habitudes, dans les coutumes des différens peuples, il n'en est point de plus remarquables que celles qui se rapportent à un état d'existence auquel l'homme se sent appelé après sa mort, et à l'influence que doivent exercer sur sa condition présente et future des agens invisibles qui sont pour lui un objet de crainte et de respect. Sans doute, suivant l'état de barbarie ou de civilisation dans lequel se trouvent les peuples, leurs notions à cet égard varient beaucoup, et à mesure qu'on descend dans l'échelle, on les trouve plus grossières et plus confuses; mais enfin, en arrivant même jusqu'au dernier degré, on les y retrouve encore, et elles s'y traduisent par des actes parfaitement significatifs. Les rites pratiqués sur toute la terre en l'honneur de ceux qui ne sont plus; les différentes cérémonies relatives à la sépulture, à l'embaumement, à l'incinération des corps; les processions funéraires qui, dans tous les pays, dans tous les temps, chez tous les peuples, accompagnent les morts à leur dernière demeure; les tombeaux élevés sur le lieu où ont été déposés leurs restes périssables; les innombra-

bles tumulus dispersés sur toute la surface du globe, seules traces qu'aient laissées des races depuis longtemps éteintes; les moraïs et les gigantesques monumens des îles Polynésiennes; les magnifiques pyramides de l'Egypte et de l'Anahuac; les prières et les litanies, récitées aujourd'hui pour les vivans et pour les morts dans les églises de la chrétienté, dans les mosquées et les pagodes de l'Orient, comme elles l'étaient jadis dans les temples du monde païen; le pouvoir accordé aux prêtres, considérés comme médiateurs entre les dieux et les hommes; les pontifes agissant comme vicaires de la divinité sur les rives du Tibre, du Brahmapoutra et du golfe Arabique; les guerres sacrées désolant des empires, pour établir ou renverser certains dogmes métaphysiques que n'entendirent jamais la plupart des hommes qui combattirent et moururent dans ces querelles; les pénibles pélerinages exécutés chaque année pendant de longues suites de siècles par des hommes de toutes les couleurs, de tous les pays, qui vont chercher à la tombe des prophètes ou des saints l'absolution de leurs péchés; les sacrifices humains; la mort volontaire des vieillards; l'immolation des enfans par leurs parens (1); les sacrifices d'animaux considérés comme typiques ou comme expiatoires; tous ces différens faits, et beaucoup d'autres semblables que présente à notre observation l'histoire des nations civilisées comme celle des peuples barbares, nous conduisent à reconnaître que l'humanité tout entière sympathise dans certai-

(1) *Voyez* Burdach, *Traité de physiologie*, Paris, 1839, tome V, p. 458 et suivantes.

nes idées générales, dans certains sentimens profondément empreints en elle, et dont la nature n'est pas moins mystérieuse que l'origine. Ce sont là, parmi les divers phénomènes psychologiques propres aux créatures humaines, les plus remarquables sans doute, et ceux qui peuvent le mieux les distinguer des brutes; car ce n'est plus sur l'aspect extérieur des habitudes et des diverses manifestations de l'activité que repose la distinction, mais sur la nature intime du principe d'action lui-même.

Supposons donc qu'après une investigation bien complète des phénomènes, nous soyons arrivés à reconnaître dans la psychologie des races humaines un certain nombre de principes fondamentaux qui correspondent, du moins quant à leurs effets, aux instincts des brutes, si nous voyons que ces principes d'action, au lieu de varier d'une race à l'autre comme les instincts qui sont différens pour chacune des espèces animales, sont au contraire communs à tous les hommes, il est clair, comme nous avons eu déjà occasion de le faire remarquer, que nous aurons là un puissant argument en faveur de l'unité spécifique du genre humain.

C'est donc à ce genre d'investigation qu'il nous faut maintenant nous livrer, en étudiant l'histoire psychologique de diverses races humaines, et en prenant nos exemples dans celles qui sont le plus éloignées les unes des autres. Dans ce but, nous commencerons par réunir les particularités les plus frappantes et les plus caractéristiques, relatives à l'état moral et intellectuel de ces nations. Nous verrons

quelles étaient leurs superstitions primitives ou leurs dogmes religieux à une époque où ils étaient encore privés de toute communication avec le monde chrétien et civilisé; puis nous examinerons jusqu'à quel point, quand la communication aura été établie, ces mêmes peuples se seront montrés capables de recevoir et de s'approprier les bienfaits de la civilisation et du christianisme.

Nous n'entreprendrons pas de poursuivre cette recherche relativement à toutes les races, et nous nous bornerons à considérer deux ou trois des groupes les plus nettement séparés les uns des autres. Les populations du Nouveau-Monde, prises comme un tout, nous occuperont d'abord, et nous tâcherons de jeter quelque jour sur cette partie de l'histoire des nations Américaines, en les prenant depuis les régions arctiques jusqu'au cap Horn. Nous passerons ensuite aux nations à chevelure laineuse de l'Afrique, et la comparaison que nous établirons entre ces peuples et les nations de l'Europe et de l'Asie devra nous fournir les élémens suffisans pour arriver à une solution, soit positive, soit négative de la question.

SECTION LI.

CONSIDÉRATION, SOUS LE POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE, DES RACES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE.

S'il est un groupe de nations qu'on puisse sans trop d'invraisemblance représenter comme différent par ses caractères psychologiques des autres groupes dont se compose la population du globe, c'est sans doute

celui qui embrasse l'ensemble des races indigènes du Nouveau-Monde. Un célèbre écrivain, le docteur Martius, qui a eu des facilités toutes particulières pour l'étude des diverses branches de l'histoire naturelle dans les provinces portugaises de l'Amérique du sud, et que l'on sait avoir apporté une attention particulière à l'ethnographie des habitans de cette vaste région, a tracé en termes très forts, mais empreints suivant moi d'un peu d'exagération, une peinture de ces peuples considérés tant au physique qu'au moral. Afin d'éviter le danger de représenter d'une manière infidèle ses opinions à cet égard, je citerai textuellement quelques fragmens d'un de ses ouvrages dont il a paru une traduction en anglais.

« La race indigène du Nouveau-Monde, dit M. Martius, se distingue, de toutes les autres races humaines non-seulement par les caractères extérieurs, c'est-à-dire par certaines particularités de sa conformation physique, mais encore, et d'une manière plus tranchée peut-être, par des caractères intérieurs tirés de la considération de sa condition mentale.

« L'Américain nous présente, en effet, à cet égard, des traits qui lui sont tout-à-fait propres, joignant à l'ignorance et la légèreté de l'enfant, l'incapacité pour apprendre et l'opiniâtreté du vieillard. C'est cette singulière et inexplicable réunion des défauts particuliers aux deux époques extrêmes de la vie intellectuelle, qui a fait échouer tous les efforts qu'on a tentés jusqu'à ce jour pour le réconcilier avec l'état de choses présent. Il n'essaie plus de lutter contre l'ascendant de l'Européen, mais il refuse de s'associer à son mouve-

ment, de faire tout ce qui pourrait le conduire à devenir un membre heureux et satisfait d'une même communauté. C'est encore cette double nature que nous venons de signaler en lui, qui oppose à la science des obstacles presque insurmontables, lorsqu'elle s'efforce de scruter son origine, de le suivre à travers cette longue suite de siècles qu'il a parcourus, et pendant lesquels il semble n'avoir rien acquis. En disant qu'il n'a rien acquis, nous sommes loin de donner à entendre que sa condition présente ressemble en rien à ce que devait être la condition primitive de l'homme. Au contraire, elle est aussi éloignée que possible de cette absence de crainte, de cette confiance naïve qui, si nous en croyons une voix intérieure, d'accord en cela avec le témoignage des plus anciens documens écrits, fut l'apanage de l'enfance des nations, comme elle est celui de l'enfance des individus. Dans les sentimens de l'indigène Américain, il faut bien en convenir, il ne reste presque plus rien de l'empreinte que l'homme reçut sans doute en sortant des mains du créateur, et il semble que depuis long-temps c'est le pur instinct animal qui l'a guidé dans la route par laquelle il est arrivé d'un obscur passé à un présent non moins sombre. Il n'en est plus à la première période du développement normal de l'espèce : ce n'est pas l'homme primitif, mais l'homme dégénéré que nous voyons en lui. Voilà du moins ce qui semble résulter d'une foule d'indications diverses.

« Sans parler ici des traces nombreuses d'une civilisation antérieure aux temps historiques que nous

présente la race Américaine, sans parler de l'ancienneté de ses conquêtes sur le monde organisé, conquêtes dont l'origine se perd dans la nuit du passé, nous trouvons, pour appuyer l'opinion que nous venons d'émettre, des preuves encore plus convaincantes, dans l'observation des rapports qu'ont entre eux les peuples du Nouveau-Monde, dans ce qui forme pour eux la base du droit naturel et du droit des gens, si l'on peut employer l'expression de droit pour un ordre de choses où règne partout la violence. Je veux parler ici de ce grand fait que j'ai déjà eu précédemment l'occasion de signaler, de l'étrange division de la population Américaine en une infinité de groupes grands et petits, groupes isolés entre eux, qui se repoussent même mutuellement et nous apparaissent comme les fragmens d'une vaste ruine. L'histoire des autres nations du globe ne nous offre rien qui ait la moindre analogie avec un pareil état.

« On ne peut douter que, depuis des temps fort reculés, l'Amérique n'ait été, presque sans interruption, le théâtre de migrations qui ont agité les différens points de sa surface, et tout porte à voir dans ces déplacemens violens, une des causes principales du démembrement des anciennes sociétés, de la corruption des langues et de la dégradation des mœurs, suite presque inévitable de la misère amenée par toute grande catastrophe. Il est permis de croire que, dans l'origine, il n'y a eu qu'un petit nombre des nations principales à éprouver des collisions de cette nature, mais on doit supposer que le résultat en aura été pour elles, ce qu'il a été, presque de nos jours, pour la na-

tion des Tupis, c'est-à-dire que les débris provenant des deux masses qui s'étaient mutuellement heurtées auront été dispersés dans toutes les directions, se seront mêlés, groupés, amalgamés de toutes les manières. Pour peu qu'on admette que les migrations aient ensuite continué, à des intervalles assez rapprochés, pendant une longue suite de siècles, amenant toujours les mêmes brisemens, les mêmes dispersions, suivies d'une sorte de fusion de quelques-unes des parties désagrégées, on aura une explication de l'état actuel de l'Amérique. Remarquons d'ailleurs que l'admission de cette hypothèse ne nous conduit, relativement au grand phénomène que nous considérons, qu'à la connaissance des causes prochaines, et que ses causes premières n'en restent pas moins toujours inconnues et énigmatiques.

« Faut il croire que quelque grande convulsion de la nature, quelque effroyable tremblement de terre, tel que celui auquel on attribuait jadis la submersion de la fameuse Atlantide, a enveloppé dans son cercle destructeur les habitans du nouveau continent. Est-ce la terreur profonde ressentie par les malheureux échappés à cette affreuse calamité, qui, se transmettant sans diminuer d'intensité aux génération suivantes, a troublé leur raison, obscurci leur intelligence, endurci leur cœur? Est-ce cette terreur toujours présente qui les a dispersés et, fermant leurs yeux aux bienfaits de la vie sociale, les a fait se fuir les uns les autres sans savoir où ils porteraient leurs pas? Supposerons-nous que des calamités d'un autre genre, de longues et désolantes sécheresses, d'immenses inondations

amenant après elles la famine, ont forcé les hommes de race rouge à se dévorer les uns les autres, et que la répétition de ces actes de cannibalisme leur enlevant bientôt tout ce qu'il pouvait y avoir de noble et d'humain dans leur nature les a fait tomber dans l'état de dégradation et d'abrutissement où nous les trouvons aujourd'hui? Ou bien enfin, cette dégradation est-elle la conséquence, non des circonstances extérieures, mais des vices de l'homme lui-même, la suite des désordres affreux dans lesquels il est tombé en s'abandonnant aux penchans que la tache originelle a laissés dans son cœur? Y devons-nous voir, en un mot, un exemple du châtiment que le créateur a infligé aux enfans pour la faute des pères, avec une sévérité qu'il serait téméraire à nous de taxer d'injustice? »

Nous ne suivrons pas plus loin le docteur Martius, et nous nous contenterons de dire que la même série d'idées se trouve développée dans plusieurs de ses ouvrages (1). C'est un écrivain doué de beaucoup d'imagination et dont l'esprit a été vivement frappé de l'aspect étrange sous lequel la nature humaine s'est montrée à son observation dans les provinces occidentales de l'Amérique du sud. Si ses études s'étaient étendues aux autres parties du monde, ses vues se seraient élargies et ses opinions eussent été, selon toute apparence, considérablement modifiées.

(1) *Von dem Rechts-Zustande unter den Ur-Einwohnern Braziliens, Eine Abhandlung*, Munich, 1832, traduit dans le second volume du *Journal of the Royal Geographical Society*. — *Reise in Brazilien*, par MM. Spix et Martius, 4to. — *Ueber die Zukunft and Vergangenheit der Americanischen Volkstamm*, par M. Martius. Munich.

Il s'en faut de beaucoup que les nations Américaines soient, sous le point de vue psychologique, séparées du reste des hommes par une distance aussi grande qu'on serait tenté de le supposer d'après les conclusions du célèbre voyageur; c'est du moins ce qui résulte, si je ne me trompe, des considérations suivantes :

1° Les impressions et les tendances religieuses des habitans du Nouveau-Monde, les dogmes qui étaient reçus universellement parmi eux, leur croyance à une vie future, leurs rites et leurs cérémonies, leurs idées superstitieuses, les formes sous lesquelles se montrait leur crédulité, les jongleries et les impostures à l'aide desquelles certains individus cherchaient à inspirer au vulgaire la crainte et le respect, à se faire regarder comme doués de pouvoirs surnaturels; toutes ces manifestations diverses des sentimens intérieurs et bien d'autres encore qui ont été observées chez les Américains, se retrouvent presque identiquement chez plusieurs des nations de l'ancien continent.

Qu'on lise ce qu'a écrit sur la religion et les superstitions des Delawares, un vieil auteur qui connaissait très bien ces Indiens parmi lesquels il avait long-temps vécu : « Chez toutes ces nations, dit Loskiel, l'opinion générale est qu'il y a un Dieu, ou, pour employer leur manière de s'exprimer, un esprit grand et bon qui préside aux destinées de l'homme. » D'après ce que nous apprend cet écrivain, dont le témoignage d'ailleurs est d'accord avec celui de toutes les personnes qui ont eu des rapports suivis avec les nations indigènes de l'Amérique septentrionale, il paraît que les idées de

ces nations sur la nature et les attributs de Dieu sont beaucoup plus larges et plus philosophiques que celles de la grande majorité des nations sauvages de l'ancien continent. Ils voient en lui (ce sont leurs propres expressions) le créateur du ciel et de la terre, de l'homme et de tous les êtres animés. Ils le représentent comme tout puissant et capable de faire tout le bien qu'il veut. « Ils disent qu'il a manifesté ses intentions bienveillantes envers l'homme en mettant dans les plantes le germe de la vie, en envoyant les pluies pour fertiliser le sol, en donnant au soleil la chaleur nécessaire pour mûrir les fruits, en peuplant les eaux de poissons et les forêts de gibier. » Tous ces bienfaits, d'ailleurs, auraient été, suivant eux, destinés aux Indiens exclusivement. Enfin, « ils sont convaincus que Dieu exige d'eux qu'ils pratiquent le bien et évitent le mal. »

Avant d'aller plus loin, nous devons faire remarquer, qu'il y a sur tous ces points une grande analogie dans les opinions des Américains et celles des Asiatiques du nord. Un voyageur moderne, M. Erman, nous apprend, d'après le témoignage du métropolitain Philopheï qui résidait chez les Ostiaques de l'Obi, que ces peuples, avant d'avoir eu aucun rapport avec les missionnaires, croyaient à l'existence d'une divinité suprême, et se faisaient, sur sa nature, des idées très pures et très élevées. Ils n'avaient jamais songé à la représenter sous des formes matérielles ou à lui faire des offrandes, tandis qu'ils avaient des images des dieux inférieurs devant lesquelles ils déposaient des dons propitiatoires. La plus célèbre de

ces divinités subalternes, qui pour eux était une sorte de puissance médiatrice, portait le nom d'Oertidk. Ce nom, qui se conserve parmi les Magyares sous une forme encore très reconnaissable (Oerdig), a été, à l'époque de l'introduction du christianisme en Hongrie, employé par les moines pour désigner l'esprit de ténèbres. On exécutait devant les images d'Oertidk des danses qui, suivant Erman, devaient ressembler beaucoup aux danses de guerre que ce voyageur a observées sur le continent Américain chez les Kolushiens de Sitcka.

On sait que certains peuples Américains ont aussi des images de leurs manitous. Ces manitous sont des génies subalternes dont l'existence est admise par beaucoup de peuples du nouveau continent qui croient à une diviné suprême, et notamment par les Delawares. Il y en a de bons et de méchans. « D'après ce que j'ai appris des hommes les plus âgés, dit Loskiel, il paraît que lorsqu'il est question d'une guerre prochaine, les Indiens s'avertissent les uns les autres de prêter l'oreille aux suggestions des bons génies qui conseillent toujours la paix, et non à celle des méchans esprits. » Ces derniers étaient pour eux, d'ailleurs, toute autre chose que ce qu'est pour nous l'esprit de ténèbres; mais Loskiel nous apprend que l'idée du diable, dans le sens chrétien et oriental du mot, idée qui leur était autrefois complétement étrangère, a été introduite chez eux par suite de leurs rapports avec les blancs, et qu'ils l'ont bientôt adoptée. Il y a parmi ces hommes des prédicateurs qui prétendent avoir reçu des révélations

et qui, enseignant des opinions différentes, se trouvent quelquefois engagés dans des espèces de disputes théologiques. Quelques-uns de ces hommes prétendent être parvenus jusqu'au séjour de la divinité, ou s'en être du moins approchés assez près pour avoir entendu chanter les coqs et fumer les cheminées du paradis. D'autres soutiennent que personne n'a jamais pu connaître les lieux où Dieu réside, mais que la demeure du grand esprit, du principe de tout bien, est au-delà du ciel bleu, et que la voie lactée est le chemin qui mène vers sa demeure. Beausobre prétend retrouver dans cette idée une trace des opinions des Manichéens et de quelques autres philosophes orientaux. Nous rappelons cette opinion sans la juger.

Les Américains admettent l'existence de l'âme comme substance distincte du corps, et quelques-uns croient à la transmigration. Suivant Loskiel, ils disent que l'homme ne peut mourir tout entier et pour toujours, et qu'il en doit être de lui comme du grain de maïs qui, placé en terre, reprend une nouvelle vie et donne lieu à un nouveau développement. L'opinion la plus générale parmi eux, est que les âmes des bons ont pour demeure un lieu où abondent tous les biens dont l'homme peut jouir sur la terre, et que les âmes des méchans au contraire, en proie à la misère et à la tristesse, sont condamnées à errer perpétuellement.

Les Delawares ont des sacrifices comme en ont eu tant d'autres nations. « L'usage des sacrifices destinés à apaiser le grand esprit et les divinités subalternes, est dit Loskiel, très ancien parmi eux, et considéré

comme tellement important, que si ces cérémonies ne sont pas faites aux époques voulues, et suivant les formes consacrées, la nation se croit menacée de toutes sortes de malheurs, chaque famille craignant alors pour ses membres la mort ou quelque grave infortune: dans ces occasions, ils offrent des lièvres, de la chair d'ours, du maïs. Outre ces sacrifices qui reviennent chaque année à des époques déterminées, plusieurs nations ont une grande fête qui ne se célèbre que tous les deux ans, et dans laquelle on sacrifie un animal qui doit être mangé tout entier. Une petite quantité de la graisse fondue est versée dans le feu par un des vieillards, et c'est là ce qui constitue la partie essentielle de l'offrande. C'est aux manitous que se font les offrandes, et ces manitous correspondent exactement aux fétiches des nations de l'Afrique et de l'Asie boréale, c'est-à-dire que ce sont des esprits tutélaires résidant souvent dans un objet visible ou matériel : Tel homme a pour son manitou le soleil, tel autre la lune; celui-ci d'après un rêve a adopté la chouette pour son manitou, celui-là le bison. Les Delawares ont dans le cours de l'année cinq fêtes, dont une en l'honneur du soleil qui est regardé comme le père de toutes les nations indiennes. »

Comme beaucoup d'autres nations, ces hommes croient à la nécessité de la purification, de l'expiation des fautes par le jeûne et les macérations; quelques-uns, dans ce but, se font bâtonner de la tête jusqu'aux pieds, « d'autres se soumettent à l'action d'un violent purgatif, moyen plus expéditif et qui n'est guère moins sévère. »

Au lieu de prêtres appartenant à un corps sacerdotal régulièrement organisé, les Américains ont, de même que les Asiatiques du nord, des jongleurs et des sorciers qui se prétendent doués d'une puissance et de connaissances surnaturelles. Ces jongleurs paraissent présenter les plus grands rapports avec les chamans des Sibériens et les devins ou hommes-fétiches des nations Africaines. L'ouvrage de M. Catlin, contient de nombreuses anecdotes relatives à ces sorcelleries et aussi à d'autres superstitions des indigènes Américains.

Quant à l'aptitude de ces hommes à recevoir les bienfaits de la civilisation et du christianisme, elle est assez prouvée par tout ce qui a été dit dans le chapitre précédent, et pour continuer de la refuser aux nations Américaines, il faut être sous l'influence de préjugés bien enracinés.

Dans l'Amérique du Nord, des tribus entières ont embrassé le christianisme, et vivent sous son influence, occupées des soins de l'agriculture, et ayant déjà fait dans plusieurs branches d'industrie d'assez notables progrès. Maintenant, peut-être, on demandera si leur conversion est aussi complète qu'on l'a prétendu; c'est là une question qui ne peut être bien résolue que par les personnes qui ont entretenu avec ces peuplades des relations directes et suivies : or voici ce que j'ai appris à ce sujet d'un homme intelligent qui, ayant rempli pendant de longues années les fonctions d'agent du gouvernement pour les affaires des Cherokees, a eu de nombreuses occasions d'observer les Indiens des différentes provinces, et de bien connaître leurs mœurs, leurs habitudes, leur manière de penser;

M. Schoolcraft m'a assuré avoir trouvé beaucoup de ces hommes qui s'étaient complétement pénétrés des principes et des sentimens de notre religion, qui avaient vécu et étaient morts dans cette foi, et qui méritaient à tous égards la qualification de pieux et dévots chrétiens. Quelques-uns de mes lecteurs entendront peut-être avec intérêt ce que dit Loskiel de la congrégation des Indiens convertis appartenant à l'établissement des frères Moraves ou Hernutes de New-Salem.

« Cette mission, dit-il, a aujourd'hui quarante-cinq ans d'existence. D'après un registre de la congrégation, daté de l'année 1772, nous apprenons que depuis la fondation de la mission, jusqu'à ladite année, sept cent vingt Indiens avaient été ajoutés à l'église de Christ par le saint baptême, et que beaucoup déjà étaient partis de cette vie en glorifiant Dieu leur sauveur. Je voudrais pouvoir dire le nombre de ceux qui ont été, depuis cette époque, convertis au Seigneur; mais les livres de l'église et les autres papiers des missionnaires ont été brûlés en 1781, quand ils furent faits prisonniers à Muskingum, de sorte que je ne puis donner rien de précis à cet égard. En supposant que de 1772 à 1787, il y eut eu un nombre égal de nouveaux convertis, et ce nombre est probablement plutôt au-dessus qu'au-dessous du véritable, on trouvera qu'après toutes les peines que se sont données les missionnaires, toutes les misères qu'ils ont souffertes, tout le temps qu'ils ont consacré à cette œuvre, leur troupeau était bien petit; ce résultat trouve son explication moins dans le caractère

particulier des nations indiennes, lequel cependant a pu y entrer pour quelque chose, que dans l'esprit qui a guidé les missionnaires, leur but ayant toujours été, non pas de rassembler autour d'eux un grand nombre de païens qui auraient consenti à recevoir le baptême, mais de former des âmes pour le Christ, des âmes qui crussent en sa parole, et vécussent suivant sa loi, de manière à jouir un jour de son royaume. »

Pour terminer ces remarques sur l'histoire psychologique des nations Américaines, je présenterai une rapide analyse de ce que nous savons relativement aux Esquimaux. Cette race, comme on l'a vu, appartient à la classe des nations qui forment la population propre au Nouveau-Monde, nations qui sont séparées du reste du genre humain, autant au moins par les caractères particuliers de leurs langues, que par leur position géographique. Je me suis déjà servi de l'expression de peuples aborigènes, en parlant des Esquimaux, et cette expression, dans le sens où je l'ai toujours employée, leur est parfaitement applicable, puisque, si haut que l'on remonte dans les fastes historiques, on ne les trouve jamais que comme des nations complétement isolées. Si donc cette race, séparée de toutes les autres depuis un temps immémorial, nous offre, au fond, la même nature morale et intellectuelle, il nous sera déjà permis de prévoir qu'aucune de celles sur lesquelles on pourra appeler ensuite notre attention, ne nous présentera à cet égard rien d'essentiellement différent. « Les habitudes des Hyperboréens, dit Lesson, sont à-peu-près les mêmes partout où on les a soigneusement observés. Vivant

sur des points du globe où la nature semble expirante, ensevelis sous les glaces éternelles du pôle, leur industrie s'est tournée vers la chasse et la pêche, leurs seules ressources pour se nourrir; aussi y ont-ils acquis une grande habileté. La rigueur du climat pendant les longs hivers les a forcés à se creuser des abris souterrains, et à y entasser des vivres pour l'époque où la pêche et la chasse sont impraticables. Dans les longues nuits polaires qu'éclairent à peine les aurores boréales, ensevelis sous la glace et la neige dans des yourtes profondément creusées sous terre, les Esquimaux vivent de poisson sec, de chair de cétacés, et boivent avec plaisir l'huile de baleine qu'ils conservent dans des vessies. Ils cousent avec des nerfs leurs vêtemens d'hiver, qui sont faits de peaux de phoques dont les poils leur servent de fourrure; ceux d'été sont taillés dans les intestins des grands cétacés et ressemblent à des étoffes vernissées.

« L'Esquimaux est adroit à la chasse des renards et des zibelines, dont les fourrures lui servent de vêtement ou d'objets d'échange avec quelques trafiquans du Nord. Il sait harponner avec audace les cétacés, et les dards dont il se sert, faits d'os ou de pierres aiguës, sont surmontés de vessies gonflées dont la résistance sur l'eau use les forces de la baleine, qui vient plus souvent respirer à la surface de la mer, et qui éprouve une grande difficulté à s'enfoncer; de nouveaux javelots l'accablent encore jusqu'à ce qu'elle ait succombé...

« Superstitieuse à l'excès, ajoute le même écrivain, la race polaire, à cela près de quelques nuances, a pré-

senté dans toutes les tribus des idées religieuses identiques. Mais une morale très relâchée a fait adopter aux hommes la polygamie, prostituer sans pudeur leurs femmes et leurs filles, qu'ils ne considèrent que comme des créatures d'un ordre inférieur dont ils peuvent faire ce que bon leur semble. »

Le Groenland et le Labrador sont habités par des peuples appartenant à la même race qui se trouve ailleurs répandue le long des côtes des mers polaires. Les coutumes de ces indigènes ont été bien observées par les missionnaires Moraves, qui ont depuis long-temps formé des établissemens dans ce pays, et qui nous ont donné, à cet égard, des renseignemens beaucoup plus complets et plus exacts que ceux qu'on pourrait obtenir de toute autre source. J'extrairai des relations de ces missionnaires quelques passages relatifs principalement aux Esquimaux du Groenland, lesquels, comme on le sait fort bien, ne diffèrent des Esquimaux occidentaux que par des nuances peu prononcées et en quelque sorte accidentelles.

« Les premiers voyageurs qui décrivirent les Groenlandais, donnèrent cours à des notions très erronées: ainsi, on crut d'après eux, que ce peuple adorait le soleil et sacrifiait au diable. Des matelots avaient vu les Groenlandais, en se levant le matin, regarder le soleil avec une profonde attention : c'était évidemment pour rendre hommage au soleil levant. On avait observé dans les lieux qu'ils fréquentaient des pierres plates carrées, sur lesquelles se trouvaient encore des cendres, des charbons, des ossemens à demi consumés: c'étaient là évidemment des autels de sacrifices.

Or, à qui ces païens pouvaient-ils offrir des sacrifices, sinon au diable? Cependant ces interprétations n'étaient rien moins que justes, comme l'ont reconnu les frères Moraves, dès qu'ils ont su la langue des Groenlandais et ont pu converser avec eux. »

Les Groenlandais croyaient à l'existence d'êtres surnaturels exerçant leur empire sur la destinée des hommes; cependant, il paraît qu'ils n'avaient point en général d'idées bien claires d'un créateur ou d'une création de l'univers. « Ils ne savaient point si les choses avaient eu un principe ou existaient de toute éternité, et peut-être même la plupart d'entre eux n'avaient jamais songé à se faire cette question. » Cependant, si nous en croyons les missionnaires Moraves, dont la bonne foi semble à l'abri de tout soupçon, il y avait, parmi ces païens chasseurs de veaux marins, certains philosophes qui raisonnaient sur la doctrine des causes finales. Un Esquimaux disait à un des missionnaires, qu'il avait souvent fait la réflexion qu'un kadjak, avec toutes les pièces qui entrent dans sa composition, tous ses agrès, ne se produisait pas de lui-même, qu'il était le résultat du travail de l'homme et exigeait de la part de l'ouvrier une certaine habileté : or, ajoutait-il, un oiseau est d'une construction infiniment plus délicate et plus compliquée que le kadjak le plus parfait, de sorte qu'il n'y a aucun homme qui puisse faire un oiseau ». On peut dire, poursuivait le Groenlandais, que cet oiseau a été fait par son père et que ce père a été engendré de la même façon; mais en remontant ainsi, on arrivera jusqu'à un premier oiseau, et alors si on se demande d'où il est venu, on conclura presque

nécessairement qu'il est l'œuvre d'un être infiniment plus puissant et plus sage, que le plus habile et le plus adroit de tous les hommes. »

Les Groenlandais croyaient à l'existence d'esprits bons et mauvais, qu'ils ne confondaient point d'ailleurs avec les âmes des défunts, dont ils admettaient aussi l'existence. Les Angekoks ou devins, qui prétendaient avoir visité fréquemment le royaume des âmes, en parlaient comme de substances qui conservaient la forme des corps, mais qui se distinguaient par leur pâleur et surtout par leur impalpabilité; suivant eux, elles étaient impérissables, et habitaient au fond de l'Océan, une sorte d'Elysée auquel on parvenait par des cavernes situées dans les anfractuosités des rochers battus de la mer. Dans cet Elysée, qui était également le séjour du grand esprit Torngarsuk et de sa mère, régnait un éternel printemps, et brillait un soleil pur que n'obscurcissait jamais la nuit. Des veaux marins, des poissons, des oiseaux nageaient dans des ondes limpides et s'y laissaient prendre sans chercher à fuir, ou même se trouvaient déjà dans des chaudières que faisait bouillir un feu qui ne les consumait point. Mais ces demeures divines n'étaient accessibles qu'à l'homme qui, pendant sa vie, avait fait constamment preuve de courage et d'adresse, qui s'était rendu maître d'un grand nombre de veaux marins, avait affronté de grands périls ou s'était noyé dans la mer; ce paradis s'ouvrait d'ailleurs également à la femme qui avait succombé en mettant au monde un enfant. Ainsi ces peuples croyaient à une autre vie dans laquelle la vertu, du moins la bravoure, recevait sa récompense.

Avant d'entrer cependant dans le royaume de Torngarsuk, les âmes dégagées de leur corps avaient encore une épreuve à subir : elles glissaient, cinq jours durant, sur la pente inégale d'un roc couvert de sang coagulé. Les âmes des individus qui étaient morts de froid, soit par suite des rigueurs de l'hiver, soit parce qu'ils avaient été surpris par quelques tourmentes, couraient de grands risques dans cette périlleuse descente, et pouvaient être anéanties : or, comme rien n'est plus effrayant pour les Groenlandais, ainsi que pour beaucoup d'autres nations, que l'idée de l'anéantissement, ils cherchaient à détourner ce malheur au moyen de certaines pratiques ascétiques qu'ils observaient religieusement : ils avaient coutume, par exemple de s'abstenir, cinq jours de suite, de certains alimens, et de ne se livrer pendant ce temps à aucune occupation bruyante.

Les fictions dont se compose la croyance de ce peuple ne sont pas tellement arrêtées qu'on n'y trouve des variations relativement à différens points. Ainsi, tous ne se font pas précisément la même idée du séjour des âmes et du lieu où il est situé. Quelques-uns le placent dans le ciel, et disent que les corruscations de l'aurore boréale sont les danses des âmes bienheureuses; d'autres, au contraire, voyaient dans les mouvemens irréguliers de ces bizarres lueurs, les agitations des âmes criminelles ballottées dans les airs, en proie à la faim et tourmentées par des corbeaux dévorans. Quoi qu'il en soit, au reste, et de quelque manière qu'aient pu varier les opinions des Esquimaux sur leur paradis et leur enfer, ce qui nous importe à nous

c'est de constater que, dans leurs idées, cette seconde existence était, en grande partie, un état de rétribution, de récompenses ou de châtimens; qu'ainsi, pour être heureux ou malheureux dans l'autre vie, il n'était pas indifférent de faire le bien ou le mal dans celle-ci.

Le prince des esprits, Torngarsuk, qui réside, comme nous l'avons dit, dans la demeure souterraine où se trouvent aussi les âmes des bienheureux, a pour mère ou pour femme, car sur ce point on n'est pas bien d'accord, un être qui se plaît à mal faire. Cette Proserpine du Nord vit dans une grande maison au fond de l'Océan, où, par des charmes magiques, elle peut retenir tous les animaux de la mer. Au-dessous de la lampe qui éclaire ce sombre palais, est une jarre d'huile dans laquelle nagent des oiseaux marins. Son trône est gardé par des phoques qui font tout autour leur ronde en rampant, et défendu par un chien énorme qui ne dort jamais, ou ne dort que pendant le court espace d'un clin-d'œil. Sans vouloir nous étendre ici sur la description de cette déesse infernale, nous devons dire qu'il s'y trouve tant de traits singuliers qui rappellent la Proserpine de la mythologie classique et la Pattala des Hindous, et même jusqu'à un certain point les habitantes de quelques cavernes enchantées des fables arabes, que nous pourrions supposer à ces différentes fictions une origine commune, si leur ressemblance ne s'expliquait pas, au moins tout aussi bien, par la tendance générale de l'esprit humain; l'imagination donnant toujours naissance à des fictions à-peu-près identiques quand elle travaille sur certains sujets particuliers et sous l'in-

fluence de sentimens et d'impressions analogues.

Dans les idées des Groenlandais païens, le monde est peuplé d'une multitude d'êtres invisibles, sans parler des âmes des morts qui, pendant un temps, errent près du lieu de leur sépulture; ainsi, la terre a ses gnomes qui habitent les profondes cavernes, l'eau ses néréides, le feu ses salamandres; les astres eux-mêmes, la lune et le soleil ont leurs génies tutélaires; enfin, des géans, des nains, des monstres à tête de chien ont encore leur place dans cette mythologie comme dans celle de plusieurs autres peuples.

Les naturels du Groenland étaient fortement imbus d'une opinion, commune d'ailleurs à beaucoup d'autres pays, qu'il doit y avoir une classe d'hommes dont l'office est de servir de médiateurs entre le reste du peuple et les puissances surnaturelles. Ils désignaient ces hommes sous le nom d'Angekoks, qui correspond à-peu-près aux expressions de sorciers et devins. Suivant Crantz, il est ordinaire qu'un certain nombre de famille qui vivent réunies entretiennent, à frais communs, un Angekok qui leur sert de conseil dans les circonstances un peu embarrassantes. Quand une de ces réunions n'a pas de directeur, elle est regardée en pitié par les autres, qui considèrent les membres de la communauté comme des avares ou comme de pauvres misérables. Afin de devenir Angekoks, ces hommes doivent renoncer pour long-temps à toute société, macérer leur corps par de longs jeûnes et par la concentration de toutes leurs pensées sur certains sujets. Dans cet état contemplatif leur esprit, comme celui des Sannyasis Indiens qui prati-

quent le poojah, arrive à un point d'exaltation qui approche quelquefois de la folie. Quand, après tous ces efforts, le néophyte est parvenu à avoir à ses ordres un Torngok ou esprit familier, il se trouve régulièrement constitué à l'état d'Angekok, et, à dater de ce moment, il est en possession des facultés qui distinguent les sorciers et devins. Dans tous les cas de maladie ou de malheurs d'une autre nature, c'est près des Angekoks qu'on va chercher le remède. On ne doute point qu'ils ne puissent chasser les maladies aussi bien que les envoyer, charmer les flèches ou leur enlever le charme, appeler les bénédictions sur un individu, chasser les spectres qui l'obsèdent, etc. Si c'est à un malade qu'ils ont affaire, tantôt on les voit souffler sur lui et marmotter des paroles mystérieuses; d'autres fois, leur tâche semble plus difficile : il faut qu'ils aillent chercher une âme en santé et l'introduisent dans le corps de celui qu'ils entreprennent de guérir; parfois leur office consiste seulement à prédire si le patient est destiné à succomber ou à se rétablir. Par d'autres enchantemens, ils doivent découvrir si une personne absente est vivante ou morte. Ils peuvent, par leurs conjurations, obliger une âme à comparaître devant eux, et, s'ils blessent une de ces âmes d'un coup de lance, l'homme dont elle animait le corps descendra lentement, mais sûrement au tombeau. En un mot, l'idée que se font les Groenlandais de leurs Angekoks est, pour ainsi dire de tout point, celle que nos ancêtres se faisaient de leurs sorciers et sorcières.

On ne peut lire sans un vif intérêt l'histoire de la conversion des Esquimaux telle que la donne Crantz,

d'après le récit simple et naïf des missionnaires Moraves. En nous peignant la longue et pénible lutte qu'eurent à soutenir les missionnaires et dans laquelle ils purent un moment désespérer du succès, puis l'évènement qui couronna leurs généreux efforts, cette histoire ne fait sans doute que nous reproduire ce qui a dû avoir lieu dans presque tous les cas semblables, quand les apôtres du christianisme ont eu, avec les lumières nécessaires, un zèle et une persévérance égale. Au Groenland, comme dans les autres pays, il a fallu bien des années de travaux avant de produire aucun effet sensible; il a fallu entendre bien des fois prédire l'inutilité de ces efforts et l'impossibilité du succès avant d'obtenir aucun signe d'un changement même éloigné dans les dispositions des hommes auxquels on s'adressait. Dans la résistance qu'opposèrent long-temps ces hommes à l'introduction du christianisme, aussi bien que dans les circonstances qui accompagnèrent leur conversion, nous retrouvons les effets de ces mêmes tendances de l'esprit humain que nous avons pu voir à l'œuvre chez plusieurs autres races d'hommes.

Ce fut en 1721 qu'Égède, l'apôtre du Groenland, établit dans ce pays la première mission danoise. Il fut suivi par des missionnaires appartenant à l'*Unitas fratrum*. Après un intervalle de quinze ans, nous voyons Crantz, l'historien de cette communauté, nous confesser que les efforts qu'elle n'avait cessé de faire étaient encore sans aucun résultat apparent. « Jusqu'à ce moment, nous dit-il, nos missionnaires n'avaient pu découvrir la trace d'aucune impression qu'auraient

faite les vérités qu'ils s'efforçaient de propager. Les Groenlandais qui venaient de cantons un peu éloignés étaient des hommes stupides, ignorans, incapables de réfléchir, et le peu qu'on pouvait leur dire dans une courte visite, même quand ils l'avaient écouté avec quelque attention, s'évanouissait bientôt dans leurs perpétuelles pérégrinations. Ceux qui, vivant dans le voisinage des missionnaires, avaient reçu d'une manière suivie leurs instructions pendant plusieurs années, n'en étaient pas devenus meilleurs; plusieurs même étaient devenus pires : ils étaient fatigués, blasés, endurcis contre la vérité. » Si on les pressait de prêter leur attention aux doctrines du christianisme, ils témoignaient ouvertement leur répugnance ou faisaient des réponses évasives conçues à-peu-près en ces termes : « Montrez-nous le dieu dont vous nous parlez, disaient-ils, alors nous croirons en lui et nous le servirons. Tel que vous nous le représentez, c'est un être trop sublime, trop incompréhensible pour que nous sachions comment arriver jusqu'à lui, et pour que nous croyions qu'il puisse s'occuper de nous. Nous l'avons invoqué quand nous manquions de vivre et quand nous étions malades, et rien ne nous montre qu'il nous ait entendus. Nous pensons que ce que vous nous en dites est vrai; mais puisque vous le connaissez mieux que nous, faites en sorte, par vos prières, qu'il nous donne suffisamment de quoi manger, un corps exempt de maladies, une maison sèche : c'est tout ce dont nous avons besoin, tout ce que nous désirons de lui. Pour notre âme, nous trouvons qu'elle est assez bien comme elle est; si notre

corps est sain, si les vivres ne nous manquent point, nous ne demandons rien davantage. Vous êtes une autre sorte d'hommes que nous; il se peut que dans votre pays il y ait des gens dont l'âme soit malade, et certainement nous en avons assez la preuve dans ceux qui nous viennent, car ils ne sont propres à rien; ceux-ci peuvent avoir besoin d'un sauveur, d'un médecin pour leur âme. Votre ciel et vos joies spirituelles peuvent être bien pour vous, mais, pour nous, un bonheur de cette espèce nous fatiguerait bientôt. Il nous faut des veaux marins, des poissons, des oiseaux, sans lesquels notre âme ne pourrait pas plus subsister en paradis que notre corps sur la terre, et nous ne voyons pas qu'il y en ait dans votre ciel; nous vous l'abandonnons donc, à vous et à ceux de nos compatriotes qui ne valent pas mieux, et nous voulons descendre dans le séjour de Torngarsuk où nous trouverons en abondance tout ce dont nous avons besoin, et sans qu'il nous en coûte aucune peine. »

Le premier individu de cette nation qui se convertit était un homme d'une capacité intellectuelle vraiment extraordinaire pour l'état de la société dans laquelle il vivait, et les missionnaires en parlent comme d'une personne qui était, à tous égards, extrêmement remarquable; son nom était Kajarnak. « Cet homme est pour nous, disent-ils, un perpétuel sujet d'étonnement, surtout quand nous nous rappelons quelles sont la paresse d'esprit et la stupidité des Groenlandais en général. Pour lui, ajoutent-ils, il est rare qu'il ait besoin d'entendre deux fois une chose; ce qu'on lui dit, il le retient dans sa mémoire et dans son cœur. Il

témoigne pour nous une extrême affection, un grand désir d'être instruit, de sorte qu'il ne laisse pas perdre un des mots qui s'échappent de notre bouche, et nous prête une attention que nous n'avions jamais trouvée jusqu'ici, même à un moindre degré, dans aucun de ses compatriotes. » Kajarnak était venu d'un canton éloigné et n'avait eu aucun rapport avec les missionnaires, quand il eut occasion de les entendre parler du christianisme, sujet auquel il s'intéressa immédiatement. Le récit qu'ils firent en sa présence, en termes simples mais pleins de chaleur, des principaux évènemens de l'histoire évangélique, lui fit une vive impression (1) : il devint un disciple zélé des mission-

(1) Je ne doute point que quelques-uns de mes lecteurs n'aiment à apprendre par le récit même des missionnaires, et en quelque sorte de leur bouche, comment pénétrèrent dans l'esprit des premiers Esquimaux convertis à la religion chrétienne, des doctrines si complétement différentes du cours habituel de leurs idées. J'extrais de l'histoire de Krantz le passage suivant :

« Dans l'été de 1728, plusieurs naturels des parties méridionales vinrent visiter l'établissement. Un jour qu'un missionnaire nommé John Beck était occupé à transcrire une traduction des saints évangiles, plusieurs de ces sauvages étant entrés, il s'avisa de leur lire un passage de ce qu'il venait d'écrire, et de l'acompagner d'une explication à leur portée. « Le Saint-Esprit, dit un des missionnaires, inspira à notre frère, la pensée de leur décrire la passion et la mort du Christ, et de faire suivre ce récit, où il avait mis une énergie toujours croissante, d'une exhortation non moins vive dans laquelle il les engageait à réfléchir profondément sur tout ce qu'ils devaient au Sauveur, et les conjurait de ne point endurcir leur âme envers celui qui pour les racheter avait souffert d'inexprimables angoisses, versé son sang et donné jusqu'à sa vie. — En même temps il leur lut, dans le Nouveau-Testament, le passage qui se rapporte à la prière au jardin des Olives et à la sueur de sang. Alors le Seigneur toucha le cœur d'un des païens nommé Kajarnak; il s'avança vers la table en disant : « Quelles sont ces choses dont vous nous parlez? redites-les-moi encore, car je me sens un grand désir d'être sauvé. » Ces paroles, dit le missionnaire, pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme, et y allumèrent

naires, et bientôt même travailla avec ardeur à répandre parmi ses compatriotes la doctrine qu'il avait embrassée : plusieurs en effet, grâces à ses exhortations et à son exemple, ne tardèrent pas à se convertir, et

un feu de charité qui inonda mes joues de larmes, tandis que je faisais à ces pauvres gens une histoire plus complète de la vie et de la mort du Rédempteur, et du sacrifice que Dieu avait, dans sa miséricorde, décrété pour notre salut. » A partir de ce moment, Kajarnak devint un disciple assidu des missionnaires, et fut l'heureux instrument de la conversion de ses compatriotes.

Dans un autre compte-rendu de l'état des nouveaux convertis, écrit peu d'années après l'évènement dont nous venons de parler, on trouve les réflexions suivantes :

« Quoique l'état misérable dans lequel se trouvaient les païens affligeât encore les frères, les fruits de la grâce qui étaient manifestes dans Kajarnak et dans les autres catéchumènes. étaient pour eux une source toujours croissante de consolations. Ces hommes, non-seulement avaient appris à connaître Dieu et à le respecter, non-seulement ils se réjouissaient à l'idée que le Christ viendrait ressusciter les morts et guider les croyans vers une bienheureuse éternité, mais encore ils avaient un sentiment profond de leur propre misère, une vive reconnaissance pour l'amour que Dieu a manifesté envers l'homme, en acceptant l'expiation offerte par le Christ, et une avidité extrême pour recevoir la parole de vie. Il était évident que la grâce avait jeté dans leurs cœurs de profondes racines, ce que prouvait leur changement de conduite, leur renoncement volontaire à toutes les vanités païennes, et la sérénité avec laquelle ils enduraient les reproches de leurs compatriotes encore infidèles, qui les accablaient d'outrages et de mépris. Kajarnak avait coutume, lorsque les missionnaires avaient catéchisé ses compatriotes, de leur faire à son tour une petite exhortation, et de leur dire que, puis qu'ils avaient été si long-temps dans l'ignorance, au moins fallait-il qu'ils reçussent la vérité avec joie et reconnaissance, et qu'ils montrassent que ce n'était pas une semence tombée sur la pierre. Quelquefois aussi, il substituait à cette admonition une courte, mais fervente prière ; et il est bon de dire qu'il faisait tout cela de lui-même, sans que les missionnaires lui en eussent jamais donné l'ordre, ou seulement exprimé le désir. Il n'est pas inutile non plus d'ajouter qu'il avait l'intelligence très ouverte, et qu'il suggérait aux frères qui l'instruisaient, les mots qui leur manquaient pour rendre leur pensée, et les corrigeait même parfois quand ils se servaient d'une expression qui n'était pas la bonne, car il les entendait à demi-mot. »

formèrent le noyau d'une petite communauté de prosélytes, qui devint en peu d'années très nombreuse.

Le premier pas avait été difficile; mais une fois fait, la conversion des Esquimaux marcha, à ce qu'il paraît, très rapidement. En 1744, l'effet produit sur la masse du peuple était déjà évidemment très grand; de nombreux individus prenaient un vif intérêt aux doctrines que leur exposaient les missionnaires. En 1748, il n'y avait pas moins de deux cent trente convertis résidant à New-Herrnhut, et trente-cinq avaient été baptisés dans le cours de l'année. « Quoique ces hommes, disent les historiens des missions, soient bien loin d'être parfaits, il est évident qu'ils font de véritables progrès. Leurs rapports entre eux sont caractérisés par une bienveillance mutuelle qui devient de jour en jour plus apparente, et la sincérité de leur conversion se manifeste par les preuves les plus convaincantes. » Depuis l'année 1742, qui est l'époque où la vérité commença à se faire jour dans les âmes des naturels, le nombre des conversions a été très grand, eu égard à la population du pays. Les Danois y ont fondé plusieurs nouvelles colonies auxquelles le collège royal de Copenhague fournit des missionnaires qui sont disséminés dans diverses stations. Les frères Moraves, de leur côté, y ont formé, en 1758 et 1774, deux autres établissemens, l'un à Lichtenfels, l'autre à Lichtenau, près du cap Farewell, et ils y ont eu bientôt une congrégation de deux cent cinq Groenlandais baptisés. Dans la dernière histoire de ces missions, qui a paru il y a peu d'années, on fait remarquer les effets très manifestes

qu'elles ont exercés sur l'état des pays et sur la condition morale des habitans. « Dans toute l'étendue de la côte occidentale, rien n'est plus rare que de trouver des exemples de ces barbaries qui accompagnent partout la vie sauvage, ou de ces monstruosités qu'autorise et que commande en quelque sorte le paganisme partout où il est dominant. Comparé à ce qu'il était il y a quatre-vingts ou seulement cinquante ans, l'état du pays, est ce qu'on peut appeler un état de civilisation. La nature du sol, le climat, les moyens auxquels doivent avoir recours les habitans de ces malheureuses contrées pour se procurer leur subsistance, sont autant de causes qui s'opposent à l'introduction de la plupart des arts des sociétés civilisées; il est clair que le Groenlandais, dont le pied ne foule qu'un roc stérile, ne pourra jamais se livrer aux travaux de l'agriculture; il est clair que sous un ciel aussi rigoureux il ne pourra jamais adopter les vêtemens de l'Européen, n'aura jamais besoin des produits de nos manufactures, et jamais ne songera à en établir de pareilles dans son pays; et pourtant on peut dire avec vérité que les changemens qui se sont opérés chez ce peuple à la suite et comme conséquence de l'introduction du christianisme, l'industrie qu'il a acquise, toute limitée qu'elle est, les habitudes laborieuses qu'il a contractées, la résignation avec laquelle il a appris à supporter les maux qu'il ne peut écarter, le contentement qui le soutient dans des travaux pénibles, mais inévitables, rendent un éclatant témoignage à cette vérité que, dans toutes les circonstances, dans toutes les positions, la religion

ne contribue guère moins au bonheur de cette vie qu'à celui de la vie future » (1).

Les faits que j'ai cités relativement aux anciennes superstitions et aux croyances des Groenlandais avant leur conversion, et surtout ce que j'ai dit des changemens heureux qui se sont opérés dans leur condition sous l'influence du christianisme, suffisent, si je ne me trompe, pour prouver que l'âme des Esquimaux a la même constitution morale et intellectuelle que celle des autres hommes. Nous trouvons chez eux les mêmes élémens de sentimens moraux, les mêmes sympathies, la même susceptibilité d'affection, la même conscience; chez tous existe la notion plus ou moins claire du bien et du mal, d'un compte à rendre pour les fautes commises, du châtiment qui atteint les coupables et de la nécessité d'une expiation.

(1) *Historical sketches*, p. 62. « D'après un rapport publié à une époque toute récente, il paraît qu'une quatrième mission a été établie, et que le nombre des Groenlandais chrétiens appartenant à l'église morave est de 1808, nombre dans lequel ne sont point compris les individus appartenant aux congrégations dirigées par les ministres luthériens de l'église danoise. Ce rapport, d'autre part, confirme et corrobore tout ce qui avait été dit dans les précédens, touchant les heureux effets que l'introduction du christianisme a exercés sur l'état social des Groenlandais et sur leur moralité. Les superstitions nationales ont presque partout complètement disparu. Les pratiques de la sorcellerie, sont aujourd'hui pour ainsi dire inconnues tout le long du littoral. Dans les lieux où régnaient jadis la cruauté, la débauche et tous les vices qui les accompagnent, on trouve aujourd'hui, grâces à l'influence bienfaisante de la religion, toutes les qualités opposées, la charité fraternelle, la concorde, la modestie et le degré de civilisation qui est compatible avec les circonstances particulières propres au pays. L'esprit des Groenlandais a été cultivé; leur cœur a été attendri et purifié, et quoique leur mode de vie ait conservé une certaine rudesse, quoique leurs habitudes soient toujours fort différentes de celles que nous sommes habitués à rattacher à l'idée de civilisation, il n'en est pas moins vrai de dire qu'ils forment maintenant un peuple civilisé. »

A la vérité, ce qu'il y a de plus élevé dans ces sentimens (communs à tant d'autres peuples arrivés à des degrés très différens de civilisation), ne se montre chez les Esquimaux païens qu'à l'état rudimentaire, ou n'apparaît en eux que comme une lueur fugitive qui les éclaire par momens; mais nous voyons que, quand on a porté chez eux ces doctrines qui sont tellement en rapport avec les besoins de la nature humaine qu'elles ont été reçues par les nations les plus barbares comme par les plus policées, ils ne se sont point montrés incapables de les comprendre et ils en ont ressenti les effets accoutumés. L'ensemble des phénomènes psychologiques, des phénomènes moraux et intellectuels, est donc au fond le même chez les Esquimaux que chez les autres peuples; et, du moment où l'on est obligé de reconnaître que le principe auquel se rattachent ces manifestations est rigoureusement identique chez tous les hommes, vouloir soutenir encore qu'il peut exister entre eux des différences spécifiques, ce serait donner un démenti aux règles dont tout le monde admet tacitement l'existence quand il s'agit d'établir pour le reste des êtres organisés des distinctions d'espèce; ce serait aller contre toutes les analogies.

SECTION LII.

HISTOIRE PSYCHOLOGIQUE DES NATIONS AFRICAINES.

Je diviserai ce que j'ai à dire sur l'histoire psychologique des nations Africaines en deux parties; la première qui traitera de l'histoire de la race Hottentote;

la seconde, de celle des nations nègres de l'Afrique occidentale.

1. *De la race Hottentote et Boschismanne.*

Les auteurs qui se sont occupés de l'histoire de l'homme s'accordent à voir, dans les Boschismans de l'Afrique méridionale, le plus dégradé et le plus misérable de tous les peuples, celui qui doit occuper le dernier degré dans l'échelle des nations. M. Bory de Saint-Vincent, qui les décrit selon sa manière ordinaire, établit, entre eux et les hommes appartenant à ce qu'il nomme l'espèce Japétique, une différence des plus tranchées. Il les considère comme formant la transition entre le genre *Homo* et les genres *Orang* et *Gibbon*, et il leur trouve même quelque analogie avec les Macaques. Voici, au reste, en quels termes il s'exprime :

« L'espèce Hottentote se partage, avec l'espèce Cafre, la pointe méridionale de l'Afrique... De toutes les espèces humaines, la plus voisine du second genre de Bimanes par les formes, elle en est encore la plus rapprochée par l'infériorité de ses facultés intellectuelles, et les Hottentots sont pour leur bonheur tellement brutes, paresseux et stupides, qu'on a renoncé à les réduire en esclavage. A peine peuvent-ils former un raisonnement, et leur langage, aussi stérile que leurs idées, se réduit à une sorte de gloussement qui n'a presque plus rien de semblable à notre voix. D'une malpropreté révoltante qui les rend infects, toujours frottés de suif ou arrosés de leur propre urine, se faisant des ornemens de boyaux d'ani-

maux qu'ils laissent se dessécher en bracelets ou en bandelettes sur leur peau huileuse, se remplissant les cheveux de graisse et de terre, vêtus de peaux de bête sans préparation, se nourrissant de racines sauvages ou de panses d'animaux et d'entrailles, qu'ils ne lavent même pas, passant leur vie assoupis ou accroupis et fumant, parfois ils errent avec quelques troupeaux qui leur fournissent du lait. Isolés, taciturnes, fugitifs, se retirant dans leurs cavernes ou dans les bois, à peine font-ils usage du feu, si ce n'est pour allumer leur pipe qu'ils ne quittent point. Le foyer domestique leur est à-peu-près inconnu, et ils ne bâtissent pas de villages ainsi que les Cafres leurs voisins, qui regardent ces misérables comme une sorte de gibier, leur donnent la chasse et exterminent tous ceux qu'ils rencontrent. On les a dit bons parce qu'ils sont apathiques, tranquilles parce qu'ils sont paresseux, et doux parce qu'ils se montrent lâches en toute occasion. »

Pour peindre le dernier état de la misère et de la dégradation humaine, l'imagination ne fournirait pas de plus sombres couleurs que celles qu'emploient, dans le tableau qu'ils nous font de la condition actuelle des Boschismans, plusieurs observateurs modernes, hommes parfaitement dignes de foi et nullement enclins à l'exagération. N'ayant pour s'abriter ni maison, ni même rien qui mérite le nom de huttes, réduits à chercher un asile temporaire dans des cavernes ou des trous creusés en terre, nus et demi-morts de faim, ces pauvres sauvages errent dans les bois par petites troupes ou par familles iso-

lées, soutenant à grand'peine leur misérable existence, au moyen des racines sauvages qu'ils récoltent, des larves de fourmis qui sont pour eux l'objet de laborieuses et incessantes recherches, des lézards, des serpens et des insectes que le hasard fait tomber en leurs mains et qui sont aussitôt dévorés. Il n'est donc pas surprenant que les écrivains systématiques qui veulent à toute force établir une étroite union entre l'homme et les espèces inférieures aient fait de l'histoire des Boschismans leur thème favori.

Mais des observateurs consciencieux et qui ne peuvent être soupçonnés de prévention en faveur de l'opinion opposée, nous ont fait une peinture moins défavorable des Boschismans, en ce qui a rapport à leur caractère moral et intellectuel. Ainsi M. Burchell, qui a recherché toutes les occasions d'avoir des rapports avec eux, et qui a pu observer leur manière de vivre, a reconnu que, malgré l'état effroyable de misère et de dénûment auquel ils sont réduits, on trouve encore chez eux des qualités sociables, le sentiment de la compassion, celui de la bienveillance, en un mot tous les attributs essentiels de l'humanité.

On ne doit pas oublier que les Boschismans ne sont pas une race distincte, mais bien une branche ou une subdivision de la nation autrefois très nombreuse des Hottentots. C'est une vérité qui avait été anciennement reconnue; mais Lichtenstein ayant émis une opinion contraire, la fit partager à beaucoup d'écrivains qui considérèrent avec lui les Boschismans comme constituant une famille particulière, complé. tement distincte de toutes les autres races de l'Afrique

australe. Cependant, en comparant leur langue avec celle des Korahs et des autres Hottentots, le professeur Vater reconnut entre elles la plus manifeste affinité, et la conclusion à laquelle il était arrivé a été depuis pleinement confirmée par des recherches faites sur les lieux, de sorte qu'il n'existe pas aujourd'hui deux opinions sur ce sujet. Dans un des plus récens et des meilleurs ouvrages qui aient été écrits sur l'Afrique du Sud, l'auteur représente les Boschismans comme les restes de hordes de Hottentots qui, de même que toutes les tribus de l'Afrique australe, vivaient originairement des produits de leurs troupeaux, mais que les empiétemens successifs des colons Européens, et les guerres avec d'autres tribus indigènes, forcèrent enfin à chercher un refuge au milieu des déserts et des rochers inaccessibles de l'intérieur.

« Les hommes que l'on désigne sous le nom de Boschismans, dit cet auteur, vivent dans un état de profonde misère, et la plupart de leurs hordes sont complétement dépourvues de menu comme de gros bétail. Leurs moyens de subsistance reposent en partie sur les produits de leur chasse, en partie sur des racines sauvages que leur fournit le désert, sur les œufs de fourmis qu'ils recueillent, les sauterelles que le vent leur apporte, les reptiles que le hasard fait tomber sous leurs mains, en partie enfin sur le butin qu'ils enlèvent aux oppresseurs de leur race, leurs ennemis héréditaires, les colons de la frontière. Descendus de la condition de pasteurs à celle de chasseurs et de brigands, les Boschismans, comme on pouvait le prévoir et comme le confirme le témoignage des hommes

qui les ont connus, ont acquis plus de résolution dans le caractère à mesure qu'ils ont été exposés à plus de dangers, plus de férocité à mesure qu'ils ont souffert plus d'injustices, plus d'activité à mesure qu'ils ont eu à endurer plus de privations. Des peuples pasteurs d'un naturel doux, confiant et inoffensif, se sont transformés graduellement en hordes errantes de sauvages farouches, inquiets et vindicatifs. Traités par leurs semblables comme des bêtes féroces, ils ont fini par en prendre les habitudes et les allures. »

Un changement qui fait ainsi descendre tout un peuple d'une vie heureuse et tranquille à un état de misère tel que celui où nous voyons les Boschismans, est quelque chose de si révoltant qu'on voudrait pouvoir le regarder comme impossible, et pourtant il n'y a pas moyen de se refuser à l'admettre, puisque, de nos jours même, on peut assister en quelque sorte à de semblables transformations : nous nous contenterons d'en citer un exemple. Les tribus Koranas sont, comme on le sait, de toutes les tribus hottentotes, les plus riches et les plus avancées dans les arts nécessaires à un peuple de pasteurs; or, nous pouvons suivre dans la relation d'un voyageur moderne, homme d'un sens droit, qui n'a rien négligé pour connaître la vérité, et qui ne parle guère que d'après ses propres observations, les phases successives par lesquelles des tribus de race Korah ont passé, malgré elles, de la condition pastorale à la vie sauvage de chasseurs et de brigands.

C'est chez les Koranas de la rivière Hartebeest, que M. Thomson, a constaté cette triste transformation. Pillés par leurs voisins, ils avaient été contraints de

s'enfuir dans le désert, où ils se nourrissaient de fruits sauvages; ils avaient adopté les mœurs des Boschismans, et s'étaient assimilés sous tous les rapports essentiels, avec cette misérable tribu.

Les Hottentots pasteurs et les Boschismans, devant donc être considérés comme une seule race, nous ne les séparerons point dans les remarques que nous allons faire sur leur caractère moral; nos remarques ne pourront porter sans doute que sur quelques traits généraux, mais elles nous fourniront les élémens suffisans pour établir une comparaison entre cette famille et les autres familles humaines.

Si nous voulons nous faire une juste idée du caractère des Hottentots, nous ne devons pas nous contenter de les observer dans l'état de dégradation où ils se présentent aujourd'hui, quand tout ce qu'il pouvait y avoir en eux d'énergie a été étouffé par l'oppression à laquelle les ont soumis pendant plusieurs générations successives les colons Européens qui les ont réduits au servage, ou forcés à se bannir du sol natal. Ce n'est pas, je le répète, sur nos propres observations que nous devons asseoir notre jugement, mais sur celles qui ont eté faites anciennement, et qui nous peignent l'état de ces tribus à l'époque du premier établissement des Hollandais.

Le voyageur Kolbe nous a donné sur l'état des Hottentots à cette époque des renseignemens qu'on a tout lieu de croire fidèles, et qui d'ailleurs sont, sur beaucoup de points, en désaccord complet avec ceux que nous fournissent les auteurs modernes. De son temps, les Hottentots formaient un peuple nombreux,

divisé en un assez grand nombre de tribus, soumises chacune au gouvernement patriarcal de leurs chefs ou de leurs anciens. Réunis par hordes de trois ou quatre cents individus, ils parcouraient le pays avec leurs troupeaux, transportant d'un lieu à un autre, chaque fois que le besoin de nouveaux pâturages se faisait sentir, leurs kraals, sorte de villages ou de camps, dont chaque hutte, composée de quelques perches autour desquelles on disposait des nattes de jonc, pouvait en peu d'instans être démontée, empaquetée, et placée sur le dos d'un bœuf de charge. Un manteau de peaux de mouton cousues formait leur vêtement; leurs armes consistaient en un arc avec des flèches empoisonnées, et une légère javeline ou assagaie. Ils étaient hardis et actifs à la chasse, et quoique d'une disposition généralement douce, ils se montraient courageux à la guerre, comme leurs envahisseurs Européens eurent fréquemment occasion de l'éprouver.

Kolbe vante les bonnes qualités morales des Hottentots : « Ce sont peut-être, dit-il, les serviteurs les plus fidèles qui soient au monde. Quoique aimant à la passion le vin, l'eau-de-vie et le tabac, ces objets peuvent leur être confiés en toute sûreté, et il n'y a pas à craindre qu'ils se permettent d'en détourner à leur profit la moindre partie, ou qu'ils permettent à d'autres d'en prendre. A cette qualité ils joignent la plus grande humanité et le naturel le plus compatissant. Leur pureté de mœurs est remarquable, et chez eux l'adultère est puni de mort. Il faut bien avouer, d'autre part, qu'ils sont sales dans leurs vêtemens, paresseux et indolens, et que tout en se montrant à l'occasion

capables de raisonner très juste, ils n'aiment pas à prendre la peine de réfléchir. » Kolbe témoigne d'ailleurs, en divers passages, qu'il est très loin de les considérer comme inférieurs au commun des hommes sous le rapport de l'intelligence : ainsi il dit en avoir connu plusieurs qui entendaient parfaitement le hollandais, le français et le portugais. Il en cite un en particulier qui, non-seulement avait appris en très peu de temps l'anglais et le portugais, mais était aussi parvenu à surmonter les difficultés de prononciation que lui opposaient les habitudes contractées en parlant sa langue maternelle, de sorte qu'il passait, dans l'opinion des juges compétens, pour comprendre et parler ces deux langues avec la même facilité et la même correction que s'il les avait apprises au berceau. « Nous voyons tous les jours, ajoute cet auteur, ces hommes employés par les Européens dans des affaires qui demandent du jugement et de la capacité. Ainsi c'était un Hottentot nommé Cloos, que M. Van der Stel, le dernier gouverneur du Cap, employait dans les négociations qui avaient pour but d'obtenir du bétail par voie d'échange avec des tribus très éloignées, et il était bien rare qu'il revînt sans avoir parfaitement réussi dans sa mission. »

Nous avons dit qu'un des meilleurs moyens d'arriver à connaître ce qu'il y a de plus intime dans le caractère moral et intellectuel d'un peuple, est de voir quelles sont ses idées, ses impressions touchant les sujets qui tiennent à la religion; examinons donc ce que nous offrent à cet égard les Hottentots. On a souvent répété que ces hommes étaient dépourvus de toute

croyance religieuse, qu'ils n'avaient absolument aucune idée de la divinité, aucune idée d'une vie future. Il se peut que, réduits en esclavage, séparés de leurs compagnons, obligés, pour soutenir leur vie, à travailler sans un moment de relâche, quelques-uns d'entre eux aient perdu l'habitude et presque la faculté de réfléchir, soient devenus, en un mot, des espèces de brutes; mais Kolbe nous assure que, de son temps, il y avait chez tous les Hottentots, une ferme croyance en une puissance suprême, qu'ils nommaient Gounya Tekquoa ou le dieu de tous les dieux, dont le séjour, disaient-ils, était au-delà de la lune. Ils ne lui rendaient pas de culte, toutes leurs adorations étaient pour la lune : à l'époque de son plein et de son renouvellement, ils lui offraient des sacrifices d'animaux avec toutes espèces de grimaces et de contorsions, poussant des cris, jurant, chantant, sautant, frappant du pied, dansant, et accompagnant toutes ces bizarres cérémonies de nombreuses prosternations et de paroles appartenant à un jargon inintelligible. « Ils ont aussi, nous dit ce voyageur, une singulière vénération pour une espèce particulière d'escarbot, dont la rencontre, à ce qu'ils croient, porte bonheur. Ils croïent de plus à une divinité malfaisante qu'ils nomment Toutouka, et qu'ils se représentent sous la forme d'un petit être tout contrefait et méchant, grand ennemi des Hottentots, et l'auteur de tous les malheurs qui surviennent dans ce monde. Ils lui offrent des sacrifices pour tâcher de l'apaiser. Tous les accidens, toutes les maladies ou douleurs subites sont attribuées par eux à

la sorcellerie; aussi ont-ils une grande confiance dans les charmes et les amulettes. » Kolbe croit qu'ils n'ont pas la moindre idée de récompenses ou de punitions qui attendent l'homme dans une autre vie. « Cependant, dit ce voyageur, il est évident pour moi qu'ils croient à l'immortalité de l'âme; plusieurs circonstances ne me permettent pas de révoquer la chose en doute : d'abord ils offrent des prières aux saints, c'est-à-dire aux Hottentots qui sont morts après avoir vécu en gens de bien; ensuite ils ont peur des esprits qui pourraient, croient-ils, revenir sur terre pour les tourmenter, aussi pour cette raison, à la mort d'une personne quelconque, ils déplacent leur kraal, dans la supposition que les âmes des personnes mortes restent à l'entour des lieux qu'elles habitaient pendant la vie; enfin, ils croient à la puissance des sorciers ou des magiciens pour évoquer ces esprits.

La relation exacte et fidèle de la conversion de ces peuples, si nous pouvions la reproduire ici avec quelques détails, ferait ressortir plusieurs traits importans de leur histoire morale et intellectuelle, nous tâcherons au reste dans l'esquisse que nous allons en présenter de conserver les traits les plus saillans. Les premières tentatives qui furent faites pour essayer de les amener à recevoir les vérités du christianisme rencontrèrent la même résistance obstinée dont il y a tant d'exemples dans des circonstances semblables, et un auteur résume ses observations sur ce peuple en disant que « les Hottentots semblent nés avec une antipathie naturelle pour toutes les coutumes de la civilisation, et pour toute religion autre que la leur. » Un

jeune Hottentot qui avait été élevé par le gouverneur Van der Stel dans les mœurs et la religion des Hollandais, et qui, ayant appris plusieurs langues et donné preuve d'un esprit qui semblait lui permettre d'aspirer à tout, fut envoyé dans l'Inde et employé dans les affaires publiques. A son retour au Cap, il se dépouilla de ses vêtemens européens, se couvrit de peaux de mouton, et, se présentant en cet état devant le gouverneur, il renonça solennellement à la société des hommes civilisés et à la religion chrétienne, déclarant qu'il voulait vivre et mourir dans la religion de ses ancêtres, et en suivant leurs coutumes (1). Nous reconnaissons là un trait caractéristique de la nature humaine, commun aussi aux autres races d'hommes : une sorte d'attachement instinctif et aveugle aux impressions reçues dans l'enfance est en effet une de nos tendances intellectuelles les plus fortement prononcées, et comme le prouve l'exemple que nous venons de citer, ce sentiment n'est pas moins puissant chez les Hottentots que chez des nations plus civilisées; cependant il n'a pas été, pour les hommes de cette race, un obstacle à la propagation de la religion chrétienne, quand l'introduction en a été tentée parmi eux dans des circonstances différentes.

2. *De l'introduction du christianisme parmi les Hottentots.*

Il est vraiment surprenant, après tout ce que nous avons entendu dire de la paresse d'esprit et de la gros-

(1) P. Kolbe, *Voyage au cap de Bonne-Espérance.* Nuremberg, 1719, 3 vol. in-fol.

sière sensualité des Hottentots, d'apprendre qu'il n'y a pas de race sauvage qui ait prêté une oreille plus attentive à la prédication du christianisme, et qui, par suite de l'introduction de cette religion, ait éprouvé une amélioration plus rapide, plus merveilleuse, non-seulement dans son caractère et dans ses mœurs, mais aussi dans sa condition sociale et sa prospérité extérieure. La civilisation a marché à si grands pas dans les établissemens des frères Moraves, à qui appartient surtout l'honneur d'avoir introduit le christianisme chez les Hottentots, qu'il en est résulté dans le public l'idée que les missionnaires de cette église dirigeaient principalement leur attention vers le développement des connaissances relatives aux arts et à l'industrie, la religion n'étant en quelque sorte pour eux qu'un objet secondaire. Il est à peine besoin de dire qu'ils nient formellement les intentions qu'on leur prête ainsi, et qu'elles sont même en opposition directe avec l'opinion qu'ils professent ouvertement. Cette opinion, qui est chez eux le résultat de l'expérience acquise pendant un siècle tout entier de services patiens et d'efforts pénibles, c'est qu'on ne peut espérer aucun changement heureux dans les mœurs, aucune amélioration dans l'état social d'un peuple, si l'on n'a pas au préalable employé toute l'influence de la religion pour stimuler sa nature morale, éveiller sa conscience et développer les sentimens honnêtes de son cœur. Nos missionnaires pensent qu'il n'y a pas de sauvages qui soient assez bornés pour qu'on ne puisse espérer de produire en eux ces changemens intérieurs, et qu'une fois le changement

produit, les réformes extérieures ne sont plus qu'un jeu, les bienfaits de la civilisation s'ensuivant comme une conséquence nécessaire.

La première tentative d'introduction du christianisme chez les Hottentots fut faite par un missionnaire nommé Schmidt, homme zélé et de grand courage qui entreprit cette tâche dans les premiers temps de l'église Morave. Il arriva dans l'Afrique méridionale en 1737, et s'étant établi à peu de distance du Cap, il réunit bientôt une petite congrégation de Hottentots, dont il se fit extrêmement aimer; mais obligé de s'embarquer pour la Hollande, il ne put revenir, comme il en avait l'intention : sous prétexte de zèle pour la pureté de la doctrine, et pour la paix de l'église, des adversaires s'opposèrent à son retour et parvinrent à l'empêcher. L'entreprise suspendue pendant près de cinquante ans, fut reprise sous de plus favorables auspices en 1792. Les nouveaux missionnaires ayant cherché les ruines de l'habitation de Schmidt, trouvèrent quelques vieux Hottentots, qui respectaient toujours sa mémoire, et ils fondèrent dans ce lieu l'établissement de Bavian's Kloof, connu depuis sous le nom de Gnadenthal.

L'école établie par les missionnaires fut bientôt fréquentée par un assez grand nombre de Hottentots, tant enfans qu'adultes, et les instructions religieuses, dans lesquelles on faisait la lecture de la Bible avec les commentaires nécessaires, étaient suivies par beaucoup d'auditeurs attentifs. Les historiens de la mission disent : « Le silence respectueux des Hottentots qui faisaient partie de ces réunions, la vive attention

qu'ils prêtaient aux discours de leurs instructeurs et l'émotion qui se peignait d'une manière visible sur leur visage étonnèrent les missionnaires à qui on avait dit qu'il serait impossible de fixer l'attention de leurs auditeurs, durant une allocution d'un genre sérieux, pour courte qu'elle fût. » Le nombre des disciples s'accrut et monta bientôt à deux cents individus, dont l'instruction se faisait en plein air. Plusieurs Hottentots qui amenaient avec eux leurs familles et leur bétail arrivèrent de distances considérables, et s'associèrent à l'établissement. Les cultivateurs coloniaux s'alarmèrent à l'idée qu'ils allaient être privés du service de leurs Hottentots; plusieurs fois ils menacèrent de détruire l'établissement, et même il y eut de leur part un commencement d'exécution; mais ces menaces et tentatives furent sans effet, et il devint enfin évident, même aux yeux de cette classe d'habitans, que les Hottentots convertis au christianisme par les instructions des missionnaires devenaient des serviteurs bien plus utiles et plus dignes de confiance que les païens abrutis et dégradés, qu'ils avaient été obligés jusque-là d'employer.

Dans le cours d'un petit nombre d'années, des Hottentots arrivèrent de toutes les parties de la colonie et augmentèrent la population de Bavian's Kloof. Les missionnaires n'accordèrent, qu'après d'assez longs délais, et avec une prudente réserve, le baptême aux nouveaux convertis; il leur fallait d'abord des témoignages sensibles de repentir et de foi. Cependant, en 1799, on comptait déjà deux cent trente-huit maisons de Hottentots; le nombre des habitans s'élevait

à mille deux cent trente-quatre, parmi lesquels trois cent quatre étaient membres actifs de la congrégation et quatre-vingt-quatre avaient été baptisés dans l'année.

Lorsque la colonie du Cap passa au pouvoir des Anglais, les bons effets de l'instruction donnée par les frères Moraves étaient si évidens, ils se manifestaient d'une manière si marquée, par l'amélioration survenue dans les mœurs et l'industrie des Hottentots, que les missions obtinrent sans difficulté l'appui et la faveur du gouvernement. A cette époque, Gnadenthal était devenu un établissement populeux qui offrait les plus beaux résultats agricoles, et était occupé par de nombreuses et heureuses familles de cultivateurs, qui obtenaient de riches produits d'un sol sur lequel leurs ancètres avaient erré pendant des siècles, sans jamais essayer de l'améliorer. Pour agrandir cet établissement, le gouvernement donna aux frères Moraves une autre partie du pays qui reçut le nom de Groene-Kloof. Dans l'espace d'une année le désert avait disparu et avait fait place à une terre couverte d'abondantes moissons. Les missionnaires rapportent que, « même dans la conduite des affaires temporelles, les Hottentots témoignaient assez qu'ils étaient sous l'influence des idées chrétiennes; ils se portaient avec ardeur au travail, soit pour construire leurs huttes, soit pour cultiver leurs terres, et Dieu bénissait l'ouvrage de leurs mains » Quelques-uns des fermiers hollandais exprimèrent leur surprise des changemens qu'ils voyaient s'opérer chez ce peuple. « Ils étaient émerveillés, disent les missionnaires, de

voir que lorsque ces misérables ivrognes arrivaient à Gnadenthal et entendaient la parole de Dieu, ils recevaient véritablement la grâce, et devenaient de tout autres hommes. »

Peut-être n'y a-t-il rien de plus remarquable dans l'histoire de ces établissemens, que le fait de la profonde sensation produite par le spectacle de la prospérité dont jouissaient les nouveaux convertis, sensation qui non-seulement était générale dans toute la nation Hottentote, mais qui était également partagée par des tribus appartenant à d'autres peuples, et partout accompagnée d'un désir d'obtenir les mêmes avantages. Des familles entières de Hottentots, et même de Boschismans, partirent des frontières de la Cafrerie, et firent des voyages de plusieurs semaines pour venir s'établir à Gnadenthal. Des individus de la nation Tambuki, et quelques-uns appartenant à la nation des Damaras, qui est par-delà le pays des grands Namaquois, se rendirent à Groene-Kloof et y fixèrent leur demeure. Un fait singulier dans l'histoire de ces races barbares, c'est celui que nous présentent les sauvages Boschismans, adressant de leur propre mouvement au gouverneur du Cap, qui travaillait alors à les réconcilier avec les colons, une sollicitation très pressante pour qu'on leur envoyât des instructeurs semblables à ceux qui avaient résidé long-temps avec les Hottentots à Gnadenthal. « C'est, dit l'historien de la mission, un cas qu'on a du rarement observer que celui d'un peuple sauvage qui, traitant avec une puissance chrétienne, demande comme une des conditions de la paix qu'on lui envoie des missionnai-

res chargés de l'instruire dans le christianisme. »

Le défaut d'espace ne me permet pas d'emprunter à cette histoire beaucoup d'autres détails qui seraient également très dignes d'attirer l'attention; mais les faits que j'ai cités sont de ceux qu'il ne m'était pas permis d'omettre dans une investigation comme celle-ci, car ils sont évidemment d'une très grande portée relativement à l'histoire de cette singulière et intéressante race. Les personnes qui voudront les examiner de bonne foi, et sauront les apprécier à leur juste valeur, y trouveront certainement la preuve qu'il y a chez les Hottentots les mêmes principes d'action, la même nature intérieure que chez les autres branches de la grande famille humaine, et cette conviction ne fera que se fortifier par la lecture des détails qu'ont donnés les missionnaires sur leurs travaux ultérieurs et sur les changemens moraux qui en ont été le résultat.

SECTION LIII.

TRAITS PSYCHOLOGIQUES CONCERNANT LES NATIONS NÈGRES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

On croit généralement que la religion primitive des nations de l'Afrique occidentale, celle qui y dominait dans les temps les plus reculés, antérieurement aux époques historiques, et avant l'introduction du christianisme ou de l'islamisme, n'était autre chose que l'amas des superstitions relatives aux fétiches ou aux charmes : cette opinion cependant n'est

rien moins que fondée. Sans doute la superstition des charmes est fortement enracinée dans l'esprit des Nègres idolâtres, mais elle s'y allie avec plusieurs vestiges encore très apparens de la religion naturelle. On peut observer, au reste, chez des nations parvenues à un degré beaucoup plus élevé de culture intellectuelle, des superstitions et des usages qui ont plus ou moins de ressemblance avec le fétichisme de l'Africain. Telles sont, par exemple, la croyance dans une destinée qu'aucun effort humain ne saurait modifier (c'est-à-dire le fatalisme), la foi dans l'astrologie, la nécromancie, les charmes, les talismans, les présages, les jours heureux et malheureux, les idées de bonne et de mauvaise chance, du bon et du mauvais génie des individus.

« Le mot *fetisso*, dit Barbot, dans sa description de la Guinée, est un mot portugais qui signifie charme ou talisman. » Ce n'est pas un terme africain, et si les Nègres de la Côte-d'Or l'emploient, c'est qu'ils l'ont adopté des Portugais; ces Nègres nomment leurs idoles Bossum ou Bossefoe. Le père Godefroy Loyer, préfet apostolique des Jacobins, qui fit un voyage au royaume d'Issiny, et étudia le caractère, les mœurs et la religion des naturels, dit que c'est une grande erreur de supposer que les fétiches sont les dieux des Nègres. Il déclare qu'ils croient à un être tout-puissant, et que, du moins dans les contrées qu'il a visitées, c'est à lui qu'ils ont coutume d'adresser leurs prières.

« Tous les matins après s'être levés, dit le voyageur, ils s'en vont au bord de la mer ou de la ri-

vière, pour se laver; et, après avoir jeté quelque peu d'eau sur leur tête, et quelques-uns du sable, en signe d'humilité, ils joignent les mains, puis les entr'ouvrant ils expriment en soufflant dedans ce terme *eksvuais*, et après cela les élevant avec leurs yeux au ciel, ils font cette prière : *Anguioumé mamé maro, mamé orit, mamé chiké è okkori, mamé akaka, mamé bremoi, mamé angouan e aounsan*, c'est-à-dire : Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz et des ignames, donnez-moi de l'or et de l'aigris, donnez-moi des esclaves et des richesses, donnez-moi la santé, et faites que je sois léger et dispos » (1).

L'excellent missionnaire Oldendorp, qui paraît s'être donné beaucoup de peines pour acquérir des notions exactes et complètes sur l'histoire mentale et le caractère des Nègres, et qui a eu pour cela des occasions comme les voyageurs en rencontrent rarement, nous assure qu'il a reconnu, chez tous, la croyance en un Dieu qu'ils représentent comme infiniment bon, infiniment puissant.

« Il est le créateur du monde et des hommes, c'est lui qui tonne dans les airs pour foudroyer les méchans. Il voit avec satisfaction les hommes qui font le bien et leur accorde pour récompense une longue vie. C'est envers lui que les Nègres se reconnaissent redevables pour tout ce qui peut contribuer en quoi que ce soit à leur bonheur, pour les avantages personnels, tels que la force, la beauté, le courage, aussi bien que pour les produits de la terre,

(1) *Relation du voyage du royaume d'Issiny*, par le P. Godefroy Loyer, Paris, 1714, in-12, page 243.

car c'est par sa volonté que la pluie tombe du ciel pour fertiliser le sol.

« Il aime, disent-ils, à voir les hommes lui adresser des prières dans leurs besoins, et il les secourt dans les dangers, dans les maladies, dans les temps de sécheresse, etc. Ce Dieu suprême habite dans le ciel, son séjour est bien loin au-dessus des nuages; il a sous son pouvoir tous les autres dieux. »

« Parmi toutes les nations noires que j'ai connues, dit encore Oldendorp, il n'y en a pas une, même parmi les plus ignorantes et les plus grossières, qui ne croie en un Dieu, qui n'ait appris à lui donner un nom, qui ne le considère comme le créateur du monde, et qui ne lui reconnaisse plus ou moins expressément tous les attributs que j'ai énumérés plus haut. Cependant comme ils emploient en parlant de Dieu le même mot dont ils se servent pour désigner le ciel, il y a lieu de douter s'ils ne prennent pas le ciel même pour la divinité; mais peut-être leurs idées ne sont-elles pas assez nettes pour que cette distinction se soit jamais présentée à leur esprit.

« Outre cette divinité suprême et bienfaisante que toutes les nations de la terre adorent par diverses formes de cultes, les Nègres croient à l'existence de plusieurs divinités d'ordre inférieur, qui sont soumises au Dieu souverain, et servent comme de médiateurs entre lui et les hommes. Ce sont ces divinités secondaires qu'ils révèrent dans les serpens, les tigres, les loups, dans les rivières, les arbres, les montagnes, et dans certaines pierres leur volume, que leur forme, leur position ou les légendes qui s'y ratta-

chent, ont rendu un objet de vénération. Les plus stupides d'entre les Nègres imaginent que le serpent, le tigre, et la pierre, sont réellement des dieux, que l'arbre entend leur prière, et que le tigre peut faire pleuvoir; mais les Nègres les plus intelligens considèrent ces objets comme des représentations de dieux inférieurs et supposent que des divinités locales habitent sous certains arbres ou sur certaines collines où elles demeurent invisibles. C'est ce qu'attestent les fables qui ont cours parmi les prêtres d'Akkran, et qui sont relatives à la subordination des dieux tutélaires envers une divinité suprême, et cela est également d'accord avec l'idée qu'ils ont que les divinités inférieures s'absentent pendant un certain temps de l'année, quoique les corps matériels sous la forme desquels on les adore restent toujours présens aux yeux.

« Les objets de leur adoration appartiennent les uns au culte national, les autres au culte domestique. Ainsi les Fidas, outre le grand serpent qui est la divinité de toute la nation, ont chacun leurs petits serpens qui sont adorés comme des espèces de dieux pénates, mais ne sont pas estimés à beaucoup près aussi puissans que l'autre dont ils ne sont que les subordonnés. Quand un homme a bien reconnu que son dieu lare, son serpent domestique, est sans force pour lui faire obtenir ce qu'il demande, alors il a recours au grand serpent. La divinité nationale des Kangas est une dent d'éléphant, et celle de la tribu des Wavas, un tigre. Les Sembers ont pour dieux des idoles de bois à forme humaine qu'ils nomment Zioo. Les Loangos ont aussi, soit dans leurs maisons, soit

dans des espèces de temples, des idoles sculptées, représentant des personnages des deux sexes, les uns habillés, les autres nus et peints. Ces idoles sont servies par des prêtres qui passent pour en être inspirés et délivrent leurs réponses que l'on reçoit comme des oracles. Certaines tribus d'Aminas donnent le nom de Borriborri à un Dieu qu'ils considèrent comme le créateur de leur nation et l'ordonnateur du monde; ils croient qu'il a une femme nommée Sankomaago de laquelle il lui est né un fils nommé Sankúmbo, qui est le médiateur entre l'homme et la divinité suprême.

L'opinion générale parmi ces nations est que les dieux inférieurs sont chargés par la divinité suprême de veiller sur certains pays, sur certains hommes, sur tels animaux ou telles plantes, sur telle rivière ou telle montagne, et qu'ils doivent tous chaque année rendre compte de leur conduite. Ces rapports se font dans une assemblée générale de tous les dieux réunis à la cour de la divinité suprême. Celui qui a rempli convenablement sa tâche est confirmé dans son office pour l'année suivante, et est marqué avec un fer chaud; mais ceux qui ont permis au malin esprit d'allumer des guerres injustes entre les nations, ou qui ont méchamment laissé la peste, l'incendie, ou d'autres fléaux de ce genre, désoler le territoire confié à leur garde, sont déposés, bannis du rang des dieux et rendus mortels. De désespoir, et par désir de vengeance, ces dieux déposés se jettent généralement dans l'opposition, et deviennent des esprits malfaisans. Oldendorp annonce qu'il a trouvé ces détails

sur les relations des dieux inférieurs avec la divinité suprême dans le journal d'un Africain indigène, Christian Prottens, qui avait fait long-temps partie de la communauté des frères.

« Les fétiches des Nègres, qui jouent un si grand rôle dans leurs croyances superstitieuses, sont de même nature que les charmes des nations du nord et que les amulettes et les talismans de l'Orient.

« Les fétiches ou schambas, comme les nomment les Wawas, sont des objets sacrés qui, en vertu d'une permission de Dieu, possèdent certaines vertus particulières, comme d'éloigner les mauvais esprits, d'écarter toutes sortes de maladies et de dangers, et surtout de mettre à l'abri des enchantemens. Aux yeux des Nègres eux-mêmes, ce ne sont point des dieux; d'ailleurs il faut convenir que, d'après la singulière vénération payée à ces fétiches, on a bien pu supposer qu'ils étaient l'objet du culte national, et c'est en effet ce que croit encore aujourd'hui parmi nous le vulgaire. Les indigènes ornent non-seulement leurs personnes, mais aussi leurs idoles avec ces fétiches qui se transmettent des pères aux enfans, et sont considérés comme la portion la plus précieuse de l'héritage; d'autres sont conservées dans des maisons destinées à cet usage et confiées à certaines personnes qui n'ont pas d'autre emploi. Les Mandingos prennent volontiers pour fétiche, tout objet qui a été frappé de la foudre; nous avons vu, en effet, que les Nègres ne vénèrent leurs fétiches que parce qu'ils croient que quelque chose de divin leur a été communiqué; or de tous les signes par lesquels peut se

manifester cette communication, en est-il un plus évident que la foudre qui est, à leurs yeux, l'attribut particulier du Dieu suprême et lancée immédiatement par lui?

« Les Nègres se servent de leurs fétiches, comme d'un moyen de protection contre toutes les choses qu'ils supposent mauvaises ou dangereuses. Ainsi les Ibos, lorsqu'ils partent pour la guerre, attachent avec des cordons, à diverses parties de leur corps, certains fétiches qui doivent les préserver de blessures; les Aminas emploient dans le même but une queue de vache consacrée. Pour tous ces hommes d'ailleurs le principal usage des fétiches est de servir à les préserver du mal qu'essaierait de leur faire le mauvais esprit qu'ils regardent comme la cause de tous les malheurs. Il est, en effet, l'ennemi du Dieu de bonté, il cherche à séduire les hommes, à les tourmenter, à les faire mourir, et une fois qu'ils sont morts, à s'emparer de leurs âmes. Les Nègres ne se croient jamais complétement à l'abri de ses pièges.

« Il n'y a pas de nation Africaine qui fasse de ce démon malfaisant un objet d'adoration, ni qui l'invoque dans le danger; mais toutes reconnaissent avec effroi sa puissance, et cherchent à l'apaiser par des dons. Ainsi, par exemple, les prêtres des Aminas ont soin, avant d'ensevelir leurs morts, de placer dans un endroit purifié, plusieurs choses de valeur, qui sont un don propitiatoire offert au mauvais esprit qu'ils nomment *Didi*. L'appelant alors par son nom, ils le prient de se contenter des présens qu'ils ont préparés pour lui, et de laisser le mort en paix.

Lorsqu'ils veulent du mal à quelqu'un, ils le maudissent par le Didi, le Kaltiampemba, ou par tout autre nom sous lequel ils désignent le mauvais esprit. »

Pratiques religieuses de ces nations.

Nous avons vu que la croyance des nations Nègres, dans l'existence de puissances surnaturelles qui président, chacune dans son département, aux choses de ce bas monde, est une croyance qui leur est commune avec des nations appartenant à d'autres races, et que les idées qu'ils ont sur la nature de ces divinités secondaires, sur leurs attributs et leurs rapports avec une divinité supérieure, sont aussi à-peu-près les mêmes que l'on trouve ailleurs. Nous allons voir maintenant que les Africains se rencontrent également avec les Européens et les Asiatiques, dans le choix des moyens par lesquels ils cherchent à obtenir la faveur de ces êtres invisibles au pouvoir desquels ils se croient soumis. Les principaux de ces moyens sont, comme partout, les prières et les sacrifices.

« Les Nègres, dit Oldendorp, ont différentes manières d'honorer la divinité, et ils lui rendent spécialement hommage par des prières et des offrandes. Ils prient à des momens et dans des lieux déterminés, et de plus, comme je l'ai appris des Nègres Aminas, dans toutes les circonstances un peu critiques. Ils prient au lever et au coucher du soleil, avant de manger, avant de boire, et lorsqu'ils partent pour la guerre. Au milieu même des combats, les Aminas entonnent des chants dans lesquels ils implorent le secours de leur dieu, et cherchent à émouvoir en leur

faveur son cœur paternel. La prière quotidienne d'une Négresse Watja était : « O Dieu! je ne te connais pas, mais tu me connais, ton assistance m'est nécessaire. » Aux repas ils disent : « O Dieu! c'est toi qui nous a donné ceci, c'est toi qui l'a fait croître; » et lorsqu'ils vont à l'ouvrage : « O Dieu! c'est toi qui m'as donné la force dont j'ai besoin pour mon travail. » Les Sembers disent dans leur prière du matin : « O Dieu! assiste-nous, nous ne savons pas si nous vivrons demain; notre sort est entre tes mains. » Les Mandongos prient aussi pour leurs morts. Ils prient devant leurs idoles et leurs fétiches. Les prières solennelles, qui sont faites par toute une tribu ou toute une nation, sont accompagnées de danses exécutées au son des instrumens et entremêlés de cris effrayans. Les Akkrans interrompent souvent leurs danses par des génuflexions.

« Les demandes qu'ils adressent à Dieu ont pour objet la santé, la force, l'adresse, des saisons favorables, une abondante récolte, la victoire sur leurs ennemis et autres choses de ce genre. Lorsqu'il y a une longue sécheresse, les Wawas, la tête et le corps couverts de feuilles, viennent en lugubre procession devant la maison du Shambeo, où le dieu qu'on adore est un tigre. Là, avec des cris et des lamentations, ils lui représentent leur détresse et le danger où ils sont de mourir de faim, s'il reste sourd à leurs prières et ne leur envoie bientôt de la pluie. Chez les Loangos, dans de semblables occasions, on amène devant le temple une offrande de bétail; quand cette offrande a été faite avec les cérémonies d'usage, le prêtre qui est

mêle aussi de la pratique des enchantemens, engage le peuple à retourner en toute hâte au village, pour éviter d'être surpris par la pluie. Chez les Nègres Konomantis, les femmes se rendent en procession vers leur prêtre, qu'elles nomment *Belum*, lui apportent des fruits de toutes sortes, et le prient de leur faire avoir de la pluie. Les Watjas adressent leurs prières à la nouvelle lune, pour qu'elle leur donne la force nécessaire dans leurs travaux; et les Aminas vont jusqu'à demander à leur dieu de payer leurs dettes.

« Les sacrifices qui, chez ces peuples, forment la partie la plus importante du culte, se célèbrent toujours dans des lieux saints, et par l'intermédiaire de personnes consacrées. Les lieux saints sont ceux où une de leurs divinités réside, soit sous une forme visible, soit à l'état invisible. Ce sont en général d'anciens édifices, des collines, des arbres remarquables par leur vétusté, par leur hauteur ou leur grosseur. Ils ont aussi des bois sacrés où quelque divinité est supposée faire son séjour, et où nul homme, s'il n'est sorcier ou prêtre, ne se hasarderait à pénétrer.

« Les offrandes des Nègres consistent en bœufs, vaches, moutons, chèvres, oiseaux de basse-cour, huile de palmier, eau-de-vie, ignames, etc. Quelques nations offrent aussi des sacrifices humains. Dans les occasions de réjouissances ils offrent des animaux blancs, dans les circonstances malheureuses ils en choisissent de noirs. Quelques-uns de leurs sacrifices se font à des époques qui reviennent périodiquement, d'autres sont déterminés par les évènemens:

un individu en offrira à l'occasion d'une maladie, une nation à l'occasion d'une guerre, d'une sécheresse. Au reste tous les sacrifices n'ont pas pour objet d'obtenir les faveurs de la divinité; on en offre aussi en témoignage de gratitude des bienfaits reçus. On fait enfin des offrandes en mémoire des morts.

« Lorsque les jeunes hommes de Temba vont à la guerre, les vieillards qui sont restés au village, travaillent à obtenir pour eux, au moyen de prières et d'offrandes, la protection et le secours de Sioo, leur divinité. Ils se prosternent en présence de son image, et lui présentent des moutons et des oiseaux; ils versent le sang de ces animaux devant son autel, y déposent comme offrande les viscères, et réservent les chairs qu'ils apprêtent pour en faire un banquet sacré. Si le but du sacrifice n'est pas atteint, si l'expédition ne réussit pas, ils n'en rejettent point la faute sur Sioo, et ne doutent point de sa bonne disposition à les secourir; mais ils pensent que cette fois sa puissance n'a pu prévaloir contre celle du dieu des ennemis. Afin d'obtenir de la pluie, les Aminas sacrifient un grand nombre de moutons et d'oiseaux domestiques, et supplient le Tankoubum de faire ruisseler la pluie du ciel comme ruissèle le sang des victimes immolées en son honneur. On fait beaucoup d'offrandes pour les malades, et quantité de présens sont envoyés au prêtre, pour qu'il s'intéresse à leur rétablissement. Si la personne malade meurt, les prêtres sont persuadés que les dieux voulaient avoir son âme, et dans ce cas, on sent bien que tous les présens devaient être impuissans; si elle guérit, ses amis préparent

un grand festin, et offrent aux dieux, en signe de reconnaissance, des moutons blancs ou des oiseaux de même couleur.

Obsèques. — Cérémonies publiques. — Pélerinages.

« L'enterrement des morts est aussi une occasion de sacrifices : avant que le corps ne soit déposé dans la tombe, le prêtre immole une poule blanche, et en répand le sang sur le cercueil. Cette coutume paraît avoir été introduite par la nation des Kangrents. Chez cette nation, ceux qui défrichent un champ, offrent un animal domestique à la divinité, et font vœu de lui en offrir un autre semblable si elle bénit leur travail. Les sacrifices humains sont très rares parmi les Nègres, mais ils n'y sont pas entièrement inconnus. Dans le vieux Kalabar, un enfant de dix mois fut pendu à un arbre, avec un oiseau vivant, pour obtenir la guérison du roi; ce fait est rapporté par un témoin oculaire, M. Seelgrave. Dans une autre occasion, le roi de Dahomeh sacrifia à son dieu, pour le remercier d'une victoire qu'il avait obtenu sur la nation des Fidas, quatre mille prisonniers; ces malheureux furent décapités, et leurs têtes disposées en un monceau, formèrent comme une sorte de trophée pour perpétuer la mémoire du succès.

« A la fête annuelle de la moisson, que célèbrent toutes les nations de la Guinée, des sacrifices d'actions de grâces sont offerts à la divinité. Ces fêtes sont des jours de réjouissance que les Nègres passent en festins et en danses, puis une partie de la nourriture qu'ils ont préparée pour ces repas est déposée en

signe de reconnaissance devant les images des dieux. Ils offrent également à la divinité, comme témoignage de leur gratitude, une certaine portion de toutes les choses qu'ils ont récoltées. Les Karabaris, avant de célébrer la fête de la moisson, ont coutume de pratiquer certaines cérémonies, dans le but de chasser de leurs villages les mauvais esprits. A la même époque les Watjas se rassemblent dans une belle plaine; là, sous la direction d'un prêtre, et à trois reprises différentes, ils remercient Dieu à genoux pour la bonne moisson qu'il leur a accordée, le priant en même temps de leur continuer pour l'avenir les mêmes bénédictions. Lorsqu'ils se relèvent, toute l'assemblée témoigne sa joie et sa reconnaissance en frappant des mains. Après cette solennité religieuse, vient un joyeux festin pour lequel chaque famille a tué et préparé un mouton et des volailles.

« Au nombre des fêtes annuelles, il faut compter le pélerinage de la nation des Fidas au temple du grand serpent. Le peuple réuni devant la demeure du serpent, prosterné la face contre terre, adore cette prétendue divinité, sans oser lever les yeux vers elle. A l'exception des prêtres, il n'y a que le roi qui ait droit à cette faveur, et pour une fois seulement. Les Wawas ont aussi une cérémonie annuelle en l'honneur d'un tigre qu'ils considèrent comme un dieu, et qui est servi par des prêtres. Non-seulement ils font devant lui acte d'adoration solennelle, mais ils lui apportent des offrandes de maïs, de volailles, de moutons et d'autres choses de ce genre. On dépose le tout devant le tigre, qui, pour cette solennité est orné de sham-

bos ou fétiches, et ce qu'il laisse sert à faire un repas sacré, que l'on accompagne de danses et autres amusemens. Chaque Nègre, en son particulier, célèbre par une fête l'anniversaire du jour où pour la première fois il a versé le sang d'un autre homme.

Des ordres de prêtres, de leurs fonctions, et de leur pouvoir.

« De même que toutes les nations de l'antiquité, les Nègres païens reconnaissaient à une classe particulière d'hommes le privilège de servir de médiateurs entre le peuple et les dieux. En Afrique, comme ailleurs, les prêtres sont les seules personnes qui puissent offrir des sacrifices acceptables à la divinité, les seuls qui puissent être les interprètes de ses volontés; comme ailleurs, aussi ils joignent souvent à ces fonctions celles de devins ou de magiciens, et ont encore le privilège exclusif de faire et de vendre des charmes et des amulettes.

« C'est vraiment chose merveilleuse que de voir jusqu'où va sur tous ces points, l'analogie des opinions chez des hommes appartenant d'ailleurs à des races séparées les unes des autres depuis un temps immémorial; car cette analogie, comme on a déjà pu le remarquer, ne s'étend pas seulement aux principes de la religion naturelle que la conscience et le sentiment intime révèlent à l'esprit et gravent dans le cœur, mais on peut la suivre encore dans toutes les phases, dans toutes les formes de la superstition, comme dans tous les moyens par lesquels des hommes rusés et ambitieux profitent de la faiblesse et de la crédulité du peuple.

« Tout le cérémonial du culte, chez les Nègres, est confié à des prêtres et à des prêtresses, personnages qu'on suppose en communication intime avec les dieux interprètes de leurs volontés. Eux seuls connaissent les moyens par lesquels peut être apaisé le courroux du ciel. A eux appartient le privilège de présenter aux dieux les prières et les offrandes, et c'est par leur bouche que les dieux répondent. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'ils soient tenus dans la plus haute estime par le peuple, et qu'ils exercent sur lui une autorité presque sans bornes. Aucun Nègre n'oserait enfreindre les commandemens des prêtres : même après la mort, pour accomplir la cérémonie de l'ensevelissement du corps, l'assistance du prêtre est nécessaire, car lui seul sait comment empêcher le mauvais esprit de faire tomber l'âme sous sa puissance.

« Dans les temps de maladies épidémiques, d'expéditions guerrières, et dans d'autres circonstances graves, les Nègres, pour connaître l'issue de l'évènement, sollicitent une réponse de la divinité. Dans ces occasions, un homme de la nation Amina a coutume d'amener au prêtre un mouton ou tout blanc ou tout noir. Le prêtre sacrifie l'animal, asperge de son sang un grand vase, et ensuite transmet la réponse à la question pour laquelle on est venu vers l'oracle. Si le malade appartient à la nation des Fidas, c'est au serpent qu'il s'adresse, par l'intermédiaire du prêtre, pour savoir si sa maladie lui vient de Dieu où si elle est l'effet d'un enchantement. En lui faisant connaître la réponse, le prêtre lui indique en même temps le remède qu'il devra faire, à moins que la

maladie ne soit mortelle, car dans ce cas, on lui déclare qu'il doit renoncer à tout espoir de guérir; le prêtre ou la prêtresse qui lui fait ainsi connaître son sort, ne se fait pas payer pour cette triste nouvelle, mais dans le cas contraire l'interprète du dieu exige toujours un présent comme prix de son ministère. Le grand serpent, sans être interrogé, fait connaître à la prêtresse les guerres qui sont imminentes, et celle-ci ne manque pas d'en informer le roi. Elle lui dit le nom de l'ennemi, précise l'époque de l'invasion, et prédit l'issue de l'entreprise. Dans le cas où l'ennemi doit être victorieux, elle donne au prince le prudent conseil de se sauver par une prompte fuite. Elle prédit aussi au roi l'époque de l'arrivée des vaisseaux. Les prêtres annoncent également des évènemens qui n'intéressent que de simples particuliers : tel homme doit être frappé de mort, telle femme de stérilité, et ces malheurs seront un effet de la colère des dieux, colère qui d'ailleurs peut être apaisée par des présens et des sacrifices. Il n'y a rien de si caché que les prêtres ne puissent connaître; ils savent tout, jusqu'au sort qui est réservé aux âmes après la mort, et pour apprendre si elles sont allées à Dieu ou au mauvais esprit, c'est à eux que l'on doit s'adresser.

« Dans tous ces pays, les prêtres, comme autrefois ceux d'Apollon et d'Esculape, cumulent avec les fonctions du sacerdoce l'exercice de la médecine. Les maladies ont, en effet, aux yeux des Nègres, de tout autres causes qu'aux nôtres, et quoique parmi eux il y ait à ce sujet de grandes divergences d'opinion, cependant en général, ce n'est point à des causes natu-

relles qu'ils les rapportent. Les Watjas les attribuent aux mauvais esprits qu'ils nomment Dobbos, et dont ils supposent que le nombre s'augmente quelquefois au point qu'il en résulte de véritables épidémies. Quand les Dobbos sont devenus par trop nombreux, le peuple a coutume de s'assembler autour du cotonnier sacré du village. afin d'obtenir l'autorisation de bannir ces hôtes incommodes. Cette formalité remplie, une chasse générale s'organise; on poursuit les démons les armes à la main, en poussant de grands cris, et on ne cesse point qu'on ne les suppose expulsés du canton. Cette chasse des démons de la maladie, est une pratique très commune chez plusieurs nations de la Guinée, car, chez tous ces peuples, l'opinion commune est que le plus grand nombre des maladies est l'effet des enchantemens, bien qu'on en reconnaisse aussi quelques-unes qui ne peuvent survenir que par la volonté de Dieu.

« Comme on le pense bien, ces théories médicales seraient souvent démenties par l'évènement; mais ceux qui ont intérêt à les maintenir en crédit, ne manquent pas de sophismes pour rendre compte des faits qui donneraient le plus beau jeu aux incrédules, et il faut convenir qu'ils sont quelquefois ingénieux à trouver des explications. Ainsi, pendant la saison des pluies, les maladies céderaient difficilement aux remèdes que pourraient indiquer les prêtres; mais ce défaut de succès ne peut leur être imputé à mal, car leur habileté, qui se montre assez dans les temps ordinaires, tient à ce qu'ils agissent alors d'après les avis qu'ils reçoivent d'en haut : or, dans cette dan-

gereuse saison, les dieux étant tenus de se rendre à la cour de la divinité souveraine, les prêtres ne peuvent prendre leurs avis. Pendant cette absence des esprits protecteurs qui dure six semaines entières, on ne bat pas le tambour sacré, on n'observe aucun jour de fête, et les morts sont enterrés silencieusement, sans chants et sans lamentations.

« Parmi les Fidas, ceux qui, dans leurs maladies, après avoir eu d'abord recours aux petits serpens n'ont point éprouvé de soulagemens, ont enfin recours au grand serpent, qui par la bouche de ses prêtres, leur indique un remède, ou leur reproche la faute dont ils portent maintenant la punition : ils n'ont pas assez honoré les dieux inférieurs ou ne leur ont pas complétement obéi, et ils doivent s'efforcer avant tout de les apaiser par des offrandes d'oiseaux domestiques et autres choses semblables ; d'autres fois, il faut que le malade donne en l'honneur de ces dieux une fête dans laquelle de nombreux convives boivent, chantent, jouent des instrumens, dansent et se livrent à tous les plaisirs. ; dans tous les cas, il n'y a point de guérison à espérer avant que les dieux n'aient été apaisés. Chez les Mokkos, lorsque les prêtres ont prescrit un sacrifice dans le but d'obtenir le rétablissement d'un malade, ceux qui ont amené la victime, ont soin, après qu'elle a été immolée, d'abandonner une portion des chairs aux oiseaux, qui suivant qu'ils se jettent avec plus ou moins d'avidité sur cette proie, suivant qu'ils se querellent plus ou moins en se la partageant, annoncent aux amis du malade, qui les observent soigneusement,

l'issue favorable ou funeste de la maladie. Les médicamens que l'on administre au malade sont aspergés avec le sang de l'animal sacrifié. »

« Les prêtres des Akripons recueillent l'eau d'une petite source qui sort du creux du rocher où habite leur dieu Kinka, et la donnent aux malades pour s'en laver, afin d'obtenir ainsi leur guérison. Parmi les Kassentis, on en voit qui, dans le but d'obtenir le rétablissement d'un malade, viennent près d'un arbre qui est tenu pour sacré, et s'agenouillant devant le tronc, versent sur une poule qu'ils ont apportée en offrande, une épaisse bouillie de maïs; une portion de cette bouillie est réservée pour faire des onctions au patient.

« Il faut dire, à l'honneur des Bliakejas qui sont les prêtres de Karabani et de Sokko, qu'ils ne se contentent pas comme tant d'autres, de recommander des sacrifices et des offrandes dont une partie leur revient, mais qu'ils s'occupent sérieusement de l'instruction religieuse du peuple, et prennent soin de lui enseigner la manière de prier. Les Nègres viennent les trouver dans ce but, soit séparément, soit plusieurs ensemble, et s'agenouillant avec eux, ils adressent à leur dieu, qu'ils nomment Tshukka, des prières par lesquelles ils lui demandent d'éloigner d'eux le fléau de la guerre, de les préserver de la captivité et d'éloigner les autres malheurs dont ils peuvent être menacés. Les prêtres exigent d'eux l'engagement qu'ils traiteront doucement leurs esclaves, et qu'ils leur accorderont deux jours par semaine pour s'occuper de leurs propres affaires. »

Dans certains lieux les prêtres sont en même temps sorciers, mais chez plusieurs nations, les Sokkos et les Watjas, par exemple, cette dernière fonction est distincte de la première. »

Immortalité de l'âme.

« Il n'y a peut-être pas une nation de la Guinée, qui ne croie à l'immortalité de l'âme, et qui ne pense qu'après sa séparation du corps, cette âme est encore soumise à certaines nécessités, qu'elle reste capable d'agir, et surtout qu'elle est susceptible de sentir le bonheur ou le malheur. J'ai remarqué que chez les Aminas, il n'y a qu'un seul mot pour signifier âme et ombre, et j'ai aussi entendu dire à plusieurs individus de la nation Watja, qu'ils supposaient l'âme d'une nature aussi subtile que l'ombre. »

Récompenses et châtimens après la mort.

« C'est parmi les Nègres une croyance presque universelle qu'une fois séparées du corps, les âmes des justes s'en vont à Dieu, tandis que celles des méchans vont au mauvais esprit; c'est pourquoi à la mort de leurs chefs, ils ont coutume de dire que Dieu a appelé leur âme à lui. Les Loangos imaginent que le séjour de Sambeau Pungo (c'est le nom qu'ils donnent à Dieu) est aussi le séjour des bienheureux; mais quant à l'enfer que les autres peuples placent en général dans les entrailles de la terre, ils le placent dans les airs. Ils croient que les âmes qui vont au mauvais esprit deviennent des fantômes, qui appa-

raissent de nuit, et qui, ayant conservé leur penchant à faire du mal tourmentent pendant le sommeil ceux à qui ils en veulent. Ces fantômes voltigent dans l'air, et leur présence est quelquefois reconnue par les bruits qui se font entendre sans cause apparente, ou par l'agitation des buissons; or, comme les âmes bienheureuses ne sont point ainsi condamnées à errer, lorsqu'on entend dire d'une personne qu'elle est apparue trois jours après sa mort, c'est une preuve que son âme n'a pas été à Dieu. Chez les Aminas, si un voisin mal intentionné prétend avoir vu l'esprit d'un homme qui vient de mourir, on enterre le corps sans lui rendre aucun honneur. Les Nègres imaginent aussi, que les âmes des bons ne vont pas toujours directement à Dieu, et que souvent elles sont forcées de passer d'abord par la demeure du démon qui tente de les garder sous sa domination. De là vient, chez les Aminas, la coutume que les amis du mort tâchent de racheter son âme au moyen d'une offrande faite au Didi, ainsi qu'il a été dit plus haut. Les Mokkos affirment qu'ils peuvent déjouer tous les efforts que ferait le mauvais esprit pour les retenir en son pouvoir, en prouvant, par les marques qu'ils ont sur le corps, que déjà ils appartiennent à Dieu, ce qui coupe court à toute réclamation. Les Ibos disent que l'âme, en se rendant au lieu de sa dernière destination, est accompagnée par deux esprits, l'un bon, l'autre mauvais, qui marchent à ses côtés jusqu'à un point où la route est barrée par un mur; avec l'aide du bon génie, l'âme de l'homme vertueux franchit aisément cet obstacle, tandis que celle du méchant

vient d'abord s'y heurter la tête. Au-delà de ce mur deux routes se présentent, l'une étroite, par laquelle l'âme du juste sous la conduite de son céleste guide, arrive enfin au séjour de Dieu, l'autre très large par laquelle l'âme du pervers, toujours accompagnée de son dangereux conducteur, parvient au lieu de ténèbres où elle est condamnée à demeurer éternellement.

« L'idée que se font ces hommes ignorans de l'état des bienheureux est naturellement assez grossière, et l'on voit, par la manière dont ils se conduisent envers leurs morts, qu'ils se figurent la seconde vie très peu différente de la première. La supposant donc sujette aux mêmes besoins, non-seulement ils ont coutume de placer sur les tombeaux des alimens qu'ils renouvellent plusieurs fois, mais encore souvent ils envoient au mort, dans l'autre monde, ses femmes et ses serviteurs. »

Métempsycose.

Les Karabaris et plusieurs autres tribus noires croient à la transmigration des âmes, et supposent que lorsqu'une personne meurt, son âme entre dans le corps du premier enfant qui vient à naître. D'autres Nègres admettent qu'après avoir habité un corps humain l'âme peut, à sa sortie, s'aller loger dans le corps d'un oiseau, d'un poisson, ou de toute autre créature vivante. Cette croyance, que ne craignent pas d'avouer la plupart des Nègres amenés comme esclaves aux Antilles, a quelquefois des conséquences désastreuses. Si leur esclavage est trop sévère, ils se donnent la mort dans l'idée que leur âme, une fois libre,

pourra revenir au pays natal, et que là elle revivra dans le corps d'un enfant. Quelques-uns ont un espoir un peu différent et s'attendent à ressusciter en Guinée, tels qu'ils auront été au moment de leur suicide. Dans les idées de ces peuples, cependant, la résurrection, de quelque manière qu'elle s'opère, n'est pas le partage de tous, c'est un privilége dont sont privés les meurtriers et autres criminels : au lieu de commencer après leur mort, dans un corps nouveau, une seconde carrière plus heureuse que la précédente, ces coupables sont condamnés par Abarre, le mauvais esprit, à errer perpétuellement à l'état de fantômes, objets de crainte pour les vivans auxquels ils se plaisent à apparaître sous des formes effroyables. »

Je pourrais citer ici beaucoup d'autres écrivains dont les témoignages confirment ceux d'Oldendorp. Aucun d'eux sans doute ne nous fournirait sur les croyances des nations Africaines des renseignemens aussi clairs, aussi complets et puisés à d'aussi bonnes sources; cependant on trouvera encore quelques informations précieuses dans les écrits du père Loyer, du père Labat et de Bosman. Nous emprunterons à ce dernier quelques détails par lesquels nous terminerons.

Bosman parle de la crainte superstitieuse qu'ont les Nègres des esprits et des apparitions. « Ils croient aussi, dit-il, les apparitions des esprits, et que ces esprits viennent souvent sur la terre pour tourmenter les hommes. Si quelqu'un, et surtout une personne de considération meurt, ils se font peur les uns

aux autres, disant que son esprit paraît plusieurs nuits de suite autour de sa maison.

« .... Ils supputent la terre par les lunes et savent à cela quand il faut semer leurs grains. Je crois pourtant que la division des mois en semaines et des semaines en jours leur est connue, parce que chaque jour à un nom particulier en leur langue. Ils ont leur dimanche quand nous avons notre mardi; mais ceux d'Ante l'ont le vendredi comme les Mahométans : toute leur dévotion du dimanche consiste en ce qu'ils défendent que personne n'aille sur la mer pour pêcher; mais il est permis de faire tout autre ouvrage comme dans les autres jours. »

Dans leur croyance aux jours heureux et malheureux, aux oracles, aux présages et aux autres choses analogues, on pourrait croire que les nations Nègres ont formé leurs opinions d'après celles des Grecs et des autres nations de l'antiquité. « Les Nègres qui demeurent plus avant dans le pays, dit Bosman, distinguent le temps d'une plaisante manière, c'est-à-dire en temps heureux et en temps malheureux. Il y a quelque pays où le grand temps heureux dure dix-neuf jours, et le petit (car il faut savoir qu'ils y mettent encore de la différence) dure sept jours : entre ces deux temps ils comptent sept jours malheureux, qui sont proprement leurs vacances, car ils ne voyagent point pendant ces jours-là, n'entreprennent rien de considérable, mais demeurent tranquillement sans rien faire. Les habitans d'Aquamboé sont les plus superstitieux, car non-seulement ils ne font rien pendant ces sept jours malheureux, ils ne re-

çoivent pas même aucun présent de personne, mais ou ils les renvoient, ou les font garder ailleurs jusqu'à ce que les jours heureux soient venus. »

« . . . . Il y a une très grande différence en cela d'un pays à l'autre; ils ne s'accordent point dans leur supputation, les uns ont ces jours heureux ou malheureux dans un temps et les autres dans un autre (1). »

De la conversion des Nègres au christianisme.

Nous avons vu qu'en prenant les Nègres d'Afrique dans leur état primitif, dans un état où leurs idées, d'après tout ce que nous pouvons savoir, n'ont été, en aucune façon, influencées par des communications avec les étrangers, nous trouvons en eux la même tendance aux croyances superstitieuses, les mêmes impressions morales que dans les autres branches de la grande famille humaine. Maintenant il ne nous reste plus, pour compléter cette partie de l'histoire mentale de la race Nègre, qu'à faire remarquer l'empressement qu'ils ont montré à recevoir les religions étrangères qu'on leur a apportées; et, il faut le dire, l'empressement a été le même pour une fausse religion que pour la vraie.

On sait que le mahométisme s'est largement répandu dans plusieurs parties de l'Afrique. Chaque année il part du Soudan pour la Mecque de nombreux pélerins, et sur les bords du Niger, ou à l'ouest de la vallée du Nil, l'homme, qui après avoir visité

(1) Bosman. *Voyage de Guinée.* Utrecht, 1705, in-12, page 162 et suiv.

la sainte Kaaba a le bonheur de revoir sa terre natale, est aux yeux de ses compatriotes l'objet de la même vénération que le hadji syrien est aux yeux des habitans de Damas. Je ne veux point au reste faire ici l'histoire des progrès de l'islamisme, et j'emploierai, ce me semble, d'une manière plus agréable pour mes lecteurs, le peu de temps que j'ai encore à m'entretenir avec eux, en leur parlant des résultats qu'ont eu les efforts des Européens pour amener les Nègres à la religion chrétienne. Ne pouvant mentionner toutes les tentatives qui ont été faites dans ce but, et dont plusieurs ont été couronnées d'un plein succès, je me bornerai à rappeler celle des missionnaires envoyés par la congrégation des Frères Unis. Les travaux de ces hommes pieux et charitables ont été retracés d'une manière pleine d'intérêt, dans la simple et fidèle histoire d'Oldendorp : l'esquisse que j'en vais donner, d'après les renseignemens puisés à cette source non suspecte, suffira pour montrer par quelle voie les élémens de la vraie religion ont pénétré dans le cœur des Africains, et me fournira l'occasion de faire remarquer, dans la marche qu'a suivie leur conversion, la preuve que, sous le rapport des sentimens et des dispositions, cette race n'a réellement rien qui la distingue des autres races humaines.

Les premières tentatives pour la conversion des Nègres esclaves des petites Antilles ont été faites par les frères Moraves, et voici à quelle occasion. Quelques-uns des disciples du comte de Zinzendorf ayant rencontré un certain Anthony, Nègre de l'île Saint-Thomas, qui avait été baptisé à Copenhague, cet

homme leur fit un tableau si animé de la misère et de l'ignorance de ses frères en esclavage, les conjura si ardemment de faire quelque chose pour leur conversion, qu'ils crurent ne pouvoir se dispenser d'en entretenir la communauté. Anthony fut appelé à leur demande devant l'assemblée qui avait son siège à Herrnhutt, et là, il plaida si bien sa cause, que la résolution d'envoyer une mission aux îles fut sur-le-champ adoptée. Les difficultés de l'entreprise étaient grandes, et loin de les dissimuler, Anthony les exagérait encore, parce qu'il affirmait que, pour travailler avec quelque espoir de succès à la conversion des esclaves, il fallait que le missionnaire consentît à devenir esclave lui-même. C'est en supposant indispensable cette terrible condition, que deux des frères s'offrirent sans hésiter pour travailler à cette œuvre à laquelle ils se croyaient appelés. Le nom de ces hommes vraiment héroïques mérite d'être conservé : l'un s'appelait Léonard Dobel, l'autre Tobias Leupold. Ce dernier ne fit pas le voyage, le sort en ayant décidé autrement et désigné à sa place David Nitschman, qui partit ayant toujours la même perspective.

La mission fut installée au milieu des circonstances les plus défavorables; l'œuvre marcha d'abord avec une extrême lenteur, et au milieu d'une forte opposition. Cependant il s'était formé bientôt autour des freres un petit cercle d'auditeurs, dont quelques-uns donnaient des signes d'une sincère conversion, et témoignaient un profond dégoût pour leur vie passée; mais quand les choses commençaient à se présenter sous un aspect un peu plus favorable, les mission-

naires furent obligés de revenir en Europe, et l'entreprise fut, pendant plusieurs années, complétement arrêtée. Elle fut reprise en 1734, à l'arrivée du frère Martin, zélé prédicateur, et homme d'une grande énergie; les exhortations de Martin produisirent un tel effet que lorsqu'en 1736, l'évêque Spangenberg visita la mission, il trouva, chez plus de deux cents des Nègres qui assistaient au service religieux, un grand désir d'être instruits; dans ce nombre même, il y en avait trois qui, après un scrupuleux examen, furent jugés en état de recevoir le baptême. La relation d'Oldendorp qu'on ne peut lire sans être convaincu, et de la parfaite sincérité de l'écrivain, et de l'exactitude des faits qu'il rapporte, nous montre que les moyens par lesquels on agit sur les Nègres, les motifs qu'on fit valoir à leurs yeux et qui déterminèrent leur conversion furent exactement ceux qu'employaient, dans les premiers siècles de l'église, les apôtres du christianisme. « Anime d'un zèle ardent pour leur salut, Martin, dit Oldendorp, parlait à ces pauvres esclaves de la bonté infinie de notre Sauveur, de tout ce qu'il avait fait pour les hommes, de tout ce qu'il avait souffert pour eux, et leur demandait si un pareil sacrifice ne méritait pas tout leur amour, toute leur reconnaissance. » S'il croyait apercevoir dans un individu le moindre signe d'un désir de changer de vie, il ne le perdait plus de vue un seul instant, mais revenant incessamment à la charge, il agissait à-la-fois sur son cœur et sur son jugement, jusqu'à ce qu'il l'eût complétement gagné à la cause de la religion. Grâces aux exhortations non interrompues des

frères, un changement très sensible se produisit dans les idées et dans le caractère des Nègres; malgré les circonstances défavorables, malgré les mauvais exemples, non-seulement les conversions déclarées devenaient chaque jour plus nombreuses, mais encore on ne pouvait se refuser à reconnaître l'empire toujours croissant qu'exerçaient des idées nouvelles, des sentimens nouveaux qui devaient bientôt conduire à une révolution morale des plus complètes. L'impression était devenue si profonde que lorsque le gouvernement colonial, qui voyait d'un œil inquiet ces innovations, fit emprisonner les missionnaires, il se trouva parmi les Nègres baptisés plusieurs individus qui étaient tous prêts à continuer leur tâche, et qui par leurs exhortations contribuèrent en effet à augmenter le nombre des prosélytes. Un an après cette persécution, en 1739, lorsque le comte Zinzendorf arriva, il fut rempli d'étonnement en voyant avec quelle rapidité l'œuvre de la conversion avait marché. Il paraît qu'à cette époque, le nombre des Nègres qui assistaient régulièrement à la prédication de l'Évangile, s'élevait déjà à 800.

Les autres îles danoises Sainte-Croix et Saint-Jean furent plus tard visitées par les missionnaires qui y obtinrent aussi de grands succès. Je ne suivrai point leurs travaux dans ces nouvelles missions, et je renverrai ceux de mes lecteurs, qui seraient curieux de les connaître, à l'ouvrage que j'ai si souvent cité dans les pages précédentes. L'auteur, au reste, en terminant son livre donne lui-même, en quelques mots, une idée des résultats obtenus, et l'on y voit

qu'en 1768, le nombre des Nègres baptisés dans les trois îles par les missionnaires, durant une période de trente-quatre ans, était de 4,711.

Après avoir exposé d'une manière générale les faits qui se rapportent à la conversion des Nègres des Antilles, il nous resterait à présenter ceux qui prouvent que l'adoption de la nouvelle religion produit, chez les hommes de cette race, les mêmes effets que chez les Européens, et que leur esprit est capable de recevoir toutes les impressions qui nous semblent inséparables de cette divine doctrine. Mais on conçoit fort bien que de pareilles preuves ne peuvent être présentées d'une manière sommaire, et qu'il faut les aller chercher dans les ouvrages où l'on a traité le sujet *ex professo*. Je ne crains pas d'assurer que ces preuves paraîtront concluantes à tous ceux qui voudront lire, d'un bout à l'autre, les notices biographiques et les autres détails donnés par les historiens de la communion à laquelle appartenaient Oldendorp et Crantz. Je recommanderai surtout la lecture d'un recueil de courtes homélies, composées par des Nègres prédicateurs ou instructeurs-assistans, et adressées par eux à diverses congrégations de leurs compatriotes. Quelques-uns de ces simples discours, quoique bien inférieurs pour la force de l'expression à ceux des Fénélon et des Pascal, respirent le même esprit et sont évidemment écrits sous l'influence des mêmes sentimens. Un choix de ces petits sermons a été placé par Oldendorp à la suite de l'ouvrage que j'ai eu si souvent occasion de citer.

CONCLUSION.

La conclusion que je me crois en droit de tirer des faits exposés dans cet ouvrage (conclusion que j'ai fait depuis long-temps pressentir), ne me semblerait pas beaucoup plus solidement établie, quand je l'aurais basée sur une histoire complète des races humaines, en supposant que j'eusse pu les passer toutes successivement en revue. Je ne puis m'empêcher, au reste, de faire remarquer qu'une étude comparative des races à tête laineuse de l'Afrique, des populations indigènes de l'Amérique et des habitans de cette partie de l'ancien continent qui est depuis si long-temps le théâtre de la civilisation, offrait, pour l'investigation que j'avais en vue, un champ aussi vaste qu'on pouvait le désirer, puisque dans ces trois groupes se trouvaient comprises les races qui présentent les plus grandes divergences sous le rapport de la conformation corporelle, et celles qui ont été citées comme offrant les contrastes les plus frappans sous les rapports moraux et intellectuels. Il eût été facile de soumettre à un même genre d'examen les autres populations dont le caractère nous est suffisamment connu, et le résultat en eût été encore le même. Ainsi nous aurions montré, chez les insulaires de l'Océanie, des similitudes frappantes avec ce que nous avons observé ailleurs, des similitudes constatées dès les premiers instans où leurs pays ont été visités par les Européens, et qui ne peuvent ainsi être considérées comme le résultat de communications récentes. Chez tous on a rencontré des institutions sociales de même nature

que celles des autres peuples; chez tous on a trouvé la croyance à une vie fûture, à une Providence dont l'action protectrice maintient l'ordre de l'univers, à l'influence exercée sur les choses de ce bas monde par de bons et de mauvais génies; tous croyaient à l'efficacité des sacrifices, des rites funèbres, et des cérémonies pratiquées par les prêtres, considérés comme médiateurs nécessaires entre le peuple et les puissances invisibles.

Des institutions au fond peu différentes, des croyances tout-à-fait analogues se seraient de même offertes à nous si nous avions tourné nos regards vers les nations barbares du nord de l'Asie. La conversion de ces nations qui ont adopté en même temps que le christianisme beaucoup des idées des peuples civilisés, et quelques-unes de leurs habitudes, nous eut fourni pour l'histoire de l'esprit humain des chapitres tout aussi curieux qu'aucun de ceux qui ont été consacrés à décrire chez d'autres peuples ce grand changement et tous ceux qu'il entraîne à sa suite.

Nous serions suffisamment autorisés à laisser de côté, comme trop peu connus, les habitans de la Nouvelle-Hollande, puisque jusqu'ici il ne s'est trouvé personne pour ainsi dire, qui pût converser avec eux, qui pût comprendre l'expression de leurs idées et de leurs sentimens. Mais si l'on insistait pour qu'ils fussent compris dans le champ de notre investigation, admis à fournir des preuves pour ou contre les conclusions auxquelles nous sommes arrivés, nous dirions que les informations les plus récentes tendent toutes à modifier l'idée qu'on a eue si long-temps de l'extrême dégradation mentale de ces pauvres gens, et à les rele-

ver à nos yeux. Ce sont des êtres dégradés, nous en convenons; nous accordons aussi que, sous le rapport de la vie extérieure, les tribus avec lesquelles nos colons ont eu jusqu'ici principalement affaire, sont dans un état plus misérable peut-être qu'aucune autre race d'hommes, car elles sont étrangères à tous ces arts qui seuls pourraient rendre leur existence un peu douce dans le pays qu'elles habitent, pays où elles ne trouvent aujourd'hui de moyens de subsistances qu'à la condition de vivre par troupes peu nombreuses disséminées sur de vastes espaces de terrain. Mais il y a lieu de croire que nous n'avons vu encore que les plus pauvres de toutes les tribus, et que plus loin, vers le Nord, ou peut-être dans les parties centrales de cette grande île, il existe des populations qui ne sont pas à beaucoup près aussi misérables et aussi sauvages que celles des côtes méridionales. Quant à ces dernières même, il s'en faut de beaucoup, je le répète, qu'elles soient telles qu'on nous les a représentées, et tout ce qu'on disait de leur extrême stupidité s'est trouvé complétement dénué de fondemens. Les observations les plus récentes et les plus dignes de foi nous permettent de reconnaître, chez ces hommes, tous les germes des sentimens et des idées qui, développés par la culture, donnent lieu chez d'autres nations aux plus nobles manifestations de la nature humaine.

En résumé, si nous considérons l'ensemble des êtres qui jouissent de l'exercice de la raison et possèdent l'usage de la parole, nous trouvons chez tous (quelque différence qu'ils puissent présenter d'une

famille à l'autre sous le rapport de l'aspect extérieur) les mêmes sentimens intérieurs, les mêmes désirs, les mêmes aversions ; tous au fond de leur cœur se reconnaissent soumis à l'empire de certaines puissances invisibles; tous ont, avec une notion plus ou moins claire du bien et du mal, la conscience du châtiment réservé au crime par les agens d'une justice distributive à laquelle la mort même ne peut soustraire; tous se montrent, quoiqu'à différens degrés, aptes à recevoir la culture qui développe les facultés de l'esprit, à être éclairés par la lumière plus vive et plus pure que le christianisme répand dans les âmes, à se conformer aux pratiques de la religion, aux habitudes de la vie civilisée; tous en un mot ont la même nature mentale. Quand donc nous rapprochons, de ce fait qui est incontestable, ceux qui se rapportent à la diversité des instincts et des autres phénomènes psychologiques des animaux, diversité sur laquelle repose principalement, comme nous l'avons fait voir, la distinction des espèces, nous nous sentons pleinement autorisé à conclure que toutes les races humaines appartiennent à une seule et même espèce, qu'elles sont les branches d'un tronc unique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

	Pages
SECTION XXIX. — Des nations nègres de Guinée	1
SECTION XXX. — Des nations de l'Afrique australe	7
1° Race Hottentote et Boschismanne	9
2° Race Cafre	14
3° Naturels de la côte de Mozambique	21
SECTION XXXI. — Nations de l'Afrique entre l'équateur et le tropique du capricorne	24
SECTION XXXII. — Des races Pélagiennes	31
1. Race Malayo-Polynésienne. — 2. Nègres Pélagiens. — 3. Alfourou	31
SECTION XXXIII. — De la race Malayo-Polynésienne	37
1. Branche Indo-Malaise	37
2. Branche Polynésienne de la race Malayo-Polynésienne	40
Les Nouveaux-Zélandais	47
Habitans des îles Tonga	50
3° Branche Madécasse; Naturels de Madagascar	53
SECTION XXXIV. — Des Nègres Pélagiens	59
SECTION XXXV. — De la race Alfourou	66
SECTION XXXVI. — Des races Américaines indigènes — Coup-d'œil d'ensemble	72
SECTION XXXVII. — Des habitans de l'Amérique centrale	89
1. Race des Toltèques, des Chichimecas, des Aztèques	89
2. Habitans aborigènes du Mexique et d'autres parties de l'Amérique centrale	97
3. Traces de la migration Aztèque	100
SECTION XXXVIII. — Des Esquimaux ou Karalits	103
SECTION XXXIX. — Des Athapascas ou Chipeways	105
SECTION XL. — Des Algonquins-Lenapes et des Iroquois	107
1. Histoire des Algonquins-Lenapes	109
2. Nations septentrionales de la race Algonquine-Lenape	112

Pages
3. Nations Iroquoises 114
Caractères physiques des Algonquins et des Iroquois. . . . 115

SECTION XLI. — Des races Alléghaniennes ou nations vivant au sud des Lenapes et des Iroquois. 119
Vestiges d'une ancienne civilisation parmi les races Alléghaniennes 122
Caractères physiques. 123
Peuplades comprises entre le fleuve Mobile et le Mississipi, et entre ce dernier fleuve et la rivière Rouge 127

SECTION XLII. — Des races Américaines indigènes situées à l'ouest du Mississipi 128
1. Sioux et Pawnees. 128
Caractères physiques et moraux des Sioux et des autres nations du Missouri. 132
2. Tribus du pied des montagnes Rocheuses. — Pieds-Noirs . 140

SECTION XLIII.— Des races Américaines indigènes de la côte de l'Océan Pacifique; 1° Tribus Noires de la Californie; 2° Tribu de la rivière Columbia; 3° Race blanche de la côte septentrionale 146
1. Nations Californiennes, y comprises les tribus de la Nouvelle-Californie 148
2. Tribus de la côte nord-ouest et de la rivière Columbia . . 151

SECTION XLIV.—Des races de l'Amérique du Sud.—Remarques générales. — Classification 164
Caractères physiques des races de l'Amérique du Sud. . . . 173
SECTION XLV. — Des nations Alpestres de l'Amérique du Sud ou famille Ando-Péruvienne. 175
1. Rameau Péruvien de la race Ando-Péruvienne. 176
1° Quichuas ou Péruviens-Incas. 177
2° Aymaras 185
3° Atacamas et Changos. 192
2. Rameau Antisien des nations Alpestres de l'Amérique du Sud 193
3. Rameau Araucanien. 195
Pécherais ou Ichthyophages de la Terre-de-Feu 197

SECTION XLVI. — Groupe méditerranéen des nations de l'Amérique Méridionale 203
1. Rameau Patagonien 204
2. Second et troisième rameau. — Tribus de cultivateurs et tribus de pêcheurs des provinces de Moxos et de Chiquitos 211

Pages

SECTION XLVII. — Des nations Brasilio-Guaraniennes ou tribus orientales de l'Amérique du Sud. 222
1. Guaranis méridionaux ou Guaranis du Paraguay 224
2. Guaranis occidentaux 224
3. Guaranis orientaux du Brésil. 225
4. Tribus de la rivière des Amazones qui se rattachent à la race Brasilio-Guaranienne. 226
Race Caribe 226
Les Botocudos. 230

SECTION XLVIII. — Remarques générales auxquelles conduit l'examen des faits exposés ci-dessus 233
SECTION XLIX. — Comparaison physiologique des races humaines. 240
Progrès du développement physique et changemens périodiques de la constitution. — Fonctions naturelles et vitales chez les différentes races. 249

SECTION L. — Comparaison des races humaines sous le rapport des facultés intellectuelles 253
SECTION LI. — Considération, sous le point de vue psychologique, des races indigènes de l'Amérique 264
SECTION LII. — Histoire psychologique des nations Africaines . . 294
1. De la race Hottentote et Boschismanne 295
2. De l'introduction du christianisme parmi les Hottentots . 305

SECTION LIII. — Traits psychologiques concernant les nations nègres de l'Afrique occidentale 311
Pratiques religieuses de ces nations 319
Obsèques. — Cérémonies publiques. — Pélerinages. 323
Des ordres de prêtres, de leurs fonctions, et de leur pouvoir. 325
Immortalité de l'âme. 331
Peines et récompenses après la mort. 331
Métempsycose 333
Conclusion 342

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A

ABABDEHS, tribus nubiennes, I. 366. — Leur description d'après Belzoni et M. d'Abbadie, I. 368. — Caractères physiques, I. 371.

ABASES. Contrées qu'ils habitent; leurs mœurs, leurs caractères distinctifs, I. 343.

ABBADIE. (M.) I. 365. — Sa description des Ababdehs, I. 368. — Description des habitans du Kwolla, I. 374. —Des habitans de Samhar, I. 375-393.

ABBAS GRÉGORIUS. I. 387 et pl. XIII.

ABEILLES. Diversité d'habitudes des abeilles sauvages suivant les espèces, I. 90.—Les abeilles semblent susceptibles d'éprouver des modifications d'instinct, I, 95-98.

ABENAQUIS, tribu Algonquine, II. 112, 117.

ABIPONÈS, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 207, 208. — Caractères physiques, 210.

ABOIEMENT. L'aboiement paraît être une habitude acquise par suite de la domesticité, et transmise héréditairement, I. 47.

ABORIGÈNES. Races aborigènes de l'Archipel indien, I. 29. — du Caucase, I. 180, 341, 442. — Races aborigènes de l'Inde, I. 324. — Restes des nations aborigènes dans les cantons montagneux de l'Occident, I. 339. — Habitans aborigènes des côtes et des iles de la Méditerranée, I. 346. — Races aborigènes de l'Amérique, II. 264. — Races aborigènes de l'Afrique, II, 295.

ABORS, tribus indiennes, I. 338.

ABYSSINIE. Longueur démesurée des cornes des bœufs d'Abyssinie, I. 65. — Faits curieux qui se rattachent à l'histoire de l'Abyssinie, I. 377. — Plateau de l'Abyssinie, I. 378. — Animaux et habitans du plateau, I. 379. — Coup-d'œil historique sur la marche de la civilisation dans ce pays, I. 380. — Invasion de l'Abyssinie par les Gallas; idiomes parlés dans ce pays, I. 382. — Caractères physiques des Abyssiniens, I. 383.

ABYSSINIEN. Examen microscopique des cheveux d'un Abyssinien, I. 140.— Ressemblance entre les Abyssiniens modernes et les anciens Hébreux, I. 377. — Deux types principaux chez les Abyssiniens, type Européen, I. 383; type Éthiopien, I. 384, 387. — Type général de la physionomie Abyssinienne, I. 385. — Caractères physiques des Abyssiniens, I. 386.

ACADIE. Indigènes de l'Acadie, II. 161.

ACCLIMATATION. Exemple de la marche graduelle de l'acclimatation, I. 50. — Lorsqu'on transporte dans un climat nouveau certains animaux, ce ne sont pas les individus seulement, ce sont les races qui ont besoin de s'acclimater, I. 53. — Dans les cas d'acclimatation, il s'opère communément, dans les races d'animaux, certains changemens durables qui mettent leur organisation en harmonie avec les climats où ils sont destinés à vivre, I. 53. — Théorie de l'acclimatation, I. 81.

Acolhuas, tribu Américaine, II. 94.

Acouan. Habitans de cette île, I. 369.

Actéa. Opinion de Linné sur la production de l'*actea* à fruits blancs, I. 18.

Actopan (Vallée d'), II. 90.

Adam de Brême, I. 280, 281.

Adampi. Nègres montagnards d'Adampi, II. 5.

Adaptation d'un type organique particulier aux conditions locales d'existence, I. 53 ; et II. 242, 243, 244.

Adigi. *Voyez* Circassiens.

Afghanistan ; climat, animaux, productions végétales de ce pays, I. 236.

Afghans. Leurs différens noms, leur langue, leur pays, leurs mœurs ; ce sont les Assecanis d'Arrien, I. 235. — Tribus diverses, I. 237. — Leurs caractères physiques, I. 237.

Africains. Contraste entre l'Africain et l'Esquimau, I. 5.

Africains. Variétés des cheveux des Africains, I. 133. — Forme de la tête des tribus sauvages et chasseresses de l'Afrique, I. 145. — Forme générale du crâne des Africains, I. 147. — Angle facial de l'Africain mesuré par la méthode de Camper, I. 151. — Rapports entre les caractères physiques des Égyptiens et ceux des autres peuples Africains, I. 217, 218. — Nations Africaines qui habitent les pays situés entre l'Égypte et l'Abyssinie, I. 365.

Afrique. Moutons de l'Afrique, I. 58. — Anciens habitans de la côte septentrionale de l'Afrique, I. 352. — — Nations noires qui habitent l'intérieur de l'Afrique, I. 394. — Plateau de l'Afrique Australe, II. 8. — Nations qui l'habitent, II. 9. — Nations de l'Afrique entre l'équateur et le tropique du capricorne, II. 24. — Tous les peuples Africains entre l'équateur paraissent unis par des liens de parenté. —Caractères physiques généraux de ces nations, II. 27. — Traits psychologiques concernant les nations nègres de l'Afrique occidentale, II. 294, 311. — Pratiques religieuses de ces nations, II. 319.

Age. Grande influence de l'âge sur la détermination de l'angle facial des singes, I. 154.

Agows ; leur culte, I. 381-382, 384.

Aguilillas. Race de chevaux chez laquelle l'amble est l'allure naturelle, I. 47.

Ahnenins, II. 140.

Ahoms, tribus Indiennes, I. 338.

Aïgtas, nègres Pélagiens, II. 60. — Leur condition, leurs caractères physiques, II. 60, 61. — Mœurs, II. 61. — Leur langue, leur origine, II. 62.

Ainos. Exubérance du système pileux chez ces peuples, I. 133, 307. — Rapports de leur langage avec l'idiome des Samoyèdes, et les dialectes de plusieurs tribus du Caucase ; description des Ainos par Krusenstern, I. 306. — Par La Pérouse, I. 307.

Akkrans. Leurs pratiques religieuses, II. 320.

Akripans. Leur manière de soigner les malades, II 330.

Alains. Sont supposés être la souche des Ossètes, I. 342.

Albanais, leur origine Ariane, I. 249.

Alberogran. Nom que les Abyssiniens donnent à leur pays, I. 378.

Albinisme. L'albinisme se montre fréquemment chez les animaux à sang chaud et se transmet facilement par voie de génération, I. 52 ; — Il n'est peut-être regardé comme une monstruosité qu'à cause de sa rareté, I. 104. — Ce qui constitue le véritable albinisme, I. 106.

Albinos. Description d'une fille albinos de l'île Ceylan, I. 331. — Albinos des îles Tonga, II. 51.

Albinus mentionne le développement accidentel dans la peau des blancs d'une substance qui la colore en noir, I. 114. — Il montre que la substance colorée qui s'étend entre le derme et l'épiderme forme une membrane continue, I. 109.

Albordj, montagne sacrée, célèbre dans la mythologie de Zoroastre et de l'Iran, I. 182.

Alfarous, I. 30.

Alfoers, un des noms donné aux *Alfourous*. Voyez ce mot, I. 30.

Alforas. Voyez *Alfourous*.

Alfourous. Pays qu'ils habitent, I. 30.—Forme générale du crâne des Alfourous, I. 148. — Leurs caractères physiques, II. 34.—Pays qu'ils habitent, II. 66.— Description des Alfourous de la Nouvelle-Guinée, par M. Lesson, II. 67. — Leurs mœurs, II. 69.

Algonquins Lenapes, II. 107, 112. — Leur territoire, II. 108. — Histoire des Algonquins-Lenapes, II. 109. — Nations septentrionales de la race Algonquine-Lenape, II. 112. — Caractères physiques des Algonquins, II. 115.

Alibamas, tribu de l'Amérique du Nord, II. 122, 127.

Alimentation. Influence du mode d'alimentation sur la force et la proportion des membres, I. 173. — Alimentation des Samoyèdes, I. 303.

Allas, tribu Galla, I. 390.

Alléghaniennes (Races), II. 119. — Cherokees, II. 120. — Catawhas, Muskhogees, II. 121. — Chickasahs et Choctaws. — Vestiges d'une ancienne civilisation parmi les races Alléghaniennes, II. 122. — Caractères physiques des races Alléghaniennes, II. 123. — — Peuplades Alléghaniennes, comprises entre le fleuve Mobile et le Missisipi, et entre ce dernier fleuve et la rivière Rouge, II. 127.

Allemagne. Mortalité annuelle en Allemagne, II. 246.

Allemande (Langue). Rapports entre le zend et l'allemand, I. 223.—Ressemblances entre l'allemand et l'anglais, annonçant une communauté d'origine entre les peuples qui parlent ces deux langues, I. 244.

Allemands. Forment un des rameaux de la souche Indo-Européenne, I. 248.

Alligewis, peuple de l'Amérique du Nord chassés par les Lenni-Lenapes, II. 111.

Allophyliens. Ce que l'auteur entend par ce mot, I. 250. — Epoque de leur immigration ; comparaison entre les nations Allophyliennes et les nations Indo-Européennes, I. 251.—Contraste entre leurs idées religieuses et celles des races Indo-Européennes, I 254.— Emigrations probables des tribus Allophyliennes de l'Indoustan et du Dekhan, I. 338.

Alphabet des Ibériens, son origine probable, ses ressemblances, I. 348.

Alpes. Par qui ces montagnes étaient habitées vers le commencement de l'ère chrétienne, I. 340

Amakosas. Tribus Cafres, II. 14, 16, 26.

Amalmas. Tribu Africaine, II. 26.

Amapondas. Tribus Cafres, II. 16.

Amaquemecan. Pays originaire des Chichimecas, II. 94.

Amathymbas. Tribus Cafres, II. 16.

Amayes. Peuples Madecasses, II. 56.

Amazones (rivière des). Tribus de la rivière des Amazones qui se rattachent à la race Brasilio-Guaranienne, II. 226.

Amazulas. Tribus Cafres, leur gouvernement, leurs caractères physiques, II. 16, 26.

Ambarivoules. Peuples Madécasses, II. 56.

Amble. Race de chevaux chez laquelle l'amble est l'allure naturelle, II. 47.

Ambolambs. Peuples Madécasses, II. 56.

Ame. Il est difficile de trouver un argument valable pour prouver que l'âme est le partage exclusif de l'homme, I. 2. — Opinions des indigènes de l'Amérique sur l'existence et l'immortalité de l'âme, II. 273. — Croyance des Groenlandais à l'immortalité de l'âme, II. 281.—Croyance des Hottentots à l'immortalité de l'âme, II. 334. — Croyance des nègres à l'immortalité de l'âme, II. 331. — Croyance de certaines nations nègres à la transmigration des âmes, II. 334.

Américains. Rareté du système pileux chez les nations Américaines, I. 133. — Formes générales du bassin chez les Américains, I. 172. — Races Américaines indigènes. — Quoique la ligne de

démarcation entre les nations Américaines et les autres branches de l'espèce humaine ne soit pas si distincte qu'on l'a bien voulu dire, il existe entre elles de fortes indications d'une origine commune ou d'une très ancienne parenté, II. 72. —Les traits caractéristiques de l'ensemble des nations Américaines ne sont pas aussi apparens que quelques personnes le supposent, II. 73. — La preuve la plus décisive d'une parenté entre les nations Américaines se trouve dans la structure caractéristique de leurs langues, II. 74. —Résultat général des travaux de philologie américaine, II. 75. — Outre les ressemblances dans le caractère général de leurs langues, les nations Américaines offrent dans leur état social et leur condition morale d'autres ressemblances non moins frappantes, qui indiquent entre ces races une sorte de parenté et servent à les distinguer des races de l'ancien monde, II. 77.— Antique civilisation des races Américaines, II. 78. — Institutions, idées métaphysiques, usages domestiques, traditions mythologiques, arts, restes d'architecture des Américains, II. 78-80.—Traits qui servent à distinguer les indigènes de l'Amérique des autres hommes, et à leur donner un caractère national commun, II. 81. — Rapprochement entre les indigènes de l'Amérique et les Arabes, II. 82. — Caractères moraux des races Américaines, II. 83. — Résultats généraux de la comparaison des formes du crâne des Américains, II. 85. — Perfection de l'odorat et de l'ouïe chez les indigènes Américains, II. 88 —Caractères psychologiques des Américains selon le docteur Martius, II. 265. — Analogie entre les idées religieuses des indigènes de l'Amérique et celles des Asiatiques du Nord, II. 271.

AMÉRIQUE. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'homme de couleurs, de nègres et indigènes Americains dans les diverses contrées du Nouveau-Monde, I. 25. — Comparaison entre les races marrones d'animaux en Amérique et nos animaux domestiques, I. 37.— Modifications subies par l'espèce des bœufs en Amérique, I. 44.— Des chevaux, I. 47. — Des chiens, I. 47, 49. — Des chats, I. 48. — des moutons, I. 49. — Des chèvres, I. 50. — Marche graduelle de l'acclimatation des oies, I. 50. — des Gallinacés, I. 51. — Considération sous le point de vue psychologique des races indigènes de l'Amérique, II. 264. — Opinion du docteur Martius, II. 265. — Il s'en faut que les nations Américaines soient, sous le point de vue psychologique, séparées du reste des hommes autant que ce voyageur le donne à penser. — On retrouve dans le Nouveau-Monde les mêmes impressions, tendances religieuses, croyances, superstitions, etc., que dans l'ancien continent, II. 270. — Opinions des Américains concernant l'existence de l'âme et la vie future.—Leurs sacrifices, II. 273. — Leurs jeûnes et macérations expiatoires, II. 274. — Leurs sorciers et jongleurs.— Leur aptitude à recevoir les bienfaits de la civilisation et du christianisme, II. 275.

AMÉRIQUE CENTRALE. Contraste frappant dans les formes de la nature organique et inorganique que présentent le plateau de l'Amérique centrale et les parties basses de l'Amérique intertropicale, II. 89. — Habitans de l'Amérique centrale : 1° Race des Toltèques, des Chichimecas, des Aztèques, II. 89.— 2° Races aborigènes du Mexique et d'autres parties de l'Amérique centrale, II. 97. — 3° Traces de la migration Aztèque, II. 100.

AMÉRIQUE DU NORD. Races qui habitent ce pays : Esquimaux ou Karalits, II. 103, 264.— Athapascas ou Chipeways, II. 105.—Peuplades comprises entre le fleuve Mobile et le Missisipi, et entre ce dernier fleuve et la rivière Rouge, II. 127. — Races indigènes situées à l'ouest du Missisipi : Sioux et Pawnees, II. 128. — Osages, Conzas, Mahas, Ottoes.—Tribus du pied des Mon-

tagnes Rocheuses : Pieds noirs, II. 140. — Races indigènes de la côte de l'Océan Pacifique, II. 146. — Nations Californiennes, y compris les tribus de la Nouvelle-Californie, II. 148. — Tribus de la côte nord-ouest et de la rivière Columbia, II. 151. — Nootka-Columbiens, II. 154. — Race blanche de la côte septentrionale, II. 159. — Les peuples de cette race sont alliés aux peuples chasseurs de l'Amérique du Nord, II. 160. — Leurs caractères physiques, II. 161.

Amérique du sud. Description générale de l'Amérique du Sud, II. 165. —Races de l'Amérique du Sud.—Leur nombre n'est pas aussi grand qu'on l'avait d'abord supposé, II. 164. — Leur classification par M. d'Orbigny, II. 166. — Caractères physiques des races de l'Amérique du Sud : Couleur de la peau, II. 173. — Nations alpestres de l'Amérique du Sud ou famille Ando-Péruvienne, II. 175.—Rameau Péruvien de la race Ando-Péruvienne, II. 176.—Quichuas ou Péruviens Incas, II. 177. —Aymaras, II, 185. —Atacamas et Changos, II. 192, 193. — Rameau Antisien, II. 193. — Rameau Araucanien, II. 195.— Groupe méditerranéen des nations de l'Amérique Méridionale, II. 103.— Rameau Patagonien, II. 204. — Tribus équestres; Indiens des Pampas, II. 208. —Tribus de cultivateurs et tribus de pêcheurs des provinces de Moxos et de Chiquitos, II. 211. — Nations Brasilio-Guaraniennes ou tribus orientales de l'Amérique du Sud, II. 222.— Guaranis méridionaux ou du Paraguay; Guaranis occidentaux, II. 224. — Guaranis orientaux, II. 225.—Tribus de la rivière des Amazones qui se rattachent à la race Brasilio-Guaranienne. Race Caraïbe, II. 226.—Botocudos, II. 230.

Amharas, contrée habitée par eux, leur langue, leur origine probable, I. 381.

Aminas. Portrait des peuples de cette race tracé par Barbot, II. 2. — Caractères physiques de la race Amina, II. 5.— Leurs divinités, II. 316. — Leurs fétiches, II. 318.— Leurs pratiques religieuses, II. 319, 321, 326.— Leurs idées sur la vie future, II. 332. — Leur croyance à l'immortalité de l'âme, II. 331.

Amis (Iles des). Habitans des îles des Amis, II. 34. — Description physique des naturels, II. 50. — Division en castes héréditaires, II. 51.

Ammien Marcellin. Sa description des Egyptiens, I. 207.—Son témoignage sur la beauté des Persans, I. 233. — Description qu'il fait des Gaulois, I. 262.

Ammon (Oasis d'). I. 357.

Amokebits. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Anahuac. Invasion du plateau d'Anahuac par les Toltèques, les Chichimecas et les Aztèques, II. 93.— Habitans primitifs du plateau d'Anahuac, II. 97.

Anatomiques (Caractères). Une simple ressemblance dans quelques caractères anatomiques ne peut être considérée comme preuve irrécusable d'une proche consanguinité, I. 143.

Ancovahs. Peuples Madécasses, II. 57.

Ancovesovas. Peuples Madécasses, II. 56.

Anderson. Portrait qu'il fait des insulaires d'O-Tahiti, II. 44.

Ando-Péruvienne (race), II. 167. — Pays qu'elle habite, II. 168.—Principales nations dont se compose cette race; caractères physiques généraux, II. 175.—Rameau Péruvien de la race Ando-Péruvienne, II. 176.— Quichuas ou Péruviens Incas, II. 177. — Aymaras, II. 185.—Atacamas et Changos, II. 192.—Rameau Antisien, II. 193.— Rameau Araucanien, II. 195.— Araucanos, Pecherais, II. 196.

Andratsaïs. Peuples Madécasses, II. 56, 57.

Ane. L'âne ne paraît pas être devenu sauvage dans l'Amérique du Sud, I. 48. — Influence de l'état de domesticité sur la peau de l'âne, I. 123.

ANGEKOKS. Devins Groenlandais, leurs superstitions, I. 254; II. 281, 284.

ANGLAISE (LANGUE). Genre de relation qui existe entre le français et l'anglais, entre l'anglais et l'allemand, I. 244.

ANGLETERRE. Moutons d'Angleterre, I. 57. — Mortalité annuelle en Angleterre, II. 246.

ANIES. Tribus de l'Amérique du Nord; leurs caractères physiques, II. 117.

ANIMAUX. Dans toutes les dispositions générales de sa structure interne, dans la composition et les fonctions de ses parties, l'homme n'est qu'un animal, I. 1. — La manifestation des sentimens divers de désir et d'aversion et les perceptions des relations extérieures semblent impliquer chez les animaux l'existence d'un principe distinct du simple mécanisme des corps purement matériels, I. 2. — Conjecture sur cette essence immatérielle, I. 3. — Passivité de l'âme des animaux, I. 4. — L'hybridité animale est soumise aux mêmes lois que l'hybridité végétale, I. 22. — Causes de la stérilité des animaux hybrides, I. 23. — Examen général des phénomènes et variations dans les espèces animales, I. 35. — Chez les races d'animaux domestiques, ces phénomènes se sont manifestés de la manière la plus remarquable. — Difficultés de fixer les limites des variations, I. 36. — Comparaison entre nos animaux domestiques et les races marronnes de l'Amérique, I. 37. — Transmission héréditaire chez les animaux d'habitudes données aux parens, I. 46, 47. — Les habitudes d'indépendance chez les animaux amènent des changemens, qui, en général paraissent tendre à faire remonter les espèces domestiques vers les espèces sauvages qui en sont évidemment la souche. — Lors de l'acclimatation des animaux, il s'opère communément dans les races certains changemens durables qui mettent leur organisation en harmonie avec les climats où ils sont destinés à vivre, I. 53. — Des altérations ou modifications permanentes dans les fonctions de la vie animale peuvent être le résultat d'un changement dans les habitudes qui influent sur ces fonctions, si ces nouvelles habitudes continuent pendant un temps assez long. — Examen des différentes races d'animaux domestiques dans l'ancien continent, I. 54. — Dans les variétés d'animaux domestiques, il y a passage de l'une à l'autre par degrés presque imperceptibles, I. 55. — Influence de l'état plus ou moins avancé de la domestication, de l'ancienneté de la servitude, etc., sur la production des modifications physiques et psychologiques dans les races, I. 55, 56. — Variations dans l'espèce du chien, I. 66. — Cause finale de l'aptitude à des transformations successives donnée par la nature aux êtres vivans, I. 82. — Caractères les plus permanens des espèces animales; caractères les plus sujets à changer, I. 84. — Variétés dans la structure organique des espèces, I. 84. — Les variétés sont plus nombreuses dans les espèces domestiques que dans les espèces sauvages, I. 85. — Variétés physiologiques, conséquences des diversités dans la constitution intérieure, I. 87. — Variétés des caractères psychologiques, I. 89. — Effets de l'éducation sur les instincts des animaux, I. 94. — Conclusions relatives à la théorie de la dégénération des animaux. I. 99. — Influence de la domestication et du changement de climat sur les organes des animaux, sur les fonctions de ces organes, sur les instincts, I. 99, 100. — Les grandes variations que présente la peau dans beaucoup de races animales forment la modification la plus sensible produite par l'état de domesticité, I. 123. — Transmission uniforme des mêmes habitudes chez les animaux, II. 256. — Rapports entre la nature psychique des animaux et l'intelligence de l'homme, II. 259. — Le but de leurs actes respectifs est ce qui établit la distinction la plus importante

entre l'homme et l'animal, II. 260.

Antamayes, peuples Madécasses, II. 56, 57.

Antavarts, peuples Madécasses, II. 56.

Antaximes, peuples Madécasses, II. 56, 57.

Antes, leurs caractères physiques, I. 269.

Antilles. Accroissement rapide des hommes de couleur dans les Antilles, I. 24. — Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans les Antilles, I. 25.

Antisiens, peuplade de l'Amérique du Sud, II. 170. — Nombre de chrétiens dans la race indigène, II. 172. — Caractères physiques, II. 174. — Pays occupés par les nations du rameau Antisien de la race Ando-Péruvienne, II. 193. — Nations qui se rattachent à ce rameau; caractères physiques de ces nations, II. 194.

Antsianaxes, peuples Madécasses, II. 56.

Apaches, nation de l'Amérique du Nord, II. 143.

Apolistas, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Caractères physiques, II. 194.

Apollon. Tête de l'Apollon du Belvédère, I. 271.

Apontis. Tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

Appalaches, tribu de l'Amérique du Nord, II. 127.

Aquapim, nègres de la Guinée, II. 2.

Aquilotes, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Arabie. Chevaux arabes, I. 62. — Peuples, I. 195; II. 236, 243, 251. — Caractères physiques des Arabes d'après M. Fraser, I. 197. — D'après M. de Pagès, I. 198. — Teint des Arabes de la côte du Yemen, I. 198. — Les crânes de la race Arabe offrent, selon le baron Larrey, le type le plus parfait de la tête humaine, I. 199. — La supériorité d'organisation des Arabes, observée par Larrey, ne se manifeste pas seulement dans le crâne, mais aussi dans les autres parties du corps, I. 200. — A quoi tient cette supériorité? I. 201. — La couleur des Arabes varie selon les différens cantons qu'ils habitent. — Description des Arabes Shegya, I. 202. — Caractère intellectuel des Arabes, I. 203. — Leurs tendances métaphysiques, croyances et pratiques religieuses, I. 204. — Caractères physiques, I. 205. — Rapprochement fait par M. de Châteaubriand entre les Arabes et les indigènes de l'Amérique, II. 32.

Araméenne (Langue). Par qui elle était parlée, I. 191.

Araocas, tribu de l'Amérique du Sud, II. 227.

Araucanos, peuples de l'Amérique du Sud, II, 167, 170. — Leurs migrations, II. 171. — Nombre de chrétiens dans la branche Araucanienne, II. 172. — Caractères physiques, II, 174, 196. — Pays habités par eux, II. 195.

Arâwacs, tribu de l'Amérique du Sud, II. 227.

Arbres. Théories de la formation des galles des arbres, I. 80.

Arcadie. Portrait des Arcadiennes, I. 272.

Ardrah. Nègres d'Ardrah, II. 6.

Ariane (Race). De la race Ariane, I. 219. 220; II. 237. Voyez Indo-Européenne.

Arias, Arii, peuples, I. 220.

Arienne (Race). V. Ariane (Race).

Arméniens. Leur langue, leur origine, leur religion, leurs caractères physiques, I. 240, 241.

Armes. Preuves de l'unité spécifique des races humaines, tirées de l'usage universel des armes, II. 258.

Armoricains, race Ariane, I. 247.

Arnautes. Leur origine Ariane, I. 249.

Arrien. Mention qu'il fait dans sa relation de l'expédition d'Alexandre, des Assecanis, peuples qu'on suppose être les Afghans, I. 235.

Arts. Où sont nés les arts, I. 184. — Etat des arts industriels chez les

peuples Indo-Européens à l'époque de leur dispersion, I. 252. — Grande aptitude des races Chinoises et Indo-Chinoises pour les arts mécaniques, I. 323.

ASHANTIS. Nègres de la race Amina, II. 2. — La nation des Ashantis est une des plus avancées de l'Afrique païenne, I. 3. — Caractères physiques des Ashantis; tête d'un Ashanti, II. 4.

ASIE. Rareté du système pileux chez les peuples de l'Asie septentrionale, I. 133. — Le plateau de la haute Asie a été le berceau des cinq grandes races nomades, I. 274. — Ichthyophages de l'Asie septentrionale, I. 297.

ASIATIQUES. Prétendue supériorité des Asiatiques sur les races nègres, etc. I. 7. — Forme ovale du visage des Asiatiques méridionaux, I. 163. — Air de parenté entre les Asiatiques et les Indo-Européens, I. 187. — Analogie entre les idées religieuses des indigènes de l'Amérique et celles des Asiatiques du nord, II. 271.

ASPAGONA, peuples anciens, I. 235.

ASSECANIS, ancêtres des Afghans, I. 235.

ASSINIBOINES. Forme de leur tête, II. 85. — Leur origine, II. 129. — Caractères physiques et moraux, II. 133.

ATACAMA, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Leurs caractères physiques, II, 193.

ATAPASCAS, tribu de l'Amérique du Nord, II. 105. — Pays qu'ils habitent, II, 106. — Par leurs mœurs et leurs costumes, ils se rapprochent beaucoup des Asiatiques orientaux, II. 106.

ATLAS, mont, I. 340, 341, 353. — Berbères de l'Atlas septentrional, I. 354.

AUCAS, peuple de l'Amérique du Sud, II, 167.

AUROCHS. L'aurochs constitue une espèce différente du bœuf commun, I. 64.

AUSTRALIENS. Suivant quelques écrivains, les Australiens sont d'une espèce inférieure à la race Adamique, I. 7. — Conséquence de cette opinion, I. 8, 9. — Forme de la tête des tribus sauvages et chasseresses de l'Australie, I. 145. — Forme générale du crâne des Australiens, I. 148. — Infériorité musculaire des Australiens, I. 174. — Les Australiens ont quelques caractères qui les rapprochent des races Nègres Africaines, II. 35. — Figure d'un Australien, II. 70. — Crâne d'un Australien, II. 71.

AUTRICHE. Mortalité annuelle dans l'empire d'Autriche, II, 246.

AVARES, tribu de la nation des Lesghis, I. 345.

AXOUM. Langue du peuple d'Axoum, I. 381.

AYMARAS, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 170. — Leurs caractères physiques, II. 174, 187. — Leur origine probable, leur pays, leur religion, II, 186. — Caractères moraux, II, 187. — Caractère particulier de leur architecture, II. 188. — Leurs tombeaux. — Leur coutume d'aplatir la tête des enfans, II. 189. — Antiquité de cet usage, II. 191. — Crâne d'un Aymaras, II, 192.

AZARA (Félix d'). Changement de couleur des bœufs sauvages de l'Amérique méridionale, et formation d'une race sans cornes observée par lui, I. 44. — Ce qu'il dit de la fécondité des brebis et des chèvres d'Amérique, I. 50. — Bœufs sans cornes et chevaux cornus observés par lui au Paraguay, I. 65.

AZTÈQUES. Leurs mœurs, leurs arts et leurs sciences, II. 91. — Leur religion, leurs annales, II. 92. — Date de leur arrivée au Mexique, II. 94. — Traits caractéristiques des Aztèques, II. 95. — Traces de la migration Aztèque, II. 100.

AZTLAN. Pays originaire des Aztèques, II. 94.

B.

BACTRIANE, première demeure des Persans, I. 222.

BALANTES, tribus de la côte occidentale d'Afrique, II. 2.

BALÉARES. Premiers habitans des îles Baléares, I. 349.

BALLIOL (M.). Son mémoire sur la construction grammaticale de la langue berbère, I. 353.

BARABRAS, I. 368. — Contrées qu'ils habitent ; leurs mœurs, leur origine, leur ressemblance avec les peintures de l'antique Egypte, I. 369. — Leurs caractères physiques, I. 370. — Les Barabras sont un exemple du passage, dans la succession des générations, du type nègre à un type très semblable à celui des anciens Egyptiens ; division des Barabras en trois groupes, I. 371. — Ils sont originaires du Kordofan, I. 372.

BARBARIE. Moutons de Barbarie, I. 58. — Chevaux de Barbarie, I. 62.

BARBE. De la barbe des Arabes. I. 198.

BARBET. Caractères de la tête du barbet, I. 74. — Figure du crâne du chien barbet, I. 74. — Intelligence merveilleuse du barbet, I. 75.

BARBOT. Portrait qu'il trace des nègres de la race Amina, II. 2.

BARROW. Son opinion sur la consanguinité des Hottentots et des Chinois, I. 143.

BARROWS. Tertres tumulaires, I. 258.

BASIANS. Tribus Caucasiennes, I. 340.

BASQUES. Leur pays, leur langue, I. 346. — Traits particuliers des mœurs et du caractère des Basques, I. 349.

BASSET. Caractères du basset, I. 69. — Figure d'un basset écossais, I. 70.

BASSIN. Particularités caractéristiques de la forme du bassin dans différentes nations, I. 167. — Il n'y a point, d'après les recherches de Weber, de conformation du bassin qui soit particulière à une race, I. 171.

BATZEGURS. Tribus Cafres, II. 20.

BEAUTÉ. Type de la beauté chez les Chinois, I. 311. — Type de la beauté féminine chez les Cingalais, I. 329. — Type de la beauté chez les Circassiens, I. 344. — Beauté des femmes basques, I. 350.

BECHUANAS. Tribus Cafres, II. 16. — Leur civilisation, II. 20. — Leur dialecte, II. 27.

BEDAUWI ou Bédouins. Caractères physiques de ces Arabes pasteurs, I. 197, 198. — Leur couleur, I. 202. — Différence entre eux et les races Américaines, II. 81.

BEDEGUARS. Théorie de la formation de ces végétations anormales, I. 80.

BEDJAHS, I. 366.

BÉLOUTCHIS. Leurs pays, leurs mœurs, leur origine, leurs caractères physiques, I. 238, 239.

BELZONI, I. 209, 367. — Sa description des Ababdehs, I. 368.

BENALCAZAR. Ses soldats introduisent les porcs sur le plateau de Bogota, I. 38.

BENIN. Caractères physiques des nègres de Benin, II. 6.

BENI-MEISSORA Tribu Kabyle, I. 356.

BENI-SALA. Tribu Kabyle, I. 356.

BEORMAHS, Biormiens ou Finnois de la Mer Blanche, I. 282.

BERBÈRE. Type Berbère selon Blumenbach, I. 211, 353. — Berbères du haut Atlas ; leurs mœurs, leurs caractères physiques; Shulus ; leurs mœurs, leur langue, I. 355. — Berbères des Régences de Tunis et d'Alger : leur langue, leur industrie ; Touaricks, I. 356. — Extension de la race Berbère dans toutes les îles Canaries, I. 358; II. 239.

BERTAT. Description des nègres du Bertat, I. 372.

BESTIMESSARAS, peuples Madécasses, II. 56.

BÉTANIMÈNES, peuples Madécasses, II. 56.

BEZONZONS, peuples Madécasses, II. 56.

BHILS, race aborigène de l'Inde, I. 336.

BHOTIYAS, I. 275. — Pays qu'ils habitent, leurs caractères physiques, leur religion, leurs coutumes, leur langue, I. 296. — Présomptions en faveur de l'identité d'origine des Bhotiyas, des Chinois et des nations Indo-Chinoises, I. 320.

BIAFARES, Nègres de la Guinée, II. 2.

BIAMIENS, peuples Finnois, I. 282.

BICHARYEHS. Leur pays, leurs mœurs, I. 366. — Caractères physiques, I. 371.

BIDDER. Ses observations sur la structure des cheveux humains, I. 129.

BIRMANS. Race Chinoise, I. 319.

BISCAYENS. Leur pays, leur langue, I. 346.

BISSAGOS. Nègres de la Guinée, II. 2.

BLANCS. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans les diverses contrées de l'Amérique, I. 25.

BLEMMYES, ancien peuple de la vallée du Nil, I. 366.

BLONDS. Teint des blonds, I. 104. —Les anciennes races qui peuplèrent les parties septentrionales et occidentales de l'Europe appartenaient toutes à la variété blonde, I. 263.

BLUMENBACH. Différence remarquée par lui entre le crâne du porc et celui du sanglier, I. 41. — Dégénérations singulières des porcs constatées par Blumenbach, I. 42.—Cas de développement accidentel dans la peau des blancs d'une substance qui la colore en noir, I. 114. — Sa supposition au sujet de la rareté du système pileux chez différentes nations, I. 133. — Méthode adoptée par lui pour comparer et classer les variétés distinctives des crânes, I. 156. — Il admet trois types principaux dans la race Egyptienne, I. 210. — Le type Éthiopien, l'Indien et le Berbère, I. 211, 217, 270, 286, 289. — Détails sur les momies des Guanches, I. 361, 369. — Il a fait des nations Pélasgiennes une des cinq variétés qu'il établit parmi l'espèce humaine, II. 35. — Ses études comparées sur les crânes des Tahitiens et d'un habitant des îles Marquises, II. 42.

BOEUFS. Introduction et multiplication rapide des bœufs en Amérique, I. 43. — Leur changement de couleur dans l'Amérique méridionale ; formation d'une race sans cornes. — *Pelones* ou bœufs à poil rare et fin de l'Amérique méridionale, I. 44. — *Calongos* ou bœufs sans poils, I. 45. — La grandeur et la direction des cornes peuvent être considérées comme des caractères de races chez les bœufs. — La souche sauvage primitive des bœufs paraît s'être perdue, I. 64. — Bœufs à longues cornes d'Abyssinie ; bœufs sans cornes du Paraguay. — Figure de bœuf du Lancashire à longues cornes, I. 65.

BOGRES. Tribu Brésilienne, II. 233.

BOGOTA. Apparition des porcs sur le plateau de Bogota, I. 38. — Acclimatation des oies sur le même plateau, I. 50.

BOHÉMIENS, race Esclavone, I. 248.

BONATZ (Adolphe). Portrait qu'il trace des Boschismans, II. 10.

BORGHOU. Naturels du Borghou, I. 400.

BORNÉO. Habitans originaires de Bornéo, II. 69.

BORNOU. Habitans du Bornou, I. 399.

BOROANOS, tribu Araucanienne, II. 196.

BOSCHISMANS. Leur portrait, par le missionnaire Adolphe Bonatz, II. 10. — Tête d'un Boschisman, II. 14. — Leurs mœurs, leur genre de vie, II. 295, 298. — Les Boschismans sont une subdivision de la nation des Hottentots, II. 297. — Leur passage de la vie de peuple pasteur à la vie de brigands, II. 299, 310.

BOTOCUDOS, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Leur férocité, contrées qu'ils habitent, leurs caractères physiques, leur anthropophagie, II. 230.—Heureux résultats des tentatives faites pour les civiliser, II. 251.— Portrait, pl. XL.

BOURIATS. Leurs caractères physiques, I. 291.

BRAHUIS. Leur pays, leurs caractères physiques, I. 239.

BRAS. Longueur remarquable du bras chez les Malais, I. 323.

BRASILIO-GUARANIENNE (RACE). II. 167. — Pays qu'elle habite, II. 168. —

Nombre de chrétiens dans la branche Brasilio-Guaranienne, II. 172. — Caractères généraux des nations de cette race, II. 222.—Rapport de ces caractères avec ceux des nomades de la Haute-Asie. Guaranis, II. 223-225. — Tribus de la rivière des Amazones qui se rattachent à la race Brasilio-Guaranienne, 226.— Race Caribe, II. 226, 227.

Brèbes, Berbères, I. 355.

Brésil. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans le Brésil, I. 25. Voir aussi à Américains.

Bretons, I. 247. — Modifications dans les caractères physiques des Bretons, I. 265.

Broughton. Ce qu'il dit du teint des Aïnos, I. 307.

Bruns. Teint des bruns, I. 104. — Nombreuses variétés des races brunes, I. 105.

Buddagurs, tribus Indiennes, I. 337.

Buffon. Sa définition du mot *espèce*, I. 12. — Avait remarqué les variétés de l'espèce cochon, I. 43. — A remarqué que les nombreuses variations de la peau dans beaucoup d'espèces animales sont la modification la plus sensible produite par l'état de domesticité, I. 123.

C.

Cachars. Tribus Indiennes, I. 338.

Cachemire. Couleur de la peau des Cachemiriens, I. 229.

Cachingas. Tribu Africaine, II. 26.

Caddoes. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 127.

Cafres. Origine de ce nom, I. 31; II. 21. — Ressemblance trouvée par Richard Lander entre les Cafres et les Felatahs, I. 410. — Caractères physiques des Cafres, II. 14, 19. — Figure d'un Cafre-Kosah, II. 15. — Principalès tribus de la race Cafre, II. 16.— Arts, coutumes, gouvernement des Cafres, II. 17. — Leur industrie, leurs dogmes religieux, II. 18. — Leurs superstitions, II. 19.—Cafres de la côte de Mozambique, II. 22.— Figure d'un Mozambique, II. 23, 235, 239.

Cafusos. Leur origine, leur pays, leur description; figure d'une femme de cette race, I. 27.

Cailliaud. Description qu'il donne des Noubas, I. 372.

Calcanéum. Forme du calcanéum chez le nègre, I. 174.

Calchaquis. Tribu de l'Amérique méridionale, II, 207.

Calédoniens. Changemens survenus dans la couleur de leurs cheveux, I. 264, 265.

Californie. On y compte trois langues mères. Aperçu géographique, II. 148. — Habitans, II. 149.

Calongos. Bœufs et chiens sans poils, I. 45.

Camper. Cas de développement accidentel, dans la peau des blancs, d'une substance qui la colore en noir, I. 114. —Blumenbach a le premier tenté de distinguer et de décrire avec soin les différences de forme qui s'observent quand on compare les têtes osseuses de diverses races humaines, I. 149.—Exposé de sa méthode pour faire ressortir par une seule mesure les différences essentielles dans la capacité des crânes, I. 150.—Sa théorie a été renversée en ce qui concerne le crâne humain par Owen, I. 152. — Ses observations sur la conformation du bassin dans les races nègres, I. 166.

Canada. Indigènes du Canada, II. 107, 161.

Canarais. Pays qu'ils habitent, I. 333.

Canaries. Description des îles Canaries par Juba, I. 358. — Histoire moderne des îles Canaries, I. 359.

Candolle (M. de). Sa définition du mot espèce, I. 11. —Son appréciation de l'hypothèse de Linné sur l'étendue de l'hybridité. — Ses conjectures sur les causes de non-reproduction des hybrides, I. 19.

Canichanas, tribu anthropophage de la province de Moxos, dans l'Améri-

que du Sud, II. 165, 215. — Force numérique de cette tribu; nombre de chrétiens qu'elle renferme; ses caractères physiques, II. 219, 220.

Cantabres. Leur nom a été par erreur attribué aux Euskaldunes, I. 347.

Capraria, l'une des îles Canaries, I. 359.

Capoxos, tribu Brésilienne, II. 233.

Caraïbes. Voyez Caribes.

Carduchi, peuples, I, 192.

Caribes. Forme de leur tête, II. 85. — Leurs conquêtes, II. 169. — Pays qu'ils occupent, II. 222. — Leurs migrations, II, 171. — Leur ressemblance avec les Chinois, II. 223. — Rapport entre les Caribes et les Guaranis, II. 226. — Pays qu'ils occupaient au XVI[e] siècle. — Tribus diverses de la race Caribe, II. 227.

Carivi, tribu Brésilienne, II. 233.

Caroline du Nord. Indigènes de la Caroline du Nord, II. 109.

Carolines, habitans des îles Carolines, II. 34.

Carriers, tribu Athapasca, II. 106.

Carthaginois. Pourquoi on les appelait *Tyrii bilingues*, I. 353.

Carver, II. 130.

Caryis, tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

Cassangas, tribu Africaine, II. 25.

Catawhas, tribu Alléghanienne, II. 119. — Leur pays, leur langue, II. 121.

Cataxos, tribu Brésilienne, II, 233.

Caucasiens. Coupe verticale d'un crâne Caucasien, I. 155. — A quels peuples s'applique cette désignation, I, 180. — Nations Caucasiennes, I. 341. — Elles diffèrent de toutes les autres nations par le langage et par les mœurs, I. 342. — Les aborigènes du Caucase appartiennent à quatre familles distinctes, I. 442. — Caucasiens occidentaux, I. 443. — Caucasiens du centre; Caucasiens orientaux; Caucasiens méridionaux, I. 445.

Caypotades, tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

Cayuguas, tribu Guarani, II. 224.

Cayuvara, peuple de l'Amérique du Sud, II, 167. — Force numérique de cette tribu; nombre des chrétiens qu'elle renferme; ses caractères physiques, II. 219.

Célèbes, habitans des Célèbes, II. 34. — Description physique des habitans des Célèbes, II. 39.

Celtes, I. 247. — Leurs invasions en Espagne, I. 348. — Les Euskaldunes paraissent avoir été en possession de l'Espagne avant l'arrivée des tribus Celtiques, I. 249. — Caractères physiques des Celtes, I. 262.

Cerveau. Caractères du cerveau chez les Arabes, I. 200.

Ceylan, habitans de l'île de Ceylan, I. 325.

Chacal. Quelques naturalistes veulent que le chien soit un chacal apprivoisé, I. 66.

Chaco. Caractères physiques des nations du Chaco, II. 205, 206, 210. — Détails sur le Chaco et sur ses habitans, II. 207.

Chagrin (Peau de). I. 124.

Chalca, tribu des Nahuatlucas, II. 94.

Chalco (Lac de). II. 90.

Chaldéens, race Syro-Arabe, I. 192.

Chalybes, peuples, I. 192.

Changos, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Leurs caractères physiques, II. 193.

Chapacuras, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu; nombre de chrétiens qu'elle renferme; ses caractères physiques, II. 219.

Chardin. Conjecture de ce voyageur sur la cause de la beauté des Persans, I, 232. — Erreur de cette conjecture, I. 232.

Charruas, race de l'Amérique du Sud, I. 111; II. 167, 170, 207. — Caractères physiques, II. 205. — Figures de plusieurs Charruas, II. 205 et planche XXXVIII.

Chasdim. Voyez Chaldéens.

Chasseurs. Forme de la tête des peuples chasseurs, I. 145.

Chateaubriand. Parallèle qu'il fait entre les Arabes et les races Américaines, II. 82.

Chats. Les chats marrons ne miaulent pas, I, 48.

Chaymas. Pays qu'ils habitent ; leurs caractères physiques, II. 228.

Chenooks, tribu Nootka-Columbienne, II. 155. — Portrait d'un jeune Chenook, I. 158 et planche XXXV.

Cheraws, tribu Alléghanienne, II. 121.

Cherokees. Forme de leur tête, II. 85-119. — Orthographe correcte de leur nom ; leur territoire, leur population, leur origine probable, leur langue, leurs caractères syllabiques, leurs lois, II. 120. — Leur industrie, leur avenir, II. 121. — Leur nombre, II. 122. —Institutions analogues à celles du judaïsme, II. 123. — Leurs caractères physiques, II. 124, 125.— Civilisation des Cherokees transplantés à la Louisiane, II. 126.

Chevaux. Caractères des chevaux sauvages et des chevaux domestiques à la Colombie et au Paraguay, I. 49. — *Aguilillos*, race de chevaux chez laquelle l'amble est l'allure naturelle, I. 47.— Des chevaux à l'état sauvage, I. 62. — Nombreuses variétés dans les races de chevaux domestiques, I. 62. — Différence de proportion entre les chevaux sauvages et les chevaux domestiques, I. 63.—Chevaux cornus observés par d'Azara dans le Paraguay, I. 65.

Chevelure. Chevelure des Cafusos, I. 28.—Chevelure énorme des Papouas, I. 31.

Cheveux. Correspondance observée entre la couleur de la peau et celle des cheveux, I. 104. – Transition de couleurs dans les cheveux, I. 105, 106.— Structure des cheveux humains ; elle n'est pas aussi bien connue que celle de la peau ; opinions de B. Eble, de J. C. Heusinger, de Muller, I. 128. — Recherches du docteur Bidder, I. 129. —Différences nationales dans les cheveux : les variétés dans la couleur et la structure des cheveux forment un des caractères physiques qui servent à distinguer les nations ; différences dans la quantité des cheveux et des poils entre les différentes races humaines, I. 132.—De la nature des cheveux du nègre, I. 134.— Différence entre les cheveux et la laine, I. 135.—Ce qui distingue essentiellement la laine des cheveux, c'est la disposition en scie que présente sa surface extérieure, I. 136.—Les cheveux du nègre ne peuvent en aucune façon être assimilés à de la laine, I. 139. — Le nègre a des cheveux proprement dits, qui ne diffèrent de ceux de l'Européen qu'en ce qu'ils sont plus frisés, plus crépus et plus colorés, I. 140. — La structure des cheveux du nègre fût-elle assimilable à celle de la laine, cela ne prouverait en aucune façon que le nègre appartient à une souche distincte de celle du blanc, I. 141.—Importance de la distinction entre les cheveux laineux et les cheveux frisés, II. 23.—Des cheveux des Mandans, II. 136.—Couleur des cheveux chez les nations Américaines, II. 144.— La nature des cheveux n'est pas un caractère essentiellement fixe, II. 238.

Chèvre. Caractères physiques des chèvres de l'Amérique méridionale, I. 50. — Caractères psychologiques qui différencient le mouton de la chèvre, I. 93.

Chichimecas. Date de leur arrivée au Mexique, II. 94.

Chickasahs, tribu Alléghanienne, II 119.—Leur territoire, leur langue, leur population, II. 122. — Caractères physiques, II. 124.

Chiens. Sauvages donnés en pâture à des chiens, I. 9.— *Calongos*, chiens sans poils ou *chiens turcs*, I. 45.—Développement d'un nouvel instinct devenu héréditaire chez des chiens. — L'aboiement paraît être une habitude acquise et transmise héréditairement, I. 47. — Les chiens marrons et les

chiens sauvages n'aboient pas, I. 48. — Variations dans l'espèce du chien, I. 66. — Plus les races de chiens se rapprochent de l'état sauvage, moins elles diffèrent du loup. — Toutes les différentes races de chiens sont-elles les variétés d'une seule et même espèce? — Chien de la Nouvelle-Hollande, I. 67. — Ses caractères, ses habitudes, I. 68.— Figure de son crâne. — Caractère du chien courant et du basset.— Rapport entre le chien de la Nouvelle-Hollande, le danois et le mâtin, I. 69. — Figure du crâne d'un mâtin; figure d'un basset écossais, I. 70. — Figure du chien de berger; figure du lévrier, I. 71. — Figure du chien courant de la vieille race anglaise; figure du grand lévrier (chien louvier).—Caractères du lévrier, I, 72. — Caractères du chien de berger; figure du chien à loup. — Caractères de la tête de l'épagneul et du barbet, I. 73.—Figure du crâne du barbet. — Caractères de la tête du dogue, I. 74. — Intelligence merveilleuse du chien à loup, de l'épagneul et du barbet; figure du dogue, I. 75.— Différences relatives à la taille, au volume, à la forme des oreilles et de la queue, au nombre des doigts et des vertèbres caudales dans les diverses variétés de chiens, I. 75, 76. — Différence de couleur, de finesse, de longueur et de disposition dans le pelage des diverses races de chiens.—L'espèce du chien offre, quant à la nature du pelage, presque toutes les variations que l'on pourrait trouver dans la classe entière des mammifères, I. 76.—Figure du chien d'Islande; figure du chien de Dalmatie, I. 77.—Les variétés accidentelles parmi les chiens sont devenues des variétés permanentes, I. 78. — Comment doit être considérée l'immense différence qui existe, sous le rapport des instincts et des habitudes, entre nos chiens domestiques et leurs sauvages ancêtres, I. 82.—Le chien est peut-être l'animal qui présente les variétés les plus nombreuses et les plus caractérisées, I. 85. — Distinction psychologique entre le chien et le loup, I. 92. — Exemples de transmission héréditaire d'habitudes acquises chez les chiens, I. 94, 96.

Chili. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans le Chili, I. 25.

Chiliens. Forme de leur tête, II. 85.

Chimpanzé. Rapport entre la tête des Chimpanzés et celle de l'homme, I. 148. — Figure d'un crâne de Chimpanzé, I. 150.—Vue antérieure du bassin d'un Chimpanzé, I. 169. — Longueur des bras du Chimpanzé, I. 175.

Chine. Moutons de Chine, I. 58.— Nations diverses qui habitent la Chine, I, 308.

Chinois. L'iris est souvent chez eux d'un brun foncé, I, 105. — Les Chinois sont, suivant Barrow, la souche des Hottentots, I, 143; II, 12. — Leur origine; époque probable de la fondation de leur empire, I. 309. — Type de la beauté chez les Chinois, I. 311.—Portrait d'un Chinois; caractères physiques des Chinois, I. 312, 322. —Figure d'un crâne Chinois, I. 317.— Présomption en faveur de l'identité d'origine des Chinois, des Bhotiyas et des nations Indo-Chinoises, I. 320.— Stature des Chinois, I. 321. — Route suivie par les nations Chinoises dans leur dispersion, I, 338.— Parenté présumée de la langue chinoise et de la langue monosyllabique des Othomis, II. 98. — Ressemblance des Chinois avec les Caraïbes, II. 223-235.

Chipways, II. 106, 112. Voy. Athapascas, II, 106.

Chiquitos, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 170, 208.—Nombre de chrétiens dans la branche Chiquitéenne, II. 172. — Caractères physiques, II. 174.—Description du pays des Chiquitos; leur genre de vie, leurs mœurs, II, 212.— Leur conversion au christianisme; leurs caractères physiques, II, 213. — Noms et forces numériques des tribus du rameau Chiquitéen, II, 215.

— Cause de la diminution des tribus Chiquitéennes, II. 216. — Caractères généraux de ces tribus, II. 217.—Langues chiquitéennes, II. 218.

CHIRIGUANIS, tribu Guarani, II. 224.

CHITIMACHES, tribu du nord de l'Amérique, II. 127.

CHOHOU, race Africaine.—Leurs caractères physiques, I. 376.

CHOKTAWS, tribu Alléghanienne, II. 119. — Leur civilisation, II, 121.— Leur langue, leur nombre, II. 122. — Leurs caractères physiques, II. 124.

CHOLULA. Pyramide de Cholula, II. 94.

CHORIS. Peinture qu'il fait des Hawaiis, II. 47.

CHRISTIANISME. Conversion rapide et durable des Chiquitos, II. 213. — Conversion des Guaranis, II. 223.— Aptitude des indigènes de l'Amérique à recevoir les bienfaits du christianisme, II. 275.—Détails sur la conversion des Esquimaux du Groenland au christianisme, II. 286. — Influence civilisatrice du christianisme, II. 292.— Conversion des Hottentots au christianisme, II. 305.—Introduction des nègres au christianisme, II. 337.

CHRISTOBAL (Lac de). II. 90.

CHUNIPIES. Tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

CHURUMATES. Tribu équestre de l'Amérique méridionale. II. 208.

CHUMYKS. Tribus Caucasiennes, I. 342.

CILS. Des cils des nègres, I. 134.

CINGALAIS, I. 325. — Pays qu'habite la race Cingalaise, I. 326. — Portrait des Cingalais tracé par le docteur Davy, I. 327. — Type de la beauté féminine chez les Cingalais, I. 329.

CINQ-NATIONS, II. 113, 114. Voyez IROQUOIS.

CIRCASSIENS. Pays qu'ils habitent, I. 343.—Nom qu'ils se donnent; leurs caractères physiques, I. 344.

CIRIONOS. Tribu Guarani, II. 224.

CITÉS. Où ont été fondées les premières cités, I. 184.

CIVILISATION. Son influence sur la constitution organique, physiologique et psychologique de l'homme, I. 101. — Influence de l'état de civilisation sur la force et la proportion des membres, I. 173. — Faits physiques à l'appui de la théorie de la déchéance de l'homme, I. 164. — Où la civilisation a fait ses premiers pas, I. 184. — Preuves d'une civilisation très ancienne en Grèce, I. 242.— Marche de la civilisation en Abyssinie, I. 380. — Antique civilisation des races Américaines, II. 78.—Vestige d'une ancienne civilisation parmi les races Alléghaniennes, II. 122. — Aptitude des Guaranis à la civilisation, II. 223. — Aptitude des indigènes de l'Amérique à recevoir les bienfaits de la civilisation, II. 275. — Progrès des Groenlandais dans la civilisation, II. 292.—Progrès de la civilisation chez les Hottentots, II. 304.

CLAMOOTHS. Tribu de l'Amérique Septentrionale, II. 155.

CLAPPERTON. Détails historiques sur les Felatahs, I. 406.

CLATSOPS. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 155.

CLAVIGERO, II. 93, 96.

CLIMAT. Influence du changement de climat sur l'organisme, les fonctions et les instincts des animaux, I. 99, 100. — Sur la constitution organique, physiologique et psychologique de l'homme, I. 101. — Variétés de couleur et de forme, I. 144. — Dans les climats extrêmes la couleur de la peau n'offre que très peu de variétés, c'est le contraire dans les climats intermédiaires, I. 209. — Relation entre la couleur des races humaines et les climats des différens pays qu'elles habitent, II. 237. — Influence du climat sur la mortalité, II. 245. — La différence du climat n'a que peu ou point d'effet pour déplacer d'une manière bien sensible les époques des changemens physiques auxquels la constitution humaine est assujettie, II. 252.

COCHINCHINE. Nations Indo-Chinoises de la Cochinchine, I. 319.

COCHONS. Voyez PORCS.

Cochrane. Ce qu'il dit des Tschuktschis, I. 300.

Coeur. Perfection du système circulatoire chez les Arabes, I. 201.

Coloration. Suivant M. Bidder, le cytoblastème serait le siége de la matière colorante dans le cheveu, I. 131.

Colomb (Christophe) introduit les porcs à Saint-Domingue en 1493, I. 38. — Introduit le bétail à cornes à Saint-Domingue à son dernier voyage, I. 43.

Colombie. Observations concernant les chevaux dans la Colombie, I. 49. — Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans la Colombie, I. 25.

Columbia, rivière, II. 147. —Tribus de la rivière Columbia, II. 151.

Comanaxos. Tribu Brésilienne, II. 233.

Congarees. Tribu Alléghanienne, II. 121.

Constitution. Une certaine conformité de constitution appartient au caractère spécifique de chaque race originelle, I. 87. — Modifications dans la constitution résultant du changement de pays, I. 89.

Cook. Portrait qu'il trace des habitans des îles de la Société, II. 44. — Des naturels des îles Marquises, II. 45.

Coolies, I. 336.

Coosadas. Tribu Alléghanienne, chiffre de la population, II. 122.

Coptes. Ils sont les descendans des anciens Égyptiens, I. 213. — Caractères physiques des Coptes suivant plusieurs auteurs, I. 214, 385, 386.

Corabécas. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu ; nombre de chrétiens qu'elle renferme, II. 215.

Coras. Peuple aborigène du Mexique, II. 98. — Leur parenté avec les Aztèques prouvée par la ressemblance des langues, II. 102.

Coréens. Leur ressemblance avec les Chinois, leur origine, I. 310. — Caractères physiques des Coréens, I. 313, — Existence de deux races distinctes en Corée, conjecturée par Siebold, I. 313. — Invraisemblance de cette conjecture, I. 314 ; II. 235.

Corium, I. 108. Voyez Derme.

Cornes. La grandeur et la direction des cornes peuvent être considérées comme des caractères de races chez les bœufs, I. 64. — Le système corné est celui de tous les systèmes organiques qui offre les variations les plus étonnantes, I. 123.

Coroados. Tribus Brésiliennes, II. 233.

Coropos. Tribu Brésilienne, II. 233.

Corse. Premiers habitans de la Corse, I. 349.

Cosaques. Tête d'un Cosaque du Don, I. 286.

Cosmopolitisme de l'homme, I. 4.

Cossyahs. Tribus Indiennes, I. 338.

Côte des Esclaves. Nègres de la Côte des Esclaves, II. 6.

Côte d'Or. Nègres de la Côte-d'Or, II. 5.

Cou. La longueur proportionnelle et l'épaisseur du cou constituent des caractères distinctifs de races, I. 86.

Couleur. La couleur est un caractère distinctif des races, I. 87. — Variétés de couleur de la peau, I. 103. — La couleur de la peau ne constitue pas chez l'homme un caractère permanent, I. 127. — Les variétés de couleurs dépendent en partie du climat, de l'élévation du pays, etc., I. 144.—Variétés de couleurs dans les races d'hommes, II. 135, 136, 230, 236.— Relation entre la couleur des races humaines et les climats des différens pays qu'elles habitent, II. 237. Voir aussi au mot Peau.

Covarécas, Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167.— Force numérique de cette tribu ; nombre de chrétiens qu'elle renferme, II, 215.

Crâne. Figure du crâne du sanglier, I. 42. — Figure du crâne du cochon domestique, I. 43. — Figure du crâne du chien de la Nouvelle-Hollande, I. 69.—Figure du crâne du barbet, I. 74. — Division de l'espèce humaine par

groupes basés sur les différences du crâne ; désaccord des écrivains en cette matière ; c'est une erreur de croire que toutes les nations qui se ressemblent par la forme de la tête se tiennent nécessairement de plus près qu'elles ne tiennent à aucune autre, I. 142. — Trois variétés principales dans les formes de la tête, I. 145. — Formes principales du crâne ; diverses manières de la mesurer qui ont été proposées par les anatomistes, I. 147 ; forme prognathe. — Chez quels peuples elle domine, I. 147.— Etude de la face latérale du crâne ; lignes faciales de Camper, I. 149. — Figure du crâne d'un Européen, d'un Nègre, d'un Chimpanzé, d'un Orang, I. 150.—Méthode de Camper pour rendre sensible le caractère fondamental sur lequel repose la distinction des nations, I. 151. — Owen a renversé la théorie de Camper en ce qui concerne le crâne humain, I. 152. — Des caractères très fortement marqués distinguent la tête des animaux quadrumanes de celle des hommes, I. 153.—De la configuration du crâne vu par en haut ; méthode verticale adoptée par Blumenbach ; figures de crânes Caucasien, Mongol, Nègre, ancien Péruvien, I. 155.—Mesure de la base du crâne ; excellence de cette méthode, I. 157. — Figure de la base d'un crâne humain ; figure de la base d'un crâne d'orang. —Examen comparatif de ces deux crânes, I. 158. — Crânes pyramidaux, I. 161.—Caractères de ces crânes, I. 162. —Il résulte des travaux de Weber qu'il n'y a point de forme de crâne qui soit réellement particulière à une race, I. 171. — Position du trou occipital dans le crâne du nègre, I. 176. — La variété dans la forme du crâne est probablement la plus permanente des variétés physiques, I. 179. — Les crânes de la race Arabe offrent, selon le baron Larrey, le type le plus parfait de la tête humaine, I, 199. — Rapport entre les crânes Égyptiens et les crânes Nègres, I, 215.—Figure du crâne d'un indigène de l'Indoustan, I. 231. — D'un Grec, I, 270. — D'un Turc, I. 288. — Forme du crâne dans la race Mongole, I. 290. — Crâne de Mongol, I. 294. — Figure d'un crâne Chinois, I. 317. — Crâne d'un Guanche, 362. — Crâne d'un Ashanti, II. 4. — D'un Fanti, II. 5. — D'un Boschisman, II. 14.—D'un Nouveau-Zélandais, II. 47.— D'un Tasnarien, II. 63. — D'un naturel des îles Viti, II. 66.—D'un Australien, II. 71. — Sur la forme du crâne des nations Américaines, II. 74.—Résultats généraux de la crâniologie Américaine, II. 85. — Habitude d'aplatir le crâne chez les Nootka-Columbiens, II. 154. — Crâne d'un Péruvien, II. 185. — D'un Aymara, II. 192.—D'un Patagon, II. 206. — Variations dans la forme du crâne, II. 234. Voyez aussi au mot Tête.

Crees, tribu de la race Algonquine-Lenape, II. 112.

Creeks, nation Alléghanienne, II. 119.— Leur civilisation, II. 121. — Caractères physiques, II. 124.

Croates. Leurs caractères physiques, I. 267.

Crows, tribu indigène de l'Amérique du Nord. — Caractères physiques et habitudes des Crows, II. 138, 139.

Cuba. Limiers envoyés de Cuba à Saint-Domingue, I. 9.

Culi, tribu sauvage de l'Inde, I. 336.

Cumacans, tribu Brésilienne, II. 233.

Cumanagotos, tribu de l'Amérique du Sud, II. 227.

Cumanches, tribu de l'Amérique du Nord, II. 142.

Curavès, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu, nombre de chrétiens qu'elle renferme, II. 215.

Curucanécas, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu ; nombre de chrétiens qu'elle renferme, II. 215.

Curuminacas, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numéri-

que de cette tribu; nombre de chrétiens, II. 215.

Cuvier (F.). Ce qu'il dit du chien domestique, I. 66.—Suivant lui toutes les races de chiens sont les variétés d'une seule et même espèce, I. 67.

Cuvier (Georges). Sa définition du mot espèce, I. 13. — Son opinion sur la souche des moutons domestiques, I. 56. —Sa distribution de l'espèce humaine en groupes, I. 179.

Cynips. Diversité d'habitudes des espèces diverses de *Cynips*, I. 91.

Cytoblastème. Ce que c'est, I. 130. — Suivant M. Bidder, le cytoblastème est le siége de la matière colorante dans le cheveu, I. 131.

Cytoblastes, cellules dont l'ensemble constitue en totalité l'enveloppe tégumentaire; variété de structure de ces cellules; influence de cette variété sur les *Epithélium*, I. 116.

D.

Dacotas, Indiens de l'Amérique du Nord.—Forme de leur tête, II 85. — Ils appartiennent à la famille des Sioux, II. 88. —Leur division en sept tribus, leur nombre, leur territoire, leurs habitudes, II. 129. — Leurs traditions, II. 130.—Caractères physiques et moraux, II. 133.

Dahomeh. Nègres du Dahomeh, II. 6.

Dalmatie. Figure du chien de Dalmatie, I. 77.

Damaras, tribu Africaine, II. 310.

Dampier. Nom qu'il donne aux Papouas, I. 31. — Nom qu'il donne aux nègres Pélagiens, I. 32.

Danakils. Leur origine, contrées qu'ils habitent, I. 389.

Danemark. Mortalité annuelle en Danemark, II. 246.

Danfodio. Cheik Felatah, I. 407.

Danois (Chiens). Le danois ressemble par la forme de la tête au chien de la Nouvelle-Hollande, I. 69.

Danois. Peuples, I. 265. — Détails sur leurs missions au Groenland, II. 291.

Danses des Ostiaques de l'Obi et des Kolushiens de Sitcka, II. 272.

Davy. Portrait qu'il trace des Cingalais, I. 327. — Sa description des Vaddahs ou Vaidas, I. 330. — D'une fille albinos de l'île Ceylan, I. 331.

Dayaks. Incertitude s'ils appartiennent à la race Alfourou ou à la race Malais, II. 70.

Dégénération. Conclusions relatives à la théorie de la dégénération des animaux, I. 99.

Dekhan. Indigènes du Dekhan, I. 221, 325.— Caractère Indou, de la littérature et de la civilisation du Dekhan, I. 333. — Route que suivirent probablement dans leurs émigrations les tribus Allophyliennes du Dekhan, I, 338.

Delagoa. Habitans de la baie de Delagoa, II. 16, 17.

Delawares, Indiens de l'Amérique du Nord.—Leur origine, II. 112. — Leur traité avec William Penn, II. 113. — Leur religion, leurs superstitions, II. 270. — Leurs manitous, leurs prédicateurs, II. 272. — Leurs sacrifices, II. 273.

Denis le Géographe. Description qu'il fait des Indous, I. 223.

Denon (M.). Sa description des Coptes, I. 206, 210, 215.

Dentition. Le temps de la dentition paraît très pénible chez les Indiens de l'Amérique du Nord, II. 116.

Dents. La continuité des dents est généralement considérée comme un des caractères distinctifs de l'homme, I. 159. — Des dents des Arabes, I. 200.

Derme. Le derme et l'épiderme sont chez l'homme noir de même couleur que chez l'Européen, I. 108, et voyez Peau.

Didi. Nom du mauvais esprit chez les Amisias, II. 318.

Diémen (Terre de). Origine des naturels de la terre de Diémen, II. 64.

Dieu. Idées des indigènes de l'Amérique sur la nature et les attributs de

Dieu, II. 270. — Idées des Ostiaques de l'Obi, II. 271. — Des nègres de l'Afrique occidentale, II. 313.

DIFFORMITÉS. Rareté des difformités physiques dans la race Mexicaine, II. 96.

DINGO, chien de la Nouvelle-Hollande. — Sa ressemblance avec le loup, ses caracteres, ses habitudes, I. 67, 68.

DOGUE. Caractères de la tête du dogue, I. 74. — Figure du dogue, I. 75. — Pelage du dogue, I. 76.

DOMGES. Tribu Africaine. II. 56.

DOMESTICATION. Influence de l'etat plus ou moins avancé de la domestication sur les modifications physiques et psychologiques qui s'operent chez les animaux, I. 55. — Influence de la domestication pour modifier les instincts et les rendre dans les races domestiques différens de ceux de l'espèce sauvage. I. 81. 94. — La domestication a plus d'influence que le déplacement sur la production des variétés animales, I. 8[illegible]. — Influence de la domestication sur les propriétés extérieures, les fonctions, les instincts, les habitudes et les facultés intellectuelles des animaux. I. 9[illegible]. 101.

DOMESTICITÉ. Influence de l'ancienneté de la domesticité sur la production des modifications physiques et psychologiques dans les races d'animaux. I. 56. — [illegible]

[illegible]

E.

[illegible]

tions, I. 123. — Ses observations microscopiques sur la laine, I. 136.

ÉCONOMIE ANIMALE. L'économie animale se montre dans toutes ses fonctions soumise à des lois constantes, II, 240. — Il y a chez toutes les races humaines une uniformité remarquable relativement aux principales lois de l'économie animale. I. 244.

ÉCOSSE. I. 247. — Les Écossais n'appartiennent plus, comme leurs ancêtres, à la variété blonde, I. 264. Mortalité annuelle en Écosse, II. 246.

ÉCRITURE-SAINTE. Suivant les Saintes-Écritures, le genre humain descend tout entier de parens communs. I. 7.

ÉDUCATION. Action de l'éducation sur les instincts des animaux. I. 94.

ÉLAM. caste noble des [illegible]. II. 51.

ÉGYPTIENS. Air de parenté entre les Égyptiens et les peuples de l'Afrique centrale. — Analogie de leur [illegible] avec les idiomes africains, I. 167. [illegible]

[illegible]



tiens et ceux des autres peuples Africains, I. 217, 218. — Transitions graduées du type Egyptien au type Nègre, I. 363.

EICHTAL (M. d'). Son hypothèse sur l'origine Polynésienne des Foulahs, I. 411.

EKHKILI, langage voisin du syriaque, de l'hébreu et de l'arabe, I. 194.

ELÉPHANTINE. Habitans de cette île, I. 369.

ELÉPHANS. Les éléphans présentent peu de variétés, I. 85.

ELPHINSTONE, I. 230.— Ce qu'il dit de l'Afghanistan, I. 236. — Portrait qu'il fait des Afghans, I. 237

ENDAMÈNES. Peinture physique et morale des Endamènes, par M. Lesson, II. 67.

ENDÈVES, peuple d'origine Aztèque, II. 102.

ENFANS. Education des enfans en Grèce, I. 272.

ENFER des Groenlandais, II. 283.— Des nègres, II. 332.

EPHÉLIDES, I. 121.

EPAGNEUL. Caractères de la tête de l'épagneul, I. 73. — Intelligence merveilleuse de l'épagneul, I 75.

EPIDERME. Les variétés dans la structure et le développement de l'épiderme sont des caractères distinctifs de races, I. 86.—Ce que c'est que l'épiderme. — L'épiderme et le derme sont chez l'homme noir de même couleur que chez l'Européen, I. 108.—Selon M. Flourens, la lame interne de l'épiderme est le siége de l'altération qui se produit dans les peaux blanches par l'action du soleil, et de la couleur brune que l'on observe chez les femmes dans l'aréole mammaire, I. 112.—Suivant Sœmmerring, l'épiderme est chez le nègre d'une teinte plus brune et plus obscure que chez l'Européen, I. 113. — Le système épidermoïque est de tous les systèmes organiques celui qui subit les altérations les plus étonnantes, I, 123.—Description d'un homme *porc-épic*, I. 124. Voyez PEAU.

EPIGUAYEGIS, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

EPIROTES, I. 249.

EPITHÉLIUM. Ce que c'est, I. 108.— Influences des variétés de structure des cytoblastes sur les épithélium, I. 116. Trois sortes d'*épithélium*, selon Henle : *Epithélium* en pavé, *épithélium* cylindriforme, *épithélium* cilié, I. 117.

ESCLAVONS. Leurs caractères physiques, I. 267.

ESCHRICHT. Suivant cet écrivain les restes sépulcraux des anciennes nations Européennes peuvent être rapportés à trois périodes distinctes, I. 258.

ESCHYLE. Son témoignage relativement à la couleur des Egyptiens, I. 207.

ESPAGNE. Moutons d'Espagne, I 57. —Les Euskaldunes paraissent avoir été en possession de l'Espagne avant l'arrivée des tribus Celtiques, I. 249.—Invasion des Celtes en Espagne, I. 348.

ESPÈCES. Définitions du mot espèce, I. 11.—L'adoption du mot espèce a été la source d'une foule de discussions, I. 13.—Sens dans lequel le mot espèce est employé dans cet ouvrage, I. 14. —Détermination des espèces, I. 15.— Dans le monde organique toutes les espèces se reproduisent et se perpétuent sans se mêler ni se confondre, I. 16. — Nécessité de cette loi, I. 17.— Opinion singulière de Linné sur l'étendue de l'hybridité parmi les plantes. — Appréciation de l'hypothèse de Linné, par M. De Candolle, I. 18. — Tendance incessante des hybrides à s'éteindre, I. 20. — Les habitudes d'indépendance chez les animaux amènent des changemens qui en général paraissent tendre à faire remonter les races domestiques vers les espèces sauvages qui en sont la souche, I. 53. — Variétés dans la structure organique plus nombreuses dans les espèces domestiques que dans les espèces sauvages, I. 84. — Variétés physiologiques, ou diversités dans la constitution intérieure, I. 87. — Variétés dans les

caractères psychologiques, I. 89.—Les espèces animales réduites à l'état domestique et transplantées subissent des variations dues à ces deux circonstances, I. 99. — Les variations ne sont possibles que dans certaines limites, et n'altèrent jamais le type particulier de l'espèce, I. 100. — Toutes les races humaines appartiennent à une seule espèce, II. 345.

Esquimaux. Différence entre l'Esquimau et l'Africain, I. 5. – Suivant quelques écrivains les Esquimaux sont d'une espèce inférieure à la race Adamique, I. 7. — Conséquences de cette opinion, I. 8 et 9. — Forme de la tête des Esquimaux, I. 145. — Si les premiers hommes ont été nomades ou chasseurs, ils ont dû ressembler aux Esquimaux, I. 163.—Superstitions des Esquimaux, I. 254. — Forme pyramidale du crâne des Esquimaux, I. 290.— Esquimaux du Groenland, I. 298; II. 279.—Les Esquimaux descendent vraisemblablement des Tschuktschis, I. 300.— Les Esquimaux appartiennent à la souche Américaine, II. 77, 277.— Leur genre de vie; étymologie du nom qu'ils se donnent; pays où ils sont répandus, II, 103. — Leurs caractères physiques, II. 104, 160. — Description qu'en fait Charlevoix, II. 105. — Caractères moraux des Esquimaux, II. 160-243.—Leurs habitudes, leur industrie, leurs idées religieuses, II. 278. —Détails sur la conversion des Esquimaux du Groenland au christianisme, II. 286.

Estlin (M.). Observations microscopiques comparatives faites par l'auteur, de concert avec M. Estlin, sur la structure des cheveux du nègre et sur celle de la laine, I. 139.

Etats-Unis. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans les Etats-Unis, I. 25.—Peuples indigènes des Etats-Unis, II. 107.

Etchemens, II. 112.

Ethiopiens. Peuples désignés sous le nom de race Ethiopienne, I. 180.— Type éthiopien selon Blumenbach, I. 211.

Ethnologie. Nécessité de donner pour base à cette science l'étude des rapports qui existent entre les langues respectives, I. 179. — L'affinité des langues fournit la seule base solide pour les arrangemens ethnologiques, II. 89.

Etrusques. Caractères physiques des Etrusques, I. 256.

Eudamènes, race de la Nouvelle-Guinée. I. 30.

Europe. Teint des habitans des diverses parties de l'Europe, I. 104. — Colonie de la race Ariane en Europe, I. 242.—Affinité des langues européennes.—Quand et comment la race Ariane a-t-elle envoyé des colonies en Europe? I. 246.—Il est probable qu'à leur arrivée en Europe les nations Arianes trouvèrent des pays déjà habités, I. 249. — Table de la mortalité annuelle des divers pays de l'Europe, II. 246.

Européens. Différence entre les Orientaux et les Européens, I. 5. — Prétendue supériorité des Européens sur les races Nègres, Hottentotes, etc. I. 7. — Recherches du docteur G. Simon sur les diversités de couleur qui s'observent dans la peau des Européens, I. 119.—Rapports entre les colorations anormales de la peau des Européens et les colorations normales chez les Nègres, I. 122. — Variétés des cheveux des Européens, I. 133.—Examen microscopique des cheveux d'un Européen, I. 140. — Figure d'un crâne d'Européen, I. 150. — Angle facial de l'Européen mesuré par la méthode de Camper, I. 151. — Forme ovale du visage chez les Européens, I. 163. — Forme générale du bassin chez les Européens, I. 172. — Caractères physiques des nations Européennes, I. 255, 269.—Source où l'on peut trouver des renseignemens relatifs à ces caractères chez les peuples anciens, I. 255.— Statistique de la longévité chez les Européens, II. 247.

Euskaldunes. Ils paraissent avoir

été en possession de l'Espagne avant l'arrivée des tribus Celtiques, I. 249.— Leur langue, I. 347.

EUSOFZYIS, tribu Afghane, I. 237.

F.

FALASHAS, race Abyssinienne. — Leur culte, I. 381, 382, 384.

FANTIS. Peuple de la Guinée, II. 2. —Tête d'une Fanti, II. 5.

FELAHIN. Arabes cultivateurs, I. 197.

FELATAHS. Les Felatahs de l'Afrique centrale et les Foulahs de la Sénégambie appartiennent à une même race, I. 406. — Coup-d'œil sur l'origine et sur l'histoire des Felatahs, I. 406, 407. — Détails sur leur dispersion, leur religion, I. 408. — Leur langue, leurs caractères physiques, I. 409. — Ressemblance trouvée par Richard Lander entre les Felatahs et les Cafres, I, 410.

FELOUPES, nègres de Guinée, II. 2.

FEMMES. Différences anatomiques considérées chez la femme, I. 112, 167. — Coloration plus claire des femmes dans certaines tribus ; leur beauté. — Femmes d'Abyssinie, 383, — de Sparte, 272, — des îles Kuriles, 307, — Femmes Puelches, II. 86. — Femmes Cingalaises, 329, — Circassiennes, — Géorgiennes, 346, — Basques, I. 350. — Gouvernement des femmes chez les Gallas, I. 390. — Femmes Mandingos, I. 402. — Femmes Foulahs, I. 409. — Femmes nègres de la race Amina, II. 3. — Femmes Hottentotes, II. 13. — Femmes de Sumatra, II. 38. — Femmes d'Otahiti, II, 44. — Femmes des îles Tonga, II. 51. — Femmes des Knisteneaux, II. 115. — Femmes Cherokees, femmes Muskhogees, II. 124. — Les époques des principales révolutions physiques sont à-peu-près les mêmes chez les femmes dans tous les climats, II. 250, 251, 252.

FÉODOR IVANOVITSCH. Portrait de ce Kalmouck, I. 293.

FÉTICHES, II. 274, 312, 317.

FEU. Preuves de l'unité spécifique des races humaines tirées de l'usage universel du feu, II. 258.

FEUTRE. Ce qui donne à la laine sa propriété feutrante, c'est la disposition en scie que présente sa surface extérieure, I. 136.

FLACOURT, II. 54.

FLOURENS (M.). Sa remarque sur la définition du mot *espèce* donnée par Buffon et par Cuvier, I. 13. — Ses recherches sur l'épiderme, II. 110.

FOLLES-AVOINES. Tribu Algonquine, II. 113.

FORREST. Ce qu'il dit de la chevelure des Papouas, I. 31. — C'est un des premiers voyageurs anglais qui ait décrit les Alfourous, II. 68.

FOUDRE. La foudre est aux yeux des nègres de l'Afrique occidentale l'attribut particulier de la divinité suprême, II. 318.

FOULADOU. Désert des Foulahs, I. 405.

FOULAHS. Leur origine, I. 403. — Contrées qu'ils habitent, I. 403, 405. — Leur capitale, I. 403. — Leur civilisation, I. 404. — Les Foulahs de la Sénégambie et les Felatahs de l'Afrique centrale appartiennent à une même race, I. 406. — Description des Foulahs par M. Golbéry, I. 409. — Hypothèse de M. d'Eichtal sur l'origine polynésienne des Foulahs, I. 411.

FOULANIES, I. 409. Voyez Foulahs.

FOUTA-DIALLO. Pays des Foulahs, I. 404.

FIDAS. Leurs divinités, II. 315. — Leurs cérémonies publiques, II. 324, 328. — Leurs théories médicales, II. 329.

FIDJI. Détails sur les noirs des iles Fidji, II. 64.

FINLAYSON. Résumé de ses travaux sur les nations Indo-Chinoises, I. 320.

FINNOIS ou FINNS, I. 275. — Leur pays, I. 279. — Leurs superstitions, I. 254, 281. — Pr[illegible] chez les Finno[illegible]

FRANÇAISE[illegible]

port qui existe entre la langue française et la langue anglaise, I. 244.

Franck. Mortalité annuelle en France, II. 246.

Fraser (M.). Sa description des Arabes, I. 197, 229, 237.

Fresnel (M.). Ses recherches sur les formes de l'Ekhkili, I. 194.

Fressange. Description qu'il fait des Madécasses, II. 55.

Froment. Marche graduelle de l'acclimatation du froment anglais à Sierra-Leone, I. 51.

Frumentius. Apôtre d'Abyssinie, I. 381.

Fuegiens. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167.

G.

Gaels, I. 265.

Gaertner. Ses recherches sur les causes de la stérilité des hybrides, I. 20.—Ses travaux sur les hybrides dans le règne végétal, I. 21.

Gaimard. Il a bien distingué et décrit le premier avec soin les Papouas I. 32.

Galibis, race de l'Amérique du Sud, II. 252.

Gallas. Conquête de l'Abyssinie par les Gallas, I. 382.—Cette race est une de celles qui tiennent le milieu entre le type Arabe et le type Nègre, I. 388.—Leurs mœurs, contrées qu'ils habitent, leur langue, I. 389.—Subdivision de la nation Galla; gouvernement, religion, I. 390.—Leur manière de prêter serment, leurs funérailles, leur industrie, I. 391.—Caractères physiques des Gallas: portrait d'un Edjow Galla, I. 392.

Gallatin (M.). Travaux de philologie américaine, II. 75, 76.

Galles. Théorie de la formation des galles des arbres, I. 80.

Gallinacés. Acclimatation graduelle des Gallinacés en Amérique.— Différences observée dans les pays [illegible] climatée et la [illegible] I. 51.— [illegible] iques qui offrent une plus grande variété que les Gallinacés; aperçu de ces variétés, I. 78. Voyez *Poules*.

Gallois, colonie de la race Ariane, I. 247.

Gamauts, peuple Abyssinien, I. 384.

Garcia de Torres. (F.). II. 60.

Garcilasso. Ce qu'il dit de l'acclimatation graduelle des Gallinacés en Amérique, I. 51.

Garros, tribus Indiennes, I. 388.

Gaule. Les côtes de la Gaule à l'Orient de l'embouchure du Rhône étaient occupées par les Ibériens et les Liguriens, I. 348.

Gaulois. Portrait qu'en fait Ammien Marcellin, I. 262.

Gaultier. (G. A). Trouve quatre couches entre l'épiderme et la vraie peau, I. 109.

Genres. Définition du mot genre, I. 10.

Géologie, Les théories géologiques des anciens placent sur les montagnes de la haute Asie le séjour des premiers hommes, I. 181.

Géorgiens. Leur langue peut être ramenée aux langues de la famille Indo-Européenne, I. 342. — Leur pays, leur langue, I. 345. — Subdivision de la race Géorgienne; leurs traits, beauté de leurs femmes, I. 346.

Germains. Caractères physiques des Germains, I. 262, 263.—Modifications dans les caractères physiques des Germains, I. 266.

Gestation. Les variétés dans la durée de la gestation sont des signes caractéristiques de races, I. 88.

Gheez (Langue de). I. 381.

Ghiljis, tribu Afghane, I. 237.

Glaciale (Mer). Habitans des bords de la mer Glaciale; leur souche, leurs habitudes, leur genre de vie: Namollos, I. 297.

Glossologie. Véritable but de cette étude, I. 179.

Golberry (De). Ses recherches sur les momies des Guanches, I. 361. — Description des Foulahs, I 409.

Gonds, tribu sauvage de l'Inde. I. 336.

Gordon. N'a pu découvrir le *rete mucosum* dans la peau des blancs, I. 112.

Gothique, race Indo-Européenne, II. 237.

Goths, race Ariane, I. 248.

Graisse. Certaines accumulations de graisse sont des caractères distinctifs de races, I. 87.

Grande-Bretagne. Mortalité annuelle dans la Grande-Bretagne, II. 246.

Grant. Ses observations sur la structure des cheveux, I. 131.

Graves. Cas d'albinisme modifié, relaté par lui, I. 406.

Grecs. Preuves de la civilisation de la Grèce antique, I. 242. — Caractères physiques des Grecs, I. 269. — Crâne d'un Grec, I. 270.— Les Grecs modernes paraissent avoir hérité de la beauté des formes pour laquelle leurs ancêtres étaient célèbres, I. 271.

Grégoire (L'abbé). Raconte avec indignation comment, à l'arrivée des limiers envoyés de Cuba à Saint-Domingue, on leur livra, par manière d'essai, le premier nègre qui se trouva sous la main, I. 9.

Griquas. Leur origine, leur pays, leur nombre, leurs mœurs, I. 26.

Groenlandais. Caractères physiques des Groenlandais, II. 104.—Leurs idées religieuses, II. 280. — Détails sur la conversion des Groenlandais au christianisme, II. 286.—Leurs progrès dans la civilisation, II. 292. — Paresse d'esprit et stupidité des Groenlandais, II. 287, 288.

Gros-Ventres, tribu indigène de l'Amérique du Nord, II, 140.

Guanas, tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

Guanches. Leur résistance héroïque, I. 359.—Caractères, mœurs, dogmes, momies, I. 360. — Crâne d'un Guanche, I. 362.

Guaranis, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 168. — Leurs migrations, II. 171. — Caractères physiques, II. 174, 175. — Pays qu'ils habitent, II. 222. — Leur aptitude à la civilisation, II, 223.—Guaranis méridionaux ou du Paraguay; Guaranis occidentaux, II. 224.—Langue guarani; Guaranis orientaux du Brésil, II. 225, 227.

Guarayos. Leurs caractères physiques, II. 175, 224.

Guatimala. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans le Guatimala, I. 25.

Guaycurus, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Guayqueries, tribu de l'Amérique du Sud, II. 227.

Guêpes. Habitudes des diverses espèces de guêpes, I. 91.

Guinée. Pelage du chien de Guinée, I. 76. —Nations Nègres de la Guinée, II. 1. — Fête annuelle de la moisson célébrée par les Nègres de la Guinée, II. 323.

Guldenstædt. Ce qu'il dit des nations Caucasiennes, I. 345.

Guyanes. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans les trois Guyanes, I. 25.

H.

Habitudes. Transmission héréditaire chez les animaux d'habitudes données aux parens, I. 46, 47, 54. — Des altérations ou modifications permanentes dans les fonctions de la vie animale peuvent être le résultat d'un changement dans les habitudes qui influent sur ces fonctions, si ces nouvelles habitudes continuent pendant un temps assez long. — Les habitudes d'indépendance chez les animaux amènent des changemens qui, en général, paraissent tendre à faire remonter les espèces domestiques vers les espèces sauvages qui en sont évidemment la souche, I. 53. — Diversité d'habitudes chez les insectes d'espèce à espèce. — Habitudes des différentes espèces d'abeilles, I.

90, 98. — Habitudes des diverses espèces de guêpes, I. 91. — Transmission héréditaire d'habitudes acquises chez les chiens, I. 94. — Transmission héréditaire d'habitudes acquises chez des poneys norwégiens, I. 97. — Chez des lapins, I. 99. — Influence des habitudes sur la configuration du corps humain, I. 144. — Influence de l'habitude sur les phénomènes physiologiques et sur les organes, II. 242.

HADDRI. Arabes citadins, I. 197.

HADHAREBS. Contrées qu'ils habitent, I. 366.

HAEELTZUKS. Indiens de l'Amérique septentrionale, Coutumes bizarres qui s'observent parmi eux, II. 155.

HAÏDAS. Habitans de l'île de la Reine Charlotte, II. 153.

HALLER. Cas de développement accidentel dans la peau des blancs d'une substance qui la colore en noir, I. 114.

HARAFORAS, I. 30. — Leurs caractères physiques, II. 34. — Voyez ALFOUROUS.

HAUSA. Naturels du pays de Haüsa, I. 399. — Race dominante dans ce pays, I. 409.

HAWAIIS. Habitans des îles Sandwich, II. 35, 46. — Leurs caractères physiques, II. 47.

HAZORTAS, I. 382. — Type de la race Hazorta, I. 393.

HEBER (L'évêque). Ses remarques sur la diversité de couleurs des Indous, I. 228.

HÉBREUX. Ressemblance entre les anciens Hébreux et les Abyssiniens modernes, I. 377.

HECKEWELDER. Missionnaire, II. 130.

HELLÈNES. Leur origine Ariane, I. 249.

HENLE. Résultats de ses recherches microscopiques sur la structure interne de la peau, I. 115. — Trois sortes d'épithélium selon lui, I. 117. — Ses recherches sur les membranes pigmentaires, I. 118.

HÉRÉDITÉ. La transmission héréditaire des caractères est une loi de l'économie animale, I. 61.

HÉRODOTE. Son témoignage invoqué pour l'histoire physique des anciens Égyptiens, I. 206.

HERVAS. Ses travaux de philologie américaine, II. 75.

HEUSINGER (J.-C.). Son opinion sur la structure des cheveux humains, I. 128.

HILCHITEES. Tribu Alléghanienne; leur nombre, II. 122.

HIMALAYA. Montagnards aborigènes de l'Himalaya, I. 221.

HINDOUS. Leurs membres sont plus longs et moins musculeux que ceux des Européens, I. 174. — Les Hindous placent sur le sommet du Maha-Meru le siége de Brahma, I. 181. Voyez INDIENS.

HIONG-NU. Peuple, I. 278. — Ces peuples sont la souche des tribus Turques, I. 283.

HOLANGAS. Tribu Africaine, II. 26.

HOLLANDE. Mortalité annuelle en Hollande, II. 246.

HOMÉRITES. Peuples, I. 194, 195, 380.

HOMME. Rapports et différences entre l'espèce humaine et des espèces inférieures, I. 1. — Disposition de l'homme à se mettre en harmonie avec les circonstances extérieures. — L'homme est un être cosmopolite. — Esprit d'entreprise et de suite particulier à l'homme, I. 4. — L'influence des conditions extérieures a-t-elle modifié les races humaines? I. 5. — Le genre humain est-il au contraire composé de races distinctes dès leur origine? I. 6. — Suivant quelques écrivains, les Hottentots sont d'une espèce inférieure à la race Adamique, I. 7. — Conséquences de cette opinion, I. 8 et 9. — Des races mixtes dans l'espèce humaine. — Dans le genre humain toutes les races et toutes leurs variétés sont également capables de se propager par des unions mixtes, I. 24. — Preuves à l'appui du fait de l'existence de populations mixtes ou provenant du mélange d'individus apparte-

nant à des races différentes, I. 25. — Toutes les races humaines intermédiaires appartiennent à une même famille, I. 34. — Influence du climat et de la civilisation sur la constitution organique, physiologique et psychologique de l'homme, I. 101. — Des diversités d'organisation dans les différentes races humaines, I. 102. — Variétés de couleur ou de structure de la peau, I. 103.—Structure des cheveux humains, I. 128. — La variété dans la couleur, la structure et la quantité des cheveux forment un des traits les plus remarquables du caractère physique distinctif des nations, I. 132.— Variétés de forme et de configuration dans l'espèce humaine, I. 141. — Ces variétés sont considérées par la plupart des écrivains comme les caractères principaux des différentes races, I. 142. — Influence du climat, des habitudes, sur la configuration du corps humain, I. 144. — Rapport entre la tête de l'homme et celle des grands singes, I. 148. — Des caractères très fortement marqués distinguent la tête des animaux quadrumanes de celle des hommes, I. 153. — Faits physiques à l'appui de la théorie de la déchéance de l'homme, I. 164. — Vue antérieure et postérieure du bassin humain, I. 169.— Les particularités dans la structure du squelette humain ne peuvent être considérées comme des caractères spécifiques, I. 173.— Les familles distinctes aux yeux de l'auteur sont celles dont l'existence repose sur des preuves historiques, et spécialement sur les preuves dérivées de la considération des langues.—Division de l'espèce humaine en groupes, I. 177. —Caractère arbitraire des classifications adoptées, I. 178.—Race Caucasienne, race Mongole, race Ethiopienne ; origine de l'idée de cette distribution, I. 180.—Distribution adoptée par G. Cuvier. — Dans une classification de l'espèce humaine en groupes, on ne peut se dispenser d'avoir égard aux variétés de la forme du crâne, I. 179.—La physique spéculative, les théories géologiques et les traditions poétiques des anciens s'accordent à faire des hautes montagnes le séjour des premiers hommes, I. 181. — La tradition sacrée place au contraire le berceau du genre humain sur le bord des grandes rivières, I. 183. — En procédant *à posteriori* on voit que le berceau des nations primitives doit avoir été placé dans de grandes plaines ou de grandes vallées, I. 184.—Race Sémitique ou Syro-Arabe, I. 184.—Race Indo-Européenne.—Race Ethiopienne.—Ces trois races comprennent presque toutes les nations connues de l'antiquité ; elles différaient entre elles par des particularités physiques, I. 185.—Les trois divisions de l'ancien monde civilisé ne correspondent pas exactement aux trois grandes divisions qui reposent sur la forme du crâne, I. 186. — De la race Egyptienne; contraste entre cette race et la race Syro-Arabe, I. 203. — Les différentes races d'hommes ne se distinguent point les unes des autres par des caractères fortement marqués et permanens, comme se distinguent entre elles les diverses espèces d'un genre quelconque d'animaux, II. 234. — Comparaison physiologique des races humaines, II. 240. — La durée moyenne de la vie est à-peu-près la même chez les différentes races d'hommes, II. 245.—Comparaison des races humaines sous le rapport des facultés intellectuelles, II. 253. — La tendance de l'homme aux changemens est un des grands caractères distinctifs de notre espèce, II. 256.—Preuves de l'origine commune et de la parenté de toutes les races d'hommes, tirées du langage, des coutumes, des rites, etc., II. 258 et suiv.—Le but de leurs actes respectifs est ce qui établit la distinction la plus importante entre l'homme et l'animal, II. 260.—Preuves de l'unité spécifique du genre humain, tirées de la communauté à tous les hommes de certains principes d'action, II. 263 et suiv.—Toutes les races humaines ap-

partiennent à une seule espèce, II. 345.

HOMOAMPAS. Tribu de l'Amérique Méridionale, II. 208.

HONGROIS. Caractère énergique de ces peuples, I. 282.

HOTTENTOTS. Les Hottentots, suivant Barrow, descendent des Chinois, I. 143.— Forme de la tête des Hottentots, I. 146; II. 30. — Les Hottentots peuvent être considérés comme les descendans des premiers habitans de l'extrémité australe de l'Afrique, II. 9. — Leurs mœurs, II. 10.—Description des Hottentots par Barrow, II. 12. —Leur ressemblance avec les Chinois, II. 12. — Figure d'une femme Hottentote, II. 13. — Leur genre de vie à l'époque du premier établissement des Hollandais, II. 300. — Leurs qualités morales, II. 301.—Leurs idées religieuses, II. 303.—Leur croyance à l'immortalité de l'âme, II. 304. — Conversion des Hottentots au christianisme, II. 305.

HOTTENTOTS-GRIQUAS. Leur origine, leur pays, leur nombre, leurs mœurs, I. 26.

HUAXTECAS. Race de l'Amérique centrale, II. 98. — Leur langue, leurs hiéroglyphes, leurs traditions, II. 99.

HUDSON (Baie d'). Indigènes de la baie d'Hudson, II. 161.

HUEHUETLAPALLAN. Pays originaire des Toltèques, II. 93.

HURONS, II. 114.—Description physique des Hurons, II. 117.

HYBRIDES. Il n'y a pas de races hybrides. — La nature a prévenu par des défauts organiques la perpétuation des hybrides. — Rareté des hybrides dans l'état de nature.—Conjectures de M. De Candolle sur les causes qui entravent la reproduction des hybrides, I. 19.— Recherches de Gaertner sur les causes de la stérilité des hybrides. — Cas de fertilité exceptionnelle chez quelques hybrides, I. 20. — Tendance incessante des genres intermédiaires à s'éteindre par suite des difficultés qui s'opposent à leur reproduction, I. 20, 22. 23.—M. Knight soutient fortement la doctrine de la stérilité des hybrides, I. 21. — Rareté des plantes hybrides dans l'état de nature.—Rareté extrême de la fécondation des plantes hybrides l'une par l'autre.—Analyse donnée par le professeur Wagner des résultats de la discussion des travaux de Gaertner, Wiegmann, Meyen, etc., sur les hybrides du règne végétal, I. 22. — Les hybrides féconds, ou reviennent à un des types originels ou s'éteignent, I. 22, 23. —Aucun hybride végétal ou animal ne peut se perpétuer en donnant naissance à une nouvelle race intermédiaire aux deux espèces dont il dérive.

HYMIARITES, race Abyssinienne, I. 380.

HYPERBORÉENS, voyez ESQUIMAUX.

I.

IALLONKADOU, peuples du Iallonkadou, I. 402.

IBÉRIENS, I. 341.—Leur civilisation, leur alphabet, pays habités par eux, I. 348. — Leur nom national; ont été mal-à-propos appelés Cantabres, I. 347. — Contrées habitées par eux, I. 346.

IBOS. Forme de leur crâne, II. 30. — Leurs fétiches, II. 318. — Leurs idées au sujet d'une vie future, II. 333.

ICHTHYOPHAGES, I. 187, 295.—De l'Asie septentrionale : ils appartiennent à la même famille que les nations tartares Namollos, I. 297. — Tschuktschis, I 299. — Kamtschadales, I. 300. — Yukagres ou Yukagiris, I. 301. — Samoyèdes, I. 303. — Ainos et Kuriles, I. 306. — De la Terre de Feu, II. 195, 197. — Pays qu'ils habitent, leurs caractères physiques, II. 198.— Leurs mœurs, II. 199. — Leur industrie, II. 200. — Leur genre de vie, leur religion, II. 202. — Leur langue, II. 203.

IDAN. Habitans originaires de Bornéo, II. 68, 69.

IETANS, tribu de l'Amérique du Nord, II. 142.

IGOLOTES, nègres Pélagiens, II. 60, 62.

ILLINOIS, Américains indigènes, II. 113.

ILLYRIENS, I. 249.

INAGTAS, nègres Pélagiens, II. 60.

INCAS, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 170. — Leur civilisation; leurs caractères moraux, II. 177. — Arts, religion, gouvernement, langue, II. 178. — Caractères physiques, II. 179. — Sur leur usage d'allonger les oreilles, II. 192.

INCUBATION. Les variétés dans la durée de l'incubation sont des signes caractéristiques de races, I. 88.

INDE. Moutons de l'Inde, I. 58. — Races aborigènes de l'Inde, I. 324, 335.

INDÉPENDANCE. Les habitudes d'indépendance chez les animaux amènent des changemens qui, en général, paraissent tendre à faire remonter les espèces domestiques vers les espèces sauvages qui en sont la souche, I. 53.

INDIEN (ARCHIPEL). Les races aborigènes de l'archipel Indien peuvent être rapportées à trois divisions, I. 29.

INDIENS. Type Indien selon Blumenbach, I. 211. — Itinéraire probable des émigrations des tribus Allophyliennes de l'Indoustan et du Dekhan, I. 338.

INDIENS (des Indes occidentales), —Indiens Castors, tribu Athapasca, I. 106. — Indiens-Corbeaux, II. 131, 133, 138. — Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Leurs habitudes, II. 151. — Leurs caractères physiques, II. 152. — Indiens Delawares, II. 107. — Aperçu historique sur ces peuples, II. 110. — Indiens de la Cascade, 140. II. — Indiens des montagnes, tribu de la nation Athapasca, II. 106 — Tribus septentrionales de la nation Athapasca, II. 106. — Indiens Dindons, II. 111 — Indiens-Loups, II. 111. — Indiens-Pierres, II. 129. — Indiens-Renards, II. 113, 132. — Indiens-Serpens, II. 142. — Indiens Têtes-Plates, II. 140. — Indiens-Tortues, II. 111.

INDO-CHINOIS. (RACES). I. 317. — Le langage et les caractères physiques des nations Indo-Chinoises donnent lieu de penser qu'elles sont issues du même pays que les Chinois. Parmi les nations Indo-Chinoises les aborigènes forment une catégorie à part, I. 318, 319. — Présomptions en faveur de l'identité d'origine des nations Indo-Chinoises, des Chinois et des Bhotiyas, I. 320. — Variété des caractères physiques des nations Indo-Chinoises, I. 320, 321; II. 235.

INDO-EUROPÉENNE (RACE), I. 185. — Ses rapports avec certaines autres races, I. 187; — Branche Asiatique de la race Indo-Européenne; ses deux rameaux principaux, I. 219. — Dispersion de la branche Indienne vers l'Est et le Sud, et de la branche Persane ou Bactrienne vers l'Ouest, I. 223. — Des Persans, I. 231. — Des Afghans, I. 235. — Des Beloutchys et des Brahuis, I. 238. — Des Kurdes, I. 239. — Des Arméniens, I. 240. — Des Ossètes, I. 241. — Colonies de la race Ariane en Europe. *Nations Européennes*, I. 242. — Nations Européennes, descendant de la race Ariane; la preuve que telle est en effet leur origine, repose principalement sur la comparaison des langues, I. 243. — Quand et comment la race Ariane a-t-elle envoyé des colonies en Europe? I. 246. — Rameau Celtique, rameau Germanique, I. 247. — Rameau Pruthénien, rameau Slave, I. 248. — Il est probable qu'à leur arrivée en Europe les nations Arianes trouvèrent des pays déjà habités, I. 249. — Supériorité des nations Indo-Européennes sur les nations Allophyliennes, I. 252. — Poésie et dogmes religieux des nations Indo-Européennes, I. 252. — A qui en était confiée la conservation, I. 253. — Caractères physiques des nations Européennes, I. 255. — Caractères physiques des Slaves, I. 267. — Caractères physiques des Grecs, I. 269.

INDO-MALAIS. Branche Indo-Malaise de la race Malayo-Polynésienne, II. 37.

INDOUS. Date de l'existence nationale des Indous, I. 220. — Ils ont été admirablement bien dépeints dans Denis le

Géographe, I 223.—Témoignage de Le Gentil, de l'abbé Dubois, I. 225.—Manière de vivre des Indous.—Remarque de l'évêque Heber sur la diversité de couleur des Indous, I. 227. —Faits qui prouvent que la couleur générale des Indous dépend beaucoup de l'influence du climat, I. 228.—Figure du crâne d'un indigène de l'Indoustan, I. 231.

INDOUSTAN. Route que suivirent probablement dans leurs émigrations les tribus Allophyliennes de l'Indoustan, I. 338.

INGOUSCHES, tribu Caucasienne, I. 345.

INGUSCHIS, voyez INGOUSCHES.

INSECTES. Remarquable diversité d'habitudes existant d'espèce à espèce chez les insectes, I. 90.

INSTINCT. Développement d'un nouvel instinct devenant héréditaire chez des chiens, I. 47. — Il peut se former des instincts héréditaires, I. 54. — Influence de la domestication pour modifier les instincts et les rendre différens de ceux de l'espèce sauvage, I. 81. — Action de l'éducation sur les instincts des animaux, I. 94.—Les abeilles semblent susceptibles d'éprouver des modifications d'instinct, I. 96.

INTA, Nègres de Guinée, II. 2.

INTELLIGENCE. Influence des facultés intellectuelles sur la constitution psychologique de l'homme, I. 101.— Dans toutes les races humaines on ne trouve qu'un seul et même mode d'intelligence, II. 255. —Comparaison des races humaines sous le rapport des facultés intellectuelles, II. 253. —Preuves de l'uniformité de l'intelligence chez les diverses races d'hommes tirées de l'uniformité de ses principales manifestations, II. 258 *et suiv.*

IOLAS, peuple de la côte occidentale d'Afrique, II. 2.

IOLOFS. Mœurs et caractères physiques de ces noirs, I. 403.

IOWAYS, tribu de l'Amérique du Nord, II. 132.

IRANIENNE. RACE de l'Amérique du Sud, II. 237.

IRIS. Correspondance observée entre la couleur de l'iris et celle de la peau, I. 104.

IRLANDAIS, I. 247.

IROQUOIS. Forme de leur tête, II. 85, 107. — Pays qu'ils habitaient, II. 109, 111. — Division des Iroquois septentrionaux en deux groupes : le groupe oriental et le groupe occidental. Supériorité des nations Iroquoises sur les nations Algonquines, II. 114. —Leur extinction, II. 115. — Caractères physiques des Iroquois, II. 115, 117.

ISLANDAIS, I. 247.

ISTLA (Vallée de), II. 90.

ISTY-SEMOLE, nation Alléghanienne, II. 121.

ITALIE. Origine Ariane des nations Italiennes, I. 248.—On peut retrouver dans une partie considérable de l'Italie des traces de la langue ibérienne, I. 348.

ITELMANS, nom que se donnent les Kamtschadales, I. 301.

ITÉNÈS, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu ; nombre des chrétiens qu'elle renferme, II. 219.

ITONOMAS, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu : nombre de chrétiens qu'elle renferme ; ses caractères physiques, II. 219, 220.

ITTOOS, tribu Galla, I. 390.

J.

JAGAS. Nation Africaine, II. 25.

JAPÉTIQUE (RACE), I. 185. Voyez INDO-EUROPÉENNE.

JAPONAIS. Type Japonais, I. 314, 315. — Variétés du type Japonais, I. 316 ; II. 235.

JAVA. On y trouve beaucoup de poules affectées de mélanisme, I. 52. — Habitans de Java, II. 34. — Description des habitans de Java, II. 38.

JEDDAH. Description des habitans de Jeddah, I. 375.

JIANDALS. Nom donné aux Samoyèdes par les Tongouses, I. 305.

JONGLEURS de l'Amérique et de l'Asie, II. 275.

JOTNAR. Sens donné à ce nom dans les Sagas, I. 279.

JOTNEN. Nom donné par les Islandais aux Ugriens, I. 281.

JOTUNS, peuples, I. 279. — Acception historique de ce nom, I. 280.

JUDAISME. Institutions judaïques dont Adair a cru trouver des traces chez les nations Alléghaniennes, II. 122.

JUGORIENS, peuples, I. 279.

JUIFS. Ils sont peut-être plus nombreux aujourd'hui que n'étaient leurs ancêtres, lorsqu'ils vivaient réunis en nation, I. 195. — Ils ont pris les caractères physiques des nations au milieu desquelles ils ont fait une longue résidence, et pourtant ils peuvent toujours se reconnaître à certains traits particuliers de leur physionomie, I. 196. — On retrouve les mœurs, la langue et la religion des Juifs anciens en Abyssinie, I. 378 ; II. 235.

JUNONIA. L'une des îles Canaries, I. 359.

K.

KABARDINES, voyez CIRCASSIENS.

KABYLES ou Kabaïles, I. 353.—Leur pays, leur langue, leur industrie, I. 356. —Description des Kabiles de Tunis, I. 358.

KAFRES. Origine de ce nom, I. 31, 221. — Traits caractéristiques des Cafres, I. 230.

KALITSHAS. Prêtres des Gallas, I. 390.

KALM. Ce qu'il dit de la nation Iroquoise, II. 117.

KALMOUKS. Angle facial du Kalmouk mesuré par la méthode de Camper, I. 151. — Caractères physiques des Kalmouks, I. 290. — Portrait de Feodor Iwanovitsch, Kalmouk, I. 293.

KAMACHES. Tribus Sibériennes, I. 305.

KAMTSCHADALES. Forme de la tête des Kamtschadales, I. 145.—Leur pays, nom qu'ils se donnent, leurs habitudes, leurs caractères physiques, I. 301.

KANDINS, forment une partie de la population de l'île de Ceylan, I. 325.

KANGAS. Leur divinité nationale, II. 315.

KANGRENTS. Cérémonie des obsèques chez ces peuples, II. 323.

KANGTIS. Tribus Indiennes, I. 338.

KANSAS. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 132.

KARABARIS. Nègres de l'Afrique occidentale. Leurs cérémonies religieuses, II. 324.

KARAKASSES. Tribus Sibériennes, I. 305.

KARALITS. Nom que se donnent les Esquimaux, II. 103.

KARNATES. Pays qu'ils habitent, I. 333.

KARTUHLI. Géorgiens proprement dits, I. 345.

KASSENTIS. Nègres de l'Afrique occidentale. Leur manière de soigner les malades, II. 330.

KATTIWAR. Caractères physiques des habitans du Kattiwar, I. 228.

KEATING. Sa description des Potowatomis, II. 116.

KENOUS. Peuples de la vallée du Nil, I. 371.

KHASOVA. Nom que se donnent à eux-mêmes les Samoyèdes, I. 305.

KHOMEN. Nation Indo-Chinoise, I. 319.

KHONDS. Tribus Indiennes, I. 337.

KHOSAS. Cafres de la côte de Mozambique, II. 24.

KHYBERIS. Tribu Afghane, I. 237.

KIAWAS. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 142.

KICKAPOOS. Tribu Algonquine, II. 113.

KIMOS. Conte relatif à une prétendue nation de nains désignés sous ce nom et qu'on supposait habiter Madagascar, II. 57.

KIN. Les peuples qui, au XIIe siècle, formèrent le puissant empire de Kin, appartenaient à la même race que les Tongouses, I. 294.

KINAITZI. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 153.

KIRBY. Sa description des hyménoptères, I. 90.

KIRGHIS. Lieux parcourus par cette race, I. 284. — Caractères physiques des Kirghis, II. 285. — Leur ressemblance avec les Mongols; tête d'un Kirghis, I. 286 —Description des moutons des Kirghis d'après Pallas, I. 59.

KISTIS, tribu Caucasienne, I. 345.

KITANS. Anciens peuples de race Tongouse, I. 294.

KLAPROTH, I. 283.— Ses remarques sur la langue des Tongouses, I. 294-305. — Portrait qu'il fait des Circassiens, I. 344.

KNIGHT (M.). Soutient fortement la doctrine de la stérilité des hybrides, I. 21-94.

KOIBALS, tribus Sibériennes, I. 305.

KOLDAGI. Affinité de leur idiome avec celui des Barabras, I. 372.

KOLUSHIENS. Habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique, II. 104. — Leur langue, II. 164.—Danses de guerre des Kolushiens de Siteka, II. 272.

KONOEGES, tribu d'Esquimaux, II. 104.

KONGHINIS, nation disparue des bords du Kolima, I 302.

KONOMANTIS. Noirs de l'Afrique occidentale. Leurs pratiques religieuses, II. 321.

KONZAS. Indiens de l'Amérique du Nord. Portrait d'un guerrier Konza, II. 140, et planche XXXI.

KORAÏ. Voyez CORÉENS.

KORANAS, tribu Hottentote, II. 299.

KORDOFAN. Le Kordofan est le pays originaire des Barabras, I. 372.

KORIAQUES. Habitans d'une partie de la péninsule du Kamtschatka. I. 299, 301.

KOTHURS, tribus Indiennes, I. 337.

KRISTENEAUX, tribu de la race Algonquine-Lenape, II. 112. — Description des Kristeneaux par Mackensie, II. 115-139.

KRUSENSTERN. Description qu'il fait des Ainos, I. 306.

KUDENSIS, tribus Yukagres de l'Alasey, I. 302.

KUKIS. Tribus barbares de la vallée du Brahmapoutra, I. 338.

KURDES. Leur pays, I. 239.— Leur origine, leurs variétés, leurs caractères physiques, I. 240.

KURILES. Exubérance du système pileux chez les hommes de la race Kurile, I. 133-300.

KWOLLA. Description des habitans du Kwolla, I. 376.

L.

LABILLARDIÈRE. Description qu'il fait des habitans des Célèbes, II. 39.

LAFOND (G.). Détails qu'il donne sur une tribu de nègres habitant l'île de Lasso, II. 62.

LAINE. Caractères particuliers de la laine, I. 135. — Ce qui donne à la laine sa propriété *feutrante*, I. 136. — Figures d'un brin de laine de mérinos éclairé en dessus, à la manière des corps opaques; le même éclairé en dessous, à la manière des corps transparens; laine du tigre éclairée par transparence; laine d'un lapin éclairée par dessus, I. 137. — Laine de l'ours; laine du grand limier d'Italie, I. 138. — Les cheveux du nègre ne peuvent en aucune façon être assimilés à de la laine, I. 139.

LAIT. La permanence du lait, chez nos vaches d'Europe n'est qu'une modification de l'économie animale, survenue en vertu de cette loi, que des habitudes acquises par des individus, peuvent être transmises par voie de génération et devenir héréditaires chez leurs descendans, I. 46.

LANDER. Ses remarques sur les Felatahs, I. 408.

LANGUE. La langue est le caractère le plus permanent par lequel un peuple se distingue des autres, I. 178. —

Analogie de la langue égyptienne avec les idiomes africains, I. 187. — La langue est le lien qui unit entre elles les nations Syro-Arabes, I. 191. — Aptitude des Arabes à apprendre les langues, I. 199. — Rapport entre le sanskrit et le zend, entre le zend et l'allemand, I. 223. — La comparaison des langues nous fait reconnaître dans les nations Européennes des colonies de la race Ariane, I. 243. — Les rapports entre les langues s'établissent par le grand nombre de mots communs ou par l'analogie dans la construction grammaticale, I. 244. — Signe de parenté entre les langues, I. 245. — Affinités des langues européennes, I. 246. — Analogie remarquable entre les différentes langues des cinq grandes races nomades, I. 276. — Rapports entre les langues tongouse, turque et mongole, I. 294. — Langue des Bhotiyahs, I. 296. — Langue géorgienne, I. 345. — Langue des Ibériens, elle s'est conservée dans la langue euskara ou des Euskaldunes, c'est-à-dire des Basques, I. 348. — On peut retrouver dans une partie considérable de l'Italie des traces de la langue ibérienne, I. 348. — Langue libyenne, I. 353.—La langue des Hébreux se retrouve en Abyssinie, I. 378.—Langue des nations Africaines au sud de l'Equateur, II. 26.—Langue des Madécasses, II. 53. — Langues américaines, II. 75, 81.—L'affinité des langues fournit la seule base solide pour les arrangemens ethnologiques, II. 89. — Parenté de la langue monosyllabique des Othomis et des Chinois, II. 98.—Langues parlées dans la Californie, II. 148. — Langues des tribus Nootka-Columbiennes et des tribus de la Côte septentrionale de l'Amérique du Nord, II. 162. — L'histoire des langues de l'Amérique du Sud est encore dans l'enfance, II. 165, 258.

La Pérouse. Ce qu'il dit des Ainos, I. 307.

Lapins. Modification héréditaire de leurs caractères, psychologiques résultant de la domestication, I. 99.—Laine d'un lapin éclairée par-dessus ; poil d'un lapin éclairé par-dessous à la manière des corps transparens ; poil d'un lapin éclairé par-dessus à la manière des corps opaques, I. 137.

Lapons ou Lappes. Forme de la tête des Lapons, I, 145. — Leurs superstitions, I. 254.—Leur pays, I. 279. — État permanent de barbarie de ces peuples, I. 282.

Larrey. Considère le type Syro-Arabe comme le prototype du genre humain, I. 188, 199.—Sa description des Coptes, I. 214, 385.

Larrons (Iles des), habitans des îles des Larrons, II. 34.

Lawrence. Son observation sur les os longs des nègres, I. 174. — Lawrence pense qu'on pourrait ranger les habitans des îles Marquises, des îles de la Société et des îles Sandwich dans la variété Caucasienne, II. 43.

Lazes ou Lazians, peuple de race Géorgienne, I. 346.

Ledyard (M.). Sa description des Coptes, I. 215.

Lee-Panis, Indien de l'Amérique du Nord, II. 143.

Le Gentil. Portrait qu'il trace des Indous, I. 225.

Lemmings. Instinct d'émigration de ces animaux ; différences physiques et psychologiques, I. 91 et 92.

Lenguas, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 167, 170, 208.

Lenni-Lenapes, II. 107. — Aperçu historique sur ce peuple, II. 110.—Leur traité avec William Penn, II. 113. — Type de figure des races Lenapes, II. 119.

Lentigo. Taches de rousseur, I. 122.

Léon l'Africain, I. 355, 357, 398.

Lesghis. Nation Caucasienne, I. 345.

Lesson (M.) a confirmé l'opinion avancée d'abord par MM. Quoy et Gaimard, que les Papouas sont une race hybride, I. 32.—Il refuse aux peuples Polynésiens une origine Malaise, II. 39.— Description qu'il fait des Ta-

hitiens, II. 41.—Peinture qu'il fait des Endamènes, II. 67.

LETTRES. Les nations Egyptienne et Assyrienne paraissent être les seules qui aient possédé dans les temps anciens l'usage des lettres, I. 242.—L'usage en était complétement inconnu aux peuples de la race Ariane qui passèrent en Europe, I. 252.

LEUCOSIS, voyez ALBINISME.

LÉVRIER. Figure du lévrier, I. 71. —Figure du grand lévrier (chien louvier), I. 72. — Caractère du lévrier, I. 72.—Pelage du lévrier, I. 76.

LIAO (Empire de), I. 294.

LIBYENS. Contrées occupées par eux, I. 340, 346, 352.

LIGURIENS. On trouvait au commencement de l'ère chrétienne, dans quelques parties des Alpes, des peuplades qui paraissent appartenir aux tribus Liguriennes, I. 340.—Pays qu'ils occupaient, sur les côtes de la Méditerranée, I. 348.

LIMIERS. Limiers envoyés de Cuba à St-Domingue, I. 9.— Structure et figure de la laine du grand limier d'Italie, I. 138.

LINDLEY. Suivant ce professeur, la fertilité exceptionnelle de quelques hybrides n'a jamais continué au-delà de la troisième génération, I. 20.

LINNÉ. Son opinion singulière sur l'étendue de l'hybridité parmi les plantes, I. 18.— Appréciation de cette hypothèse par M. De Candolle, I. 19.

L'K'OI-YATI. Tribus des montagnes du Gumsur, I 337.

LLANOS. Caractères physiques des porcs marrons qui habitent les *Llanos* à l'est de la Cordilière des Andes, I. 39.

LOANGOS. Leurs idoles, II. 316. — Leurs pratiques religieuses, II. 320.— Leurs idées sur le sort des âmes après la mort, II. 332.

LOMBARDIE. Mortalité annuelle en Lombardie, II. 246.

LONGÉVITÉ. Statistique de la longévité chez les Européens, II. 247.— Cas particuliers de longévité chez les nègres, II. 248.

LOUISIADE. Nègres Pélagiens qui habitent cet Archipel, II. 63.

LOUP. Le chien appartient-il à la même espèce que le loup? I. 66.—Plus les races de chiens se rapprochent de l'état sauvage, moins elles diffèrent du loup, I. 67 — Distinction psychologique entre le loup et le chien, entre le loup et le renard, I. 92.

LUCIEN. Son témoignage sur les caractères physiques des Egyptiens, I. 207.

LUDWIG. Cas de développement accidentel dans la peau des blancs d'une substance qui la colore en noir, I. 114.

LULES. Tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

M.

MACÉRATION. Insuffisance du procédé de la macération et de l'examen à l'œil nu pour faire pénétrer dans la structure intime de la peau, I. 115.

MACHACALI, tribu Brésilienne, II. 233.

MACHIN (M.). Sa description d'un homme *porc-épic*, I. 124.

MACKENZIE. Sa description des Knisteneaux, II. 115.

MACOUAS, peuples de la côte de Mozambique, II. 21.

MACQUAÏNAS. Civilisation de cette nation Cafre, II. 20.

MACUANI, tribu Brésilienne, II, 233.

MADÉCASSES. Langue des Madécasses, II. 53.—Origine probable des Madécasses, II. 54. — Caractères physiques, II. 55. — Leurs dogmes religieux; différentes nations Madécasses, II. 56.

MAGYARS. Caractère énergique de ces peuples, I. 282.

MAHALASELYS. Caractères physiques et civilisation de cette nation Cafre, II. 21.

MAHA-MERU, montagne célèbre dans la cosmogonie des Hindous, I. 181.

MAHAWS, tribu de l'Amérique du Nord, II. 132.

Mahrates. Leur pays, leur langue, leur origine, I. 333.

Mahtotohpa. Portrait de ce chef de Mandans, II. 138.

Main. Disposition générale de la main chez le nègre, I. 174. — Rudesse de la paume de la main chez les nègres, I. 372.

Makaunas ou Makuas, peuples de la côte de Mozambique, II. 21.

Makuani, peuple de l'Afrique tropicale. Leur dialecte, II. 27.

Malacca. Habitans Malais de Malacca, II. 37.

Maladie. Théorie des nègres de l'Afrique occidentale sur la cause des maladies, II. 320.—Sacrifices offerts à l'intention des malades par les nègres de l'Afrique occidentale, II. 322.

Malais. Race Malaise; son origine, I. 29; II. 33. — Caractères physiques des Malais, I. 322, 323.—La race Malaise peut être divisée en trois branches : branche Indo-Malaise, branche Polynésienne, branche Madécasse, II. 34. — Caractères physiques des Malais; pays qu'ils habitent, II. 37.—Portrait qu'en fait Marsden, II. 38.

Malaya (Péninsule de). Tribus à chevelure laineuse de cette péninsule, I. 29.

Malayo-Polynésienne (Race), II. 31, 33. — Les nations de cette race ne présentent pas toutes le même type physique, II. 36. — Branche Indo-Malaise, II. 37. — Habitans de Sumatra, de Java, II. 38.—Des Célèbes, II. 39.—Branche Polynésienne, II. 40.—Tahitiens, II. 41.—Naturels des Marquises, II. 44. — Naturels des îles Sandwich, II. 46. — Nouveaux-Zélandais, II. 47. — Insulaire de Tonga, II. 50. — Branche Madécasse; naturels de Madagascar, II. 53.

Malbalaes, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Malgaches. Voyez Madécasses, II. 55.

Malicolo. Cette île est habitée par les nègres Pélagiens, II. 63.

Mamelles. L'élongation des mamelles est un caractère distinctif de races, I. 86. — Suivant M. Flourens, la lame interne de l'épiderme est le siége de la couleur brune que l'on observe chez les femmes dans l'aréole mammaire, I. 112. — Théorie de la coloration de l'aréole mammaire, I. 119.

Mandans. Forme de leur tête, I. 85. — Ils appartiennent à la famille des Sioux, II. 88. — Tradition bizarre sur leur origine, II. 131. — Caractères physiques et moraux, II. 133, 135. — Diversité remarquable de couleurs, II. 135. — Portraits d'un chef et de deux femmes des Mandans, II. 138.

Mandingos. L'une des principales races Africaines, I. 400. —Leur civilisation, I. 401.— Leurs caractères physiques, femmes, I. 402. — Leurs fétiches, II. 317.

Mandongos. Leurs pratiques religieuses, II. 320. Voir aussi Mandingos.

Manipurs. Tribus Indiennes de la vallée du Brahmapoutra, I. 338.

Manitous. Génies subalternes des indigènes de l'Amérique, II. 272, 274.

Manks, race Indo-Européenne, I. 247.

Mantataes. Nation Africaine, II. 25.

Mantchoux. Sont improprement appelés Tartares Mantchoux, I. 294.

Maropas. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167.—Leurs caractères physiques, II. 194.

Marquises (Iles). Les habitans des Marquises peuvent être, suivant M. Lawrence, rangés dans la variété Caucasienne, II. 43.—Portrait et coutumes des naturels des îles Marquises, II. 45.

Marsden, I. 357. — Portrait qu'il trace des habitans de Sumatra, II. 37.

Martius. Description qu'il donne des Cafusos, I. 27. — Ses observations sur l'ancienne civilisation des nations Américaines, II. 79. — Esquisse des caractères psychologiques des Américains, II. 265.

Marut, voyez Idan, II. 69.

Mataboulais. Caste moyenne dans

les îles Tonga, II. 51. — Figure d'un Mataboulai de Tahofa, II. 52.

Mataguayos. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 207, 208.

Mataras. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Matebeeylai. Caractères physiques et civilisation de cette nation Cafre, II. 21.

Matin. Le mâtin ressemble pour la forme de la tête au chien de la Nouvelle Hollande, I. 69.—Figure du crâne d'un mâtin, I. 70. — Pelage du mâtin, I. 76.

Mbayas, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 207, 208.

Mbocobis. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 170, 207, 211.

Médecine. Cumul de l'exercice de la médecine et des fonctions du sacerdoce chez les nations non civilisées, II. 328.

Mèdes, Peuples, I. 220.

Méditerranée. La côte méridionale de la Méditerranée était occupée en partie par la race Libyenne, I. 340. —Habitans aborigènes des côtes et des îles de la Méditerranée, I. 346.

Mélanisme. Le mélanisme se montre fréquemment chez les animaux à sang chaud et se transmet facilement par voie de génération, I. 52.

Mélanose. Ce que c'est, I. 122.

Melgar. Porcs *sanglés* de Melgar, I. 40.

Melitta Fodiens. Habitudes de cet insecte, I. 90.

Membres. Influence de l'état sauvage et de l'état civilisé sur la proportion et la force des membres, I. 173.

Menangkabau. La race de Menangkabau est probablement la souche primitive des Malais, I. 29.

Mengwes, II. 110, voyez Iroquois.

Menomonies. Tribu Algonquine, II. 113.

Mérinos. Structure de la laine du mérinos, I. 135.—Brin de laine de mérinos éclairé en dessus à la manière des corps opaques; le même éclairé en dessous à la manière des corps transparens, I. 137.

Messénie. Portrait des Messéniennes, I. 272.

Métaux. L'usage des métaux était inconnu aux premières colonies Indo-Européennes, I. 252.

Métempsychose. On retrouve ce dogme dans les parties les plus reculées de l'Occident tout aussi bien que dans l'Orient, I. 253. — Croyance de certains peuples nègres à la métempsychose, II. 334.

Mexicongos. Tribu Africaine, II. 26.

Mexique. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans le Mexique, I. 25. Description géographi que, végétaux, animaux, II. 90. — Habitans trouvés par les Espagnols; leurs mœurs, leurs arts, leurs sciences, II. 91. — Leur religion, leurs annales, II. 92. — Histoire abrégée de l'ancienne race Mexicaine, II. 95. — Traits caractéristiques des Mexicains, II. 96. — Habitans aborigènes du Mexique, II. 97. — Ressemblances entre la langue mexicaine et la langue des tribus Nootka-Columbienne et des côtes septentrionales de l'Amérique du Nord, II. 162.

Meyen. Ses travaux sur les hybrides du règne végétal, I. 21.

Miamis. Tribu Algonquine, II. 113.

Miao-Tseu. Peuples, Indo-Chinois, I. 310.

Michaelis. Son hypothèse au sujet des Chaldéens, I. 192.

Micmacs. Tribu Algonquine, II. 112, 117.

Microscope. Les recherches microscopiques peuvent seules révéler la structure intime des organes tégumentaires, I. 115. — Observations microscopiques sur la structure de la laine, I. 136, 139.—Sur la structure des cheveux, I. 139.

Minetaris. Indigènes Américains de la famille des Sioux, II, 88, 130. —

Leurs caractères physiques et moraux, II. 133, 138.

MINGRELIENS. Peuples de race Géorgienne, I. 346.

MINSIS. Nation Lenape, II. 111, 112.

MIRIS. Tribus sauvages de la vallée de Brahmapoutra, I. 338.

MISSIONS. Travaux des missionnaires au Groenland, — chez les Hottentots, II. 307. — Missions des frères Moraves parmi les nègres esclaves des Antilles, II. 337.

MISSISSAGUES, tribu de race Algonquine-Lenape, II. 112.

MISSOURIS. Forme de leur tête, II. 85. — Caractères physiques et moraux des Missouris, II. 132, 134. — Mœurs et couleur, II. 135.

MIXTECAS. Peuple aborigène du Mexique, II. 98, 99.

MIZJEGHIS. Tribu Caucasienne, I. 345.

MOCARONGAS. Cafres de la Côte de Mozambique, II. 24.

MOCÉTÉNÈS. Peuples de l'Amérique du Sud, II. 167.—Leurs caractères physiques, II. 194.

MOCOBIOS. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

MOGOSNAS. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

MOHEGANS ou MOHICANS, peuple de la race Algonquine-Lenape, II. 112.

MOHAWKS. Tribu de race Iroquoise. Portrait de Thayendanelga, chef Mohawk, II. 118.

MOKKOS. Nègres de Moko, II. 6. — Leurs idées au sujet d'une vie future, II. 332.

MOLUQUES. Habitans des Moluques, II, 34.

MÔN, nation Indo-Chinoise, I. 319.

MONGE (M). Sa conjecture sur la propriété feutrante de la laine, I. 136.

MONGOLS. Rareté du système pileux chez les Mongols, I. 133.—Forme de la tête des Mongols, I. 145. — — Coupe verticale d'un crâne mongol, I, 155. — Peuples désignés sous le nom de race Mongole, I. 180. — Premier séjour de la race Mongole, I. 275. — Les Mongols n'ont point de titres historiques qui remontent jusqu'à leur origine, I. 276. — Tradition relative à l'origine de la race Mongole, I. 277.— Ressemblance entre les Mongols et les Kirghis, I. 286. — Caractères physiques de la race Mongole, I. 290. — Portrait de Féodor Ivanovitsch Kalmouk, I. 293. — Rapports entre les langues mongole et tongouse, I, 294. — Crâne de Mongol, I. 294. — Mongols-Pélagiens, de M. Lesson, II. 40.

MOMIES. Détails sur les momies des Guanches, I, 360. — Momies de Saccarrha, I. 386.

MONTAGNES. Les montagnes seraient, suivant une opinion commune, le berceau de tous les êtres organisés. — La physique spéculative, les théories géologiques et les traditions poétiques des anciens s'accordent à faire des hautes montagnes le séjour des premières races, I. 180.

MOOLOPALLADAS, tribu Galla, I. 390.

MOQUIS. Leur parenté probable avec les Mexicains, II. 102.

MORAVES. Missions des frères Moraves chez les Hottentots, II. 307.— Chez les Esquimaux du Groenland. — Parmi les esclaves nègres des Antilles, II. 337.

MORDUINS, peuples de l'Asie septentrionale, I. 283.

MORÉE. Portrait des femmes de Morée, I. 272.

MOROORAS, peuples de la côte de Mozambique, II. 24.

MORTALITÉ. Influence du climat sur la mortalité, II. 245.—Table de la mortalité annuelle des divers pays de l'Europe, II. 246.

MORTON. Résultats généraux de ses travaux crâniologiques sur les nations Américaines, II. 85.

MORTS. Vénération des Basques pour les morts, I. 352.

MOTORS, tribus Sibériennes, I. 305.

MOUTONS. Modifications subies par les moutons dans la vallée de la Mag

delene, I. 50.— Variétés dans les races de moutons, I. 56.—Moutons d'Espagne; figure du mouton d'Espagne; moutons d'Angleterre; moutons de la Russie méridionale, I. 57.— De l'Inde et de l'Afrique; de Perse, de Tartarie, de Chine, de Syrie, de Barbarie; figure du mouton à grosse queue de Syrie, I. 58. — Description des moutons des Kirghis d'après Pallas. — Il n'est pas rigoureusement vrai que les races particulières de moutons conservent leurs caractères distinctifs lorsqu'on les transporte dans des climats différens de ceux où ils constituent la race dominante, I. 59.—Figure du mouton de Tartarie à grosse queue, I. 60. — Race loutre, I. 61. — Caractères psychologiques qui différencient le mouton et la chèvre, I. 92.

Movimas, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167.—Force numérique de cette tribu; nombre de chrétiens qu'elle renferme; ses caractères physiques, II. 219, 220.

Moxos, Indiens de l'Amériqué du Sud, II. 167, 170. — Leurs caractères physiques, II. 174, 221. — Leur pays, leur genre de vie, II. 212. — Leurs mœurs, II. 214.—Noms et force numérique des nations comprises dans le rameau Moxéen; nombre de chrétiens qu'elles renferment; caractères généraux des Moxéens, II. 219.

Mozambique (Côte de). Pays compris sous ce nom; ses habitans, II. 21. — Origine probable de ces peuples; leur apparence extérieure, II. 22. — Figure d'un Cafre Mozambique, II. 23.

Mulatres. On observe chez les mulâtres une tendance très prononcée à la multiplication, I. 24. — Examen microscopique des cheveux d'un mulâtre, I. 140.

Mulgrave (Port). Naturels du port Mulgrave, II. 159.

Mullaquam, nation Cafre, II. 21.

Muller. Son opinion sur la structure des cheveux humains, I. 128-256.

Multnomahs, tribu de l'Amérique septentrionale, II. 155.

Mulua, tribu Africaine, II. 26.

Mundrucus, tribu Brésilienne, II. 233.

Murus, tribu Brésilienne, II. 233.

Murutsis. Civilisation de cette nation Cafre, II. 20.

Muscles. Infériorité musculaire des races sauvages, I 174.— Perfection du système musculaire chez les Arabes, I. 201.

Muskhogees, tribu Alléghaniénne, II. 119, 121. — Leur nombre, II. 122. — Civilisation des Muskhogees transplantés à la Louisiane, II. 126.

Musique. Amour et aptitude des Nootka-Columbiens pour la musique, II. 159.

Mythologie. Traditions mythologiques des races Américaines, II. 79. — Des Esquimaux du Groenland, II. 281. — Des peuples de l'Afrique occidentale, II. 312 et suiv.

N.

Nævi Materni, ou taches de naissance, I. 120.

Nagas. Tribus sauvages de la vallée du Brahmapoutra (Inde), I. 338.

Nahuallacas. Nation de l'Amérique centrale. Epoque de leur arrivée au Mexique, II. 93.

Nains. Les anciens voyageurs parlent d'une nation de nains qui habiterait Madagascar. Cette assertion ne s'est pas vérifiée, II. 57.

Naissance. Les variétés dans les époques et la fréquence des naissances sont des signes caractéristiques de races, I. 88. — Taches de naissance, I. 120.

Namollos, ichtyophages de la côte N.-O. de l'Asie, I. 297. — Leur pays, leurs mœurs, leurs caractères physiques, leur origine, I. 298.—Leurs rapports avec les Tschuk-tschis, I. 299.

Nanahaws. Indiens de l'Amérique du Nord, II. 143.

Natchez. Nation Alléghanienne, II.

119, 121. — Population, II. 122.—Leur culte pour le soleil et le feu, II. 123.

NATCHITOCHES du Maryland, II. 112.

NATEKEBITS. Tribu équestre de l'Amérique Méridionale, II. 208.

NAUDOWESSIES. Peuple de l'Amérique du Nord, II. 129.

NÈGRES. Suivant quelques écrivains les nègres seraient d'une espèce inférieure à la race Adamique, I. 7. — Conséquences de cette opinion, I. 8 et 9. — A l'arrivée des limiers envoyés de Cuba à Saint-Domingue, on leur livra à dévorer, par manière d'essai, le premier nègre qui se trouva sous la main, I. 9. — Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans les différentes contrées de l'Amérique, I. 25.—Recherches sur la coloration de la peau des nègres, I. 108. — Rapport entre les colorations anormales de la peau des Européens, et les colorations normales chez les nègres, I. 122.—De la nature des cheveux du nègre, I. 134. — Les cheveux du nègre ne peuvent en aucune façon être assimilés à de la laine, I. 139 — Examen microscopique des cheveux du nègre, I. 139.—Le nègre a des cheveux proprement dits, et qui ne diffèrent de ceux de l'Européen qu'en ce qu'ils sont plus frisés, plus crépus et plus colorés, I. 140 — La structure des cheveux du nègre fût-elle assimilable à celle de la laine, cela ne prouverait en aucune façon que les nègres fussent sortis d'une souche distincte de celle des blancs, I. 141. — Forme générale du crâne des nègres, I. 148.—Figure d'un crâne de nègre, I. 150.— Coupe verticale d'un crâne de nègre, I. 155. — Si les premiers hommes ont été nomades ou chasseurs, ils ont dû ressembler aux nègres, I. 163.—Observations faites sur la conformation du bassin dans les races nègres, I. 167. — Forme des os longs chez les nègres, I. 174.—Position du trou occipital dans le crâne du nègre, I. 176. — Transitions graduées du type Égyptien au type Nègre, I. 363. — Races nègres du Kwolla et du Samhar, I. 374.—Caractères physiques des nègres Africains, I. 385. — Véritable sens du mot Nègre, I. 494; II. 30. —Nations chez lesquelles se trouvent principalement les caractères du nègre proprement dit, II. 1. — Nègres de la côte d'Or, II. 5. — De la côte des Esclaves, de Whidah, d'Ardrah, de Popo, du Dahomeh, de Benin, de Moko, II. 6. — Tête d'un nègre, II. 7. — Nègres Pélagiens; pays qu'ils habitent; recherches sur leur premier point de départ, II. 31, 33, 59, 60. — Nègres Pélagiens habitans de l'île de Lasso, II. 62.—Langue des nègres Pélagiens. — Crâne d'un Tasmanien, II. 63. — Nègres Pélagiens des îles Viti, II. 64. —Crâne d'un naturel des îles Viti, II. 66.— Cas de longévité particuliers chez les nègres, II. 248. — Traits psychologiques concernant les nations nègres de l'Afrique occidentale, II. 311. — Idées de ces nègres sur la divinité, II. 313. — Pratiques religieuses de ces nations, II. 319.—Prières, II. 320. —Sacrifices, offrandes, II. 321.—Obsèques, cérémonies publiques, II. 323. — Pèlerinages, II. 324.— Des ordres de prêtres, de leurs fonctions et de leurs pouvoirs, II. 325. — Idée qu'ils ont de l'immortalité de l'âme, II. 331.—Leurs idées au sujet d'une vie future, II, 331. —De la doctrine de la métempsychose chez les nations nègres, II. 334 —Leurs superstitions, II. 335.— Ressemblance de quelques-unes de ces superstitions avec celles des peuples de l'antiquité, II. 335. — Leur empressement à recevoir les religions étrangères, II. 336.— Aperçu historique de leur conversion au christianisme, II. 337.

NEGRITOS DEL MONTE, hommes noirs, a cheveux crépus, qui habitent l'intérieur de plusieurs îles de l'archipel Indien, et quelques parties montagneuses de la péninsule Malaise. — Leur description, I. 29; II. 60.

NEGROS (ISLA DE LOS), une des îles de l'archipel des Philippines, II. 60.

NERFS. Caractères particuliers du

système nerveux chez les Arabes, selon M. Larrey, I. 200.

NICOL. Ce qu'il dit des momies des Guanches, I. 360.

NIEBUHR. Ce qu'il dit des femmes Arabes, I. 199-202.

NISUS FORMATIVUS. Définition de cette force, I. 79. — Différentes manifestations de cette force, I. 80.

NIVARIA. L'une des îles Canaries, I. 359.

NOBATES, I. 366, 369, 372.—Modifications subies par ces peuples dans le cours des siècles, I. 373. Voyez NUBAS et BARABRAS.

NOGAYS. Physionomie mongole des Nogays de la Crimée, I. 287.

NOMADES. Forme de la tête des races Nomades, I. 145.—Coup-d'œil sur les cinq grandes races Nomades dont le plateau de la haute Asie a été le berceau, I. 273. — Similitudes entre les cinq grandes races Nomades, quant au pays, à l'état social, au caractère moral, aux mœurs, aux habitudes, à la religion, I. 275.— Quant aux caractères physiques et à la langue, I. 276.—Les peuples Nomades de l'Asie centrale ne possèdent point de titres historiques qui remontent jusqu'à leur origine, I. 276.—Race Turque, I. 283.— Portrait des races Turques nomades, I. 284. — Race Mongole, I. 290. — Race Tongouse, I. 293.—Race Bhotiyah, I. 296.

NOOTKA-COLUMBIENS. Pays qu'ils habitent, II. 154. — Leurs caractères physiques, II. 154, 157. — Leurs coutumes, II. 154. — Tribus appartenant à la famille Nootka-Columbienne, II. 155. — Ressemblance entre la langue des tribus Nootka-Columbiennes et celle des Mexicains, II 162. — Leur amour et leurs dispositions pour la musique, II. 159.

NORFOLK (Baie de). Indigènes de la baie de Norfolk, II. 161.

NORMANDS, I. 247, 250, 265.

NORWÉGIENS, I. 247.

NOUVEAUX-ZÉLANDAIS. Race à laquelle ils appartiennent, II. 35.- Crâne d'un Nouveau-Zélandais, II. 47.— Variétés de peau, langue, II. 49.

NOUVELLE-ANGLETERRE. Indigènes de la Nouvelle-Angleterre, II. 161.

NOUVELLE-CALÉDONIE, nègres pelagiens que l'on trouve dans ces îles, II. 63.

NOUVELLE-CALIFORNIE. Caractères physiques des habitans, II. 150.—Portraits de quelques naturels, II. 150, et planche XXXIV.

NOUVELLE-GUINÉE. Papouas de la Nouvelle-Guinée, I. 30. —Pays qu'ils habitent; leurs caractères distinctifs; ce qu'en dit Forrest, I. 31. — Alfourous de la Nouvelle-Guinée, II. 67.

NOUVELLE-HOLLANDE. La misère et la dégradation morale des habitans de la Nouvelle-Hollande ont été exagérées, II. 343.— Des observations plus récentes permettent de reconnaître en eux le germe de sentimens et d'idées qui les relient aux autres races d'hommes, II. 344. — Chien de la Nouvelle-Hollande; sa ressemblance avec le loup, ses caractères physiques, ses habitudes, I. 67.—Figure de son crâne, I. 69.

NOUVELLES-HÉBRIDES, II. 63.

NUBAS, I. 369, 371.—Peinture qu'en fait Burckhardt, I. 372.

NUBIENS. Nubiens orientaux ou de la Mer Rouge.—Leurs caractères physiques. — Contrées qu'ils habitent, I. 365.—Nubiens du Nil ou Barabras, I. 368.—Contrées qu'ils habitent; leurs mœurs, leur origine; leur ressemblance avec les hommes que nous représentent les peintures de l'antique Egypte, I. 369. — Leurs caractères physiques, I. 370.—L'histoire des tribus Nubiennes fournit un bon exemple des changemens qui peuvent survenir avec le temps dans les caractères physiques des races, I. 371 et 373.

NUBILITÉ. Les femmes ne sont pas réellement plus tôt nubiles dans un climat que dans un autre, II. 250, 251, 252.

O.

Oasis. Oasis d'Ammon, I. 357.

Obésité. Tendance à l'obésité des races Chinoises et Indo-Chinoises, I. 321.

Obotrites, peuple de race Slave, I. 248.

Obsèques. Cérémonies qui accompagnent les obsèques chez les Nègres de l'Afrique occidentale, II. 323.

Océanie. Considérations générales sur cette partie du monde. Elle présente une grande variété de conditions locales. Les hommes qui peuplent les îles dont elle se compose peuvent être répartis en trois groupes, II, 31.—Similitudes de croyances, d'institutions, de facultés, d'habitudes, entre les insulaires de l'Océanie et les autres races d'hommes, II. 342. — Variétés dans la nature des cheveux des Océaniens, I. 134.

Occiput. Position du trou occipital chez l'homme et chez le singe, I. 159. — Position du trou occipital dans le crâne du nègre, I. 176.

Ocoles. Indiens de l'Amérique méridionale, II. 208.

Odorat. Excellence de l'odorat chez les Arabes, I. 201. — Perfection de ce sens chez les indigènes Américains, II. 88.

Oekakakalots. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Ogres. Peuples, leur pays, I. 279.

Oies. Acclimatation des oies en Amérique, I. 50.

Oiseaux. Angle facial des oiseaux mesuré par la méthode de Camper, I. 151.

Ojotades. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Ojibways, nation de la race Algonquine-Lenape, II. 112.

Olmecas. Anciens habitans du Mexique, II. 94.—Leurs migrations, II. 97.

Omaguas. Tribu de la rivière des Amazones, II 226.

Omahaws. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 132.—Leurs mœurs, II, 133. — Leur religion, leurs superstitions, II. 134.

Ombai. Figure d'un indigène de l'île d'Ombai, II. 48.

Ombrion. L'une des îles Canaries, I. 358.

Onioki. Tribus Yukagres de l'Alasey. I. 302.

Opatas. Peuple d'origine Aztèque, II. 102.

Orangs. Figure d'un crâne d'orang, I. 150. — Erreurs de divers anatomistes dans leurs observations sur les orangs, I. 152. — Figure de la base d'un crâne d'orang, I. 158. — Caractères distinctifs du crâne de l'orang, I. 158, 159.— Vue antérieure du bassin de l'orang, I. 169.—Longueur des bras de l'orang, I. 175.

Orang-Benua. Ces sauvages passent pour être la souche de la race Malaise, II. 37, 59.

Orbigny (M. d'). Sa classification des tribus de l'Amérique du Sud, II. 166, 230.

Oreilles. Sur l'usage d'allonger les oreilles chez les Incas, II. 192.

Orejones. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Organisation. Des diversités d'organisation dans les différentes races humaines, I. 102. — Supériorité d'organisation des Arabes, selon le baron Larrey, I. 200 et 201.

Organisme. Il y a entre les organismes, dans un état peu avancé de développement, des ressemblances beaucoup plus grandes que celles qu'on trouve en comparant entre eux ces mêmes organismes arrivés à l'état parfait, I. 152. — Le développement de l'organisme est soumis à des lois constantes, II. 241. — Influence de l'habitude et des agens extérieurs sur l'organisme, II. 242. — Adaptation de l'organisme aux conditions locales d'existence, II. 242, 243, 244. Le professeur Wagner a démontré que la stérilité des animaux hybrides dépend de

véritables obstacles organiques, I. 23.

Orientaux. Différence entre les Orientaux et les Européens, I. 5.

Orme (M.). Ses remarques sur les Indous, I. 227.

Os. Les différences que présente la charpente osseuse, fournissent pour l'espèce humaine les caractères les plus propres à distinguer les races entre ellés, I. 142.—De la variété observée dans les différentes races relativement à la structure et aux proportions des os, I. 165. —Suivant quelques anatomistes, ces variétés constituent des caractères spécifiques dans le genre humain, I. 166. — La conformation du bassin est une des plus importantes parmi ces variétés, I. 166. — Vue antérieure et postérieure du bassin humain; vue antérieure du bassin d'un chimpanzé; vue antérieure du bassin de l'orang, I. 169. —De la structure du squelette, I. 172. — Forme des os longs chez les nègres, I. 174.

Osages. Forme de leur tête, II. 85. — Les Osages appartiennent à la famille des Sioux, II. 88, 132, 140.

Osmanlis. Turcs Osmanlis, I. 288.

Ossètes ou Ossetines. Leurs mœurs; leur pays, leur langue, leurs caractères physiques, I. 241, 342. — Les Ossètes n'ont pu jouer un rôle important dans les grands déplacemens des peuples, I. 247.

Ostiaks, peuples de l'Asie boréale, I. 282. — Leurs caractères physiques, I. 303, 304. — Leurs idées sur la nature et les attributs de Dieu, II. 271.

O-Tahiti ou Tahiti. Habitans d'O-Tahiti, II. 35. — Description des Tahitiens par M. Lesson, II. 41. — Figure d'un naturel d'O-Tahiti, II. 43. — Portrait des Tahitiens par Cook et par Anderson, II. 44.

Othomis, peuple aborigène du Mexique; leur langue monosyllabique appartient, dit-on, à la même famille que le Chinois, II. 98.

Ottawas, peuples de la race Algonquine-Lenape, II. 112.

Ottoes, tribu de l'Amérique du Nord, II. 132. — Portrait d'un guerrier Ottoe, II. 140, et pl. XXXII.

Ottomans. Portrait d'un Ottoman moderne, I. 289.

Otukes, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu, nombre de chrétiens qu'elle compte dans son sein, II. 215.

Ouïe. Excellence de l'ouïe chez les Arabes, I. 201. — Chez les indigènes Américains, II. 88.

Oural. Lemmings ouraliens, I. 93.

Ours. Structure et figure de la laine de l'ours, I. 138.

Ouseley (W.). Son témoignage sur la beauté des Persans, I. 233.

Ovahs, peuples Madécasses.—Leurs caractères physiques, II. 57 et 58.

Oviedo. Ce qu'il dit de l'existence des porcs marrons à Cuba, à Porto-Rico, etc., I. 38.

Owahs, tribu de l'Amérique du Nord, II. 121.

Owen a renversé, en ce qui concerne le crâne humain, la théorie de Camper, I, 152.— A démontré la supériorité de la méthode d'examen du crâne par la mesure de sa base, I. 157.

P.

Pacaguavas. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167.—Force numérique de cette tribu; nombre des chrétiens qu'elle renferme, II, 219.

Paducas. Tribus de l'Amérique du nord. Distribution géographique de ces tribus, II. 142.

Pagès (M. de). Sa description des Arabes du désert entre Bassora et Damas, I. 198-202.

Païconécas. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167.—Force numérique de cette tribu; nombre de chrétiens, II. 215.

Palomos. Tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Pallas. Description qu'il fait des moutons des Kirghis, I. 59. — Description qu'il fait d'une race de chevaux

provenant de sujets devenus sauvages dans la Sibérie orientale, I. 63-290. — Description des Tongouses, I. 295. — Origine qu'il donne aux Samoyèdes, I. 305. — Ce qu'il dit des femmes de la Chine septentrionale, I. 311.—Portrait qu'il fait des Circassiens, I. 344.

PAMLICOS, peuple de la race Algonquine-Lenape, II. 112.

PAMPAS. Tribu des Pampas au sud de la Plata, II. 207.— Indiens des Pampas: résistance qu'ils opposèrent aux Espagnols, leur genre de vie, leur langue, leurs caractères physiques, II. 209.

PAMPÉENNE (RACE), II. 167. — Pays qu'elle habite, II. 169, 207, 209.

PAGUAYAS. Tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

PAPELS, nègres de la Guinée, II. 2.

PAPOUAS. Tête d'un Papoua. — Papouas de la Nouvelle-Guinée, I. 30.— Pays qu'ils habitent; leur caractère distinctif; ce qu'en dit Forrest, I. 31. — Ils ont été décrits avec soin pour la première fois par MM. Quoy et Gaimard; ils appartiennent à une race mixte, I. 32; II. 33. —Description physique, I. 33. — Forme de leur crâne; leur langue.— Origine probable de ces peuplades, I. 34.

PAQUE (ILE DE). Naturels de l'île de Pâque, II. 52.

PARADIS des Groenlandais, II, 281, 282. — Des Nègres, II. 332.

PARAGUAY. Guaranis du Paraguay, II. 224. —Caractères des chevaux sauvages du Paraguay, I. 49.—Bœuf sans cornes du Paraguay; chevaux cornus du même pays, I. 65.

PARAMOS, nom donné dans certaitaines parties de l'Amérique tropicale aux montagnes couvertes de graminées qui avoisinent la région des neiges perpétuelles. — Caractères physiques des porcs domestiques dans les *Paramos*, I. 39.

PARBATTYAS. Races des parties montagneuses de l'Inde septentrionale. Caractères divers des nations comprises sous ce nom, I. 335.

PARIAGOTOS. Tribu de l'Amérique du Sud, II. 227.

PARIAS. Leur origine, I. 221.

PASTEURS. Forme de la tête des races pastorales, I. 145.

PATAGONS. Forme de leur tête, II. 85, 167, 170.—Nombre de chrétiens dans la race Patagonienne, II. 172.—Distribution géographique des tribus Patagoniennes; leurs caractères physiques, II, leur genre de vie, 204.—Figure d'un Patagon, II. 205.—Crâne d'un Patagon, II. 206.— Nation comprise dans le rameau Patagonien, II. 207.

PATANS, I. 235. Voyez AFGHANS.

PAWNEES. Tribus de l'Amérique du Nord, leurs caractères physiques et moraux, II. 132.

PAYAGUAS. Nation Patagonienne, II. 207.

PAZAINES. Tribu de l'Amérique Méridionale, II. 208.

PEAU. Les variétés dans la couleur et la contexture des tégumens internes et externes de l'homme dépendent de l'organisation de parties qui sont en quelque sorte extra-cutanées, I. 103. — Suivant M. Flourens, les différences de couleur constituent pour les diverses races un caractère plus essentiel qu'aucune autre particularité, I. 104. — Teint de *blond*, teint de *brun*, *Albinos*; teint des habitans du centre de l'Europe, I. 104. — Correspondance observée entre la couleur de la peau et celle des cheveux et de l'iris, I. 104. — Toutes les variétés de couleurs des tégumens chez les animaux ont pour siége le système extra-corial ou exodermal, I. 107. — Aperçu des investigations faites depuis quelques années sur la nature et la texture des parties d'où dépend la variété de couleurs, I. 108. — De tous les tissus du corps, le système extra-corial est le plus variable, I. 108, 123. — Malpighi fut le premier qui découvrit une troisième couche interposée entre le derme et l'épiderme, I. 108.— G. A. Gaultier trouva aussi quatre couches entre l'épiderme et la vraie peau,

I. 109. — Albinus montra que la substance colorée qui s'étend entre le derme et l'épiderme forme une membrane continue, I. 109. — Cruikshank découvrit quatre couches interposées entre l'épiderme et la vraie peau, I. 109. — M. Flourens a trouvé chez les noirs, sans compter le corps papillaire ou vasculaire, quatre couches dont la seconde constitue, selon lui, un corps organisé distinct qui se trouve seulement chez les hommes à peau colorée, et manque complétement chez les blancs, I. 110. —Sœmmerring soutient que l'épiderme est, chez le nègre, d'une teinte plus brune et plus obscure que chez l'Européen. — M. Flourens considère la diversité de couleur comme constituant une distinction spécifique entre le nègre et l'Européen — Cette supposition rendrait inexplicables une foule de faits acquis à la science, I. 113. — Indépendamment de la chaleur solaire, il peut survenir dans la constitution tel changement qui donne à la peau une couleur noire semblable à celle qui est naturelle à la race Africaine. — Exemples de peaux blanches devenant noires temporairement ou définitivement, I. 114. — Exemples de peaux noires devenant jaunes et même blanches. — Insuffisance du procédé de la macération et de l'examen à l'œil nu pour faire pénétrer dans la structure intime de la peau. — Les recherches microscopiques peuvent seules atteindre ce but, I. 115. — Des travaux microscopiques de Henle, Purkinje et Schwann, il résulte que la peau n'est point composée de membranes continues, mais qu'elle est de structure cellulaire. — Structure des cytoblastes ou cellules ; influence des variétés sur les épithélium, I. 116. — Disposition des trois sortes d'*épithélium* distinguées par Henle, I. 117. — Recherches d'Henle sur les membranes pigmentaires, I. 118. — Recherches du docteur G. Simon de Berlin sur les diversités de couleur qui s'observent dans la peau des Européens. — Sa théorie de la coloration de l'aréole mammaire, I. 119. — *Nævi materni* ou taches de naissance, I. 120. — Il n'y a point entre la peau des Européens et celle des autres races, de différences organiques qui puissent faire supposer dans le genre humain une diversité d'espèces. — Rapports entre les colorations anormales de la peau des Européens et les colorations normales chez les nègres, I. 122. — Les grandes variations de la peau dans beaucoup de races animales forment la modification la plus sensible produite par l'état de domesticité, I. 123. — Description d'un homme *porc-épic*, I. 124. — La couleur de la peau ne constitue pas chez l'homme un caractère permanent, I. 127. — Variétés de couleur des Arabes, I. 202. — Dans les climats extrêmes, la couleur de la peau humaine n'offre que très peu de variétés, c'est le contraire dans les climats intermédiaires, I. 209. — Couleur de la peau des Indous, I. 225, 226. — Couleur de la peau dans les races Indo-Chinoises, I. 321. — Couleur de la peau des nations Américaines, II. 144. — Influence du climat sur la couleur de la peau, II. 173. — Couleur de la peau des Abipones, II. 210.

Pécherais, II. 170. — Pays habité par eux, II. 195. — Caractères physiques, II. 197, 198. — Leurs mœurs, II. 199. — Leur industrie, II. 200. — Leur genre de vie, leur religion, II. 202. — Leur langue, II. 203.

Pelage. Différence de pelage dans les diverses races de chiens, I. 76.

Pelagiennes (Races), II. 31, 34. — Blumenbach a fait des nations Pélagiennes une des cinq variétés qu'il établit dans l'espèce humaine, II. 35.

Pélagiens (Nègres), I. 30. — Nom que leur donne Dampier, I. 32.

Pelones, bœufs de l'Amérique méridionale, à poil rare et fin, I. 44.

Penhams, tribu Brésilienne, II. 233.

Perfectibilité. Sur la perfectibilité de l'homme, II. 256.

Péroné. Forme du péroné chez le nègre, I. 174.

Persans. Origines diverses des habitans de la Perse; Persans purs ou Tajiks, I. 231.— Conjectures de Chardin sur la beauté des Persans, I. 232. —Erreurs de cette conjecture; témoignages des auteurs sur la beauté des Persans, I. 233.— Caractère physiques des véritables Persans, I. 234.

Perse. Moutons de Perse, I. 58.

Pérou. Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans le Pérou, I. 25.

Péruvien Coupe verticale du crâne d'un ancien Péruvien, I. 155.—Crâne d'un Péruvien, II. 145. — Nombre de chrétiens parmi les indigènes du Perou, II. 172.—Forme de la tête chez les Péruviens, II. 174.—La masse entière des nations Péruviennes a embrassé le christianisme, II, 193. Voyez Incas.

Peuls ou Poules, tribus Foulahs, I. 409.

Phéniciens, peuples, I. 193, 194.— Leur langue était, du temps de Massinissa, la langue des nations civilisées de l'Afrique, I. 340. — Langue phénicienne, I. 353.

Philippines. Habitans des Philippines, II. 34. — Description qu'en fait M. Lesson, II. 40. — Langue dominante dans ces îles, II. 55.—Deux races de noirs dans les îles Philippines, II. 60.

Philologie. Résultat général des travaux de philologie américaine, II. 75.

Physiologie. Variétés physiologiques suivant les races I. 87. — Comparaison physiologique des races humaines, II. 240. — Les phénomènes physiologiques et les appareils du jeu desquels ils résultent sont sujets à des variations, II. 241. — Il y a chez toutes les races humaines une uniformité remarquable relativement aux grandes fonctions physiologiques, II. 244.— Progrès du développement physique et changemens périodiques de la constitution. Fonctions naturelles et vitales chez les différentes races, II. 249.

Pieds. Forme des pieds chez les nègres, I. 174.

Pieds noirs. Nation de l'Amérique du Nord. Pays qu'ils occupent, leur nombre, II. 139, 141.

Pigmentum, matière colorante de la peau des nègres, I. 111. — Recherches d'Henle sur les membranes pigmentaires, I. 118.— Il y a plus de pigmentum dans les cheveux du nègre que dans ceux de l'Européen, I. 140. —Rapport entre cette particularité et la disposition à friser, I. 141.

Pike (Major), voit dans les Dahcotas, peuples de l'Amérique du Nord, les descendans d'une tribu Tartare, II. 130.

Pityriasis versicolor, I. 121.

Plantes. Opinion singulière de Linné sur l'étendue de l'hybridité parmi les plantes, I. 18.—Rareté des hybrides dans l'état de nature, I. 22, 23.

Plata (La). Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans la province de la Plata. I. 25.

Poésie. Les traditions poétiques du monde ancien représentent les hautes montagnes comme le théâtre des premières aventures mythiques des dieux et des hommes, I. 181.

Pohatans, nation de la race Algonquine-Lenape, II. 112.

Poils. Rareté du système pileux chez les peuples du nord de l'Asie et chez les Américains, I. 133. — Exubérances de ces systèmes chez les hommes de la race Kurile, I. 133, 307. — Poil du tigre éclairé par transparence; poil d'un lapin éclairé par dessous à la manière des corps transparens, poil d'un lapin éclairé par dessus à la manière des corps opaques, I. 137.—Figure du poil du veau marin, I. 138. Voyez Laine.

Poitrine. Développement anormal de la poitrine chez les Quichuas, II. 181, 242.

Pollen. Influence de la disposition

et de la proportion du pollen sur la stérilité ou la fécondité des plantes hybrides, I. 19, 22.

Polonais, I. 248.—Leurs caractères physiques, I. 267.

Polynésiens. Race Polynésienne, I. 29; II. 33.—Branche Polynésienne de la race Malayo-Polynésienne, II. 40. — Les races Polynésiennes comparées entre elles présentent de grandes différences sous le rapport des caractères physiques et moraux, II. 41.

Ponceau (M. du). Ses travaux de philologie américaine, II. 75.

Poneys. Transmission héréditaire d'habitudes acquises chez des poneys norwégiens, I. 97.

Pongo ou Orang-Outan. Détails et réflexions sur le meurtre d'un Pongo, I. 8.

Popo. Nègres de Popo, II. 6.

Porc-épic. Description d'un homme *porc-épic*, I. 124.

Porcs. Epoque de leur introduction à Saint-Domingue; leur dispersion du 25e degré de latitude N. au 40e de latitude S., I. 38. — Caractères des porcs marrons et des porcs domestiques dans les diverses parties de l'Amérique, I. 39.—Preuve de l'identité d'origine du sanglier et du porc, I. 40.—Figure de la truie du Hampshire. —Différence remarquable entre la tête du cochon marron et celle du cochon domestique, I. 41. — Dégénérations singulières des porcs constatées par Blumenbach.—Remarquable allongement de l'os de la jambe observé chez les porcs de la Normandie, I. 42. — Figure du crâne du cochon domestique.– Variétés de l'espèce cochon remarquée par Buffon, I. 43.—Porcs solipèdes, I. 123.

Potowatomis, II. 112. — Description des Potowatomis par Keating, II. 116.

Poules. Poules nègres ou de Nicaragua, I. 52. — Dans quels tissus se montre particulièrement le mélanisme chez ces poules, I. 53. Voyez Gallinacés.

Poules, tribus Foulahs, I. 409.

Pouqueville. Ce qu'il dit des Grecs modernes, I. 272.

Précocité. Idées exagérées accréditées par Haller sur la précocité physique dans les pays chauds, II. 250, 251.

Prêtres. Leurs fonctions et leur pouvoir chez les nègres de l'Afrique occidentale, II. 325

Procope. Description qu'il fait des Antes et des Sclavenes, I. 269, 281.

Prusse. Mortalité annuelle en Prusse, II. 246.

Psychologie. On s'est peu occupé jusqu'à ce jour des différences qui peuvent se trouver, relativement aux caractères psychologiques, dans les limites d'une seule espèce, I. 89. — L'uniformité du caractère psychologique propre à chaque race est susceptible de certaines nuances de variations; ces nuances se remarquent principalement dans les espèces diversifiées par les effets de la domestication, I. 93.—Le changement de naturel que subit toute une race par suite de la domestication est la preuve la plus forte qu'on puisse trouver d'une modification héréditaire du caractère psychologique, I. 98.— Des caractères psychologiques, tels que de nouveaux instincts, sont développés dans les races animales par la culture, I. 100. — Influence du climat et des facultés intellectuelles sur la constitution psychologique de l'homme, I. 101. —Définition de la psychologie au point de vue de l'histoire naturelle, II. 253. — Considérations sous le point de vue psychologique des races indigènes de l'Amérique, II. 264.—Histoire psychologique des nations Africaines, II. 294. — Traits psychologiques concernant les nations nègres de l'Afrique occidentale, II. 311.

Puants, tribu de l'Amérique du Nord, II. 128.

Puelches, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 170.—Leurs caractères physiques, II. 205, 207. — Résistance

qu'ils opposèrent aux Espagnols, leur genre de vie, leur langue, leur caractères physiques, II. 209. — Femmes Puelches, II. 86.

Pugnet (M.). Sa description des Coptes, I. 214.

Puncas, tribu de l'Amérique du Nord, II. 132.

Purkinje. Résultat de ses recherches microscopiques sur la structure intime de la peau, I. 115.

Puris, tribu Brésilienne, II. 233.

Pustaneh. Voyez Afghans, I. 235.

Pyramides de Cholula et de Teotihuacan, II, 94.

Pyrénées, monts, I. 340.

Q.

Quamamil. Description des nègres du Quamâmil, I. 372.

Quatre nations, confédération de tribus Iroquoises, II. 114.

Quetiadegodis, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208.

Queue. La longueur et la grosseur de la queue sont des caractères de races, I. 86.

Quichuas, peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Leurs migrations, II. 171. — Leur civilisation; leurs caractères moraux, II. 177. — Leurs arts, leur gouvernement, leur langue, leur religion, II. 178. — Caractères physiques, II. 179. — Crâne d'un Quichua, II, 185.

Quoy (M.). Il a bien distingué, et le premier décrit avec soin les Papouas de Dampier, I. 32.

R.

Races. Il n'y a pas de races hybrides, I. 19. — Il ne peut pas y avoir de races hybrides, I. 23. — Des races mixtes dans l'espèce humaine, I. 24. — Preuves à l'appui du fait de l'existence de populations provenant du mélange d'individus appartenant à des races différentes, I. 25. — Les races aborigènes de l'archipel Indien et des terres voisines, peuvent être rapportées à trois divisions, I. 29. — Il existe des races humaines intermédiaires qui se propagent; toutes ces races appartiennent à une même famille, I. 34. — Lorsqu'on transporte dans un climat nouveau certains animaux, ce ne sont pas les individus seulement, ce sont les races qui ont besoin de s'acclimater, I. 58. — Examen des différentes races d'animaux domestiques dans l'ancien continent, I. 54. — Les caractères psychologiques des races sont, aussi bien que leurs caractères physiques, susceptibles de changemens sous l'influence des causes extérieures, I. 54. — La grandeur et la direction des cornes peuvent être considérées comme des caractères de races chez les bœufs, I. 64. — Variétés physiologiques signes caractéristiques de races, I. 87. — Une certaine uniformité de constitution appartient au caractère spécifique de chaque race originelle, I. 87. — Des diversités d'organisation dans les différentes races humaines, I. 102. — Variétés de couleur et de structure de la peau, I. 103. — Subdivision des races en groupes particuliers, I. 141. — Les variétés de forme et de configuration sont considérées comme les caractères principaux des différentes races, I. 142. — De la variété observée dans les différentes races, relativement à la structure et aux proportions des os, p. 165. — Aucune déviation dans les formes du corps et les proportions des parties ne constitue pour les races humaines une distinction spécifique, I. 176. — Division de l'espèce humaine en groupes; caractère arbitraire des classifications adoptées, I. 178. — Les familles distinctes, aux yeux de l'auteur, sont celles dont l'existence repose sur des preuves historiques, et spécialement sur les preuves dérivées de la considération des langues, I. 178. — Race Caucasienne, race Mongole, race Éthiopienne; origine de l'idée de cette distribution,

I. 180. — En procédant *à posteriori* on voit que le berceau des nations primitives doit avoir été placé dans de grandes plaines ou de grandes vallées, I. 184. — Race Sémitique ou Syro-Arabe, I. 184.—Race Indo-Européenne ou Japétique; race Ethiopienne. — Ces trois races comprennent la plupart des nations connues de l'antiquité; elles différaient entre elles par certaines particularités physiques, I. 185. — De la race Égyptienne; contraste entre cette race et la race Syro-Arabe, I. 203. — De la race Indo-Européenne ou Ariane, I. 219. — Des cinq grandes races nomades, I. 273. — Race Mongole, I. 290.— Race Tongouse, I. 293. — Race Bhotiyah, I. 296. — Races Chinoises et Indo-Chinoises, I. 308, 317. — Race Cingalaise, I 326. — Race Tamoule, I. 332. — L'histoire des tribus Nubiennes fournit un bon exemple des changemens qui peuvent survenir avec le temps dans les caractères physiques d'une race, I. 373. — Races Soudaniennes, I. 394.—Races Cafres, II. 14. —Races Pélagiennes, II, 31, 34.—Race Alfourou, II. 66.— Races Américaines indigènes, II. 72.— Conséquences qui se déduisent de l'examen des différentes races humaines, II. 233.—Les différentes races d'hommes ne se distinguent point les unes des autres par des caractères fortement marqués et permanens, comme se distinguent entre elles les diverses espèces d'un genre quelconque d'animaux, II. 234. — Comparaison physiologique des races humaines, II. 240. — Il y a chez toutes les races humaines une uniformité remarquable relativement aux principales lois de l'économie animale et aux grandes fonctions physiologiques, II, 244. — La durée moyenne de la vie humaine est à-peu-près la même chez les différentes races d'hommes, II, 245. — Comparaison des races humaines sous le rapport des facultés intellectuelles, II. 253. — Dans toutes les races humaines on ne trouve qu'un seul et même mode d'intelligence, II. 254. — Preuve de l'origine commune et de la parenté de toutes les races d'hommes tirées du langage des coutumes, des rites, II. 258. — Preuves de l'unité spécifique du genre humain tirées de la communauté de certains principes d'action; II. 263.— Considérations sous le point de vue psychologique des races indigènes de l'Amérique, II. 264. —Toutes les races humaines appartiennent à une seule espèce, II. 345.

Raffles (Sir S.). Portrait qu'il fait des habitans de Java, II. 38.

Rajamahal. Habitans des montagnes du Rajamahal, II. 337.

Rajpoots. Caractères physiques des Rajpoots du nord-ouest de l'Inde, I. 228.

Ramsès. Figure de la tête de Ramesès, I. 212.

Rasenniens ou anciens Toscans différens par leur origine et par leur langue des autres nations italiennes, I. 248.

Rayer. Cas de développement accidentel, dans la peau des blancs, d'une substance qui la colore en noir, I. 114.

Reineggs. Portrait qu'il fait des femmes Circassiennes, I. 344. — Ce qu'il dit des femmes Géorgiennes, I. 346.

Reproduction. Conjectures de M. De Candolle sur les causes de non-reproduction des hybrides, I. 19.—Les variétés dans les circonstances relatives à la reproduction sont des signes caractéristiques de races, I. 88.

Rete mucosum, I. 109. N'a pu être découvert dans la peau des blancs, I. 112.

Rhétiens. Montagnards de l'ouest de l'Europe vers le commencement de l'ère chrétienne, I. 340.

Ricaras. Tribus à l'ouest du Missisipi.— Forme de leur tête, II. 85.

Ritter. Géographe. I. 230, 283, 367.

Rochon (l'abbé), II. 55.

Romains (Etats). Mortalité annuelle dans les Etats-Romains, II. 246.

ROSIER. Théorie de la formation des galles du rosier, I. 80.

ROULIN (M.). Ses observations sur les changemens survenus dans les animaux domestiques transportés en Amérique, I. 44 et suiv.

ROZET (M.). Portrait qu'il trace des Kabyles de l'Algérie, I. 357.

RUDDUA. Montagnes de l'Yemen, I. 203.

RUGENDAS (M.). Tableau comparatif du nombre de blancs, d'hommes de couleur, de nègres et d'indigènes Américains dans les différentes contrées de l'Amérique, I. 25.

RUPPEL, I. 202. Portrait qu'il trace des Barabras, I. 370, 393.

RUSSES, I. 248. Leurs caractères physiques, I. 268.

S.

SAABS, ou Boschismans reste des anciennes tribus de Hottentots, II. 10.

SABUCAS. Tribu Brésilienne, II. 233.

SACLAVES. Peuples Madécasses, II. 56.

SACRIFICES. Sacrifices des Delawares, II. 273. — Sacrifices chez les nègres de l'Afrique Occidentale, II. 321. —Sacrifices humains, II. 321, 323.

SAINT-DOMINGUE. Introduction et propagation des porcs à Saint-Domingue, I. 38. — Introduction et multiplication rapide du bétail à cornes à Saint-Domingue, I. 43.

SALOMON. Iles peuplées par des Nègres pélagiens, II. 63.

SAMANGS. Montagnards de l'intérieur de la Péninsule Malaise, II. 59, 62.

SAMHAR. Description des habitans du Samhar, I. 375.

SAMOÏÈDES. Forme de la tête des Samoïèdes, I. 145, 295. — Leur vie errante, leur pays, leur alimentation, leurs caractères physiques, I. 303. — Portrait d'un Samoïède, I. 304. — Nom qu'ils se donnent; nom que leur donnent les Tongouses; pays dont ils sont originaires, I. 305.

SAMUCU. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu; nombre de chrétiens, II. 215.

SANDWICH. Habitans des îles Sandwich, II. 35. — Ils peuvent être, suivant M. Lawrence, rangés dans la variété Caucasienne, II. 43. — Figure d'un naturel des îles Sandwich, II. 46. — Caractères physiques de ces peuples, II. 47.

SANGLIER. Figure du sanglier sauvage, I. 39. — Preuves de l'identité d'origine du sanglier et du porc, I. 40. — Figure du crâne du sanglier, I. 42.

SANSKRIT. Rapport entre le sanskrit et le zend, I. 223.

SAPONARIA. Opinion de Linné sur le mode de production de la *Saponaria hybrida*, I. 18.

SARAVÉCAS. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu; nombre de chrétiens, II. 215.

SARDAIGNE. Premiers habitans de la Sardaigne, I. 349.

SAUKS. Tribu Algonquine, II. 113. — Leurs caractères physiques et moraux, II. 132.

SAUVAGES. Forme de tête des peuples sauvages, I. 145. — Infériorité musculaire des races sauvages, I. 174.

SAVANNAWS. Leurs caractères physiques, II. 125.

SAXONS, I. 247, 265.

SCANDINAVIE. Lemmings des Alpes Scandinaves, I. 91.

SÉMITIQUE (RACE), I. 184. Voyez SYRO-ARABE.

SCHILL. Ce qu'il dit des Kirghis, I. 286.

SCHWANN. Résultat de ses recherches microscopiques sur la structure intime de la peau, I. 116.

SCLAVÈNES. Leurs caractères physiques, I. 269.

SCOREY. Ce qu'il rapporte des momies des Guanches, I. 361.

SEGO, capitale du Bambara; sa population, I. 398.

SELENDIVA, ancien nom de l'île de Ceylan, I. 326.

SEMBERS. Nègres de la côte occidentale d'Afrique. — Leurs divinités, II. 315. — Leurs pratiques religieuses, II. 320.

SÉMINOLES. Nation Alleghanienne, II. 121. — Leur nombre, II. 122. — Caractères physiques, II. 124.

SÉNÉGAMBIE. Description de la Sénégambie et de ses habitans, I. 400.

SENS. Excellence et perfectibilité des sens chez les Arabes, I. 201.

SÉPULTURES. Les restes sépulcraux des anciennes nations Européennes peuvent être rapportés à trois périodes. — Caractères des sépultures sibériennes, I. 258. — Sépultures des Aymaras, II. 189.

SERPENS. Vénération des nègres pour les serpens, II. 324.

SERVIENS, I. 248. — Leurs caractères physiques, I. 267.

SHAW. Portrait qu'il fait des Kabyles de Tunis, I. 358.

SHAWNOS. Tribu Algonquine, II. 113.

SHEGYA. Description des Arabes Shegya, I. 202.

SHELHAS. Peuples d'Afrique, I. 353.

SHIENNIES, Indiens de la vallée du Mississipi, II. 139.

SHOHOS. Peuples pasteurs de l'Abyssinie, I. 382.

SHOHU. Type de la race Shohu, I, 393.

SHOSHONEES. Tribu de l'Amérique du Nord. Caractères physiques, II. 142.

SHOWIAH. Dialecte Berbère, I. 353.

SHULUS. Peuple d'Afrique, I. 353. — Caractères physiques des Shulus, I. 357.

SHYENNES. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 129.

SIAH-PÔSH, habitans des hautes régions du Kohistan, I. 230; II. 237, voyez KAFIRS.

SIAMOIS, II. 319.

SIBÉRIE. Caractères des sépultures sibériennes, I. 257, 258.

SICILE. Premiers habitans de la Sicile, I. 348.

SIEBOLD. Portrait qu'il trace des Coréens, I. 313.

SIERRA-LÉONE. Acclimatation graduelle du froment anglais à Sierra-Léone, I. 51.

SIGNES, I. 121. Voyez TACHES.

SIMON (G). Ses recherches sur les diversités de couleur dans la peau des Européens. — Sa théorie de la coloration de l'aréole mammaire, I. 119.

SINGES. Rapports entre la forme de la tête osseuse de l'homme et celle des grands singes, I. 148. — Angle facial de diverses espèces de singes, mesuré par la méthode de Camper, I. 151. — Des caractères très fortement marqués distinguent la tête de ces quadrumanes de celle des hommes, I. 153.

SIOUX. Grande extension de la famille des Sioux, sa division en quatre branches : les Winebagos, II. 128. — Sioux proprement dits ou Naudowessies. — Leur division en sept tribus, leur territoire, leur nombre, leurs habitudes, II. 129. — Leurs traditions. — Minétaris, II. 130. — Osages et autres, II. 131. — Caractères physiques et moraux des Sioux, II. 132.

SKIPETARES. Leur origine Ariane, I. 249.

SKRELLINGS. Nom donné par les anciens navigateurs aux Esquimaux du Groenland, I. 298.

SKRITHFINNI, peuples, I. 281.

SLAVES, I. 248. — Il y a entre les diverses tribus de cette race beaucoup plus de différences qu'entre la race considérée dans son ensemble et les autres nations Européennes, I. 267.

SLOVAKS. Anciens habitans slaves de la Pannonie ou Hongrie, I. 268. — Leurs caractères physiques, leurs habitudes, I. 269.

SMITH BARTON. Ses travaux de philologie américaine, II. 75.

Soccatou, ville des Felatahs, I. 407.

Socaimilcas, tribu des Nahuatlacas, II. 94.

Société (Iles de la). Habitans des îles de la Société, II. 35.— Ils peuvent être, suivant M. Lawrence, rangés dans la variété Caucasienne, II. 43.— Portrait des habitans des îles de la Société, par Cook et par Anderson, II. 44.

Sœmmerring. Suivant lui, l'épiderme chez le nègre est d'une teinte plus brune et plus obscure que chez l'Européen, I. 113. — Ses observations sur la conformation du bassin dans les races nègres, I. 166.—Son observation sur les os longs des nègres, I. 174, 216.

Soiots, tribus Sibériennes, I. 305.

Sokkos. Nègres de la côte occidentale d'Afrique. Rapports des Sokkos avec leurs prêtres, II. 331.

Solipèdes (Porcs), I. 42.

Somalis. Description de ce peuple, I. 375.—Leurs mœurs, leur langue, I. 389.

Sonde (Iles de la). L'albinisme s'y observe assez souvent dans l'espèce humaine, I. 53. — Aborigènes des îles de la Sonde, II. 38.

Sorciers de l'Amérique et de l'Asie, II. 275.

Souakinis, tribus Nubiennes, I. 366. — Portrait d'un chef Souakini, I. 367.

Souanes, peuplade Géorgienne, I. 346.

Soudan. Description du Soudan, I. 398.

Soudaniens. Races Soudaniennes, I. 394.—Contrées habitées par ces races, I. 395. — Mœurs, caractères physiques, I. 396. — Leur langue, variété dans les caractères physiques, I. 399.— Forme de leur crâne, II. 30, 235.

Sourcils. Des sourcils des nègres, I. 134.

Sowauli, ou Suhaillii, peuples de la côte de Zanguebar, II. 21. —Leur langue, II. 27.

Sparte. Portrait des femmes de Sparte, I. 272.

Squelette. Les particularités dans la structure du squelette humain ne peuvent être considérées comme des caractères spécifiques, I. 173.

Stérilité. Causes probables de la stérilité des hybrides, I. 19, 20, 23. — M. Knight soutient fortement la doctrine de la stérilité des hybrides, I. 21.

Strack. Cas de développement accidentel, dans la peau des blancs, d'une substance qui la colore en noir, I. 114.

Strahlenberg. Sa remarque au sujet de la langue des Samoïèdes, I. 305.

Sudras. Leur origine, I. 221.

Suède. Mortalité annuelle en Suède, II. 246.

Suèves. Peuples qui forment une des trois branches de la souche teutonique proprement dite, I. 248.

Suhaillii, peuple de la côte de Zanguebar, II. 21. — Leur dialecte, II. 27.

Sulimaniens, tribus Sénégambiennes, I. 402.

Sumatra (Habitans de), II. 34. — Portrait des habitans de Sumatra, II. 38.

Susquehannahs. Race algonquine, II. 112.

Sussees, tribu Athapasca, II. 106.

Susus. Nègres de Guinée, II. 2.

Syro-Arabe (Races), I. 184.— Le baron Larrey considère le type Syro-Arabe comme le prototype du genre humain, I. 187.—Pays habités par les nations Syro-Arabes, I. 190.—Le langage est un lien commun entre les nations Syro-Arabes et un moyen de les répartir en groupes; ce langage peut être divisé en quatre branches : 1° langue Araméenne ou langue Syrienne; 2° l'hébreu, le chananéen ou le phénicien ; 3° les idiomes arabes ; 4° l'ekhkili. I, 193. —Les Juifs ont pris les caractères physiques des nations au milieu desquelles ils ont fait une longue résidence, I. 196. — Caractères physiques des Arabes, I. 197. — La

race Syro-Arabe peut être considérée comme la première et la plus grande de toute la famille humaine, I. 200. — A quoi tient cette supériorité d'organition, I. 201.—Contraste entre cette race et la race Egyptienne, I. 203.

T.

TACALLAS. Tribu Athapasca, II. 106.

TACANAS. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Caractères physiques, II. 194.

TACHES. Taches de naissance, I. 121.

TACULLIES. Tribu Athapasca, II. 106.

TADJIKS, ou vrais Persans, I. 232.— Caractères physiques des Tadjiks, I. 234.

TAGALA. Langue dominante dans les îles Philippines, II. 55.

TAILLE. La taille est un caractère distinctif dans les races animales, I. 87.

TALLIGEWIS. Peuple de l'Amérique du Nord, II. 111.

TAMMANAQUES. Tribu de l'Amérique du Sud, II. 227.

TAMBOUKIS. Tribus Cafres, II. 16, 310.

TAMMAHAS. Habitans de l'Afrique australe ; leur civilisation, II. 20.

TAMOYI. Tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

TAMOULS, I. 325. — Pays qu'ils habitent, I. 332.

TAMPABANNI, un des noms indiens de l'île de Ceylan, I. 326.

TANOS. Tribu équestre de l'Amérique Méridionale, II. 208.

TAPAS. Tribu Guarani, II. 224.

TAPIGOAS. Tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

TAPIIS. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167. — Force numérique de cette tribu ; nombre de chrétiens qu'elle renferme, II. 215.

TAPROBANE, ancien nom de l'île de Ceylan, I. 326.

TARAHUMARA. Naturels des montagnes de Tarahumara, dans le nord du Mexique, II. 102.

TARASCAS. Peuple aborigène du Mexique, II. 98. — Pays qu'ils habitaient, leur langue, leur civilisation, leurs légendes mythologiques, II. 99.

TARTARES ou TATARES. Caractères de leurs sépultures et de leurs édifices, I. 257. — Tête d'un Tartare de Kasan, I. 289.

TASCHIS. Tribu Caucasienne, I. 345.

TASMANIENS. Infériorité musculaire des naturels de la Tasmanie, I. 174. — Crâne d'un Tasmanien, II. 63. — Les Tasmaniens sont de la souche des nègres Pélagiens, II. 64.

TAYGÈTE. Portrait des femmes du Taygète, I. 272.

TCHAMPAS. Nation Indo-Chinoise, I. 319.

TEDONS. Leur origine, leur pays, leurs mœurs, leur langage, II. 68.

TÉGUMENS. Les variétés dans la structure et le développement des tégumens communs sont des caractères distinctifs de races, I. 86.

TÉHUELCHES. Peuple de l'Amérique du Sud, II. 167, 207.

TEINT. Voyez PEAU.

TELINGAS. Leur pays, leur langage, I. 332.

TEMPÉRATURE. La température propre du corps est à-peu-près la même dans toutes les races d'homme, II. 249.

TÉNÉRIFFE. L'une des îles Canaries, I. 359. — Sa population, I. 360.

TENOCHTITLAN (Vallée de), II. 90.

TEO-CHICHIMECAS. Tribu Américaine, II. 94.

TÉOTIHUACAN. Pyramide de Téotihuacan, II. 94.

TEPANECAS. Peuple aborigène du Mexique, II. 94, 98.

TÊTE. La forme de la tête est un des principaux traits caractéristiques des races, I. 85. — Les nations qui se ressemblent par la forme de la tête n'appartiennent pas d'ailleurs nécessairement à la même grande famille, I. 143. — Trois variétés principales dans les formes de la tête, forme *prognathe* ou

des peuples sauvages et chasseurs; forme des races nomades et pastorales, I. 145.—Forme de la tête des nations agricoles et civilisées, I. 146.—Modifications dans la forme de la tête consécutives à une nouvelle manière de vivre, I. 146.—Des caractères très fortement marqués distinguent la tête des animaux quadrumanes de celle des hommes, I. 153. — Tête d'un Kirghis; tête d'un Cosaque du Don, I. 286.—Tête d'un Tartare de Kasan, I. 289.—Têtes pyramidales, II. 29.—Habitude d'aplatir la tête chez les Aymaras, II. 189.—Antiquité de cet usage d'aplatissement, II. 191. -- Influence de la déformation artificielle de la tête sur les facultés intellectuelles, I 192. Voyez Crane.

Têtes plates. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 155. — Portrait d'un Indien Tête-Plate, II. 157, et pl. xxxvi.

Teutonique (Souche), se divise en trois rameaux, Saxons, Suèves et Goths, I. 247.

T'hai. Nation Indo-Chinoise, I. 319.

Thodaurs. Tribus Indiennes, I. 337.

Thraces. Leur origine Ariane, I. 249.

Thurson. Nom donné aux Ugriens par les Islandais, I. 281.

Tibia. Forme du tibia chez les nègres, I. 174.

Tigre. Laine du tigre éclairée par transparence; poil du tigre éclairé par transparence, I. 137. — Vénération des nègres de l'Afrique Occidentale pour le tigre, II. 324.

Tikopia. Naturels de l'île de Tikopia, II. 53.

Timbu. Capitale des Foulahs, I. 404.

Timmanis, nègres de Guinée, II. 2.

Timmiminos. Tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

Timor. Infériorité musculaire des naturels de Timor, I. 174.

Tinea, diversité d'habitudes des espèces de *Tinea*, I. 91.

Tirun, peuple d'origine Alfourou, II. 68.

Tissus. De tous les tissus du corps le système extra-corial est le plus variable, I. 108. — Les recherches microscopiques peuvent seules révéler la structure intime des organes tégumentaires, I. 115.

Tlahuicas, tribu Américaine, II. 94.

Tlascaltécas, tribu Américaine, II. 94.

Tobas, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 167, 207, 208, 211.

Tobatingos, tribu Guarani, II. 224.

Tobayaris, tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

Toltèques. Aperçu historique sur ces peuples, II, 93.

Toluca (Vallée de), II. 90.

Tonga, insulaires de Tonga. Leurs caractères physiques, II. 50. — Leur division en castes héréditaires, II. 51.

Tonga-Tabou. Habitans de Tonga-Tabou, II. 35.

Tongouses. Forme de la tête des Tongouses, I. 145. — Première patrie de la race Tongouse, I, 275, 294. — Pays qu'ils habitent aujourd'hui, I. 293. — Tongouses Chinois ou Mantchoux, Tongouses Russes; antiquité de l'existence des Tongouses comme nation distincte; rapport de leur langue avec les langues turque et mongole, I. 294.

Tonquin, population Indo-Chinoise du Tonquin, I. 319.

Toscans. Leur origine, leur langue, leurs caractères physiques, I. 248. — Caractères physiques des anciens Toscans, I. 256.

Totonaques, peuple aborigène du Mexique, II. 98.

Touariks. Peuples de l'Afrique boréale, I. 356.—Leurs caractères physiques, I. 357. — Diversité de couleurs des Touariks, I. 358; II. 239.

Tshéltières, tribus Yukagres de l'Omolen, I 302.

Tscheremisses, peuples de la race Ugorienne, I. 283.

Tscherkesses. *Voyez* Circassiens.

Tschotschongis, tribu Caucasienne, I. 345.

Tchudes, nom sous lequel on dé-

signe quelquefois les peuples d'une des cinq grandes races nomades, la race Ugorienne, I. 257, 275, 279.

TSCHUGAZZIS, tribu d'Esquimaux, II. 104.

TSCHUK-TSCHIS. Leurs caractères physiques, I. 299. — Leurs mœurs, leur langage, leur origine Américaine, I. 300.

TSCHUVANTSIS, tribus Yukagres de l'Anadyr, I. 302.

TUCK-EE, chef Cherokee, II. 126.

TUDAS, tribus montagnardes de l'Inde, I. 337.

TUGRAYENS. Peuple de race Abyssinienne. Leur langue, I. 381.

TUMULUS. Trois classes de tumulus, I. 258, 259, 260.

TUNIS. Description des Kabyles de Tunis, I. 358.

TUPINAMBIS, tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

TUPINAQUIS, tribu Brasilio-Guaranienne, II. 225.

TUPIS. Brésiliens indigènes; leur langue, II. 167, 168, 225.

TURCS. Différence entre la forme de la tête des Turcs nomades et celle des Turcs civilisés, I. 146. — Premier séjour de la race turque, I. 275. — Tradition relative à l'origine de la race turque, I. 277. — Les tribus Turques ont été souvent, mais à tort, désignées sous le nom de Tatares; elles descendent des Hiong-Nu, I. 283. — On trouve chez les nations Turques actuelles deux types différens: le type des nomades ou type primitif, I. 284, et celui des Turcs Osmanlis ou civilisés, I. 288. — La race turque est véritablement aborigène des régions centrales de l'Asie, I. 287. — Crâne d'un Turc, I. 288. — Portrait d'un Ottoman moderne, I. 289. — Rapports entre les langue turque et tongouse, I, 294.

TUSCASORAS écrit par erreur pour TUSCARORAS, nation Iroquoise, II. 109.

TYPES. Dans l'espèce humaine il n'y a pas un seul des types particuliers qui ne subisse des déviations et n'offre des exemples de passage à une autre forme, II. 234. — Adaptation d'un type organique particulier aux conditions locales d'existence, II. 242, 243, 244.

TZAPOTECAS, peuple aborigène du Mexique, II. 98.

U.

UCHEES. Tribu Alléghanienne, II. 119, 121. — Leur nombre, II. 122. — Caractères physiques, II. 125.

UGALYACHMUTZIS. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 153. — Langue de cette tribu, II. 164.

UGORIENNE (RACE). La race Ugorienne ou Ugrienne est une des cinq grandes races nomades, I. 275, 278. — Ancienneté de l'émigration de cette race en Europe, I. 279.

UHLUNGA. Divinité des Cafres, II. 18.

UNALACHTIGOS. Nation Lenape, II. 111.

UNAMIS. Nation Lenape, II. 111.

UPSAROKAS, Voyez Indiens CROWS, II. 140.

URIANGCHAI, I. Habitans des montagnes du Sayansk, 305.

URIYAS. Habitants d'Oryssa, leur dialecte, leur origine, I. 333.

URUS. L'*urus* constitue une espèce différente du bœuf commun, I. 64.

UTAHS. Tribu de l'Amérique du Nord, II. 142.

UZBECKS. Leurs caractères physiques, I. 285.

V.

VACHES. La permanence du lait chez nos vaches d'Europe après qu'elles ont perdu leur veau n'est qu'une modification physiologique produite dans la race par une longue habitude et qui disparaît quand cette habitude a été suspendue pendant plusieurs générations, I. 46.

VADDHAS ou VAIDAS, I. 326. — Etat de Barbarie des Vaidas, leur parenté avec les Cingalais, I. 326, 327. — Description qu'en donne Davy, I. 330.

VANDALES, I. 358.

VARDULI. Tribu des Euskaldunes, 347.

VARIATION. Examen général du phénomène de la variation dans les espèces animales et végétales, I. 35. — Dans les races d'animaux domestiques et parmi les plantes cultivées ces phénomènes se sont manifestés de la manière la plus remarquable. — Difficulté de fixer l'étendue des limites des variations, I. 36. — Modifications qu'ont subies nos races d'animaux domestiques transportés en Amérique, I. 37. — Variation dans l'espèce du chien, I. 66. — Conclusions relatives à la théorie de la variation ou de la dégénération des animaux. — La variation des espèces tend en général à leur conservation, I. 80. — Les variations n'altèrent jamais le type particulier de l'espèce, I. 100. — Variations dans la forme du crâne, II. 234. — Variations de couleurs, II. 236.

VARIÉTÉS. Ce qu'on entend par variétés permanentes, I. 14. — Les variétés parmi les chiens sont devenues des variétés permanentes. — Il n'y a pas d'animaux domestiques qui offrent une plus grande variété que les Gallinacés ; aperçu de ces variétés, I. 78. — Les variétés dans les races doivent être considérées comme le résultat d'une tendance particulière en vertu de laquelle il se produit dans l'économie animale des changemens nécessaires pour que la race placée sous l'influence de nouvelles conditions extérieures puisse continuer à exister, I. 79. — La domestication produit dans l'existence animale un changement plus grand que le dépaysement, I. 81. — Variétés dans la structure organique des espèces animales, I. 84. — Les variétés sont plus nombreuses dans les animaux domestiques que dans les animaux sauvages, I. 85. — Variétés physiologiques ou diversités dans la constitution intérieure, I. 87. — Variétés des caractères psychologiques, I. 89. — Variétés de forme et de configuration dans l'espèce humaine, I. 141. — Ces variétés sont considérées par la plupart des écrivains comme les caractères principaux de différentes races, I. 142. — Action des conditions extérieures pour produire les variétés de couleurs, de formes et de mœurs, I. 144.

VASCONES, tribu des Euskaldunes, I. 347.

VATER. Ses travaux de philologie américaine, II. 75.

VATWAS, tribus Cafres, II. 16, 25.

VAUD. Mortalité annuelle dans le canton de Vaud, II. 246.

VEAU MARIN. Figure du poil et de la laine du veau marin, I. 138.

VÉGÉTAL (RÈGNE). Phénomènes de l'hybridité végétale, I. 18 *et suiv.* — Examen général du phénomène de la variation dans les espèces végétales, I. 35. — Parmi les plantes cultivées ces phénomènes se sont manifestés de la manière la plus remarquable, I. 36. — Influence de l'alimentation végétale sur la force et les proportions des membres, I. 173. — Wildenow suppose que les familles végétales furent d'abord concentrées sur un petit nombre de régions montagneuses, I. 180.

VÉRITÉ. Ce qui est décidément vrai est toujours chose très désirable à connaître, quelles que puissent être les conséquences qui résultent de son admission, I. 10.

VERONICA. Opinion de Linné sur la production de la *veronica spuria*, I. 18.

VÊTEMENS. Preuves de l'unité spécifique des races humaines tirées de l'usage universel des vêtemens, II. 258.

VIE. Les variétés dans la durée moyenne de la vie pour une espèce animale, sont toujours maintenues dans des limites assez étroites, I. 87. — Influence du genre de vie sur la configuration du corps humain, I. 144. — La durée moyenne de la vie humaine est à-peu-près la même chez les

différentes races d'hommes. Influence du climat sur les lois de la mortalité, II. 245. — Statistique de la longévité chez les Européens, II. 247. — Idées des Groenlandais sur une vie future, II. 281.

VIEILLESSE. Les femmes ne vieillissent pas plus tôt dans un climat que dans un autre, II. 250, 251, 252.

VILELAS. Tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

VIRGINIE. Indigènes de la Virginie, II, 109.

VITI (ILES). Détails sur les noirs des îles Viti, II. 64. — Crâne d'un naturel des îles Viti, II. 66.

VOGOULS. Peuples de la grande race Ugorienne, I. 282.

VOLNEY, I. 202. — Son opinion sur l'histoire physique des Égyptiens, I. 206. — Sa description des Coptes, I. 214.

VOTIAKS. Peuples de race Ugorienne, I. 283.

VROLIK (G). Ses recherches sur la conformation du bassin dans les races nègres, I. 167.

VUE. Excellence de la vue chez les Arabes, I. 201. — Chez les Mexicains, II. 96.

W.

WAK. Dieu des Gallas, I. 390.

WACASH. Tribu de l'Amérique septentrionale, II. 155.

WADDINGTON (M.). Sa description des Arabes Shegya, I. 202.

WAGNER a démontré que la stérilité des animaux hybrides dépend de véritables obstacles organiques, I, 23.

WAITOS. Peuples de race Abyssinienne, I. 382.

WATJAS. Leurs pratiques religieuses, II. 320, 321. — Leurs cérémonies publiques, 324. — Leur croyance à l'immortalité de l'âme, II. 331.

WAVAS. Leur divinité nationale, II. 315. — Leurs pratiques religieuses, II. 320. — Leurs cérémonies publiques, II. 324.

WEBER. Reconnait quatre variétés de forme du bassin humain, I. 170.

WHIDAH. Nègres de Whidah, côte occidentale d'Afrique. II. 6.

WHITE. Ses observations sur la conformation du bassin dans les races nègres, I. 166. — Son erreur relativement à la longueur de l'avant-bras des nègres, I. 174.

WIEGMANN. Ses travaux sur les hybrides du règne végétal. I. 21.

WILDENOW. Il suppose que les familles végétales furent concentrées d'abord sur un petit nombre de régions montagneuses, I. 180.

WINEBAGOS. Indiens de la famille des Sioux. Leur territoire, II. 128. — Leur nombre, II. 129.

WOCCONS. Tribu Alléghanienne, II. 121.

WODANABÉ. Arbre sacré chez les Gallas, I. 391.

WOODS. Description des Kirghis, I. 285.

WYANDOTS. Tribu principale des Quatre Nations, II. 114.

X.

XIKALANCAS, peuple aborigène du Mexique, II. 98.

XOLUSHI, tribu de l'Amérique du Nord, II. 153.

XYLOCOPA VIOLACEA. Habitudes de cet insecte, I. 90.

Y.

YAKOUTS. Peuples de race Turque établis le long du cours inférieur de la Lena. Les Yakouts ont la physionomie Mongole, I. 287.

YANADU YATI, tribus Indiennes, I. 337.

YAPETALACAS, tribu équestre de l'Amérique méridionale, II. 208

YARRIBA. Naturels du Yarriba, I. 400.

YENDOTS, tribu principale des quatre nations, II. 114.

YEUX. Correspondance observée entre la couleur des yeux et celle de la peau, I. 104. — Pourquoi les albinos ont les yeux rouges, I. 106. — Obliquité des yeux, caractère propre aux têtes pyramidales, I. 162. — Des yeux des Arabes, I. 198.—Petitesse des yeux dans les races Américaines, II. 86.

YGARONOS, tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

YOOLES, tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

YOUATT (M.). A fait voir d'où vient à la laine sa propriété *feutrante*, I. 136.

YSISTINES, tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

YUKAGRES ou YUKAGIRIS. Habitans des côtes de la Sibérie orientale. — Leurs mœurs, leur langue; la race est presque détruite aujourd'hui ; pays habités par leurs descendans ; leur fusion avec les Russes ; caractères physiques des Yukagres purs et des Yukagres mêlés, I, 301, 303.

YURACAVES, peuples de l'Amérique du Sud, II. 167. — Leurs caractères physiques, II. 194.

Z.

ZAMUCOS, tribu de l'Amérique méridionale, II. 208.

ZANGUEBAR. Habitans de la côte de Zanguebar, II. 21.

ZAPOTÉCAS, peuple de l'Amérique centrale, II. 99.

ZEND. Rapports entre le sanskrit et le zend, entre le zend et l'allemand, I. 223.

ZWICK. Ce qu'il dit des Kirghis, I, 286.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n 5.

